



CONTES

POPULAIRES

DE LA GRANDE-BRETAGNE

CONTES

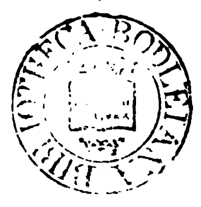
POPULAIRES

DE LA GRANDE-BRETAGNE

PAR

LOYS BRUEYRE





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

INTRODUCTION

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
. . . .
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée!

ALFRED DE MUSSET.

Sciences auxiliaires de l'histoire. — Géologie, Anthropologie, Philologie comparée. — Mythologie comparée.

David Hume, au début de sa célèbre *Histoire d'Angleterre,* s'exprime ainsi : « Les esprits curieux et *oisifs* portent volontiers leurs recherches dans l'antiquité. Les commencements des nations barbares, s'ils étaient connus, paraîtraient *insipides* aux gens nés dans un siècle plus éclairé. » — Tel était naguère encore le sentiment général des plus graves historiens sur les problèmes que soulèvent les questions relatives à l'origine des races dont nous sommes descendus. — Depuis lors, on en a bien appelé de ce jugement, et les savants de tous pays se sont au contraire efforcés de porter la lumière dans les ténèbres épaisses qui enveloppent les questions ethnologiques. — Malheureusement les anciens tenaient en profond dédain les événements qui s'accomplissaient chez les nations étrangères; aussi les rares documents qu'ils nous ont transmis, tout en contenant de précieux renseignements, témoignent-ils de leur ignorance extrême de l'histoire et de la géographie des peuples barbares, c'est-à-dire de nos pères. Strabon, dont l'ouvrage est pourtant postérieur à la conquête de César, n'écrivait-il pas que les Pyrénées courent du sud au nord et parallèlement au Rhin?

Selon lui, la Seine, la Saône, le Doubs prennent leur source dans les Alpes, et la Garonne, la Loire et la Seine coulent du midi au nord[1]? D'un autre côté, les Celtes et les Germains n'écrivaient pas, et c'était même un précepte de la religion druidique que de conserver dans la mémoire seule et de confier à la tradition orale la transmission des dogmes religieux et des hauts faits des ancêtres.

Les documents écrits faisant défaut ou ne pouvant être acceptés qu'après un contrôle sévère, il a fallu rechercher si d'autres sciences ne pouvaient y suppléer, et l'on a trouvé en effet des lumières inattendues dans des sciences qui au premier abord semblent étrangères à l'histoire.

En premier lieu, c'est la géologie qui, par la découverte de l'homme fossile, reporte à des milliers de siècles la présence de l'homme sur la terre; c'est l'anthropologie qui, par la comparaison des caractères physiques des squelettes humains rencontrés dans les antiques sépultures et principalement par la forme et les dimensions de leurs crânes, s'efforce, jusqu'ici d'ailleurs sans résultats bien concluants, de déterminer les races auxquelles ils ont appartenu; c'est aussi la philologie comparée qui, grâce à l'étude du sanscrit, a pu rattacher par le lien des racines et des principes grammaticaux communs de leurs langues, les nations européennes à celles de l'Inde et de la Perse. Enfin, on s'est demandé si les fables primitives et les mythes religieux des peuples anciens ne fourniraient pas à leur tour quelques éléments du problème. On s'est aperçu alors, non sans exciter d'abord la surprise et le doute, que les récits qui charment les veillées d'hiver dans les campagnes, que les contes avec lesquels les nourrices amusent les enfants de génération en génération, que

1. Voy. la curieuse carte dressée par M. Smith d'après Strabon : Divisions territoriales de la Gaule transalpine.

les chansons qui courent les chemins étaient le véhicule d'événements historiques et religieux remontant souvent aux âges les plus reculés.

Origine des traditions communes chez les peuples expliquée par les émigrations et les invasions

Les migrations dans l'antiquité n'avaient pas lieu individuellement comme de nos jours; chassés par une inondation, refoulés par l'invasion de hordes conquérantes ou contraints de fuir un fléau quelconque, les peuples anciens : hommes, femmes, enfants, vieillards, réunissaient un jour leurs troupeaux, entassaient leurs biens dans des chariots, puis commençaient des exodes qui se prolongeaient des années, quelquefois des siècles, pour s'arrêter enfin dans une contrée dont ils expulsaient ou absorbaient les habitants. Le récit que César nous a laissé, dans ses *Commentaires,* de l'émigration des Boïens et des Helvètes; ceux que Plutarque nous a transmis de cette irruption torrentielle des Cimbres en Gaule, en Espagne, en Italie, que le génie de Marius arrêta aux champs d'Aix et de Verceil; et tant d'autres encore nous fournissent des exemples de ces invasions d'un pays par une nation tout entière.

Mais ce n'était pas seulement leurs biens qu'emportaient avec eux ces conquérants, et dans les contrées qu'ils écrasaient en les traversant, ils laissaient l'empreinte de leurs mœurs, de leur langue, de leurs traditions. Soit que nous considérions les migrations des Aryens des hauts plateaux d'Asie aux extrémités de la Gaule, les invasions des Visigoths en Provence et en Espagne, ou les conquêtes des Normands en Angleterre, en France, en Sicile, les contes que ces peuples ont semés sur leur route sont pour nous les cailloux blancs du Petit-Poucet qui nous font reconnaître les traces de leur passage.

N'est-ce pas une merveilleuse chose, pour prendre un exemple entre mille, que notre conte de Cendrillon se retrouve à la fois dans les traditions de tous les peuples de la race âryenne, aussi bien sur les bords des golfes de Naples et de Venise que sur ceux de la

Baltique, et qu'on puisse le suivre dans son idée principale comme sur une piste ininterrompue depuis l'extrémité de l'Europe jusque dans l'Inde et la Perse, dans les contes gaéliques de Campbell, dans les récits de Perrault, dans plusieurs Mærchen de Grimm, chez les Slaves et chez les Russes? Comment ne pas être frappé de rencontrer chez les peuples le plus séparés par la distance, par la langue, par les labeurs quotidiens, la vieille fable de Midas et de ses oreilles d'âne[1] ou des récits rapportés dans *l'Ane d'or* d'Apulée, il y a plus de quinze cents ans, comme les tâches imposées par Vénus à son fils Éros (voir conte XIII) et mieux encore dans *l'Odyssée*, il y a près de trois mille ans, comme la légende d'Ulysse dans l'antre de Polyphème, et cette facétie, à ce qu'il paraît toujours jeune, du héros grec prenant le nom de « Personne? » (Voy. Conte XVI.)

Objections à la théorie qui rapporte aux migrations des peuples les traditions communes des nations âryennes

D'illustres savants ont conclu de la similitude des traditions populaires des peuples indo-européens qu'à une certaine époque, ils avaient dû subir l'influence de conquérants qui avaient fait pénétrer chez eux leur civilisation et qui peut-être même les avaient absorbés en tant que races. — Deux objections principales ont été élevées contre cette théorie :

1° L'esprit humain est limité dans ses inventions;

2° Les contes européens nous sont venus de l'Inde au moyen-âge, principalement à la suite des croisades et par l'intermédiaire des Arabes.

Examinons ces objections :

1° Il est vrai que le cercle de l'imagination de l'homme ne peut s'étendre indéfiniment. L'homme étant, au moral, partout pareil à lui-même, qu'il soit blanc, jaune,

1. Voy. : IRLANDE, Contes de Kennedy, *Legendary Fictions of the Irish Celts :* le Roi aux oreilles d'âne. — Voy. aussi l'*Histoire* d'*Irlande* de Keating; Warton, *Histoire de la poésie anglaise :* Préface de Price. — RUSSIE : V. Gubernatis. vol. I, p. 175 et 385. — PAYS SLAVES : Chodzko : Conte V. (Tous les objets que touche le héros se changent en or.)

rouge ou noir, les événements historiques, sociaux ou autres, nés des mobiles identiques des passions humaines, doivent, en effet, produire des résultats semblables; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des récits analogues soient éclos sous des ciels et chez des peuples différents, ainsi qu'en témoignent les contes trouvés chez les Indiens du nouveau monde, chez les noirs zoulous, etc. Au surplus, les rapprochements qui existent entre ces contes et les nôtres sont en si petit nombre, tandis que les dissemblances en sont si considérables, que l'objection perd toute sa valeur. Enfin, si, plus tard, une étude plus approfondie devait révéler entre nos contes âryens et ceux d'autres races, entre leurs langues et les nôtres des points de contact réels, il faudra en conclure qu'il fut une époque perdue dans la nuit des temps où ces races avaient elles aussi vécu en commun de la même vie intellectuelle et matérielle jusqu'au jour où un événement, que la Bible rattache à l'érection de la tour de Babel, a causé leur dispersion.

Ajoutons que, dans l'état présent des choses, il ne faudrait pas s'exagérer cette pauvreté d'invention, même lorsqu'elle ne s'exerce que dans les limites du merveilleux. Les contes d'imagination pure, absolument étrangers aux fictions de la littérature populaire, tels que les récits de Swift, d'Hoffmann, d'Edgard Poë et de tant d'autres sont là pour en témoigner.

2° La seconde objection est plus sérieuse, et elle est même exacte par certains côtés. Les pèlerins de terre sainte, les troubadours, les trouvères, les jongleurs parcouraient au moyen âge les châteaux et les villages, chantant ou déclamant des lais et des contes merveilleux. D'un autre côté, les deux célèbres recueils de fictions indiennes, le *Pantchatantra* et les apologues de Sendabad, se sont répandus par toute l'Europe; parvenus entre les mains des lettrés du moyen âge et de la Renaissance, dans des versions plus ou moins altérées, connues sous les noms de Fables de Bidpaï,

de Kalila et de Dimna, de *Gesta Romanorum*, de *Dolopathos*, etc., etc., ils ont passé dans la littérature de la France et de l'Italie et ont inspiré les écrivains les plus illustres de l'Europe. Mais de ce que les classes lettrées ont connu, apprécié et fait leurs les récits orientaux, il est tout à fait erroné de conclure que les masses populaires en aient subi la moindre influence, à plus forte raison s'en soient imprégnées et les aient conservés à ce point vivaces qu'elles en aient fait les récits de leurs veillées d'hiver, aussi bien sur le sommet des montagnes d'Écosse que dans les steppes de la Russie ou les landes de la Bretagne. D'ailleurs, il faut bien le dire, est-ce que les œuvres des écrivains d'un pays, quel qu'en soit le mérite, peuvent pénétrer dans les masses et s'y perpétuer dans leurs souvenirs? Quel est le paysan français qui racontera un conte de Nodier ou les *Aventures du voyage dans les empires de la Lune et du Soleil*, par Cyrano de Bergerac, ou autres contes jadis célèbres? quel est le paysan allemand qui connaît les *Contes fantastiques* d'Hoffmann? ou le tenancier irlandais au courant des *Aventures de Gulliver*, par son compatriote Swift? Aucun assurément. C'est qu'il faut distinguer d'une façon absolue les contes réellement populaires des récits d'imagination. Ces derniers ne sont connus que des lettrés; les autres ont à une période de l'histoire fait partie d'un système religieux et mythologique. Une fois entrés dans le fonds populaire, ils ont continué à se transmettre de bouche en bouche, soit pour l'amusement des enfants, soit pour égayer le foyer domestique. De même, dans quelques milliers d'années, si, par impossible, la religion chrétienne venait à s'éteindre, on retrouverait dans des nations éloignées les unes des autres des souvenirs profonds laissés par l'Évangile et les livres saints, et la conclusion qu'il y aurait lieu d'en tirer serait précisément celle que nous invoquons par rapport aux récits âryens : à savoir que ces tradi-

tions ont fait partie du fonds commun populaire de nations ayant professé jadis la même foi et qui partageaient les mêmes idées. Nous ajouterons que si les objections auxquelles nous venons de répondre peuvent expliquer la présence de quelques contes isolés chez des peuples différents, elles cessent de se comprendre lorsqu'il s'agit d'un ensemble de traditions reliées par un système d'idées communes et exprimant des mythes de même nature, traditions dont on peut retrouver la trace dans les mythologies indienne, grecque et scandinave bien avant que les relations avec l'Inde eussent pu se renouer par l'intermédiaire des Arabes ou des Maures d'Espagne.

Nous sommes donc amené à conclure que les traditions populaires d'un pays y ont été apportées par les diverses races qui se sont fixées sur son sol et que les contes communs à toutes les nations indo-européennes sont, pour la majorité, ceux que leurs pères possédaient en commun lorsqu'ils vivaient dans la Bactriane.

Cette conclusion, qui eût pu paraître hardie au siècle dernier avant que la philologie comparée eût démontré la parenté originelle des peuples indo-européens, n'est plus maintenant qu'un corollaire naturel de cette découverte. Elle la complète d'autre part en nous révélant, dans une certaine mesure, le côté poétique et religieux de l'antique nation âryenne.

Division des contes populaires en trois groupes.

La comparaison des contes populaires de tous les pays indo-européens nous a conduit à les répartir en trois groupes que nous allons analyser successivement :

1° Contes mythiques de l'époque âryenne.

1° Il existe une couche, on pourrait dire géologique, de fictions qui avaient cours dans l'Aryane avant la séparation, et que les tribus émigrantes ont emportées avec elles en Europe et en Asie.

Ces contes, qui commencent et se terminent par des formules presque toujours semblables, avaient à l'origine un sens symbolique ; en général, c'étaient des

mythes relatifs au cours journalier ou annuel des astres et aux phénomènes périodiques de la nature, tels que le retour des saisons ou tout autre phénomène analogue. Les récits de ce genre ont une double action, l'une se passe dans les cieux sous la forme des phénomènes célestes qu'on symbolise; l'autre a pris corps sur la terre dans le récit qu'on raconte.

Dans les grands poëmes indiens, les luttes formidables des Devas et des Détyas, les dix avatars de Vichnou, ne sont que des allégories météorologiques relatives aux phases successives de la création de la terre et de l'univers.

Ces mythes solaires ne sont pas toujours faciles à reconnaître dans les contes tels qu'ils nous sont parvenus, à cause des corruptions et des interpolations qui sont venues troubler la marche du récit primitif et dès lors le développement du mythe initial. En outre, les personnages des mythologies antiques : indienne, grecque, scandinave, les deux premières surtout, avaient à l'origine une variété d'aspects et d'attributions qui en rendent l'étude très-difficile, habitués que nous sommes à nous les représenter sous le type définitif qu'ils ont pris chez les écrivains de la Grèce et de Rome. — Les événements sanguinaires ou contraires à la morale, les personnages féroces, les monstres des récits mythiques n'y sont le plus souvent que des fictions ou des images, ainsi que l'ont démontré Max Müller et Alfred Maury pour les fables de la mythologie grecque. Il en est de même pour les contes âryens. Mais si ces contes n'ont en eux rien d'immoral, ils ne se proposent pas non plus pour but d'instruire les hommes ni d'inviter à la vertu. Lorsque leur objet est tel, ce qui présente assez souvent, c'est que les narrateurs ayant fini dans la suite des siècles par perdre de vue le caractère primitif purement mythique de ces contes, leur ont donné un sens et une conclusion qu'ils n'avaient très-probablement pas à leur point de

départ, afin de faire servir les traditions populaires à la propagation de doctrines morales, philosophiques ou religieuses.

Les contes âryens peuvent être ramenés à un nombre de types peu considérable dont les versions différentes sont répandues dans les nations indo-européennes [1].

Les épisodes qui composent ces contes mythiques sont eux-mêmes des mythes. Pendant que le récit général symbolise sous la forme de travaux ou de luttes accomplis par un héros terrestre un grand phénomène périodique, par exemple le soleil du matin qui, se levant dans un ciel orageux, dissipe les vapeurs et les nuages, les épisodes de leur côté symbolisent les phénomènes partiels dont se compose l'action générale. Ainsi les vapeurs et les nuages seront des dragons ou des géants ; les rayons ardents du soleil deviendront les flèches d'or d'Apollon ou des armes qui ne manquent jamais leur but ; d'autres fois pour dépeindre la vitesse du vent, on représente le héros chaussant des bottes de sept lieues, comme notre Petit Poucet ou se plaçant sur un tapis volant à l'exemple du prince Ahmed des *Mille et une Nuits*. Ces épisodes, ramenés par l'analyse à leur idée première, se réduisent à un petit nombre. Ils ne sont pas plus de quatre-vingts [2]. Les différences qu'on remarque entre les contes âryens dans toutes les nations indo-européennes ne proviennent que des combinaisons différentes des épisodes qui les composent avec les événements historiques, sociaux

---

1. M. Baring Gould (Appendice de *Folk Lore of the Northern counties of England* par Henderson) donne à l'exemple de Hahn (*Contes grecs et albanais*) une nomenclature de types primitifs de récits réduits à leur plus simple expression.

2. J'ai été amené à ce chiffre de la façon suivante : afin de comparer entre eux les récits des diverses nations, au fur et à mesure de mes lectures, je notais les épisodes que je rencontrais en les classant par types déterminés. Je suis arrivé ainsi à composer un tableau contenant la plupart des épisodes et des agents employés dans les récits âryens. — M. Luzel (*Archives des missions scientifiques*), a dressé un tableau de cette nature. — Il serait facile de résumer par jeu d'esprit en un petit nombre de contes tous les traits répandus dans les milliers de récits indo-européens et de composer ainsi un pastiche modèle des apologues symboliques de la nation âryenne.

ou religieux, des pays où ils subsistent, et avec la couleur locale donnée par le narrateur. C'est ainsi que M. P. Kennedy, dans sa préface aux *Contes irlandais*, dit avec beaucoup de justesse d'expression qu'il pourrait intituler son ouvrage : Récits âryens tels qu'ils sont racontés par les Celtes d'Irlande.

Contes mythiques d'origine âryenne dans la Grande-Bretagne

En ce qui concerne spécialement la Grande-Bretagne, les contes mythiques dont nous venons de parler subsistent en Irlande, dans les Highlands d'Écosse et dans le pays de Galles, c'est-à-dire dans les contrées de langue gaélique et galloise où les éléments celtiques et kymriques sont restés le plus purs. Ces contrées sont peuplées des descendants des malheureuses populations du sud de l'Angleterre qui se sont réfugiées, lors des invasions romaines, dans les retraites inaccessibles des hautes terres, et qui, soustraites par leur manière de vivre et leur langage différent, à l'influence subie par leurs autres compatriotes, sont demeurées les dépositaires fidèles des plus vieilles traditions nationales. Dans le reste de l'Angleterre, ces contes d'origine âryenne semblent s'être effacés sous l'action du temps.

2° — Traditions provenant des mythologies locales nées après l'invasion âryenne. — En Angleterre, ce sont les contes de Fairies.

Au-dessus de cette première couche on rencontre les contes tirés des développements locaux des religions naturalistes communes, à l'origine, aux races âryennes. Chez les Grecs et les Romains, c'étaient ces milliers de divinités locales, éponymes, domestiques, etc. que nos études classiques nous ont rendues familières. Ce sont, en Angleterre, les récits relatifs aux Elfes des bois, des prés, des cavernes, ce qu'on appelle les contes de Fairies[1]. Ces superstitions ont été apportées, pour la plupart, par les conquérants saxons et scandinaves. En effet, lorsque Rome, forcée de défendre ses fron-

1. Le mot anglais *Fairies*, qui s'applique d'ailleurs indifféremment aux esprits du genre masculin ou féminin, ne peut être exprimé, le plus souvent, par le mot Fées; il correspond réellement aux Elfes et aux Lutins; c'est par exception qu'il répond à l'idée que nous nous faisons des fées et des génies.

tières contre les barbares qui les envahissaient, laissa la Grande-Bretagne résister avec ses propres forces aux envahisseurs saxons, ceux-ci, après des luttes terribles, finirent par dompter les anciens Bretons, déjà pliés au joug romain. Un grand nombre des habitants émigrèrent : les uns se réfugièrent dans la Bretagne française ; les autres s'enfoncèrent dans le nord ou se retirèrent dans les montagnes. Des colonies venues de la Germanie prirent la place des anciens Bretons, et ainsi se forma, principalement dans le sud de l'Angleterre, une nouvelle population où l'élément anglo-saxon l'emporta sur l'élément celtique. Les invasions scandinaves ultérieures renforcèrent encore, au point de vue de la race et des traditions, l'élément germanique. Sous ces efforts, les traces laissées par la civilisation latine disparurent presque complétement, et la mythologie du Nord, avec ses Elfes, ses Mermaids, ses esprits de toutes sortes, vint se mêler aux traditions locales, et constituer les croyances aux divers esprits connus sous le nom générique de Fairies. Les relations entre les diverses parties de l'Angleterre ont d'ailleurs disséminé sur son sol les contes appartenant au groupe des Fairies : on les rencontre dans toutes les parties de la Grande-Bretagne. Nous ajouterons que les superstitions de cette nature doivent se retrouver, comme cela arrive en effet, chez les nations apparentées à ces races, c'est-à-dire en Danemark, en Norwége, en Allemagne et dans les pays où se sont fixés des conquérants d'origine scandinave ou saxonne, comme les Visigoths dans le nord de l'Espagne et la Provence, et comme les Normands et les colons saxons de Bayeux, dans la Normandie.

3° — Traditions modernes. Légendes, ballades, chansons, etc.

La troisième couche est formée des légendes religieuses, ballades, chansons, proverbes, etc.,... engendrés par les faits historiques, généraux ou locaux, par les événements religieux survenus depuis la chute de l'empire romain et l'avénement du christianisme, faits qui ont remplacé le vieux monde par un monde com-

plétement différent. Cette catégorie de traditions est par cela même spéciale à chaque pays.

Telles sont les trois catégories bien tranchées dans lesquelles il faut répartir les récits de la race indo-européenne.

Néanmoins, il va de soi que cette distinction, si nette en théorie, présente dans la pratique de nombreuses exceptions et que dans les récits populaires, les souvenirs des contes âryens de l'époque mythique et ceux des deux autres périodes se mêlent et se confondent souvent. La transformation des anciens récits en légendes religieuses est surtout frappante. Mais le principe n'en subsiste pas moins et si la distinction des éléments d'un conte n'est pas toujours facile à faire à cause de ces mélanges, à plus forte raison le classement des contes dans les trois catégories que j'ai indiquées a quelque chose d'artificiel. J'ai cru pourtant devoir l'adopter, malgré son imperfection, comme correspondant à la nature des choses.

I.

RECHERCHES DANS TOUTE L'EUROPE DES CONTES POPULAIRES, CHANSONS, LÉGENDES, ETC. — BIBLIOGRAPHIE DES CONTES POPULAIRES DE LA GRANDE-BRETAGNE. — PLAN DU LIVRE.

Ce sont ces rapprochements multiples entre les fictions populaires des pays âryens et les conclusions qui en découlent qui donnent tant d'intérêt à la recherche des légendes, contes de nourrices, proverbes, locutions, chansons de pauvres, etc... De même que Cendrillon, ces sujets ont été dédaignés jusqu'au jour où, semblable à la baguette de la bonne marraine, la science des Müller, des Grimm, des Kuhn[1], des R.-Köhler,

1. *Herabkunft des Feuers.*

des Benfey[1], des Cox[2], des Maury[3], des Bréal[4], des Gaston Paris, etc..., les a élevés au rang qui leur appartenait et nous a permis de remonter, grâce à eux, le cours des siècles.

De toutes parts, alors, on s'est mis à l'œuvre; les traditions populaires ont été recueillies, classées, analysées, comparées. Ce mouvement intellectuel qui se produisait à la fois dans toutes les nations de l'Europe a donné naissance à de remarquables travaux, dont il faut d'autant plus se réjouir que nous vivons à une époque de transformation sociale qui fait disparaître avec une rapidité incroyable les vestiges du passé. Qui sait si, dans un siècle ou deux, le flot toujours montant des idées et des découvertes n'aura pas submergé les coutumes locales, les mœurs particulières à chaque coin de terre, les vieilles et touchantes croyances de nos pères, l'attachement au clocher du village, peut-être, hélas ! l'amour de la patrie : doux sentiments qui font aimer le sol où nous sommes nés et nous rattachent par des liens d'affection et de reconnaissance aux générations qui nous ont précédés?

En Allemagne, de nombreux publicistes, en tête desquels se placent les frères Grimm avec leur célèbre ouvrage intitulé *Contes d'enfants et de foyer*[5], ont recueilli toutes les légendes de la race gotho-germanique. En Suède, Cavallius et Stephens ; en Norwége, Abjörsen et Möe; en Danemark, Carit. Etlar, ont rassemblé les traditions du Nord; Dasent et Thorpe les ont traduites en anglais. Dans les pays slaves, quarante

---

1. Benfey, Introduction du *Pantchatantra*.

2. Outre le grand ouvrage de M. Cox, intitulé : *Mythology of the Aryan Nations*, on pourra consulter avec fruit : *les Dieux et les Héros*, livre traduit en français par MM. Baudry et Delerot, et qui reproduit ingénieusement sous la forme primitive de contes populaires les fables de la mythologie grecque.

3. Maury, *Religions de la Grèce antique; les Fées au moyen âge, etc.*

4. Bréal, *les Mythes d'Hercule et de Cacus.*

5. MM. Baudry et Theil ont donné chacun une traduction d'un certain nombre de ces contes. M. Franck a, de son côté, publié un recueil élégamment traduit comprenant des *Contes* de Grimm, Beckstein, Simrock, etc.

recueils ont été réunis et Chodzko en a extrait les récits qui composent son livre si attrayant. En Russie, Afanasieff, Khudiakoff, Erlevein, etc..., ont rassemblé les contes et légendes populaires; Rhuibnikoff, Hilferding, Maikoff, ont recueilli les *Builinas*, c'est-à-dire les cantilènes héroïques de la Russie[1].

Bibliographie des ouvrages relatifs aux traditions populaires de la Grande-Bretagne — Sources où sont puisés les récits du présent livre.

En Angleterre, quelques-unes des superstitions populaires, principalement celles relatives au groupe des Fairies, avaient été décrites par d'anciens auteurs, parmi lesquels nous citerons Gérald le Cambrien (*Barry Gerald*)[2], qui écrivit au XIIe siècle l'*Itinerarium Cambriæ* et surtout Gervaise de Tilbury, qui composa en 1183 l'ouvrage intitulé *Otia imperialia*. Gervaise, devenu le favori de l'empereur d'Allemagne Othon, fut nommé maréchal du royaume d'Arles. C'est en Provence que furent écrits pour distraire l'empereur les *Otia imperialia;* on les trouve publiés, à la suite des Œuvres de Leibnitz, dans la Collection *Scriptores rerum Brunsvicarum*[3]; c'est dans le troisième et dernier livre de cet ouvrage que sont mentionnées les légendes populaires de la Provence et de l'Angleterre. On peut aussi consulter avec fruit l'ouvrage de Reginald Scot intitulé : *Discovery of Witchcrafte*. London, 1651[4]. Ce livre, dirigé contre la religion catholique et qui sent le fagot, s'occupe surtout, comme son nom l'indique, de la sor-

---

1. M. Ralston, du British Museum, dans ses ouvrages intitulés : *Songs of the Russian People et Russian Folk Tales* (ce dernier traduit en partie par nous en français), nous initie à fond à la littérature populaire russe. — Voy. aussi l'article de M. Rambaud. (*Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1874.)

2. Voy. sur Gérald le Cambrien, Warton, *Histoire de la poésie anglaise*, Ier vol., p. CLIX.

3. Voy. *Histoire littéraire de la France*, XVII, 82-109; — Reiffenberg, *Chronique de Philippe Mousket*, II-VI; — des Gervasius von Tilbury, *Otia imperialia*, et Félix Liebrecht. Hanovre, 1857, in 8e; — Alfred de Noce, *Coutumes, mythes et traditions des provinces de France*. Paris, 1840; — Kuhn et Schwartz, *Norddeutsche Sagen*. Leipsig, 1848; — Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*. Paris, 1836.

4. L'édition que je possède n'est que la seconde édition. La première est de 1584, et Jacques Ier en fit brûler tous les exemplaires qu'il put découvrir à cause des violentes attaques qu'il contenait contre le catholicisme. Le livre est d'ailleurs très-rare.

cellerie et des formules de la cabale, mais on y trouve quelques allusions utiles à noter sur les superstitions anglaises.

Les ouvrages précédents, la plupart écrits en latin, n'étaient lus que du petit nombre; encore les érudits auxquels ces ouvrages étaient accessibles ne songeaient-ils guère à faire des traditions populaires un sujet d'étude. C'est à Walter Scott que revient le mérite d'avoir, dans son pays, attiré l'attention sur les croyances rustiques, en choisissant des légendes écossaises pour sujets de ses célèbres romans; lui-même donna le branle au mouvement en publiant en 1803 ses *Minstrelsy of the Scottish Border* (Ballades des frontières d'Écosse) et ses *Lettres sur la démonologie.*

Une fois le sujet devenu à la mode, les publications et les recherches abondèrent de toutes les parties de la Grande-Bretagne, mais la plupart des auteurs de ces ouvrages, en mettant au jour les traditions conservées dans le peuple, ne poursuivaient qu'un but littéraire; ils écrivaient tantôt pour l'amusement des enfants, tantôt pour satisfaire le goût très-vif que le public avait pris pour les contes. En tout cas, les superstitions populaires n'étaient pour eux qu'un accessoire qu'ils amplifiaient ou modifiaient au caprice de leur imagination. Quel que soit le mérite d'un certain nombre de ces ouvrages[1], nous avons dû les rejeter pour ne nous occuper que de ceux qui nous présentent les superstitions des diverses parties de l'Angleterre dans la forme souvent incorrecte où elles ont été recueillies aux sources populaires.

Angleterre proprement dite.

Contes mythiques âryens. — Les traditions mythiques se sont à peu près effacées dans les comtés de l'Angleterre. On a presque tout cité quand on a fait connaître *Jack le tueur de géants, Tom Hickathrift, Jack et la Tige de*

---

1. Parmi eux nous citerons entre autres : les *Contes* de Washington Irving; les *Histoires des paysans irlandais*, par Carleton, etc.

haricot, enfin *Tom-Pouce*. Encore ce dernier personnage d'origine mythique a-t-il fini par se transformer en un lutin de féerie? Ces contes se trouvent mêlés aux récits de Perrault et de Mme d'Aulnoy dans une foule de livres d'enfants, où ils constituent autant de versions plus ou moins altérées.

Contes de Fairies et autres superstitions diverses. — L'ouvrage de Keightley, qui porte pour titre : *the Fairy Mythology illustrative of the romances and superstitions of various countries,* est un exposé clair et méthodique de tout ce qui a été écrit sur la mythologie féerique; il est en même temps un recueil des contes les plus intéressants parmi ceux de cette nature dans les pays indo-européens. On lira aussi avec plaisir : *Tales and Popular Fictions* du même auteur. Pourquoi faut-il que M. Keightley gâte les éloges qu'il mérite par ceux qu'il se décerne dans maints endroits de ses ouvrages ?

En tant que recueils locaux, citons d'abord pour les comtés du Nord : *Notes on the Folk-Lore of the Northern counties of England and Borders*, par W. Henderson. Cet excellent ouvrage est suivi d'un appendice par le savant Baring Gould, auquel on doit l'important traité intitulé : *Curious Myths of the middle ages*, souvent cité dans le présent livre[1]. Au sud-ouest de l'Angleterre, dans les comtés de Devon et de Somerset, Mistress Bray a rapporté (dans une forme non populaire, il est vrai, mais avec beaucoup de charme) les légendes relatives aux Fairies, qui, dans ces comtés, portent le nom de Pixies. Ces ouvrages sont : *a Peep at the Pixies* et *the Borders of the Tamar and the Tavy.*

Dans le Cornouailles, théâtre des exploits de *Jack the Giant Killer*, les légendes de géants et les superstitions de toutes natures, contes de Fairies et autres, peuvent être étudiées dans l'ouvrage de R. Hunt, *Popular Romances of the West of England.*

1. Ritson a publié des contes de Fairies, mais je n'ai pu me procurer ce recueil, devenu introuvable.

Il convient aussi d'indiquer les chansons et les contes de nourrices, rimes, légendes de lieux et de familles, etc.,...recueillis par le savant James Orchard Halliwell dans : *the Nursery Rhymes of England* et *Popular Rhymes and Nursery tales*. L'autorité qui s'attache au nom de Hallivell dit assez la valeur de ses ouvrages.

Enfin, dans *a Handful of Weather Folk-Lore* par Swainson, on trouve les proverbes, dictons, etc,... relatifs aux mois, aux saisons de l'année, etc...

L'Écosse, surtout dans ses Highlands, est fertile en traditions populaires de tous les genres et de toutes les époques. Le recueil le plus remarquable de toute l'Angleterre, et qui peut marcher de pair avec les plus fameux des autres pays, est celui de Campbell, *West Highlands Popular Tales*, 4 vol. in-12. — Les contes que cet écrivain a recueillis dans une partie des Highlands d'Écosse sont la plupart écrits dans la vieille langue gaélique. M. Campbell les a accompagnés de la traduction anglaise ; chacun des récits est suivi de notes indiquant les versions et les contes similaires connus de l'auteur. J'en ai reproduit les parties essentielles en y ajoutant mes propres observations. Je ne saurais trop faire l'éloge d'un pareil livre. Son premier mérite est dans la conscience scrupuleuse avec laquelle M. Campbell a recueilli les récits des pâtres et des paysans. Afin d'affirmer l'authenticité du conte, l'auteur donne une sorte de biographie du paysan de qui il le tient, il indique si celui-ci savait ou ne savait pas lire, s'il connaissait ou non l'anglais, de qui il tenait son conte, enfin toutes les circonstances propres à prouver que le récit n'est pas venu d'une source autre que la tradition. M. Campbell, ne se préoccupant que de la fidélité du récit, a résisté au plaisir de fleurir le langage des narrateurs et même au désir naturel d'en dissiper l'obscurité. Ce que le lecteur perd au point de vue du charme littéraire, il le retrouve en sûreté d'informations. **Écosse.**

M. Campbell a réuni, tant en anglais qu'en gaélique, six cent-soixante-cinq contes qu'il publiera un jour ; son ouvrage actuel, bien que n'ayant que quatre-vingt-six numéros, contient environ deux cents contes en y comprenant les versions différentes de la même histoire.

Un petit nombre de traditions mythiques populaires en Écosse se trouvent aussi dans l'ouvrage de M. Chambers : *Popular Rhymes of Scotland*, 1 vol. Édimbourg. Ce recueil est excessivement intéressant, il est fait avec le plus grand soin, mais il donne surtout les chansons des nourrices, les rimes populaires, etc,... sujets qui sortent un peu du cadre de ce livre.

On peut aussi consulter : *the Popular Superstitions and Festive Amusements of the Highlanders*, par Grant Stewart, et *the English and Scottish Peasantry*, par Allan Cuningham, etc.

Pays de Galles.

Le pays de Galles est par excellence une contrée où les traditions populaires se sont conservées longtemps vivaces. Cependant, il n'existe, à ma connaissance du moins, aucun recueil important des contes de cette nature. Un livre fort intéressant a été publié sur cette contrée ; c'est le *Mabinogion* de lady Guest (3 vol. in-8°. Londres, 1849). — On nomme Mabinogion les anciens recueils de traditions gailiques. Une noble dame, lady Guest, a édité, d'après d'anciens manuscrits de la fin du xv[e] siècle, un certain nombre de romans gallois du xii[e] et du xiii[e] siècle ; ces romans sont les versions des romans anglo-normands du cycle d'Arthur, qui ont été traduits ou imités par toute l'Europe et jusqu'en Islande. Lady Guest réclame pour son pays l'honneur de les avoir le premier mis au jour ; elle attribue particulièrement une origine gallique (welche) aux célèbres romans de Chrestien de Troyes : le Chevalier au Lion, Parceval le Gallois, Erec et Enide. Bien que contenant des traces évidentes et nombreuses d'anciennes croyan-

ces mythiques analogues à celles de nos contes, ces romans sont des œuvres littéraires plutôt que populaires, et ne pouvaient dès lors trouver place dans le présent volume. On peut lire avec fruit au sujet du *Mabinogion :* la Villemarqué : *Romans de la Table Ronde.* — L'ouvrage le plus important sur la vieille littérature du pays de Galles est intitulé : *Myvyryan Archaiology of Wales*, mais la lecture n'en est pas abordable, car il est écrit en langue kimrique; une petite partie seulement en a été traduite en anglais.

Les croyances populaires de l'Irlande ont été parfaitement étudiées par M. Patrick Kennedy, notamment dans les livres suivants : *Legendary Fictions of the Irish Celts* et *Fire Side Stories of Ireland.* Irlande.

Les contes de Fairies et les cauchemars, apparitions, etc..., qui hantent le cerveau des Irlandais font l'objet de l'ouvrage que M. Crofton Croker, avec la collaboration de Keightley, a écrit sous le titre de : *Fairy Legends and Traditions of the South of Ireland.* Le livre de M. Croker a eu un succès considérable et il a eu l'honneur d'être traduit par l'un des frères Grimm. Écrits avec beaucoup de talent et d'esprit, les Contes de Croker ne sont pas rigoureusement populaires; Keightley, dans sa *Fairy Mythology*, l'avoue loyalement. La forme en appartient à la littérature et il serait imprudent de les analyser de trop près pour en tirer des conclusions; mais ils font connaître dans une forme agréable les personnages ordinaires des croyances féeriques. A ce point de vue, ils sont en général dignes de foi, et les superstitions qu'ils rapportent existent réellement dans le sud de l'Irlande. Parmi les récits que j'ai traduits j'ai eu soin de n'admettre, au risque d'écarter ceux qui sous le rapport littéraire sont les plus intéressants, que les contes qui ne m'ont pas paru contestables. M. Croker a aussi publié les *Légendes de Killarney.*

Tels sont les éléments dont se compose le présent ouvrage. Ils sont répartis dans les trois groupes dont j'ai parlé plus haut. Chaque conte porte en tête le nom de l'auteur d'où il est tiré et le pays où il a été recueilli. J'ai indiqué dans les notes qui l'accompagnent les rapports qu'il présente avec ceux des autres pays.

J'espère que le présent ouvrage, malgré le petit nombre relatif des récits qu'il contient, donnera une idée assez complète de la littérature populaire de la Grande-Bretagne, surtout pour les deux premières sections. Un grand nombre des contes anglais ne présentent en effet, suivant les comtés où ils ont été recueillis, que des variantes sans importance, principalement dans la section des Fairies. Quant à la troisième section, pour la faire un peu complète, un volume n'y eût pas suffi si on y avait introduit les ballades sur les personnages historiques ou semi-historiques populaires, tels que le roi Arthur, Robin Hood[1], Clym of the Clough, Adam Bell, etc. D'ailleurs, il faut le dire, les Français n'y eussent pas trouvé l'intérêt bien légitime et patriotique qu'y attachent les Anglais.

II.

POËTES DE L'ANGLETERRE

QUI SE SONT INSPIRÉS DES TRADITIONS POPULAIRES.

Avant d'être reproduites dans leur forme populaire par les écrivains dont nous venons de parler, les traditions du peuple s'étaient cependant fait jour dans les œuvres des romanciers et des poëtes anglais du moyen âge et de la Renaissance. C'est ainsi que, dans les poëmes homériques, dans les récits d'Hérodote et d'autres écri-

1. Sur le fameux outlaw Robin-Hood seulement, on compte plus de deux cents ballades.

vains de l'antiquité, nous retrouvons des traces précieuses, au point de vue de la comparaison des mythes, des superstitions de leur temps. Les personnages des contes d'origine âryenne ont assez peu fourni à la littérature poétique, mais les croyances aux Fairies ont eu des destinées plus brillantes, elles ont eu la bonne fortune d'inspirer les poëtes les plus illustres de l'Angleterre : Chaucer, Spenser, Shakespeare, etc.

L'éducation classique de l'Angleterre était, à la fin du moyen âge, et au début de la Renaissance entièrement consacrée à l'étude de la littérature grecque et latine. Il était alors de mode, dans l'aristocratie anglaise et dans la société polie, de disserter, non sans pédantisme, sur les beautés et les finesses des écrivains de l'antiquité. Les femmes même se piquaient de lire le grec, et il faut voir avec quelle emphase le précepteur de la reine Élisabeth parlait de la facilité de sa royale élève à s'instruire dans cette langue, et avec quel ravissement comique il écrivait que la reine « lisait plus de grec en un jour que les chanoines de Windsor ne lisaient de latin en une semaine[1] ! » Faut-il donc s'étonner si les poëtes mêlaient volontiers dans leurs récits les démons familiers dont ils avaient tant entendu parler dans leur enfance aux gracieux souvenirs de la mythologie antique? Ils sacrifiaient au goût du jour en faisant vivre les personnages populaires côte à côte avec les sylvains et les nymphes d'Ovide et d'Horace, et en introduisant, sans souci des dates et des lieux, les chevaliers de la Table Ronde à la cour de Jules César et d'Alexandre le Grand. En outre, usant de la licence poétique, ils donnèrent à la fois à leurs lutins les attributs des déités champêtres de la Grèce, l'amour de la musique et de la danse des Elfes populaires et les

1. Voy. Warton, *Histoire de la poésie anglaise*, vol. IV, p. 322.

coutumes chevaleresques des fées de romans qui, elles-mêmes, avaient emprunté après les croisades une partie des traits des péris de la Perse et des génies de l'Inde. C'est ainsi que les peintres de la Renaissance ne craignaient pas de représenter les plus austères personnages de la Bible et de l'Évangile sous le pourpoint de la cour de France et le manteau des nobles vénitiens. Ne nous étonnons donc pas lorsque, dans Chaucer, par exemple, *Conte du Marchand*, nous voyons Pluton, qui est « roi de féerie, » parler à Proserpine de Salomon et de Jésus, et la reine des enfers lui répondre en jurant par sa mère Cérès; ou dans *le Songe d'une nuit d'été*, Shakespeare choisir pour scène des amours de Titania et d'Obéron les jardins du palais de Thésée et les clairières des bois consacrées aux nymphes grecques; ou dans Drayton figurer à la fois Tom Pouce, Obéron, Mab, Proserpine et le Léthé. Ces anachronismes étaient fréquents alors à ces époques de renaissance, où les germes des lettres et des sciences, cultivées avec ardeur par les moines du moyen âge, se trouvaient, ainsi qu'en un printemps de l'esprit, éclore tous à la fois.

Il est d'ailleurs fort important de remarquer que cette fusion quelque peu hybride opérée par les poëtes entre des mythologies différentes n'a altéré en rien les traditions populaires. Pour modifier celles-ci il faut des événements considérables qui remuent profondément les masses, comme les changements de religion, les mélanges de races, etc... Les inventions des poëtes ou les incidents ordinaires de la vie des nations glissent sur elles sans y laisser de traces.

L'introduction de la langue française à la cour d'Angleterre est due à Édouard le Confesseur, qui, élevé en Normandie auprès de son oncle Richard, voulut que les officiers de la couronne qui l'approchaient parlassent français. Vingt-trois ans après l'avénement d'Édouard, Guillaume faisait la conquête de la Grande-

Bretagne et imposait l'obligation de la langue française à sa cour et dans les tribunaux; ses successeurs tinrent la main à ce que ces prescriptions fussent obéies et ils réussirent si complétement dans cette tâche que les premiers romans composés en Angleterre le furent en français, et que, même du temps de Chaucer, son ami Gower écrivit un ouvrage en notre langue. On peut même dire avec les critiques anglais les plus sérieux : Ritson, Warton, Tyrwhitt, etc., que les auteurs qui ont précédé Chaucer sont des traducteurs, ou tout au plus des imitateurs des écrivains français. L'émancipation littéraire ne commence en Angleterre qu'avec Chaucer et elle ne devient complète qu'à partir de Shakespeare.

C'est seulement à la fin du règne d'Édouard III que l'usage du français commença à tomber en désuétude. La littérature de la France, qui répandait d'ailleurs un vif éclat dans toute l'Europe[1], était fort goûtée dans l'aristocratie anglaise, en grande partie d'origine normande, et chez les lettrés. Aussi, quand, aux XIIe et XIIIe siècles, parurent nos romans de chevalerie, furent-ils bientôt à la mode en Angleterre; les romans féeriques du cycle d'Arthur et des chevaliers de la Table Ronde qui, reproduisant les traditions de la vieille Armorique mêlées à des récits considérés comme historiques, rappelaient aux habitants des Highlands d'Écosse, de Cornouailles et de Galles les souvenirs patriotiques de leurs luttes contre les envahisseurs saxons, au Ve siècle, devinrent même plus populaires en Angleterre qu'en France. En réalité, ils font partie intégrante de la littérature anglaise par l'importance qu'ils y ont

1. Les romans français étaient traduits ou imités par tous les peuples de l'Europe. Ainsi *Tristan de Leônois*, par Chrestien de Troyes, donnait naissance en Angleterre au *Sir Tristrem* de Thomas de Erceldoune, dit le Rhymeur; en Allemagne, il a inspiré trois poëmes métriques, dont le plus célèbre est celui de Gottfried de Strasbourg; il a été traduit en islandais sous le titre de *Saga de Tristand et Isaldis* (Tristan et Yseult). — Voy. la dissertation qui précède, dans les œuvres de Walter Scott, la reproduction de *Sir Tristrem*. — Voy. aussi l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton.

acquise ; ce fut d'ailleurs à la cour d'un Plantagenet (probablement Henri III) que furent composés les lais poétiques de Marie de France, dont les sujets étaient empruntés à des traditions également chères aux habitants de même race de la Bretagne française et de la Grande-Bretagne [1].

Nos romans de chevalerie devinrent donc la source principale à laquelle ont puisé les écrivains de la féerie anglaise. Le lai de Lanval et une de ses variantes, le lai de Graëlent [2], de Marie de France, furent les principaux matériaux dont Chestre [3] se servit pour son roman en vers du *Sire de Lanval*, et Chaucer donna pour conclusion à son conte *le Rêve* les conclusions du lai d'Eliduc, que Marie de France avait elle-même tiré d'une vieille fable grecque. Chaucer emprunta aussi à cette poëtesse le fabliau *le Coq et le Renard,* qui devint son conte des Nonnes.

Les aventures de Lancelot du Lac, de Perceforest, de Parthenopeus de Blois, de Merlin l'Enchanteur, de Floir et Blancheflor, d'Ogier le Danois fournissent en outre des traits nombreux à Chaucer, à Spenser, à Shakespeare et à nombre d'auteurs du moyen âge [4]. Il est juste d'ajouter que si notre littérature devenait ainsi le thème sur lequel brodait l'imagination des plus illustres écrivains de l'Angleterre et de l'Italie, elle en avait à son tour puisé les sujets aux deux célèbres recueils d'apologues indiens : le *Dolopathos* et

---

1. Voy. sur tout ce chapitre la fin du Ier volume de l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton et les volumes III et IV. Voy. aussi l'*Histoire de la littérature anglaise* par Taine. — Taine cite quelques ouvrages écrits en français par des Anglais : Robert Grosthead, le *Poëme du Christ* ; Peter Langhoft, la *Chronique d'Angleterre* ; Hue de Rotheland, le *Poëme d'Ipomédon*.

2. Voy. les recueils de Barbazan et de Legrand d'Aussy ; *Poésies de Marie de France* par Roquefort ; les fabliaux de Way. Voy. aussi Dissertations sur l'origine de la fiction romantique, et celle sur les *Gesta Romanorum*, qui précèdent l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton.

3. Voy. la collection des anciennes poésies anglaises et les intéressantes notes qui l'accompagnent par Carrew Hazlitt, *Early Popular Poetry*.

4. *Fairy Tales illustrating Shakespeare*, 1875. Le roman de *Lanval* par Chestre y est reproduit.

le *Pantchatantra*, ou dans les très-nombreuses versions et imitations de ces livres.

Parmi les romans du cycle d'Arthur, le plus apprécié peut-être en Angleterre fut *Huon de Bordeaux*, attribué, mais sans aucune preuve, à Huon de Villeneuve[1]. C'est de lui que Spenser, et après lui Shakespeare et Ben-Jonson[2], empruntent le nom et une partie des traits d'Obéron, pour lequel les Anglais se sentaient d'autant plus d'affinité que cet Obéron était un nain évidemment apparenté aux lutins *hauts comme le pouce* de leurs croyances populaires.

Le premier en date des auteurs qui se sont inspirés de la mythologie féerique est Chaucer[3] dans ses *Contes de Canterbury*, qu'il écrivit dans la deuxième moitié du XIVe siècle sur un plan analogue à celui du *Décaméron* de Boccace et de l'*Heptaméron* de la reine de Navarre. Toutefois les types de la féerie populaire ne lui fournissent que des allusions passagères; sa plume incrédule ne mentionne les Elfes et leurs danses légères sur les vertes prairies que comme un souvenir effacé des croyances du temps d'Arthur : Pluton et Proserpine sont pour lui les vrais souverains du pays de Féerie. Lorsque Spenser viendra, et après lui Shakespeare, il ne faudra plus qu'un simple coup de baguette pour transformer les terribles monarques de l'enfer grec en ces aimables lutins qu'on nomme Obéron et Titania.

Il nous faut après Chaucer franchir deux siècles pour trouver le grand poëte, son continuateur et son imitateur dans la littérature féerique : j'ai nommé Spenser. Ce fut à la fin du XVIe siècle, quelques années

---

1. Voy. *Huon de Bordeaux*, publié par Guessard.

2. Voy. dans Taine (*Histoire de la littérature anglaise*, vol. II, page 62), l'appréciation du Berger attristé, *Sad Shepherd*, de Ben-Jonson.

3. Voy. les savantes notes de Thomas Thyrrwhitt dans son édition de Chaucer et la Dissertation sur les *Gesta Romanorum* ; Warton, *Histoire de la poésie anglaise*, Ier volume.

avant que Shakespeare composât *le Songe d'une nuit d'été*, que Spenser écrivit son poëme intitulé *la Reine de Féerie*, dédié à la reine Élisabeth. Spenser, dans ce poëme remarquable, mais un peu long[1] (il compte 35,000 vers) compose une mythologie féerique de pure fantaisie et presque sans rapport avec les croyances populaires. Le premier livre est intitulé : Légende de l'enlèvement du chevalier à la Croix-Rouge ou de sainteté ; c'est un souvenir des *changeling*, c'est-à-dire de ces substitutions faites par les Fairies de leur propre enfant à celui d'une paysanne. Tel est à peu près le seul emprunt qu'ait fait Spenser à la féerie populaire. — Le reste de l'ouvrage est d'ailleurs rempli d'allusions se rapportant aux traditions plus ou moins historiques des cycles de Charlemagne et d'Arthur avec force enchanteurs, géants et autres accessoires des romans de chevalerie. Quant au titre de *Fairy Queen*(Reine de Féerie), il a été vraisemblablement suggéré à Spenser par le titre donné par Chaucer à la maîtresse de sir Thopas, dont le type rappelle un peu celui de Don Quichotte.

Mais c'est dans les comédies de Shakespeare que la mythologie féerique du peuple apparaît réellement pour la première fois dans toute sa fraîcheur et tout son éclat. Le type choisi par l'illustre poëte parmi les croyances populaires qui avaient entouré son berceau est celui de ces gentils lutins venus de la Scandinavie et qui, sous le nom d'Elfes, défraient tant de contes anglais. Dès que le soleil a disparu derrière les collines, ces gracieux nains s'assemblent dans les bruyères, sur les gazons fleuris, ou sous le vert branchage d'un frêne, et là, à la clarté de la lune qui sourit à leurs

1. Il se compose de six livres comprenant chacun douze chants. Chaque livre porte le nom d'une des vertus morales : la Sainteté, la Tempérance, la Charité, etc. Dans le sixième livre, ou de courtoisie, se trouve un épisode inspiré par la tradition irlandaise qui fait descendre d'un ours la famille des Mac-Mahon, jadis nommée Fitz Ursulas.

ébats, ils se livrent à la musique et à la danse jusqu'au chant du coq ou aux premières lueurs de l'aube naissante.

Les Elfes champêtres vivent en monarchie, les nains des grottes et des cavernes en république. Shakespeare, ne s'étant occupé que des premiers, leur donne pour souverains, dans le *Songe d'une nuit d'été*, Obéron et Titania, et comme, selon la coutume, il fallait aux rois un bouffon, il place à côté d'eux l'espiègle Puck. Obéron, nous l'avons dit, est le héros de la légende bretonne de *Huon de Bordeaux;* il rappelle à la fois le Korrigan des landes de la Bretagne, le nain Elbérick de la légende allemande de *l'Empereur Otnit,* par Wolfram de Eschembach, et le célèbre nain Albérich des *Niebulengen*[1]. Shakespeare le transporte à son tour parmi les Elfes anglais. Pour la belle Titania, elle est, comme Phœbé, si elle n'est pas Phœbé elle-même[2], la personnification de la lumière argentée de la lune; et les Elfes ses sujets en sont les doux rayons. Puck, dont le nom, avec des acceptions très-diverses (*comme nous le verrons dans maintes légendes de ce livre*) est choisi par Shakespeare pour représenter le démon familier à la fois malicieux et bienveillant qui, sous le nom de Robin-Bon-Enfant, (*Good Fellow*), de *Goblin* et *Hob Goblin* en Angleterre, de *Brownie* en Écosse, de *Goubelin* en Normandie, de *Niss* en Suède, de *Kobold* en Allemagne, est le génie du foyer domestique.

« N'êtes-vous pas, dit une fée (*Songe d'une nuit d'été*) celui qui effraie les filles du village, celui qui écrème le lait, celui qui égare les voyageurs nocturnes en riant de leurs mésaventures? Ceux

1. Grimm les assimile: l'Allemand Albérich, c'est le Français Alberon, Aubéron ou Obéron; l'étymologie et la tradition sont ici d'accord. La seule différence est dans le suffixe, différence purement formelle.

2. Dans Ovide, Diane-Phœbé est appelé Titania :

Accessit, positoque genu Titania terram
Pressit, etc. (*Métamorphoses*, liv. VI.)

qui vous appellent Hob Goblin et gentil Puck, vous faites leur ouvrage et leur portez bonheur!..» Puck lui répond : « Tu as trouvé juste, j'amuse Obéron et je le fais sourire lorsque je trompe quelque cheval bien nourri de fèves en imitant le hennissement d'une pouliche en rut. Parfois je me blottis dans la coupe d'une commère sous la forme d'une pomme cuite, je fais paf contre ses lèvres et je répands la bière sur sa gorge parcheminée[1]. »

Avant Shakespeare, Spenser, en son *Epithalamium*, avait déjà mentionné Puck :

« Ne nous laissons pas effrayer de choses qui n'existent pas, ni par *Pouke*, ni par un autre fantôme ni par les Hob Goblins, appellations dont le sens est incompréhensible. »

Titania, dans *Roméo et Juliette*, est remplacée par la reine Mab. Ben-Jonson, dans le divertissement du *Satyre*, qu'il composa en l'honneur de la reine Anne, femme de Jacques Ier, fit souhaiter la bienvenue à la reine par Mab et sa cour, composée de satyres et de fées[2]. Mab n'est point cependant comme Titania la reine des Elfes, mais elle personnifie les esprits des songes et les rêves agréables; elle se présente alors dans un équipage dont l'adorable description est connue de tous : « MERCUTIO.— Allons, je le vois, la reine » Mab vous a rendu visite cette nuit. Elle est l'ac- » coucheuse des fées; et elle vient, pas plus grosse

---

1. Traduction des Œuvres de Shakespeare par Montégut.

2. Voy. Taine (*Histoire de la littérature anglaise*). Appréciation des mascarades et des ballets de Ben-Jonson (vol. II, p. 60).— Ces divertissements étaient fort à la mode. Ainsi on lit dans Warton, IVe vol., p. 323 : « Quand la reine Elisabeth rendait visite à un de ses nobles, à son entrée elle était saluée par les Pénates et Mercure la conduisait à sa chambre. Dans le jardin, le lac était couvert de tritons et de néréides; les pages de la famille étaient costumés en nymphes des bois et les valets de pied gambadaient sur les pelouses sous la figure de satyres. » — Une autre fois, arrivant dans la cité de Norwich, la reine vierge fut reçue de la sorte : Cupidon, a un ordre donné par le maire et les aldermen, sortit d'un groupe de divinités descendues de l'Olympe tout exprès pour embellir le cortége royal. Cupidon tira alors de son carquois une flèche d'or, qu'il présenta à la reine en lui disant que, sous l'influence de charmes aussi irrésistibles, cette flèche percerait les cœurs les plus durs! »

» que l'agate de la bague que porte à son doigt un
» alderman, traînée par un attelage de petits êtres, —
» effleurant le nez des gens endormis ; — les rayons des
» roues sont de longues pattes d'araignée ; le dessus
» est couvert d'ailes de cigales, — les traits sont les fils
» les plus fins de l'araignée, — les harnais, les rayons
» humides de la lune ; — son fouet est fait d'un os de
» grillon, la lanière d'une petite bande de peau ; — son
» cocher est une petite mouche rose vêtue de gris ; — son
» char, une noisette vidée par un écureuil son menui-
» sier et par la vieille larve qui fabrique les voitures
» de fées depuis un temps immémorial. — C'est dans
» cet équipage qu'elle galope de nuit, etc.... »

La description donnée par Drayton de la reine Mab n'est pas moins curieuse : « Les chevaux qui traînent son char sont quatre coursiers agiles et leurs harnais sont des fils de la Vierge ; — le cocher est une petite mouche posée sur le siége. — Le char est une éclatante coquille d'escargot, — le siége est fait du duvet moelleux d'un bourdon, — la capote est l'aile d'un papillon ; — les roues sont construites avec des os de grillons élégamment recourbés, et pour éviter le bruit qu'elles feraient en roulant sur les pierres, elles sont entourées du coton de la fleur de chardon. »

Les filles d'honneur viennent derrière leur reine, « montées sur des cigales qui vont l'amble ou le trot, et s'il survient quelque brise, elles jettent sur leurs épaules une toile d'araignée [1]. »

Tom Pouce (*Tom Thumb*) aussi appartient à la race des Elfes et comme eux vient du Danemark ; il en a la taille et figure à leurs côtés dans maints récits. Scott (*Discoverie of Witchcraft*) le range parmi les lutins ; son nom se rencontre chez presque tous les écrivains de féerie du XVII[e] siècle, et Drayton, dans ses *Nym-*

---

1. Voy. Drayton's *Nymphidia*, publiées dans *Fairy Tales illustrating Shakespeare*. Londres, 1875.

phidia, en fait un page chargé de porter un message d'amour et un bracelet fait d'yeux de fourmis à la reine Mab, de la part de son maître, le chevalier Pigwiggen ; d'autres le font figurer à la cour du roi Arthur. Nous le verrons ailleurs sous son caractère populaire, et quittant la mythologie féerique pour entrer dans la légende sous la forme, non d'un esprit mais d'un être tout à fait humain, sauf sa taille, haute d'un pouce, qui rappelle son origine d'Elfe. Tom Pouce (voy. Conte I), ne rappelle que par son nom notre Petit Poucet. Le vrai Poucet de nos voisins est Jack le Tueur de géants (voy. Conte II.) Depuis des siècles, les jeunes enfants anglais frémissent à l'exclamation terrible, à ce qu'il paraît, que poussent les géants quand ils aperçoivent Jack : *Fi, fi, fo, fum !* (Je sens le sang d'un Anglais, je vais écraser tes os pour en faire du pain !) Shakespeare, véritable enfant du peuple et aimant tout ce qui en vient, s'empare de ce : « Fi, fi, fo, fum ! » et le met dans la bouche d'Edgar (*Roi Lear*, acte III, scène v [1].)

Dans ses autres comédies, Shakespeare nous montre d'autres traits des mœurs des Elfes. Dans *les Joyeuses Commères de Windsor*, il nous dépeint les espiègleries des esprits domestiques qui sautent dans les cheminées, pincent les filles « noir et bleu » lorsque la maison n'est pas tenue proprement et que les âtres n'ont pas été balayés, ou lorsqu'elles se sont endormies sans faire leurs prières. Dans *la Tempête*, Prospero a le caractère d'un magicien des *Mille et une Nuits*. Il tient sous sa domination les Elfes et les appelle à son aide : « Vous, Elfes des collines, des ruisseaux, des lacs dormants et des bosquets, et vous qui de vos pieds qui ne font pas d'empreinte, courez sur le sable, et vous, qui au clair

1. Ces vers, qui ont fait l'objet de nombreuses dissertations, se retrouvent aussi dans la vieille et célèbre ballade écossaise de *Child Rowland* à la recherche de sa sœur Burd Ellen. — Nous dirons en passant que Child, que nous revoyons dans Childe Harold, est un vieux terme désignant les jeunes garçons nobles ; de même Burd signifie demoiselle noble.

de lune tracez en dansant ces cercles qui laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas, et vous dont le passe-temps est de faire naître à minuit les champignons..... »

Quant à Ariel, il diffère assez peu de Puck; il en a la malice et l'espièglerie. Prospero le charge de jouer à Caliban un tour qui rappelle une tradition populaire en honneur chez tous les peuples âryens et jusque chez les Bulgares de Macédoine[1] (voy. Conte XXIII). Au son d'un instrument magique, chez les Grecs c'était la lyre d'Orphée ou celle d'Amphion; ailleurs, c'est un pipeau, un cor, un violon; ici, c'est un tambourin, les hommes, les animaux, les arbres, les poissons, la mer même se mettent à danser frénétiquement jusqu'à ce que la musique cesse de se faire entendre. « ARIEL. — Alors j'ai battu mon tambourin et aussitôt, pareils à des poulains sauvages, ils ont dressé les oreilles et relevé le nez comme pour flairer la musique. J'ai tellement charmé leurs oreilles que je les ai fait courir comme des veaux à travers les ronces aux dents aiguës, les fougères aux dards effilés et les ajoncs piquants; à la fin, je les ai laissés barbotant[2] dans l'étang et s'enfonçant jusqu'au menton dans la vase puante du lac. » Dans une autre scène de *la Tempête*, Shakespeare fait dire à Prospero : « Tu te rappelles ce jour où j'écoutais une sirène exhalant des sons si doux et si harmonieux que ma revêche devint courtoise et que certaines étoiles s'élancèrent follement hors de leurs sphères pour écouter la musique. »

On le voit, certaines figures exagérées reprochées à Shakespeare par les commentateurs trouvent leur

---

1. Voy. article de M. Dozon, *Revue des missions scientifiques*, tome I.

2. Voy. Carrew Hazlitt : *Recueil d'anciennes poésies anglaises*, vol. III, p. 57. Dans *la Joyeuse Farce du Frère et du Garçon*, le héros Jack possède un pipeau qui jouit d'une propriété pareille à celle du tambourin d'Ariel. M. C. Hazlitt, en son Appendice à ce petit poëme, rapproche du passage ci-dessus de Shakespeare la vieille farce de Frère Bacon : le valet du frère se venge de la même façon qu'Ariel de voleurs qui ont dépouillé son maître.

explication dans le souvenir des traditions populaires auxquelles le poëte faisait allusion pour plaire à ses spectateurs. Du reste, dans une vieille ballade écossaise du recueil de Jamieson, la harpe du héros Glenkidie a une bien autre puissance que le tambourin d'Ariel. Pour entendre ses accords enchanteurs, les poissons sautaient hors de la mer, l'eau s'élançait des pierres; enfin le lait jaillissait de la poitrine d'une jeune fille qui n'avait pas eu d'enfant!

Les seuls types de la féerie rustique qu'ait immortalisés le génie de Shakespeare sont les Elfes champêtres et les Lutins familiers; il n'adépeint qu'en les effleurant les aventures des gracieuses filles des eaux qui, sous la figure de cygnes, de phoques, viennent s'ébattre sur terre, parfois s'y laissent surprendre par un amant, puis un jour retrouvent leurs ailes et s'envolent, ou reprennent leur peau de phoque et plongent dans la mer. (voy. II[e] partie, Contes sur les Mermaids). C'est à elles que fait allusion Shakespeare dans ce passage du *Conte d'hiver* : « ANTOCHYUS. — Voici une autre ballade sur un poisson qui apparut à la côte le 80 d'avril; on pensa que c'était une femme changée en poisson froid pour n'avoir pas voulu faire échange de chair avec un amant. » Dans cette même comédie, Shakespeare fait aussi allusion, mais en passant seulement, à la croyance si répandue dans les campagnes des *changeling*.

Dans plusieurs histoires de ce recueil nous verrons que les Elfes donnent une pommade ou une liqueur qui a la propriété merveilleuse de faire voir les fées; dans *le Songe d'une nuit d'été*, c'est la fleur dont le suc versé sur les paupières de Titania la rend amoureuse de Bottom. Chaucer, dans *Palamon et Arcite*, avait déjà rappelé ce conte populaire; et l'Arioste et Boiardo avaient donné la même propriété à la fontaine des Ardennes. Tel est le contingent fourni à Shakespeare par les superstitions populaires.

Parmi les imitateurs de la poésie féerique de Spenser

et de Shakespeare, et il en est d'illustres : Milton dans son *Démon pimpant*[1], Dryden dans *la Feuille et la Fleur*, Pope enfin, et de nos jours Tennyson, ne mettent en scène que les personnages déjà célébrés par les poëtes leurs prédécesseurs.

Après ces grands noms il nous reste à citer les *poetæ minores* qui ont puisé des inspirations aux sources des croyances populaires. Dans ces œuvres d'inégale valeur, mais dont plusieurs sont des plus remarquables et mériteraient d'être connues en France, nous ne trouvons non plus aucun trait que nous ne connaissions déjà des mœurs des lutins champêtres, et dans *la Fidèle bergère* de Fletcher[2], dans la bucolique d'*Amyntas*, œuvre aimable mais bizarre moitié latin moitié anglais, de sir Randolph, dans les petits poëmes fériques si goûtés des délicats par Herrick, le Catulle anglais; enfin dans les gracieuses *Nymphes* de Drayton, c'est toujours Obéron, Titania, Mab, Puck, Tom-Pouce et leur joyeux cortége d'Elfes malicieux et espiègles, mêlés aux déités antiques, qui gambadent au clair de la lune et mènent leurs rondes fantastiques sur les prés verts jusqu'à l'aurore[3].

III.

CROYANCES ET SUPERSTITIONS APPORTÉES EN ANGLETERRE PAR LES RACES CONQUÉRANTES.

Recherchons maintenant, en nous restreignant aux limites d'une introduction, l'influence exercée sur les superstitions mythiques et autres de la Grande-Bretagne par les races qui se sont succédé dans cette contrée. Considérées à ce point de vue, les traditions populaires de l'Angleterre sont particulièrement inté-

1. Lubber Fiend voudrait dire « démon Lourdaud, » mais c'est par antiphrase.
2. Voy. Taine (vol. Ier, p. 513).
3. L'étude de ces poëtes, au point de vue de la poésie dans ses rapports avec la féerie, est très-bien traitée dans la *Fairy Mythology* de Keigthley.

ressantes, car elles empruntent leurs couleurs aux flores des différentes nations celtique, saxonne, danoise, normande qui sont venues tour à tour s'implanter sur son sol.

Arrivée des Celtes en Gaule et en Angleterre.

Lorsqu'il y a cinq mille ans [1], à la suite de commotions inconnues, la nation âryenne, répandue dans la Bactriane et la Sogdiane, commença ce mouvement d'émigration que notre temps voit se continuer sous une autre forme, mais avec non moins de force, par delà l'Atlantique, dans les plaines du Far West et jusqu'en Australie, ce fut la tribu des Celtes qui s'ébranla la première. Laissant derrière elle l'Asie et les tombeaux de ses ancêtres, elle marcha toujours à l'ouest en suivant le cours du soleil, franchit montagnes et fleuves et s'avança jusqu'à ce qu'elle cessât de trouver la terre pour la porter. Elle parvint ainsi jusqu'en Bretagne (*Finis terræ*) et se répandit en Gaule; puis traversant l'étroit canal qui sépare la France de l'Angleterre, elle envahit et peupla ce dernier pays.

Les Celtes apportèrent avec eux en Angleterre les idées et les traditions de leur mère patrie. L'imagination poétique de la nation âryenne qui, plus tard, des bords du Gange aux rivages de l'Atlantique, devait s'épanouir dans les merveilleuses productions de l'art et de la littérature, orgueil de notre civilisation, adorait alors Dieu dans les manifestations de la nature et donnant une incarnation aux astres et aux éléments, expliquait les phénomènes dont elle était le témoin par des luttes dont elle racontait poétiquement les phases et les incidents.

Kymris.

Les Celtes étaient depuis au moins quinze cents ans établis en Gaule, d'où ils avaient envoyé des colonies en Espagne et en Italie, quand une invasion de Kymris ou Cimbres, chassés de la Chersonèse par une inon-

1. Voy. pour cette date les ouvrages de Pictet, *Origines indo-européennes*, vol. II, p. 720; de Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, etc.

dation de la Baltique, pénétra en masses profondes en Gaule et en Angleterre. Ils marchaient sous la conduite de Hu-Gadarn, ou Hu le Puissant[1]. En Gaule, ils refoulèrent les Celtes du nord-est qui émigrèrent sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse, les uns dans la Cisalpine, les autres dans la forêt Hercynie et le long du Danube. Prenant ainsi la place des Celtes du nord-est, ils s'étendirent dans la Gaule-Belgique et dans l'Armorique. En Angleterre, ils s'établirent dans le pays de Galles (les Welches). Leur langue était voisine de celle des Celtes; il est probable qu'ils descendaient d'un groupe resté en arrière de la masse lors de la migration d'Asie en Europe.

Quoi qu'il en soit, la langue kymrique est encore parlée en France dans quelques districts de Bretagne; elle comprenait les dialectes cornique (aujourd'hui éteint), gallois ou cambrien et le bas-breton. Le celtique ou gaélique, qu'il ne faut pas confondre avec le gallois, est encore le langage de l'Irlande, où il s'appelle errinach, des Highlands d'Écosse, où il se nomme erse, et de l'île de Man.

L'Angleterre et la France se trouvèrent donc peuplées d'éléments semblables ayant des traditions communes, que fortifiait encore la pratique d'une même religion : le druidisme. En dépit de toutes les invasions et du flot d'idées nouvelles qui en fut la conséquence, les vestiges des anciennes traditions des deux Bretagnes se retrouvaient encore naguère dans les contes et les chants populaires de ces pays, ainsi qu'en témoignent en France les ouvrages de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, et d'Émile Souvestre, *le Foyer breton*, et surtout les contes authentiquement populaires recueillis par M. Luzel, et, dans la Grande-Bretagne, les récits

1. Cette doctrine du refoulement, ainsi que l'assimilation des Kymris aux Cimmériens de la Crimée, dont parlaient Homère et Hérodote, est celle d'Edwards et d'Amédée Thierry. Elle a fait l'objet de grandes controverses et a été vivement combattue, entre autres par Roget, baron de Belloguet, dans son savant ouvrage : *l'Ethnogénie gauloise*.

qui vont suivre. Dans le pays de Galles, une vieille croyance considérait les Fairies comme les âmes des anciennes druidesses, et l'on peut regarder les incantations des magiciennes du moyen âge et une partie des attributions des fées et des génies comme un souvenir des pratiques farouches des prêtresses des îles de Sein et de Mona, dont parle Pomponius Mela.

Triades galloises.

Les seuls documents que nous possédions sur ces époques sont contenus dans les triades galloises écrites du IVe au IXe siècle. Elles nous tiennent lieu des manuscrits contenant les traditions des anciens Irlandais, que saint Patrick fit incendier dans un but de prosélytisme religieux et dont on ne saurait trop déplorer la perte. Les triades les plus célèbres sont celles des bardes Taliésin, Aneurin et Myrddin, ou Merlin l'Enchanteur [1]. Bien que confuses, elles fournissent de précieux renseignements au point de vue historique ; malheureusement elles ne nous ont rien conservé des mythes religieux des Celtes et des Kymris.

Poëmes d'Ossian.

Quant au *Poëme d'Ossian* [2], quelle que soit la part qu'il faille attribuer dans cet ouvrage à l'imagination de Mac-Pherson, il n'est pas douteux que les chants qu'il contient ne soient, avec une forme plus ou moins altérée, ceux par lesquels les bardes célébraient les hauts faits de Fingal et des autres héros ses successeurs lorsqu'ils défendaient le sol de la patrie contre les Romains et plus tard contre les Saxons et les Scandinaves. Telle est, du reste, l'opinion de Campbell dans le IVe volume de ses *Contes des Highlands* et dans la

---

1. Voy. *Myrvyrian Archaiology of Wales* et *l'Enchanteur Merlin*, par la Villemarqué.

2. Ossian, appelé aussi Oisean ou Osin, était un barde du IIIe siècle ; on a greffé sur son nom, comme les Grecs sur celui d'Hercule, les exploits accomplis par beaucoup d'autres héros. — L'œuvre de Mac-Pherson a fait l'objet de discussions à remplir une bibliothèque ; de ces discussions, quelque peu oiseuses à distance et où le patriotisme de clocher entre les Irlandais et les Ecossais joue un grand rôle, il faut conclure que les traditions sur lesquelles ce poëme est fondé existaient réellement, mais que la façon donnée aux chants qu'il contient est en grande partie l'œuvre de Mac-Pherson.

substantielle Introduction qui précède ses œuvres. Par sa connaissance des idiomes gaéliques, par ses relations avec les pêcheurs et les humbles gens qui lui ont fourni ses contes, par ses études sur les croyances populaires de l'Écosse, personne ne peut prononcer avec plus d'autorité que M. Campbell sur le degré d'authenticité du poëme de Mac-Pherson. Voici cette opinion résumée.

« Je crois qu'il y a des poëmes de très-vieille date » dont les fragments existent encore en Écosse à l'état » de traditions et que ceux-ci se rapportent à des héros » celtes ; je pense que les mêmes personnages ont été » des héros mythiques chez les Celtes dans les plus an- » ciens temps ; enfin, je crois que les poëmes recueillis » par Mac-Pherson et Smith sont de vieilles poésies » altérées, mais en somme originales. Les sujets exis- » taient, mais c'est Mac-Pherson qui leur a donné la » forme que nous connaissons. »

Rapports entre les mythologies des divers peuples âryens.

Après les Celtes, et à des intervalles qu'on ne peut déterminer, les tribus germaniques, puis slaves, s'ébranlèrent à leur tour et apportèrent, dans les contrées d'Europe où elles se fixèrent, les traditions et la religion des Aryens ; en même temps, l'Inde et la Perse se peuplèrent aussi d'Aryens. Toutes ces contrées se trouvèrent donc posséder un fonds commun de traditions ainsi qu'une langue très-voisine. De ces germes identiques naquirent des civilisations qui, par suite des différences de climats, des races diverses auxquelles les conquérants s'étaient mêlés, divergèrent après une longue série de siècles et de fortunes diverses et finirent même par ignorer leur point de départ. Néanmoins, de ce fonds commun primitif unique, chacune de ces civilisations garda des témoignages irrécusables dans le développement de ses religions et de ses habitudes d'esprit. C'est ce que prouve la comparaison des religions et des mythes de toutes les races indo-européennes dans l'antiquité. Dieux et déesses de l'Olympe,

hôtes célestes du Panthéon védique, habitants du Walhalla scandinave, divinités sanguinaires adorées par les Celtes, tous sont des personnifications des forces de la nature, engendrées par le naturalisme âryen.

Mais au-dessous de ces dieux principaux qui, nous l'avons dit, ne sont que des aspects différents, suivant les pays, d'une même idée originelle, toutes les nations indo-européennes, dans leur développement parallèle, en étaient arrivées à reconnaître des divinités secondaires, monnaie du Dieu suprême, personnifiant les eaux, les grottes, les montagnes et les vallées, les bois verdoyants et les landes incultes. C'est ce que Pythagore témoignait quand il enseignait que le monde entier était rempli d'esprits de même nature que les démons familiers grecs. Les grands dieux et la haute philosophie des dogmes des religions antiques n'étaient pas en effet accessibles aux gens humbles et incultes des campagnes; aussi avait-on imaginé des divinités plus abordables pour les petites gens, et qui servaient d'intermédiaires entre les hommes et les grandes divinités, réservées aux prêtres et aux hautes classes.

Le christianisme lui-même fut obligé de tenir compte de cette irrésistible tendance d'esprit, et malgré les efforts de l'Église pour déraciner l'esprit naturaliste des religions antiques, nous voyons certaines populations du midi de la France, mais surtout de l'Italie et de l'Espagne, résumer dans le culte exagéré des saints à peu près toute leur religion. On retrouve d'ailleurs avec des attributs analogues, ces divinités intermédiaires dans la mythologie védique, dans celles de la Grèce et des peuples celte et germanique; et, pour nous restreindre à la mythologie des peuples scandinaves dont la majeure partie de la féerie anglaise est dérivée, il nous est facile de reconnaître dans les Elfes des bois et des collines un air de famille dénotant une origine commune avec les faunes, les sylvains, les satyres et les nymphes, Une superstition écossaise place

même sur le Ben Lomond des Vrisks, sortes de satyres aux jambes de bouc. On peut se demander, il est vrai, si ce sont des souvenirs de traditions introduites par les Romains, ou de traditions autochthones. De leur côté, les lutins familiers : Goblins, Robin-Hood, Robin Bon-Garçon, Brownie, etc..., rappellent à la fois les démons grecs de Socrate, le Mercure domestique dont l'image ornait l'intérieur des maisons d'Athènes et dont on faisait peur aux petites filles désobéissantes, et les Lares, gardiens des foyers romains. Les contes relatifs aux Mermen et Mermaids, aux esprits d'eaux qui apparaissent sous la forme de veaux marins, de femmes à queue de poisson, comme aux îles Shetland, nous fournissent des rapprochements frappants avec les néréides et les sirènes : comme elles, ces esprits attirent par leurs chants et leurs propos le voyageur imprudent afin de le faire périr ; comme Nérée, Protée, et Thétis, ils prédisent souvent l'avenir. De même que les divinités des eaux dans toutes les mythologies, ils peuvent se transformer à volonté en animaux de toutes sortes, ou prendre la forme humaine. Les esprits des fleuves, des lacs, des fontaines, des puits, que nous montrent les contes sous des aspects d'animaux très-divers, tels que : chevaux des fleuves ou kelpies, taureaux d'eau, serpent ou dragon nageant, oiseaux et même crapauds et grenouilles, sont les vestiges d'anciennes divinités locales qui nous rappellent les chevaux et les monstres marins de la Fable, le serpent de Ténédos, etc. Les Elfes des eaux douces sont les naïades. Les divinités chthoniennes des fables grecque et védique trouvent aussi leurs similaires dans la féerie anglaise. Les nains des grottes souterraines sont les Dactyles du mont Ida, et les Cabires, tels que les représente Hérodote ; à l'instar des compagnons de Vulcain qui forgeaient les armures des dieux et les carreaux de Jupiter, les nains des cavernes fabriquent des épées et des boucliers magiques

pour les dieux du Walhalla et pour les héros. Le type de Vulcain et de Dédale nous est fourni par le forgeron Vayland. Ces esprits de la terre n'étaient pas toujours des nains, comme dans les traditions scandinaves; parfois ils étaient des géants à un seul œil, semblables aux cyclopes : ainsi, les géants gaéliques les Famhaïrans (voy. Conte XVI, notes).

Du reste, dans la suite de ce livre, nous aurons maintes fois l'occasion de montrer que la plupart des mythes de la Grèce trouvent leurs similaires dans les traditions des autres peuples.

Ce sont les vestiges de ces divinités locales, autrefois réelles et vivaces, qui, au moyen âge, ont fourni le fond des histoires des fées; ces croyances, s'effaçant peu à peu sous l'influence du christianisme, ont été absorbées en partie par lui, et le clergé les a habilement, et avec beaucoup de tact politique, fait tourner au profit de la religion. Les saints prirent ainsi les attributions des divinités bienfaisantes du paganisme, tandis que le nouvel esprit du mal, le démon, était noirci pour faire repoussoir, de tous les méfaits dont la superstition populaire chargeait ses esprits malfaisants. En réalité, l'étiquette seule des choses était changée et le conte païen devenait ainsi une pieuse légende. (Voy. comme exemples les contes : le Maçon gourmand, Comment saint Éloi fut puni de son orgueil.)

Origine des mots Fees, Fairies : leur caractère.

De toutes les origines attribuées au nom de *fées :* allemand *Feen*, anglais *fairies,* provençal *fada*, berrichon *Fades* (G. Sand : *la Petite Fadette*), espagnol *hada*, italien *fata*, celle qui est maintenant acceptée rattache ce mot soit au latin : *fata*, *fatum*, *la Destinée* [1], soit à Fatua, devineresse employée par Marcianus Capello [2].

---

1. Plusieurs écrivains anglais, comme Walter Scott dans ses *Minstrelsy of the Scottish Border*, avaient pensé que le mot *fairies* dérivait des péris de la Perse, et M. Campbell dit que le mot Feerish est celtique et a la même racine que péri. Tout cela n'est pas sérieux. Mais la dérivation de fées de déités fatales, soutenue par Ducange, Ménage, Alf. Maury, etc., est celle qui a prévalu.

2. Inscriptions latines : 1° sur un tombeau : SOMNO ET FATIS; en Espagne :

C'est ce caractère primitif de divinités fatales qui s'attache d'abord aux fées; ainsi, dans les derniers temps de l'empire romain, comme en témoignent plusieurs médailles ou inscriptions, les *Fata*, sous la figure de femmes, étaient assimilées aux *Moires* grecques ou aux Parques. A l'exemple des Parques, elles figurent en général au nombre de trois; cependant on les trouve quelquefois au nombre de sept, comme dans la Belle au Bois dormant. Ces deux nombres, surtout le premier, jouent d'ailleurs un grand rôle dans les traditions religieuses ou magiques de tous les pays âryens. Suivant Pythagore, trois est le nombre des plus sublimes mystères; il représente : Dieu, l'âme du monde et l'esprit de l'homme. Dans les Védas, les deux nombres sacrés sont 3 et 7. Le pouvoir attribué aux nombres n'est pas moins grand en Perse. Dans la religion de Zoroastre, un sens mystique fut de tout temps attaché à ces nombres et à quelques-uns de leurs multiples. La rencontre continuelle des nombres 3 et 7 dans les mythologies et les récits des peuples indo-européens est un des témoignages les plus frappants de leur origine commune. Citons quelques exemples: La Trinité hindoue, les trois Nornirs scandinaves, les trois Parques, les trois Grâces, les trois Furies, les trois Gorgones, la triple Hécate, les trois Juges des enfers, les trois têtes de Cerbère, les trois Corybantes prêtres de Cybèle, quelquefois neuf (3×3) suivant certains auteurs, les neuf Muses (3×3), etc.

Nombres 3 et 7.

Les attributions des Fées, considérées comme divinités annonçant le destin, sont d'ailleurs celles des Moires ou Parques; celles-ci, il faut bien le dire, n'avaient pas à l'origine ce caractère farouche et implacable que leurs noms rappellent. Les Parques assis-

---

FATIS L. FABIUS EX VOTO; — FATIBUS DEICO. — FATO BONO. — FATIS MATRONIS; 2° sur une médaille de Dioclétien : FATIS VITRICIBUS, etc. Voy. sur ce point : Alf. Maury, *Fées au moyen age*; M. Giraud, Introduction aux *Contes* de Perrault; Keightley, *Fairy Mythology*.

taient aux naissances et aux mariages; on les voit à la naissance de Méléagre et d'Achille et aux noces de Thétis et de Pélée; de même aussi, la déesse des accouchements Eleutho (chez les Latins Lucine) assistait à la naissance d'Hercule et de Jamos (fils d'Apollon); les Fées président aussi aux naissances des enfants, leur font des présents ou leur jettent des sorts, comme dans le roman d'Ogier le Danois et dans des contes trop nombreux pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

Parques grecques ; les Moires ; — Parques scandinaves : les Nornes.

La mythologie scandinave, dont le développement ne peut être soupçonné d'avoir subi l'influence de celle de la Grèce, nous fournit un mythe identique à celui des Parques : c'est celui des Nornes, qui assistent, ainsi qu'elles, à la naissance des enfants[1]. L'*Edda* les représente sous la figure de trois vierges, d'aspect moins farouche que les Parques[2] cependant, et qui se nomment : *le Passé, le Présent, l'Avenir*[3]. Dans le poëme eddaïque de *Voelund, prince des Elfes*, nous voyons aussi qu'un matin, ce héros et ses deux frères font la rencontre de trois sœurs filant du lin comme les Parques. C'est à la fois des Nornes et des Parques

1. Edda de Sturleson. — Voyage de Gylfe et poëme de Fafnir. — « Il y a plusieurs sortes de Nornes : celles qui assistent à la naissance des hommes pour leur donner la vie sont de race divine, elles descendent des Ases ; il y en a de la race des Elfes et de la race des Nains ou Dualin. » Et plus loin : « Les Nornes d'origine céleste donnent le bonheur ; quand les hommes tombent dans l'infortune, c'est aux méchantes Nornes qu'il faut l'attribuer. » (Traduction du Puget.) Quelquefois, deux Walkyries, Gun et Roto, remplacent les Nornes Passé et Présent et avec « l'Avenir, la plus jeune des Nornes, elles marquent pendant la bataille les guerriers qui doivent périr. » Dans le Saga de Helge nous lisons enfin : « Les Nornes qui avaient filé sa vie, etc... »

2. Dans le conte slave de Chodzko : le Soleil, ou les trois Chevaux d'or, on voit trois Parques. — L'un des plus célèbres chevaliers d'Arthur, le sire Gauvain, rencontre près d'une fontaine trois sœurs fatidiques dans lesquelles on peut reconnaître les Parques.

3. Edda de Sœmund. — Prédiction de Wola la Savante. — Des vierges fort savantes approchent : elles sortent au nombre de trois de la salle construite sous la couronne du frêne Ydraggsil. L'une se nomme Urd (*le Passé*), la seconde Verdandi (*le Présent*); elles créèrent Skuld (*l'Avenir*), la troisième, avec leur baguette. — Elles font des lois, décident de la vie et racontent au monde les arrêts du Destin. »

que Shakespeare a composé les personnages des Trois sorcières de Macbeth[1].

Dans leur conception primitive de déesses fatales ou plutôt fatidiques, les fées sont chastes et d'aspect austère; elles prennent souvent aussi les traits d'une vieille femme. Mais, comme d'autres fois on les représente parées de tous les dons de la beauté et mêlées à la vie des mortels, il leur était difficile de ne pas inspirer l'amour: de là à le ressentir il n'y a qu'un pas; elles le franchissent et deviennent de tous points assimilables aux nymphes, avec toutefois plus de retenue que Calypso, qui aima successivement le père et le fils. Cependant elles conservent en général leur caractère grave et chaste primitif.

Leur pays de prédilection dans les romans de chevalerie, c'est l'île d'Avalon! Les fées disposent à leur gré des éléments; elles ont hérité du pouvoir magique attribué par la superstition aux druidesses celtiques, dont elles sont les descendantes directes; elles deviennent alors des reines de magie, et les pratiques de la sorcellerie leur sont familières. Par ce côté, elles offrent le type de l'enchanteresse Circé et peuvent à leur gré métamorphoser le plus malhonnêtement du monde leurs ennemis en toutes sortes d'animaux: en cochons, comme les compagnons d'Ulysse; en âne, comme le Lucius d'Apulée.

Les fées persanes et indiennes réunissent également ces caractères et lorsque les rapports entre les Sarrasins et l'Europe chevaleresque font pénétrer chez nous la littérature de l'Inde, nos fées ont sous le rapport de la puissance peu de chose à envier à leurs gracieuses sœurs de l'Orient; cependant celles-ci se dépouillent à leur profit de tous les charmes et de tous les attributs dont nous les trouvons ornées dans *les Mille et une Nuits*.

1. Voy. IIe vol., p. 18, *Mythology of the Aryan Nation*, par Cox, la dissertation sur ce sujet.

En Angleterre, les fées des croyances populaires prennent les attributions des Elfes de l'air, de la terre et des eaux. C'est le type de ces lutins, illustré par les plus grands poëtes de l'Angleterre, qui fournit le fond des traditions populaires de ce pays. Il a été introduit par les Saxons, les Pictes et les Danois, conquérants de races germanique et scandinave, la mythologie germanique procédant d'ailleurs de la mythologie scandinave, il nous suffira de parler de celle-ci.

Scaldes scandinaves Les Eddas et les Sagas.

Les hauts faits des héros de l'ancienne Scandinavie, leurs traditions historiques et religieuses étaient conservés par les Scaldes scandinaves qui les récitaient, en s'accompagnant de la harpe, devant les foules assemblées pour les entendre [1]. Dans toutes les nations de l'antiquité, c'était ainsi que se conservait et se transmettait la poésie; dans l'Inde, les brahmanes déclamaient devant les fidèles les hymnes des Védas et leurs grands poëmes; en Grèce, c'étaient les rhapsodes; nous leur devons *l'Odyssée* et *l'Iliade;* en France, ce furent les troubadours et les trouvères; et dans les pays celtiques, les bardes étaient l'ornement obligé de toutes les fêtes populaires.

Quelques-unes des poésies des Scaldes, datant des temps les plus reculés, ont été recueillies dans les Eddas (chants de l'aïeule) et dans les Sagas ou poëmes écrits en diverses langues : islandais, vieux danois, dialectes norrains, haut et bas allemand et latin. Les Sagas les plus célèbres sont : 1° la Vœlsunga Saga, appelée aussi Saga de Sigurd; c'est le poëme légendaire des Vœlsungs et des Niflungs [2]. Elle sert d'introduction à la Saga de Regnard Lodbrog; 2° la Saga de Thidrik de Berne, qui est un mélange de traditions

---

1. Voy. sur les Scaldes la dissertation « sur l'Origine de la fiction romantique en Europe » qui précède *l'Histoire de la poésie anglaise* de Warton.

2. La légende entière de Vœlsungs et des Niflungs éparses dans les Eddas, dans les Sagas des Vœlsung et de Thidrik et autres a été reproduite et étudiée avec une grande science par M. Beauvais (*Histoire légendaire des Francs* et *des Burgondes.*)

allemandes et scandinaves; 3° le poëme anglo-saxon de Beowulf au VIII[e] siècle. Les deux premières Sagas contiennent une partie des épisodes des deux célèbres poëmes allemands ou néerlandais des *Niflungs*, ou *Niebelungen*, intitulés : « le Chant ou la Détresse des Niebelungen » et « la Complainte ». Ce dernier poëme est le plus ancien des deux; il date du milieu du XIII[e] siècle. Quant aux Eddas[1], elles sont au nombre de deux : la première est en vers, la seconde en prose. Celle en vers, qu'on appelle Edda de Sœmund le Savant, est du XI[e] siècle; celle en prose est postérieure de deux siècles à celle de Sœmund; elle est due à Snorroe Sturleson. Le manuscrit principal de l'ancienne Edda est conservé à Copenhague et s'appelle *Codex regius*, ou Edda royale. Malheureusement il y a une grande lacune que permet toutefois de combler dans une faible mesure la Vœlsunga Saga. Les Sagas[2] relatives aux divinités secondaires nous apprennent, et la croyance s'en retrouve dans tous les pays scandinaves, que, semblables aux Titans de la Fable et aux démons du christianisme, les divinités ont été chassées du Walhalla et condamnées à habiter la terre. Après le christianisme, la fable se modifia de diverses façons, et nous verrons dans maintes légendes anglaises ces esprits prétendre qu'ils avaient été jadis des anges entraînés par Satan dans sa révolte. Ils ne cessent pas d'ailleurs de croire à leur rédemption et poussent des cris lamentables et des gémissements si quelque enfant espiègle les menace de la damnation éternelle.

Les divinités secondaires de la mythologie scandinave se divisent en Elfes[3] et en Nains (Duergars, Dua- Elfes, Nains.

1. Les Eddas ont été traduites en français par M. Léouzon Le Duc, ainsi que par M[lle] du Puget.

2. Voy. Müller, Bibliothèque des Sagas.

3. Les Elfes sont noirs ou lumineux. « Les lumineux demeuraient dans Elfheim; les Elfes noirs habitent dans la terre. Les Elfes lumineux sont plus beaux que le soleil, les Elfes ténébreux plus noirs que la poix. » (Edda de Sturleson.)— « Elfheim a été donné par les dieux à Freya dès l'origine des temps. C'était le cadeau pour sa première dent. »

lin ou Trolls) ; ces derniers sont des esprits souterrains, ils ont la garde des métaux et des pierres précieuses ; ce sont, comme les Cyclopes, des forgerons incomparables, c'est par eux que furent forgés le fameux marteau Miöllner (la Meule) de Thor et son épée Tirfing, la ceinture qui doublait sa force divine et ses formidables gantelets de fer. Les traditions de l'Angleterre n'ont pas conservé les Trolls qui ont subsisté en Allemagne. Toutefois, parmi les Elfes anglais, tous ne sont pas des esprits des prés et des bois, quelques-uns personnifient l'intérieur des collines ; les Elfes reprennent ainsi une partie des attributions des Duergars, mais sans le caractère grandiose de leurs ancêtres. Tous les traits que nous présenteront les contes de ce livre existent chez les Elfes scandinaves, tels que leur amour de la musique et de la danse, les cercles verts laissés sur le gazon. Le type des démons familiers s'y retrouve aussi, ainsi que leur goût pour la propreté du foyer domestique, qui symbolise cette qualité réelle de la plupart des peuples du Nord. Les Fir-Darrig d'Irlande, ou hommes rouges, qui se rendent invisibles avec leur chapeau, descendent des Trolls. Enfin les divers esprits des rivières, les Mermen et Mermaids, esprits des mers, sont aussi de provenance scandinave. Nous ne nous arrêtons pas à dessein sur ce sujet qui sera naturellemeut développé dans la suite de ce livre.

Fees et génies de l'Inde et de la Perse.

De même que dans toutes les nations de l'Europe, les fictions indiennes et persanes ont pénétré en Angleterre à la suite des croisades et par l'intermédiaires des Sarrasins et des Arabes. Elles n'ont d'ailleurs exercé que peu d'influence sur les croyances populaires de ce pays. Le caractère de la féerie indienne consiste, en effet, en ce que ses génies et ses fées sont anthropomorphisés et qu'ils ne diffèrent des mortels que parce qu'ils ont un pouvoir plus grand, tandis que les lutins anglais sont des êtres tout à fait distincts de l'espèce humaine, que peu de personnes sont

admises à les voir et qu'ils se montrent et disparaissent avec la lumière de la lune, qu'ils personnifient. On peut dire d'eux : *ægri somnia*. Rien de pareil avec les actions héroïques et merveilleuses des fées de l'Inde.

C'est à cause de ces différences essentielles entre les Fées et les Fairies que, malgré l'inconvénient de se servir d'un terme inaccoutumé, j'ai employé le mot *Fairies* dans cet ouvrage. L'appellation de Fées eût dérouté le lecteur.

Résumé et conclusions.

Pour résumer en quelques lignes cette Introduction, trop longue pour le lecteur, mais trop courte pour le sujet, nous dirons que les contes et traditions populaires en Angleterre plongent par leurs racines dans un sol dont la couche la plus ancienne, — au moins pour nos connaissances, — est celle des traditions apportées par les Aryens : Celtes et Kymris. Celles-ci se reconnaissent à leur caractère mythologique ; les animaux en sont ordinairement les principaux personnages [1] et les événements merveilleux auxquels des héros se trouvent mêlés avec eux symbolisent en général les grands phénomènes de la nature. Les souvenirs de la mythologie celtique, développement du naturalisme âryen dans le sens d'un anthropomorphisme plus accusé, viennent aussi s'y mêler.

La seconde couche ethnique est formée des traditions d'origine scandinave et saxonne, celles-ci d'ailleurs dérivées des premières et leur donnant une nouvelle vigueur. C'est d'elles que sont nés les Elfes, les lutins familiers et les traditions les plus vivaces de l'Angleterre. Ensuite viennent les traditions apportées par les Normands ; les unes sont elles-mêmes d'origine scandinave et se confondent avec celles déjà répandues

1. Voy., sur ce sujet, M. de Gubernatis : *Zoological Mythology*, récemment traduit en français.

en Angleterre; les autres, d'origine française, ne pénètrent que dans la littérature et ne laissent que peu de traces dans le peuple. Les traditions qui ne peuvent être attribuées à l'action des races, mais qui sont la conséquence d'événements, tels que l'introduction du christianisme, la lutte des outlaws saxons contre les conquérants normands, etc..., se reconnaissent aisément sans qu'il soit besoin de s'y arrêter. Quant aux contes indiens et persans qui avaient pénétré en Europe et en Angleterre à la suite des Sarrasins, des Maures et des Arabes, ils n'ont eu réellement d'influence, — mais celle-ci a été très-grande, — que sur la littérature; ils n'ont modifié en rien les traditions populaires. On peut donc attribuer au fonds commun âryen tout ce qui, dans les contes rustiques, annonce une origine orientale.

PREMIÈRE PARTIE

1° CONTES MYTHIQUES D'ORIGINE ARYENNE

2° CONTES OSSIANIQUES

CONTE I.

—

TOM POUCE (TOM THUMB).

Poëme de 335 vers; d'après l'édition originale de 1630. — Strophes de huit vers, alternés de huit pieds et six pieds. (La traduction suit le texte d'aussi près que possible, afin de conserver la couleur de l'original [1].)

A la cour d'Arthur vécut Tom Pouce, homme de grand pouvoir, le meilleur de toute la Table Ronde, et vaillant chevalier. Sa taille était haute d'un pouce, du quart d'un empan ; or ne pensez-vous pas que ce petit chevalier était un homme fier et vaillant ?

Son père était simple laboureur, sa mère trayait les vaches ; mais le moyen d'avoir un fils, ce couple ne le connaissait pas, jusqu'à ce qu'un jour le bon vieillard alla trouver le savant Merlin et lui dévoila en secret :

Combien en son cœur il désirait d'obtenir un enfant pour le temps à venir, afin d'avoir un héritier, et quand même il ne devrait pas être plus gros que son pouce. Merlin lui prédit alors que son souhait serait exaucé, et ainsi ce fils de petite taille, l'Enchanteur le lui donna.

En lui ne seraient ni sang ni os, étant de telle taille que les hommes l'entendraient parler, mais ne pourraient toucher son ombre errante. Cependant il pourrait aller et venir où bon lui semblerait, engendré et venu au monde en une demi-heure, selon le désir de son père.

---

1. Ce petit poëme est réimprimé dans *Remains of the Early Popular Poetry of England* par Carrew Hazlitt. Il est précédé d'une intéressante notice.

En quatre minutes, il grandit si rapidement qu'il devint aussi haut que le pouce du laboureur; à cause de cela on l'appela Tom Pouce. Tel fut le nom que lui donna la reine de féerie, lorsque, avec sa suite de lutins grimaçants, elle vint à son baptême.

Elle l'habilla richement de vêtements beaux et brillants, qui lui durèrent maintes années et qu'il portait avec grâce. Son chapeau était fait d'une feuille de chêne, sa chemise d'une toile d'araignée à la fois légère et douce pour ses membres qui étaient si délicats. Ses chausses et son pourpoint de duvet de chardon finement tissé, ses bas de la pelure d'une pomme verte. Ses jarretières étaient deux petits cils tirés des yeux de sa mère; ses bottes et ses souliers étaient taillés dans la peau d'une souris, tannée très-curieusement.

Ainsi, comme un vigoureux garçon, il s'aventura avec les autres enfants par les rues, pour montrer ses jolies malices. Il y joua des jetons, des épingles, des aiguilles, des noyaux de cerises, jusqu'à ce que parmi ces joueurs il eût perdu tout ce qu'il avait.

Pourtant il put recommencer bientôt, car, très-adroitement, il pénétrait dans les sacs de cerises et il les dérobait sans être ni vu ni deviné par personne; mais un jour un écolier enferma cet être agile dans la boîte où il mettait ses épingles.

Pour se venger, Tom prit, par un jeu aimable et gracieux, des pots noirs et des verres qu'il suspendit à un brillant rayon de soleil. Les autres enfants, voulant faire comme lui, brisèrent les pots en mille pièces [1], pour quoi ils furent très-vertement fouettés, et Tom rit de tout son cœur du succès de son espièglerie.

La mère de Tom Pouce lui défendit alors de jouer et de s'amuser, et il se vit après cela forcé de rester à la maison. Or, vers le temps de Christmas (Noël), son père ayant tué

1. Ce trait rappelle la légende de saint Colomban, qui suspendit son habit à un rayon de soleil. Voy. *Quarterly Review*, n° XLI, 1819.

un cochon, Tom voulut voir faire les puddings, afin de veiller à ce qu'ils fussent réussis.

Il s'assit sur le bord du pudding pour tenir la chandelle, ce que jusqu'à ce jour on dit être un joli passe-temps. Or, Tom tomba dans le bol et ne put être retrouvé, car, dans le sang et la pâte, il était étrangement perdu et enfoncé.

Après l'avoir cherché longuement, mais en vain, la mère de Tom jeta son fils dans un pudding, au lieu de la graisse hachée; elle versa ensuite dans le chaudron, ce pudding de très-grande dimension, et Tom le fit déborder comme s'il était soufflé par un ouragan;

Car il se souleva en haut et en bas dans le liquide, où il barbotait comme si on y avait bouilli le diable. Telle fut la frayeur de sa mère qu'elle retira le pudding et le donna à un chaudronnier qui, de là, l'emporta dans son sac noir.

Mais le chaudronnier, sautant une barrière, fit un p... « Fi! vieux coquin! » cria Tom Pouce pendu sur son dos; à quoi le chaudronnier se mit à courir, sans attendre plus longtemps en jetant et son sac et le pudding, et il fut bientôt hors de vue.

Tom Pouce se dégagea à la fin et revint à la maison, où longtemps il resta à l'abri du danger jusqu'au jour où sa mère mena paître sa vache. Alors elle attacha fortement à un chardon Tom avec un fil,

Un fil qui le tînt bien, de crainte que le vent violent ne l'enlevât et afin qu'elle pût le retrouver sain et sauf. Mais, voyez le hasard : une vache passa par là et mangea le chardon. Le pauvre Tom avec tout le reste, comme une feuille de bardane, fit le repas de la vache rousse.

Sa mère, l'ayant perdu, alla partout appelant : « Où es-tu, Tom? où es-tu, Tom? — Ici! mère, ici! répondit-il. Dans le ventre de la vache rousse ton fils a été englouti. » Ce qui, dans le cœur effrayé de la mère, mit des douleurs poignantes.

Pendant ce temps la vache était très-ennuyée, car Tom sautait dans ses entrailles, et elle ne put être tranquille qu'elle n'eût rejeté Tom Pouce par derrière. Tout embousé qu'il était, sa mère le prit, puis emporta le pauvre garçon en le fourrant dans sa poche.

Ensuite, au temps des semailles, son père l'emmena dans les champs pour diriger sa charrue, et alors il lui donna un fouet fait d'une paille d'orge pour conduire l'attelage; mais, dans le sillon nouvellement semé, le pauvre Tom se perdit.

Or, par un corbeau de grande force, il fut enlevé, et l'oiseau des charognes le porta dans son bec comme un grain de blé jusqu'au sommet d'un château dans lequel il le laissa tomber, et bientôt le géant qui y demeurait avala le pauvre Tom, ses vêtements et son fouet de paille.

Mais dans son ventre, Tom Pouce fit un tel tapage, que ni jour ni nuit le géant ne put prendre le moindre repos jusqu'à ce qu'il l'eût vomi à trois milles dans la mer, où un poisson l'engloutit bientôt et l'emporta au loin.

Ce gros poisson fut pris peu après et envoyé au roi Arthur. Tom y fut trouvé et devint le nain du roi. Là, il passa de longs jours dans la joie et la gaieté, aimé de toute la cour, et personne autant que Tom ne fut alors estimé entre les nobles seigneurs.

Entre autres exploits de cour, sur l'ordre de Son Altesse, il dut danser une gaillarde sur la main gauche de la reine. Tom obéit au roi, et pour le récompenser, son souverain lui donna comme insigne une belle ceinture que Tom à sa taille porta longtemps.

Après ce haut fait, le roi ne voulait plus sortir pour se distraire que Tom ne chevauchât avec lui, posé sur l'arçon de la selle. Or, un jour qu'il pleuvait, Tom Pouce se glissa agilement par le trou d'un bouton dans le sein du roi, où il s'endormit.

Et étant près du cœur de Sa Majesté, il implora un riche don, un présent libéral, que le roi ordonna de remettre à Tom, afin qu'il vînt en aide à son père et à sa mère devenus vieux; et le présent fut d'argent monnayé autant que les bras de Tom pourraient en porter.

Et de la sorte s'en alla le robuste Tom avec trois pence sur le dos, fardeau pesant qui pouvait briser ses membres fatigués. Ainsi, voyageant jour et nuit avec peine et grande lassitude, Tom arriva dans la maison où ses parents habitaient.

La maison n'était qu'à un demi-mille de la cour du bon roi Arthur, et en quarante-huit heures, Tom y parvint bien fatigué. Mais, arrivé à la porte de son père, il fit une entrée telle que ses parents se réjouirent, et Tom fut bien content.

Sa mère, dans son tablier, prit en toute hâte son gentil fils, et, auprès du feu, dans une coquille de noix, elle l'installa. Elle le régala trois jours avec une noisette, et il fit une telle bombance, qu'il mit ses parents en peine.

Et de là, il tomba bien malade pour avoir mangé en si peu de temps ce qui aurait dû faire pour un mois la nourriture de ce grand homme. Ensuite les devoirs de sa charge le rappelèrent à la cour du roi Arthur, dont il ne pouvait rester éloigné plus longtemps.

Mais quelques petites gouttes de rosée d'avril, qui se trouvaient sur la route, retardèrent et embarrassèrent son long et pénible voyage. Alors son père voyant les efforts de Tom prit par jeu un tube fait avec une plume d'oiseau, et d'un souffle, il souffla son fils dans la cour du roi Arthur.

[1] *Revenu à la cour, Tom Pouce joute aux tournois avec sire Lancelot du Lac, sire Tristan, sire Guy, sire Chinon, et les autres chevaliers; mais il s'était tellement fatigué qu'il tomba malade. Le médecin du roi Arthur vint le voir dans son lit.*

Tom Pouce était devenu si maigre, que l'habile docteur fut forcé de prendre une lunette grossissante pour examiner son pauvre corps malade. Après l'avoir regardé en silence, il aperçut la mort qui, dans les intestins ravagés de Tom, s'apprêtait à arrêter le souffle de sa vie.

Ses bras et ses jambes étaient maintenant aussi fins que toiles d'araignée, car l'heure de sa mort approchait, et l'un après l'autre, ses membres devenaient inertes. Sa figure n'était pas plus grosse que celle d'une fourmi, et pouvait à peine se voir. La perte de ce renommé chevalier affligea beaucoup le roi et la reine.

Ainsi, dans la paix et la tranquillité, il quitta cette terre ici-bas, et dans le pays de féerie, son ombre s'évanouit. La

1. Cette partie du poëme est abrégée ici. Elle est le produit de l'imagination du poëte et reste en dehors du récit populaire.

reine de féerie reçut,en grand deuil, le corps de ce vaillant chevalier qu'elle chérissait tant.

Puis, avec ses nymphes qui dansent sur les gazons, aussitôt que la vie eut abandonné Tom, elle l'enleva de son lit au son de la musique et d'une douce mélodie. Le roi Arthur et les chevaliers pleurèrent Tom quarante jours, et en souvenir de son nom qui était si vaillamment porté.

Il lui bâtit un tombeau de marbre gris, et chaque année il venait célébrer le triste anniversaire des funérailles de Tom Pouce. La renommée de Tom vit encore en Angleterre parmi les gens du pays, et nos femmes et nos petits-enfants en font encore de plaisants récits.

En 1670, parut une autre version de Tom Pouce en trois parties; la première n'était que la reproduction de celle que nous venons de donner; mais l'auteur, pour répondre à la vogue qu'avait eu ce petit poëme, s'avisa d'y ajouter deux suites formant deux parties. Elles sont donc de pure imagination, et malgré de jolis détails, elles sont très-inférieures au poëme original. Je ne saurais cependant me dispenser d'en dire quelques mots, car elles sont devenues populaires. Dans la deuxième partie, l'auteur suppose que Tom étant mort, la reine de féerie se prend d'amour pour lui, et Tom vit près d'elle sous les ombrages élyséens pendant deux cents ans et plus. Au bout de ce temps, la reine voulant envoyer son favori à de nouveaux triomphes, souffle dessus, et le rejette ainsi sur la terre. Tom passe alors par une série d'aventures dont plusieurs ne font que rappeler celles de sa première existence. Dans la troisième partie, nous voyons Tom monté sur un papillon fuir le courroux de la reine, jalouse de l'amitié que lui porte le roi Arthur. Enfin Tom tombe dans une toile d'araignée; l'insecte, prenant notre héros pour une mouche, s'en empare et le tue. Ainsi finit Tom. Et il était réellement temps, car à force d'allonger le récit, l'auteur finit par lui enlever son charme et sa fraîcheur.

Telles sont les deux versions sur lesquelles ont été faites les nombreuses histoires qui continuent la renommée de Tom Pouce en Angleterre. Elles s'éloignent d'ailleurs fort peu de ces versions, et raccourcissent seulement les épisodes des deux suites parasites. En général, elles terminent la vie de Tom en le faisant tomber du haut de son papillon dans un lac, où il se noie.

Le personnage de Tom Pouce défraie un grand nombre de légendes

de tous les pays d'Europe, et se retrouve aussi bien sur les bords du Rhin que dans les pays scandinaves et chez les Slaves[1].

Si dans ce long récit nous cherchons les traits appartenant à la légende véritable de Tom Pouce, telle qu'elle s'est conservée dans d'autres pays, nous les trouvons noyés dans les aventures de fantaisie que, selon la mode du temps, les vieux poëtes anglais trouvaient toujours le moyen de rattacher à l'histoire légendaire d'Arthur. Néanmoins, de ce caractère qui peut être reconstitué à l'aide des récits étrangers du même cycle, Tom Pouce a conservé dans le poëme sa petite taille, sa vie aux champs, où son père lui fait conduire les vaches avec un petit fouet de paille, et les deux aventures de sa chute dans un sillon, et de son séjour dans le ventre de la vache rousse. Tout le reste est d'invention poétique.

Voici maintenant un récit purement populaire conservé dans les Highlands et recueilli par M. Campbell.

CONTE I *BIS*

THOMAS DU POUCE

Il y avait une fois un garçon qui s'appelait Thomas, et il n'était pas plus grand que le pouce d'un homme vigoureux. Thomas étant à se promener, il vint à tomber une pluie violente de grêlons, et Thomas se cacha sous une feuille de bardane. Par là passa un grand troupeau de bœufs parmi lesquels un grand taureau tacheté qui se mit à brouter la plante, et il avala Thomas du Pouce. Son père et sa mère ne voyant pas revenir leur fils partirent à sa recherche. En passant près du taureau tacheté, ils entendirent Thomas qui criait :

« Vous me cherchez dans les endroits unis et parmi la mousse, et je suis là, abandonné, dans le ventre du taureau tacheté. »

Alors ils tuèrent le taureau tacheté et cherchèrent Thomas *na'hordaig*, dans les entrailles et les boyaux du taureau; mais

1. Voy. citations des contes du cycle de Tom Thumb dans l'article de Gaston Paris : *Mémoires de la Société de linguistique*, 1er vol., p. 384. Dans ce remarquable article, après lequel la question est épuisée, M. Paris développe la proposition que la légende de Poucet était à l'origine un mythe relatif à la Grande Ourse ; il montre aussi la légende de notre héros apparentée avec celle d'Hermès enfant volant les bœufs d'Apollon ; cet article a été publié depuis en un volume in-16. Paris, 1875.

ils jetèrent le gros intestin, dans lequel il était [1]. Par là passa une vieille femme qui s'en s'empara et, en suivant son chemin elle arriva près d'un marais. Thomas lui adressa la parole, et la vieille effrayée jeta loin d'elle le gros intestin. Un renard suivant la route se saisit du boyau, et Thomas cria : « Tayaut [2], renard ! tayaut, renard ! »

Alors les chiens coururent après le renard, le saisirent et le mangèrent, et tout en le mangeant ils ne touchèrent pas à Thomas du Pouce.

Thomas rentra à la maison, trouva son père et sa mère, et vous pensez la drôle d'histoire qu'il leur conta.

Ainsi que nous le montrent ces deux versions, *Tom Pouce* n'a de commun avec notre *Petit Poucet* que le nom et la vivacité d'esprit. Les aventures de l'un et de l'autre ne se ressemblent en rien, si ce n'est qu'elles démontrent que par l'intelligence un être, ne fût-il pas plus gros que le pouce, peut égaler les plus grands et les plus forts. Cette idée, vieille comme l'humanité, qui se résume dans notre dicton : « Il ne faut pas juger les gens par l'apparence, » fait le fond d'un très-grand nombre de contes, depuis *Cendrillon* et *Peau d'âne*, toutes deux si longtemps méprisées, jusqu'aux nains qui terrassent les géants et aux héros vainqueurs des monstres.

La première version connue de *Tom Thumb* est due à Richard Johnson et date de 1621 ; elle était en prose ; en 1630, paraît la première version en vers ; c'est la seule qui nous soit parvenue ; elle a été réimprimée depuis sous le titre de : *Tom Thumb, sa vie, sa mort ; on y verra maints actes merveilleux de bravoure et des tours étranges et étonnants ; comment le petit chevalier vivait au temps du roi Arthur et était fameux à la cour de la Grande-Bretagne.* C'est cette version que nous donnons plus haut. Après avoir commencé par être le nain du roi Arthur, Tom Thumb devient, suivant une édition de 1729, en trois volumes, le nain du roi Edgar. Nous avons vu dans notre préface Tom Pouce jouer dans les *Nymphidia* de Drayton, le rôle d'un page chez les Fairies. Dans un livre célèbre sur Robin Good Fellow, Obéron enmène danser chez les Fairies ce célèbre lutin[3]. « Le ménétrier des

1. Voy. Gubernatis, vol. II, p. 151, pour un similaire russe.
2. Les Gaëls disent : *Bis taileu !* c'est notre cri de la curée : Tayaut !
3. Voy. *Fairy Tales illustrating Shakespeare*, etc..., 1875. — Vie de Robin Good Fellow réimpression du vieux livre de 1628 intitulé : *Robin Good Fellow*, ses folles espièglerie et joyeuses plaisanteries, pleines d'honnête gaieté et le vrai remède à la mélancolie.

Fairies était Tom Pouce; il avait une excellente cornemuse faite d'une plume de roitelet et de la peau d'un pou. Les sons en étaient à la fois si perçants et si doux qu'elle ne saurait pas plus être comparée à une cornemuse écossaise qu'une trompette juive à une harpe d'Érin. »

Robin Good Fellow entonna alors le chant suivant : « Esprits vifs et légers, développez vos rondes en dehors et en dedans; tournez, tournez, trottez, sautez ou allez l'amble. Joignez gracieusement les mains. Bravo, musicien ! La gaieté tient l'homme en santé mieux que le médecin. Elfes, oursins, goblins, fairies de petite taille, etc., dans vos danses rapides, tracez un cercle sur l'herbe. Tom Pouce jouera, et moi je chanterai pour vous faire plaisir... Tom, souffle dans ta cornemuse jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus! »

Tom Thumb par sa taille est de la race des Elfes, et il est tout naturel que les poëtes et les écrivains anglais, n'écoutant que leur imagination, aient rangé Tom Thumb parmi ces gracieux lutins et lui aient prêté quelques-uns des traits malicieux de leur Robin Good Fellow.

Tom Thumb porte d'autres noms; il est appelé Tom a Lyn[1], Tom Lane, Tumbkin, et par ce nom il rejoint son type scandinave et son type allemand. Dans le cycle d'histoires qui le concernent, un certain nombre n'ont vu en lui que le nain haut d'un pouce. Un ouvrage danois raconte les aventures de *Swain Tombling*, un homme qui, pas plus grand que le pouce, épousa une femme haute de trois aunes trois quarts. Une vieille chanson rimée donnée par Halliwell[2] s'inspire de la même idée : « J'avais un mari pas plus gros que mon pouce, je l'ai mis dans une pinte et lui ai fait jouer du tambour; je lui ai acheté un petit cheval qui galopait; je l'ai bridé, sellé et envoyé hors de la ville. J'ai acheté des jarretières pour attacher les bas de mon mari et un petit mouchoir pour essuyer son joli nez. » En France, nous avons la même chanson du *Petit Mari*, chantée par toutes les petites filles. Le Tom Thumb, Tom a Lyn anglais, est nommé dans les contes allemands Tommeling, Daümling, Daümerling. Mais le trait populaire réellement distinctif de notre héros dans tous les pays d'origine germanique ou slave, c'est qu'il est avalé par une vache. L'auteur anonyme de *Quarterly Review*[3] fait connaître que les aventures de Tom Thumb présentent une grande analogie avec le rite d'adoption chez les brahmanes. La légende indienne rapporte en effet que les saints Balakhylias, au nombre de soixante mille, naquirent un jour d'un poil de Brahma; ils ont une taille haute d'un pouce et ne sont pas sans analogie avec notre héros. Si, d'autre part, on compare les métamorphoses de Tom Pouce avec celles du barde Taliesin, on trouve le lien qui unit les superstitions druidique et brahminique.

1. Les terminaisons *lin*, *kin* sont les diminutifs correspondant à *et* dans Pouc*et*, garçonn*et*, etc.

2. Halliwel's *Nursery Rhymes*, 1875.

3. Voy. le remarquable article, peut-être de W. Scott, du *Quarterly Review*, n° XLI, 1819.

Southey, dans sa préface à l'*Histoire d'Artur* (p. 3), fait dériver son nom de Arcturus, étoile de la Grande Ourse ou du Chariot; il ajoute que cette constellation qui, par sa position voisine du pôle, décrit pendant la nuit assez rapidement un cercle, a peut-être été l'origine de la Table Ronde. Cette idée qui, au premier abord, amène un sourire, est plus sérieuse qu'elle ne le paraît, et les écrivains qui ont introduit Tom Pouce à la cour terrestre d'Arthur avaient une vague réminiscence d'une tradition mythique relative à la constellation du Chariot, que les Celtes appelaient le Chariot de guerre d'Arthur et quelquefois la Charrue d'Arthur. De même, dans le pays de Galles, la constellation de la Lyre se nommait la Harpe d'Arthur. Les Égyptiens nommaient la grande Ourse Char d'Osiris; une vieille tradition suédoise en faisait le Chariot du dieu Thor; plus tard il fut le Chariot de Charles; dans le pays wallon on le nomme le Char-Poucet. Un certain nombre de légendes grecques se rapportent à la Grande Ourse, ou Chariot, entre autres celles de la nymphe Callisto, que Junon, jalouse, métamorphosa en Ourse et transporta parmi les astres. Le fils de Callisto, Arcas, donne aussi son nom à une étoile de la constellation : Arctos, Arcturus.

Nous avons vu plus haut que Tom Thumb prenait les noms de Tom a Lyn, ou Thom of Lyn, Tam o' the Linn, Tam Lane, Tam Lene. A vrai dire, ces personnages, malgré leurs noms similaires, semblent des types distincts, et Drayton fait même figurer côte à côte dans ses *Nymphidia* Tom Thumb et Tom Lynn [1] comme témoins d'un duel entre Obéron et le chevalier Pigwiggen, au sujet de la reine Mab. Cependant W. Scott les identifie (*Quarterly Review*, nº XLI). — Sous cette dernière forme il ne reste plus rien du type connu de Tom Thumb, que ses malices d'un goût douteux. Les chants et ballades très-nombreux qui roulent sur lui le représentent comme une sorte de Cadet Rousselle.

TOMMY LINN (d'après Halliwell).

PETIT POEME EN VERS.

Tommy Linn est né en Écosse — Sa tête est chauve et sa barbe est rasée. — Il a un chapeau fait d'une peau de lièvre. — Tommy Linn est un alderman.

Tommy Linn n'a d'autres bottes à se mettre que deux peaux de veau et le poil est par-dessus. Elles sont ouvertes sur le côté et l'eau entre dedans : « Ah ! les mauvaises bottes ! » dit Tommy Linn.

Tommy Linn n'avait pas de brides pour son cheval; il prit alors deux queues de souris; et pour la selle, il la fabriqua avec deux peaux de hérissons.

---

1. Drayton's *Nymphidia*, réimprimé dans *Fairy Tales*. London, 1875.

La fille de Tommy Linn était assise sur une marche. « O cher père, dit-elle, ne trouves-tu pas que je suis belle ? » L'escalier se rompit et elle tomba par terre : « Tu es assez belle maintenant, » dit Tommy Linn.

Tommy Linn n'avait pas de montre. — Alors il vida un navet pour s'en faire une. — Il attrapa un grillon et le mit dans le navet. « Voilà le tic-tac, » dit Tommy Linn.

Tommy Linn, sa femme et la mère de sa femme tombèrent tous les trois dans le feu : « Oh ! dit celle qui était dessus les autres, ma peau est joliment chaude ! — Elle est bien plus chaude là-dessous ! » dit Tommy Linn.

CONTE II.

JACK ET LES GÉANTS.

D'après l'édition originale de 1711 (c'est la moins moderne qu'on connaisse), avec quelques légers changements indispensables et quelques petites abréviations. (*Halliwell's Popular Rhymes.*)

I.

Sous le règne d'Arthur, dans le comté de Cornouailles, près de la pointe extrême de l'Angleterre, vivait un riche fermier. Son fils unique se nommait Jack ; il avait l'esprit vif et prompt, de sorte que ce qu'il ne pouvait accomplir par la force, il le faisait par ruse et intelligence. Jamais on n'ouït dire que quelqu'un l'eût vaincu, tandis que très-souvent il déjoua les ruses de plus instruits par ses inventions subtiles et promptes.

En ce temps-là, le mont de Cornouailles était gardé par un géant énorme et monstrueux de dix-huit pieds de haut, d'environ trois yards de tour, d'un aspect féroce et hideux, la terreur de tous les villages voisins. Ce monstre habitait une caverne au milieu de la montagne, et il était si égoïste qu'il ne souffrait pas que personne demeurât près de lui. Quand il avait faim, il faisait main basse sur tout ce qu'il rencontrait. Les habitants, à son approche, fuyaient leurs demeures pendant qu'il s'emparait de leur bétail, n'emportant pas moins d'une demi-douzaine de bœufs à la fois sur son dos ; quant aux moutons et aux cochons, il les ficelait tout bonnement autour de sa taille. Ceci dura maintes années, de telle sorte qu'une grande partie du comté était ruinée par ses déprédations.

Un jour que Jack se trouvait à la maison de ville, il apprit que les autorités étaient assemblées et que la discussion roulait sur le moyen de se défaire du géant. Il eut la fan-

taisie de demander quelle récompense on donnerait à celui qui tuerait le monstre. On lui répondit que le trésor du géant appartiendrait à celui qui le prendrait. Alors Jack tenta l'aventure.

Il se munit d'une trompe, d'une pelle, d'une pioche et se rendit sur la montagne. Il se mit à l'œuvre au commencement d'une sombre soirée d'hiver, et, avant le matin, il avait creusé une fosse de 22 pieds de profondeur et d'une largeur presque égale; il la recouvrit de longs bâtons et de paille. Puis, répandant un peu de terre dessus, il lui donna l'apparence d'un terrain uni. Ceci fait, Jack se plaça au bord de la fosse, du côté le plus éloigné de la demeure du géant, et, au point du jour, il souffla de toute sa force dans la trompe. Bien que Jack ne fût qu'un petit homme et que sa voix ne fût guère puissante, il trouva cependant le moyen de faire assez de bruit pour éveiller le géant et le mettre en colère.

Le monstre se précipita hors de son antre en criant: « Incorrigible vilain, tu viens donc troubler mon repos? Tu me le paieras cher, car je te ferai griller pour mon déjeuner! » Mais en proférant ces menaces, il tomba dans la fosse et sa chute ébranla les fondements de la montagne. « Eh, géant, s'écria Jack, que ne parles-tu maintenant? Te voilà prisonnier; veux-tu encore me faire griller pour ton déjeuner? n'avais-tu donc autre chose à te mettre sous la dent que le pauvre Jack? » Jack tourmenta ainsi le géant comme le chat fait la souris, et quand il en eut assez, il le frappa à la tête avec une pioche et l'étendit mort sur le terrain. — Jack alla ensuite à la caverne, qu'il trouva pleine de trésors. — Les magistrats, tout joyeux, n'ajoutèrent pas de leur poche aux richesses de Jack, mais se contentèrent de lui donner le titre de « Jack le tueur de géants » et lui offrirent une épée et un ceinturon sur lequel était brodé en lettres d'or :

Voilà le très-vaillant homme de Cornouailles
Qui a tué le géant Cormelian [1].

---

1 Le géant Cormelian ou Cormoran a, selon la tradition, élevé le mont Saint-Michel. — Voy. pour les traditions relatives aux géants, l'ouvrage de R. Hunt, *Popular Romances of Old Cornwal*.

II.

Comme on le pense bien, la nouvelle de la victoire de Jack se répandit par toute l'Angleterre. Un autre géant, nommé Thunderbore, fit alors le serment de venger sa race sur le petit héros.

Or il arriva que, quatre mois après son dernier exploit, Jack se promenant dans les environs du château du géant, se trouva fatigué et s'endormit au bord d'une fontaine ombragée de chèvrefeuille. Par malheur, Thunderbore vint chercher de l'eau à la fontaine; il aperçut l'objet de sa haine et le reconnut aux mots brodés sur son ceinturon. Aussitôt il le chargea sur ses épaules et l'emporta à travers le fourré. Le bruissement des branches éveilla Jack, qui fut désagréablement surpris de se trouver dans les griffes du géant. Sa terreur redoubla quand il vit la cour du château jonchée d'ossements humains et quand Thunderbore lui dit que bientôt les siens viendraient en augmenter le nombre. Sur cette assurance, le cannibale enferma le pauvre Jack dans un grenier et il partit chercher un autre géant qui vivait dans le même bois, afin de le rendre témoin de la chute de leur ennemi.

Dès que Thunderbore se fut éloigné, une voix se fit entendre, qui ne cessait de crier :

« Faites ce que vous pourrez pour vous sauver, sinon, vous deviendrez la proie du géant; il est allé chercher son frère pour vous torturer et vous tuer. »

En entendant ces terribles paroles, Jack se sentit saisi d'épouvante et, allant à une fenêtre, il aperçut au loin les deux géants qui s'avançaient. « Allons, se dit Jack, en lui-même, c'est ma mort ou ma délivrance qui approche. »

Heureusement les géants de cette époque, malgré leur force prodigieuse, étaient si stupides qu'on en venait aisément à bout par stratagème, fût-il des plus grossiers. Or, il y avait de forts cordages dans la chambre où se trouvait Jack; il en prit deux auxquels il fit un nœud coulant, et dès que les géants arrivèrent à la porte de fer du château, il les leur jeta adroite-

ment sur la tête ; puis passant les cordes dans une poulie et tirant de toute sa force il étrangla ses ennemis. Il se laissa ensuite glisser le long de la corde, et une fois près d'eux, il eut bientôt fait de les dépêcher avec son épée.

Après cet exploit, Jack mit en liberté les prisonniers, leur donna les clefs du château et, en véritable chevalier errant, il continua son voyage sans s'occuper de ce qu'il y avait dans sa bourse.

III.

Un jour que Jack s'était égaré, il arriva près d'une grande maison au fond d'une vallée solitaire; il frappa à la porte. Quelle fut sa frayeur, quand se présenta pour lui ouvrir, un géant monstrueux à deux têtes ! Cependant il lui parut moins féroce que les autres, car c'était un géant gallois.

Jack raconta au géant qu'il avait perdu son chemin et lui demanda l'hospitalité. On le mena dans une chambre où pendant la nuit il entendit son hôte proférer ces formidables paroles :

« Toi qui loges sous mon toit cette nuit, tu ne verras pas la lumière du matin ; ma massue t'écrasera la tête ! — Ah ! tu crois cela ! dit Jack ; voilà un de tes tours gallois ! nous verrons qui de nous deux sera plus habile. » Puis il sauta hors du lit et, tâtant au hasard dans l'obscurité, il trouva un fort billot de bois. « Voilà mon affaire ! » s'écria-t-il, et, fourrant la bûche dans le lit à sa place, il alla se cacher dans un coin obscur de la chambre.

Bientôt après entra le géant qui, brandissant sa massue en asséna un coup sur la bûche, convaincu qu'il allait briser tous les os de Jack. Aussi le lendemain on juge de la surprise du géant quand il vit notre héros, qui descendait l'escalier comme si de rien n'était et qui poussa même la courtoisie jusqu'à le remercier de son hospitalité.

« Comment as-tu dormi ? dit le géant, n'as-tu rien senti cette nuit ? »

Jack lui répliqua : « Rien qu'un rat qui m'a donné deux ou trois tapes avec sa queue ! »

Le géant dissimula sa surprise et retint Jack à déjeuner. Devant chacun d'eux fut placé un bol contenant quatre gallons de pudding. Notre héros n'eut pas l'air de s'étonner d'une si extravagante portion, mais il attacha un grand sac de cuir sous ses vêtements, de manière à y jeter le pudding sans être aperçu. Le déjeuner fini, Jack piqua la curiosité du géant en offrant de le rendre témoin d'un tour extraordinaire, et, prenant un couteau, il fendit le sac de cuir et tout le pudding tomba par terre. Le géant ne se douta pas de la supercherie, et, craignant d'être battu, il s'écria en véritable Welche :

— Et moi aussi, je puis en faire autant !

On devine la suite : le monstre saisit le couteau et, croyant imiter Jack impunément, il se tua sur le coup.

IV.

Le fils unique du roi Arthur avait demandé à son père une grande somme d'argent afin d'aller chercher fortune dans la principauté de Galles, où demeurait une belle dame possédée de sept méchants esprits. Le roi essaya vainement de le détourner de cette entreprise. Après quelques jours de voyage le prince arriva à une ville où il vit une grande foule entourant un convoi funèbre. S'en étant approché, on lui dit que le défunt ayant laissé de grosses dettes, ses créanciers s'opposaient à ce qu'on l'enterrât.

Le prince répondit que c'était pitié que des créanciers fussent si cruels et leur dit : « Qu'on enterre ce mort, je paierai ce qu'il doit. » Il vint un tel nombre de créanciers qu'avant la nuit le prince eut vidé sa bourse [1]. Jack, arrivant sur ces entrefaites, fut si touché de la générosité du prince qu'il lui offrit de devenir son serviteur [2], offre qui fut aussitôt acceptée. Le lendemain tous deux partaient pour leur voyage, lorsqu'en quittant la ville, une vieille femme courut après le

1. Cet épisode se retrouve dans le conte allemand de Simrock : la Montagne de verre.
2. Dans certaines versions, Jack est représenté comme tuteur du fils d'Arthur.

prince en disant : « Il me devait deux pence depuis sept ans, je vous en prie, payez-moi comme les autres. » Le prince paya la dette avec son dernier penny. Jack n'ayant lui-même qu'une bourse fort légère, l'argent manqua bientôt. La nuit venue, le prince eût bien voulu trouver un logement, mais le moyen d'en trouver un sans argent ! Jack lui dit alors : « Maître, rassurez-vous. Mon oncle demeure à deux milles d'ici ; c'est un grand et monstrueux géant à trois têtes, capable de lutter seul contre cinq cents hommes armés et de les vaincre. — Hélas ! dit le prince, il ne fera de nous qu'une bouchée ; à peine pourrons-nous remplir sa dent creuse. — Ne craignez rien ; dit Jack, j'irai en avant, attendez-moi jusqu'à mon retour. » Puis il chevaucha à toute bride et alla frapper à la porte du château. A ce bruit, le géant furieux cria : « Qui est là ? »

Jack répondit :

— C'est moi, c'est votre pauvre cousin Jack.

— Quelles nouvelles apportes-tu, cousin ?

Jack reprit :

— Cher oncle, de mauvaises nouvelles.

— Comment des nouvelles peuvent elles être mauvaises pour moi ? dit le géant. Ne sais-tu pas que j'ai trois têtes, et que je puis battre cinq cents hommes armés et les faire fuir comme menue paille devant le vent ?

— Sans doute, dit Jack, mais malheureusement le prince s'approche avec mille hommes couverts d'armures afin de vous tuer et de saccager votre château.

— Ah ! cousin Jack, dit le géant, voilà en effet de tristes nouvelles ! Je cours me cacher ; toi tu vas m'enfermer dans la cave et tu en garderas les clefs jusqu'à ce que le prince soit parti.

Jack accepta volontiers et, allant chercher son maître, ils firent la fête et prirent tous les trésors du géant, tandis que celui-ci tremblait dans la cave.

Le lendemain, notre héros envoya le prince à trois milles en avant afin qu'il fût hors de l'odorat du géant ; puis il délivra son oncle de la cave, et lorsque celui-ci lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine, Jack lui dit : « Donnez-moi votre chapeau et votre vieux manteau ; donnez-moi aussi la vieille épée

rouillée et les pantoufles qui sont à la tête de votre lit. » Le géant lui répondit : « Je te donne volontiers tous ces objets ; garde-les en souvenir de moi comme choses d'excellent usage ; l'habit te rendra invisible, le chapeau te donnera le savoir, l'épée coupera tout ce que tu frapperas, et les souliers sont doués d'une vitesse merveilleuse. »

V.

Jack fut enchanté de ces présents et, rejoignant son maître, ils arrivèrent promptement à la maison de la dame. Quand elle sut que le prince était un prétendant à sa main, elle prépara un splendide banquet en son honneur. Après le repas, elle essuya sa bouche avec un mouchoir, puis le cachant dans sa robe elle dit au prince : « Je vous ferai couper la tête si vous ne me montrez ce mouchoir demain matin. » Le prince se retira désolé ; mais heureusement le chapeau de science apprit à Jack ce qu'il fallait faire.

Au milieu de la nuit, la dame ordonna à son démon familier de la porter à l'esprit du mal. Jack revêtit son manteau d'invisibilité, ses souliers de vitesse et arriva avant elle dans les régions infernales. C'est là qu'elle remit son mouchoir à un démon; mais celui-ci l'ayant posé sur une planche, Jack s'en empara aussitôt.

Le lendemain, le prince montra le mouchoir à la dame et sa vie fut sauvée ce jour-là. Quand vint l'heure du souper, la belle dame dit au prince : « Cette nuit je déposerai un baiser sur les lèvres de quelqu'un, et si demain vous ne me montrez pas celui que j'aurai embrassé, je vous ferai couper la tête. » Le prince répondit galamment : « J'accepte la gageure, à condition que ce soient mes lèvres que vous embrassiez. — Ce ne sont ni les vôtres ni celles de quelqu'un que vous connaissez, dit-elle, et si vous ne faites ce que je demande, vous n'échapperez pas à la mort. » A minuit, elle s'enfonça sous la terre et querella le démon pour avoir laissé prendre le mouchoir. « Or, dit-elle, je serai impitoyable pour le prince, car c'est toi que j'embrasserai et ce sont tes lèvres qu'il de-

vra me montrer. » Jack, qui était à côté de la dame, trancha aussitôt la tête du démon et l'apporta à son maître sous son manteau invisible, et celui-ci la produisit triomphalement le lendemain à sa belle. L'enchantement fut ainsi détruit ; les mauvais esprits qui obsédaient la dame l'abandonnèrent, et elle parut plus douce et plus charmante, tout en restant aussi belle. Le prince l'épousa et l'emmena à la cour du roi Arthur, où Jack, pour ses éminents services, fut fait chevalier de la Table Ronde.

VI.

Jack demanda ensuite au roi la permission de purger le pays de Galles des géants qui l'infestaient. Il partit donc et arriva le troisième jour à un grand bois, où il fut assailli par des cris perçants. En approchant avec précaution de l'endroit d'où partaient les cris, il fut frappé d'horreur en apercevant un terrible géant qui traînait par les cheveux une belle dame et le chevalier son mari, aussi aisément que si c'eût été deux paires de gants. Jack, ému de pitié, revêtit son manteau d'invisibilité et, prenant son infaillible épée, il réussit après beaucoup de peine à dépêcher le monstre en lui coupant la cuisse. Les cris de mort du géant étaient si terribles qu'ils faisaient retentir tout le bois d'alentour. — Le chevalier et la belle dame, après avoir témoigné leur reconnaissance à Jack, lui firent connaître que le géant laissait un frère plus farouche que lui. Mais, n'écoutant que son courage, Jack sauta à cheval pour aller tuer le second géant, et il promit de rendre visite au chevalier quand il aurait débarrassé le pays de cette engeance.

A un mille et demi de là, il aperçut à l'entrée d'une caverne le géant assis sur un bloc de bois ; à son côté était posée une massue noueuse en fer ; il avait des yeux louches et brillants comme flamme, des joues pendantes comme flèches de lard ; les poils de sa barbe ressemblaient à des fils de fer et les boucles de cheveux qui pendaient sur ses ro-

bustes épaules avaient l'air de serpents enroulés et de vipères sifflantes. — Jack revêtit son manteau d'invisibilité, s'approcha du géant et lui dit tout bas : « Ah ! vous voilà ! je m'en vais vous tirer la barbe ! » Puis il le frappa de son épée à la tête, mais manquant son coup, il lui coupa seulement le nez. Le géant poussa des rugissements semblables aux éclats du tonnerre et courut de tous les côtés en manœuvrant sa massue de fer avec tant de furie que Jack lui-même en fut effrayé. Alors, Jack, sautant sur le bloc de bois, frappa le géant par derrière et lui trancha la tête. Ensuite il pénétra dans la caverne, et, en cherchant l'endroit où le monstre cachait ses trésors, il découvrit une chambre remplie de captifs humains : c'était le garde-manger du géant ; lorsque les prisonniers étaient bien gras, il s'en faisait servir pour son dîner. Jack leur rendit la liberté et leur distribua tout l'argent dont il s'empara.

Pour lui, après une bonne nuit, il monta à cheval au lever du soleil et alla rendre visite au chevalier. Son hôte, pour le recevoir dignement, prépara une fête à laquelle il convia toute la noblesse du voisinage, et qui dura plusieurs jours. Le chevalier lui offrit devant tout le monde un bel anneau, sur lequel était gravée, avec une devise rappelant l'exploit de Jack, la scène du géant traînant par les cheveux le malheureux chevalier et la belle dame.

VII.

Mais au milieu des fêtes arriva un page annonçant qu'un géant à deux têtes nommé Thunderdell accourait du nord pour venger ses parents ; il n'était plus déjà qu'à un mille du château, et tout le monde fuyait devant lui.

Jack s'écria : « J'ai un outil pour lui arracher les dents ; » et il invita la société à assister au combat du haut de la terrasse du château.

Or, vous saurez que le château du chevalier était entouré d'un fossé de trente pieds de profondeur et de vingt pieds de large avec un pont-levis. Jack fit scier ce pont des deux

côtés presque entièrement, puis, jetant sur ses épaules le manteau d'invisibilité, il marcha à la rencontre du géant avec son épée tranchante.

Le géant cria d'une voix terrible :

— Fi! fi! fo! foum! Je sens le sang d'un Anglais; qu'il soit mort ou vivant, j'écraserai ses os pour en faire du pain.

— Que dis-tu là, dit Jack, mauvais meunier?

Le géant répondit : « C'est donc toi qui as tué mes parents? Je te déchirerai avec mes dents et réduirai tes os en poudre. — Attrape-moi d'abord », dit Jack. Alors, enlevant le manteau pour que le géant pût le voir et chaussant ses merveilleux souliers, il se fit donner la chasse en laissant approcher le géant d'assez près pour lui faire croire que sa capture était facile. Thunderdell suivait Jack avec la légèreté d'un château qui courrait, de sorte que la terre tremblait à chaque pas jusque dans ses fondements. Jack, pour amuser ses hôtes, fit courir Thunderdell quelque temps, puis voulant en finir, il franchit le pont-levis qui était à moitié coupé. Le géant le poursuivit avec sa massue; mais son grand poids fit écrouler le pont, et, une fois Thunderdell dans le fossé, Jack passa une corde à ses deux têtes et le fit traîner par des chevaux. Ensuite, il lui coupa ses têtes, et les envoya comme hommage au roi Arthur.

VIII.

Jack fut bientôt fatigué du repos et alla au-devant de son dernier triomphe. Il arriva à une grande montagne, au pied de laquelle s'élevait une maison solitaire. La porte lui fut ouverte par un vieillard dont la tête était blanche comme neige, et qui le reçut très-courtoisement. Pendant le souper, le vieillard lui dit : « Mon fils, je sais que vous êtes un tueur de géants; or donc, vous saurez que sur cette montagne s'élève un château enchanté, demeure du géant Galligantus, qui, par l'aide d'un magicien, retient prisonniers un grand nombre de chevaliers qu'il a transformés en bêtes de toutes sortes. Parmi ces prisonniers se trouve une princesse que le magicien a enlevée de chez son père dans un chariot aérien

traîné par des dragons de feu. Il l'a enfermée ici, sous la forme d'une biche. Aucun chevalier n'a pu jusqu'ici la délivrer, à cause de deux terribles griffons qui gardent l'entrée du manoir; pour vous, mon fils, grâce à votre manteau, vous passerez près d'eux sans être vu, et vous apercevrez gravée sur les portes du château une inscription en grands caractères, qui vous apprendra comment l'enchantement peut être rompu.

Le lendemain Jack revêtit son manteau et parvint au sommet de la montagne. Il passa invisible auprès des deux griffons, et quand il fut à la porte du château il aperçut une trompette sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Celui qui soufflera dans cette trompette vaincra bientôt le géant et rompra aussitôt l'enchantement. »

Jack aussitôt souffla dans la trompe de manière à faire retentir les échos des collines. Le château trembla dans sa base, le géant et le magicien furent frappés de crainte. Jack eut bientôt tué le premier; quant au magicien, il s'éleva dans l'air comme un tourbillon et on ne le revit plus.

L'enchantement étant brisé, tous les seigneurs et dames reprirent leur forme naturelle.

Jack le Tueur de géants revint alors à la cour du roi Arthur, où il fut uni à la princesse, non-seulement à la joie des seigneurs, mais de tout le royaume.

Jack et Tom-Pouce sont les deux personnages dont les aventures sont les plus populaires dans toutes les parties de l'Angleterre. Tel que nous le donne l'édition de 1711, ce récit est composé de plusieurs épisodes relatifs à des luttes contre les géants, épisodes manifestement soudés ensemble tant bien que mal à différentes époques, et dont Jack est devenu le héros unique. Dans les nombreuses éditions de ces contes, qui depuis des siècles, font frémir les enfants anglais, on ne trouve en général qu'une partie des épisodes relatés ici. W. Scott[1] pense qu'une tradition historique a pu s'y mêler[2].

---

1. W. Scott, *Quarterly Review*, n° XLI, 1819.

2. Le mont de Cornouailles, dont il est parlé dans le premier épisode de Jack, est le Mont Saint-Michel anglais. Le géant Cormoran, ou plutôt Corinoran, est le même qui figure dans le roman de *Tristan;* il est aussi le même que le géant Corineus du roman de *Brut*.

La chronique latine de Geoffroy de Monmouth, moine gallois du XII[e] siècle, d'où a été tiré le fameux roman de *Brut*, contient plusieurs épisodes que nous transmet le récit de Jack. On y lit, entre autres, la lutte du prince troyen Brutus avec le géant Gogmagog et le géant Corineus [1]. Le roi Arthur passe à son tour pour un tueur de géants, il combattit également le géant du Mont Saint-Michel et le tua comme il avait tué auparavant le géant Rithor, qui présentait cette particularité, que sa robe était faite avec les barbes des rois qu'il avait vaincus.

D'autres versions de Jack insistent surtout sur ses ressources d'esprit. Ainsi, dans la version erse relatée par Campbell, et qui ressemble au valeureux petit tailleur des *Contes* de Grimm, Jack est berger, un géant paraît et menace de le tuer, mais l'enfant lui donne à comprendre qu'il est très-vigoureux quoique petit. Le géant, pour l'éprouver, prend une pierre et, fermant la main, il la réduit en poussière; puis il dit à Jack d'en faire autant. Or Jack avait dans sa poche quelques grumeaux de lait caillé ; en les roulant dans la poussière, il donne à cette boule l'apparence d'une pierre, puis il les presse entre ses doigts, et fait couler un ruisseau de petit-lait. Le géant se reconnaît incapable d'en faire autant [2]. Comme seconde épreuve, le géant lance un lourd marteau à une grande distance, et invite Jack à l'imiter. « Je suppose, lui dit l'enfant, que vous ne tenez pas à votre marteau, et que peu vous importe de le revoir ou non! — Qu'est-ce que cela veut dire? grogna le géant.— Cela signifie que si je lance le marteau, il ira s'engloutir dans la mer en un clin d'œil. — Ah! mais non! s'écrie le géant, je tiens à mon marteau qui me vient de mon grand-père. » Le géant préféra alors renoncer à la lutte.

Une autre histoire gaélique de Campbell, *Mac-A-Rusgaich*, appartient au cycle de Jack, et relate des tours plus ou moins ingénieux du héros à son fermier, dans le genre de ceux qui précèdent. Ce conte contient un trait intéressant. Mac-A-Rusgaich met une paille dans sa bouche et s'en va à la foire pour se louer. Le fermier fait avec lui plusieurs conventions et il est arrêté que celui des deux qui rompra le marché devra avoir une lanière de peau arrachée de la tête aux talons. Cet épisode est fréquent dans les contes norwégiens; il se trouve entre autre dans le Pipeau d'Osborn (Abjörsen, traduction Dasent). M. Morin [3] cite la

---

1. Le nom de Brutus, prince troyen, arrivant en Angleterre, semble étrange. Mais il faut se rappeler qu'au moyen âge, c'était une maladie générale, chez tous les peuples de race germanique, de se fabriquer des généalogies qui les rattachaient aux nations les plus célèbres de l'antiquité, et surtout aux Troyens. Ainsi les Francs prétendaient descendre de Francus; dans l'Edda, les guerriers scandinaves se disaient de la race de Priam, enfin les Gallois anglais tenaient à avoir pour ancêtre un Brutus, fils de Priam.

2. Cet épisode se retrouve dans le conte suédois : le Pâtre et le Géant (Thorpe's *Yule Tide Stories*) et dans le conte norwégien (traduction Dasent) : la lutte de Boots et des Trolls.

3. Voy. l'intéressante brochure de M. E. Morin, professeur à la Faculté de Rennes : *Remarques sur les contes des Gaels*, in-8°, 32 pages.

même tradition, en Bretagne, de l'enlèvement d'un ruban de peau rouge. La convention de Shylock avec Antonio est analogue à celle-ci. Shakespeare l'avait-il empruntée à la tradition populaire ou ailleurs? On ne saurait le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que des contrats de cette nature sont rapportés dans le roman de *Dolopathos*, le *Gesta Romanorum*, le *Pecorone*, de Fiorentino, et ailleurs.

Observations sur l'épisode N° III. — L'aventure qui y est relatée est la reproduction d'un passage du *Voyage de Gylfe*, poëme eddaïque conservé par Snorrœ Sturleson : « Thor, de son marteau divin Miöllner frappa le géant Skrymer endormi. Le géant se réveilla et demanda si une feuille d'arbre était tombé sur sa figure. Vers minuit, Thor entendit ronfler Skrymer et le frappa sur le crâne avec son marteau. Skrymer s'éveilla, disant : « Un gland serait-il tombé sur mon front? » Une troisième fois Thor frappa, et son marteau s'enfonça jusqu'au manche. Skrymer se leva, passa la main sur sa joue et dit : « Il m'a semblé que de la fiente d'oiseau était tombée de ce chêne. » Et plus loin : Thor apprend qu'il n'a frappé qu'un rocher invisible que, par son art, Skrymer a placé entre lui et le marteau Miöllner ». Les Gaëls d'Écosse ont conservé une tradition semblable, rapportée dans le conte intitulé Cuchullin de la collection Campbell.

Dans ce même épisode n° III, le géant trompé, par la supercherie de Jack, s'ouvre lui-même le ventre[1]. Hunt[2] nous donne un exemple analogue de stupidité de la part du fameux géant Bolster. Ce géant était amoureux de sainte Agnès. Ne pouvant se débarrasser de ses obsessions, la sainte lui demanda comme preuve de son amour de remplir de son sang un trou de rocher. Le géant s'ouvre une veine, le sang coule, mais l'excavation ne se remplissait pas, car elle communiquait avec la mer. Bolster périt ainsi, victime de sa trop grande crédulité.

Observations sur l'épisode N° IV. — Nous y trouvons plusieurs machines appartenant au fonds commun des récits âryens : 1° l'épée merveilleusement tranchante ; 2° le manteau d'invisibilité ; 3° les souliers de vitesse.

1° L'épée que le géant donne à Jack est de celles que, dans la Saga de Vœlundr, fabriquait le célèbre forgeron Vœlundr. De la même famille sont aussi : l'épée de Sigmund, dont les morceaux servirent plus tard à forger l'épée Gram de la Vœlsungasaga, l'épée Balmung du héros des *Niebelungen*, Siegfried; l'épée d'Olaf de Norwége, l'épée Caliburn, qui apparut un jour au roi Arthur tenue par un bras qui s'élevait au milieu d'un lac, et dont Merlin lui fit présent; l'épée gaélique de Fingal, l'épée Mimung de Dietrich de Berne, la Durandal de Roland, l'épée Floberge (d'où notre mot flamberge) dans le roman de Garin le Lohe-

---

1. Cet épisode et le précédent se retrouvent dans les contes suédois de Cavallius et Stephens (trad. Thorpe) : le Pasteur et le Géant; la Lanterne d'or, la Chèvre d'or et le Manteau d'or.

2. Hunt, *Contes de la Vieille Cornouailles*

rain, puis les célèbres épées : Galland, Hauteclère, Joyeuse, etc. Le nombre des contes où se rencontrent des armes douées de facultés merveilleuses est incalculable. L'épée qui ne manque jamais son coup devient même souvent une épée qui frappe d'elle-même les ennemis et qui retourne ensuite dans la main du héros. Ainsi l'Edda donne cette propriété merveilleuse au glaive de Freya, et, dans la fable grecque, le javelot magique de Céphale, fatal présent de Diane, fit de Procris une victime prédestinée; dans la légende de Robin des Bois, les balles enchantées ne manquent jamais leur coup.

Voici quelques contes en dehors de ceux qui se trouvent dans ce livre, dans lesquels on rencontre des épées merveilleusement tranchantes, ou agissant d'elles-mêmes.

France. — *Contes bretons* de Luzel : le Poirier aux poires d'or (arc atteignant le but qu'il vise); le roi Serpent. *Foyer breton* d'Émile Souvestre : *Peronik l'Idiot.* (Boule de fer qui, après avoir frappé, revient d'elle-même à sa place, et une lance de diamant qui tue ou brise ce qu'elle touche.)

Allemagne. — *Contes* de Grimm : Le Roi de la Montagne d'or. (Le roi possède une épée qui coupe les têtes sans bouger de la main, au seul mot : « Têtes à bas ! »)

Pays slaves. — *Contes* de Chodzko : le Nain, le Tapis volant (massue agissant d'elle-même). Impérissable (glaive tuant tout seul). Nappe nourricière (verge fouettant d'elle-même). Esprit des steppes (massue invisible et merveilleuse).

Norwége. — Abjörsen (traduct. Dasent): Shortshanks.

Inde. — Mais les armes merveilleuses de tous les contes ci-dessus, que sont-elles à côté de celles qui figurent dans les grands poëmes indiens? De pâles reflets. Ainsi le *Ramayâna* nous montre des armes douées de vie ; elles parlent à Rama, prennent ses ordres et s'inclinent respectueusement devant le héros. Dans le *Harivansa* (traduct. Langlois), l'éclatante poésie indienne se déploie dans toute sa magnificence. Les armes des dieux sont des traits animés et vivants; c'est d'abord le disque terrible de Vichnou ; puis la foudre qui gronde dans le temps sec, et celle qui éclate dans le temps humide ; le trident redoutable ; l'os de mort de Siva, dont le cou est orné d'une guirlande d'os humains, les traits formés de feu, de froid, de vent, de frimas; les armes qui causent l'évanouissement, qui dessèchent, qui brûlent, qui font pleurer, bâiller, etc. Ailleurs (p. 169 et autres) une lutte s'engage entre Sambara et le fils de Crichna. Le premier tire de son arc et envoie à son rival des traits qui se changent en lions, en léopards, en éléphants furieux, en sangliers, en hyènes, en ours, en singes, etc.; ensuite il lui lance des flèches qui, à son ordre, deviennent des serpents enflammés et entraînent le char, les chevaux et l'écuyer du fils de Crichna. Celui-ci

riposte par des flèches qui se transforment en animaux à huit pieds, s'élancent sur les serpents et les anéantissent !

2° et 3° Le manteau d'invisibilité et les souliers de vitesse appartiennent aussi aux traditions de tous les pays âryens. La plupart du temps, le même récit contient le vêtement qui rend invisible et l'objet qui permet au héros des contes de franchir l'espace. Le mythe symbolisé semble être le vent. Dans la fable grecque, les cyclopes fabriquent pour Hadès (Pluton) un casque qui rend invisible. Mercure, la tête couverte de ce casque, aida Jupiter dans sa lutte contre le géant Encelade. Une autre fois, les nymphes prêtent à Persée ce fameux casque, ainsi que des talonnières de vitesse pour fendre les airs; de son côté, Vulcain lui confie l'épée Harpé. Ainsi armé, Persée se rend auprès des Gorgones, et, invisible pour elles, il tranche la tête de Méduse. Nous voyons aussi dans *l'Odyssée* Minerve chausser à ses pieds des sandales d'or afin de traverser l'espace. Les mythologies scandinaves et germaniques contiennent également les mêmes mythes; ainsi Loki s'échappe du Walhalla avec des souliers de vitesse; dans le poëme des *Nibelungen*, le nain Alberich remet à Siegfried le fameux Nebelkapp, grâce auquel il peut aider le roi Gunther dans des tâches bien différentes, entre autres celle de dompter sa femme! Les traditions celtiques, à leur tour, nous offrent ces mêmes merveilles; ainsi les vieilles légendes du pays de Galles citent, dans l'énumération des treize miraculeuses productions de la Bretagne, le char de Morgan, qui porte où il le désire et en un instant celui qui y prend place, et le voile qu'Arthur n'avait qu'à poser sur sa tête pour devenir invisible. Si nous passons dans l'Inde, *les Mille et une nuits* nous présentent le tapis enchanté du prince Ahmed; dans le recueil indien du *Kathasaritsagara* par Somadeva Batta, le roi Poutraka porte des pantoufles qui transportent à travers les airs; dans les contes tartares de Sidi Kur, on voit à la fois un chapeau d'invisibilité et des bottes de vitesse; dans le *Gesta Romanorum*, conte CXX, il est question d'un tapis de même nature; dans les pays slaves, Chodzko rapporte plusieurs contes où se rencontrent des machines similaires, entre autres : — *nappe nourricière, chapeau fulminant; le tapis volant.* En Bretagne, Luzel nous montre des guêtres de cent lieues et un chapeau d'invisibilité dans le Poirier aux poires d'or; enfin notre petit Poucet complète le cycle avec ses fameuses bottes de sept lieues[1]. Inutile de

1. On voit des bottes de sept lieues dans les *Contes* de Bechstein : le Rêve du jeune berger; dans les *Contes* de Grimm Hansel et Grethel; le Roi de la montagne d'or (à la fois des bottes de vitesse et le manteau qui rend invisible). Le récit d'Abjörsen intitulé Lillekort (Thorpe's *Yule Tide Stories*) nous présente une forme très-curieuse des souliers de vitesse. Le héros reçoit en présent un vaisseau qui vogue sur la mer et court sur la terre avec la vitesse de l'oiseau et mêne en un instant à l'endroit désiré. En outre, il possède une épée qui lui permet comme à Jack, de tuer successivement des géants ayant cinq, dix et jusqu'à quinze têtes; un autre conte suédois : le Beau Palais à l'est du soleil et au nord de la terre, montre un héros qui possède des bottes faisant cent milles à chaque pas, un manteau d'invisibilité, une épée qui tue tout ce qu'elle touche.

continuer cette énumération, qui serait indéfinie, surtout si des vêtements d'invisibilité nous passions aux anneaux semblables à ceux de Gygès. Bien d'autres figures que le tapis volant et les souliers de vitesse étaient employées encore pour exprimer la rapidité du vent. L'une des plus répandues est celle des chevaux héroïques, et le cycle s'étend de la fable grecque : le cheval Pégase, au cheval de bronze des *Mille et une nuits.*

Épisode N° VII. — Il est probablement tiré des romans de chevalerie du moyen âge, où on le rencontre fréquemment; voir entre autres : l'Arioste, *Roland furieux*. Le magicien qui a transformé les prisonniers en animaux rappelle Médée et plusieurs personnages des *Mille et une Nuits.*

CONTE II *BIS.*

TOM HICKATHRIFT.

Jadis, dans l'île d'Ély, habitait un pauvre laboureur appelé Thomas Hickathrift ; son fils portait le même nom de baptême que lui. Devenue veuve, la mère de Thomas travaillait de toutes ses forces pour subvenir à l'éducation de son fils ; mais celui-ci était un paresseux qui tout le jour restait assis près de la cheminée sans rien faire. Bien qu'il n'eût alors que dix ans, il mangeait autant que quatre hommes, était haut de cinq pieds et demi et large en proportion ; sa main ressemblait à une épaule de mouton.

Un jour, sa mère le pria d'aller chez un voisin chercher une botte de paille fraîche pour renouveler leur coucher. Tom, muni d'une grande corde, se rendit chez le fermier, qu'il trouva occupé à battre en grange avec deux aides. Lorsqu'il eut exposé l'objet de sa visite, le fermier lui répondit sans réfléchir : « Mon garçon, je te permets de prendre autant de paille que tu en pourras porter. » Aussitôt Tom enroula une botte d'au moins une charretée ; les batteurs se mirent à rire et le raillèrent sur son absurde prétention d'emporter un poids aussi énorme ; mais leur gaieté fut de courte durée, car Tom chargea la botte sur ses épaules et, à l'étonnement du fermier et de ses hommes, il s'éloigna sans paraître fléchir sous le fardeau.

Une autre fois qu'on lui permit de prendre pour se chauffer autant de bois qu'il en pourrait porter, il s'en fut allégrement avec le plus gros arbre de la forêt. Enfin, Tom devint si fort soit à la lutte, soit au bâton, soit à lancer un marteau, que personne n'était capable de lui tenir tête; sa grande vigueur le faisait rechercher par ceux qui avaient besoin d'un travailleur. C'est ainsi qu'un brasseur le loua pour porter sa bière aux villes voisines, moyennant la promesse qu'il aurait des vêtements neufs et qu'il pourrait boire et manger à discrétion. La distance qu'il avait à faire était de plus de vingt milles, car bien qu'il y eût un chemin plus court à travers le marais, personne n'osait s'aventurer par cette route à cause d'un monstrueux géant qui tuait ou réduisait en esclavage tous ceux dont il s'emparait. Or Tom voulant éviter le détour, sans se préoccuper du danger, résolut de passer par le domaine du géant. Il conduisit donc sa charrette dans la direction défendue. Le monstre lui dit : « Qui t'a donné la permission de passer par ici ? Je veux faire un exemple sur toi. Vois-tu les milliers de têtes pendues à cet arbre : ce sont les têtes de ceux qui m'ont offensé ; la tienne va leur tenir bientôt compagnie. » Tom lui répondit impudemment : « Tout ceci vous plaît à dire; je vous mettrai un torchon entre les dents pour vous apprendre à me parler ainsi. » — Le géant, furieux autant que surpris, lui répliqua : « Quoi ! te croirais-tu la force de lutter contre moi ? et sans avoir seulement une arme, encore ! » — Tom reprit : « Je vous montrerai bien que j'ai une arme et que vous n'êtes qu'un coquin ! » — Le géant courut chercher sa massue afin de briser d'un coup la tête de l'audacieux. Pendant ce temps, Tom, renversant promptement sa charrette, en enleva l'essieu dont il se servit comme d'un bâton et de la roue il se fit un bouclier.

Le monstre, de retour, porta à Tom des coups si violents que celui-ci dut se borner à la défensive.

Après une longue lutte, Tom parvint à asséner un coup dessieu sur la tête de son ennemi, et bientôt le géant se vit forcé de demander à Tom un moment de répit afin qu'il pût

se rafraîchir le gosier : « Ah ! mais non ! dit Tom, crois-tu donc que ma mère a élevé un imbécile ? » Et en parlant ainsi il frappa le géant, qu'il terrassa, puis il lui coupa la tête et entra dans la caverne, qui était remplie d'or et d'argent.

La nouvelle de cette victoire se répandit rapidement; on alluma partout des feux de joie et Tom reçut force félicitations. A partir de ce jour, il ne s'appela plus Tom Hickathrift, mais Monsieur Hickathrift. Avec son argent il se fit bâtir une magnifique maison; quant à la terre du géant, il la distribua aux pauvres gens, n'en réservant que ce qu'il fallait à lui et à sa mère.

Tom fut longtemps à trouver quelqu'un qui osât se mesurer avec lui ; mais un jour en traversant les bois, il rencontra un vigoureux chaudronnier qui avait un grand bâton sur l'épaule ; devant lui trottait un gros chien qui portait son sac et ses outils. Tom lui demanda brutalement ce qu'il faisait là. Le chaudronnier répondit : « De quoi vous mêlez-vous ? »

A ces mots, ils tombèrent l'un sur l'autre à bras raccourcis ; l'issue de la lutte fut longtemps douteuse, mais à la fin Tom dut s'avouer vaincu et ils s'en revinrent ensemble les meilleurs amis du monde [1].

Les paysans du comté s'étant révoltés, le shériff vint la nuit, demander aide et protection à Tom. Lui et son ami le Chaudronnier promirent de défendre le shériff contre les rebelles. En effet, armés de leurs bâtons, ils s'avancèrent le lendemain au-devant des chefs de l'émeute.

— Pourquoi troublez-vous ainsi la paix publique ? leur demandèrent-ils.

Ceux-ci répondirent : — Notre volonté est notre loi, et nous ne voulons être gouvernés que par elle.

— Eh bien, dit Tom, s'il en est ainsi, ces fidèles bâtons vont servir à vous châtier.

---

1. Ce Chaudronnier est un personnage très-populaire dans la Cornouaille et y personnifie les ouvriers des mines d'étain, abondantes dans ce pays. Tom Hickathrift, d'autres fois Jack le Tueur de géants, passent, ainsi que le Chaudronnier, pour avoir découvert l'étain. Du reste, en Cornouailles (voy. Hunt), il court de nombreuses légendes sur les chaudronniers et les ouvriers des mines.

Et ils tombèrent sur la foule, abattant vingt ou trente hommes d'un coup. On raconte même que le Chaudronnier frappa un homme sur la nuque avec une telle force que sa tête se détacha et alla tuer un émeutier à quarante pieds plus loin. Quand Tom eut brisé son bâton, il prit un meunier bien osseux et s'en servit comme d'une arme jusqu'à ce qu'il eut nettoyé la place.

Le roi pour les remercier fit donner un banquet où toute la noblesse assistait, et à la fin du repas, le roi, en témoignage de sa royale faveur, fit mettre à genoux Tom et l'arma chevalier; quant au Chaudronnier, il reçut une rente annuelle de 40 schellings (50 francs) en considération de ses grands services.

Sir Thomas Hickathrift revint ensuite chez lui, mais en arrivant il apprit la mort de sa mère. Il résolut alors de prendre femme et porta son choix sur une jeune dame très-riche qui demeurait près de Cambridge. D'abord elle parut favorable à ses desseins; puis changeant d'idée, elle lui préféra un jeune godelureau visant à l'élégance. Lorsque Tom vint faire sa seconde visite, il trouva le galant aux pieds de sa belle; et celui-ci, enorgueilli par les promesses de la veuve, traita de très-haut le chevalier Tom; même il poussa l'audace jusqu'à l'appeler gamin et valet de brasseur.

Sir Thomas n'était pas homme à supporter pareil affront. Il entraîna le dandy dans la cour et lui donna un coup de pied tel qu'il l'envoya par-dessus le toit des maisons jusque dans un marais où il se serait noyé infailliblement sans un pauvre berger qui, passant par là, le retira avec sa houlette.

Le galant, pour se venger de Tom, mit deux soldats en embuscade. Mais celui-ci les broya comme de simples concombres. Touchée de tant de preuves d'amour, la veuve consentit enfin à épouser notre héros. — Mais voilà que le jour du mariage, en se rendant à l'église, une troupe de vingt et un ruffians armés se jeta sur le cortége. Alors Tom emprunta une épée à quelqu'un de la compagnie et il la manœuvra si habilement, sans vouloir tuer personne, qu'à chaque coup il enlevait à qui, un bras, à qui, une jambe et que le terrain

fut bientôt jonché de membres, comme de tuiles les toits après un ouragan. Ce spectacle réjouit infiniment tous ceux qui en étaient témoins, et la belle daigna même observer en plaisantant que son fiancé avait fait en un clin d'œil une splendide collection d'estropiés.

La cérémonie se termina sans autre incident et sir Thomas donna ensuite une grande fête à laquelle il convia, en mémoire de sa mère, toutes les veuves des environs. Lorsque le roi connut le mariage de Tom, il l'invita à venir à la cour avec sa femme; il leur fit un accueil affectueux.

Tom était encore chez le roi, quand arriva la nouvelle d'une invasion dans le comté de Kent. Un grand géant, monté sur un dragon, et qui commandait une troupe composée d'ours et de lions, venait, dit-on, de débarquer sur la côte et étendait partout ses ravages. Le roi créa alors Tom gouverneur de l'île de Thaner, lui donnant ainsi la mission de défendre les habitants contre ce terrible monstre.

Aussitôt arrivé à son château, le nouveau gouverneur monta sur la terrasse qui le dominait; de là on voyait le pays à plusieurs milles à la ronde. Il aperçut le géant qui s'avançait, monté sur un terrible dragon; sur son épaule reposait une massue en fer; il n'avait au milieu du front qu'un seul œil, mais il était large comme un plat à barbe et brillant comme la flamme; ses cheveux en retombant sur son dos avaient l'air d'énormes serpents et les poils de sa barbe ressemblaient à des fils de fer rouillés.

Quand le géant fut près du château, il attacha tout bonnement son dragon à un arbre, puis il s'approcha de l'édifice dans l'intention de le jeter bas d'un coup d'épaule. Mais ayant glissé par terre, il s'embarrassa dans ses armes. Aussitôt Tom brandit sa grande épée et d'un coup il abattit la tête du géant, puis en quatre coups celle du dragon. Après cela il les fit envoyer au roi en guise de trophées.

Sur ces entrefaites, arriva le Chaudronnier, qui venait au secours de son ami Tom. A eux deux, l'un avec son épée à deux mains et l'autre avec son long bâton pointu, ils eurent bientôt tué les six ours et les huit lions de la suite du dra-

gon. Malheureusement, le Chaudronnier périt dans le combat, Tom en fut inconsolable. Ensuite il revint près de sa femme et donna une grande fête en souvenir de ses victoires. Ainsi s'établit le glorieux renom de Tom Hickathrift, qui jamais ne faillit à sa parole.

J'ai considérablement abrégé ce récit, qui a subi des modifications tellement fantaisistes dans la suite des temps, qu'il doit conserver assez peu du conte primitif. Il est, d'ailleurs, très-répandu en Angleterre, et les gasconnades de Tom sont même en réalité plus amusantes que celles de Jack.

Spelman, dans ses ouvrages posthumes, en rattache des épisodes à un fait local. (Voy. l'article du *Quarterly Review*, nº XLI, 1819.)

En Cornouailles, pays par excellence des traditions relatives aux géants, M. Hunt nous donne une version curieuse de Tom Hickathrift dans son récit : Tom et le Géant Blunderbuss.

En Irlande, une partie des hauts faits de Tom Hickathrift mêlés à ceux de Jack, se retrouvent dans les *Contes* de Kennedy intitulés : les Aventures du gars Tom à la peau de chèvre, ainsi que dans : Jack le maître et Jack le valet.

CONTE III

—

JACK ET LA TIGE DE HARICOTS

Il y avait une fois une veuve dont le fils unique se nommait Jack. Quoique très-pauvre, elle aimait tellement son garçon, qu'elle le laissait paresser toute la journée et qu'elle lui passait toutes ses fantaisies. Aussi Jack était-il devenu le plus grand polisson du village. Mais à mesure qu'il croissait en âge, il coûtait de plus en plus à sa mère; bientôt elle se vit obligée de vendre peu à peu tout ce qu'il y avait dans sa pauvre demeure afin de subvenir à ses besoins. Au bout de quelque temps, il ne lui restait plus qu'une vache, sa dernière ressource, mais le pain manquant à la maison, il fallut se résoudre à s'en défaire. Elle dit alors à son fils d'aller vendre la vache à la foire. Jack partit, et chemin faisant, il fit la rencontre d'un boucher qui portait dans son chapeau des haricots jolis et brillants. Jack en eut aussitôt envie; il grillait de les avoir afin de s'amuser avec. Voyant cela, le boucher, qui était un coquin, dit à l'enfant : « Si tu veux me donner cette vilaine vache, je te fais cadeau de tous mes haricots! — Volontiers, » répondit Jack, en sautant immédiatement sur les haricots. Fier de cette belle emplette, il courut bien vite la montrer à sa mère. Pour la première fois de sa vie, la pauvre femme gronda son fils, et dans sa colère, elle prit les haricots et les jeta par la fenêtre dans le jardin. — Hélas! il fallut se coucher sans souper, car il n'y avait pas de pain à la maison. Jack, le cœur gros de larmes, comprenant sa faute, se mit au lit et s'endormit. Le

matin, quand il s'éveilla, sa chambre était toute sombre; à travers les volets glissaient à peine quelques faibles rayons de soleil; il courut à la fenêtre et vit que dans la nuit, les haricots avaient pris racine et qu'ils avaient monté, monté, monté, à tel point que leurs têtes se perdaient dans la nue[1]. Les tiges s'étaient entrelacées, de façon qu'elles formaient une sorte d'échelle qui s'élevait jusqu'au ciel. Jack fut pris d'une envie folle d'y grimper. Il y mit un pied, puis l'autre, enfin il escalada de son mieux les branches. Bientôt il dépassa les maisons, puis les arbres les plus élevés, ensuite les flèches des églises les plus hautes. Il montait, montait toujours. Ses forces commençaient à s'épuiser, lorsqu'il atteignit le ciel et aperçut un pays inconnu. — Harassé de fatigue, il se laissa choir et s'endormit. Tout à coup, il lui sembla qu'il fendait l'air et il se trouva dans un beau jardin, couché sur un lit de mousse.

Il venait à peine de jeter les yeux autour de lui, quand il vit venir une belle jeune fille vêtue d'une robe blanche comme le lis et qui tenait à la main une baguette. « Tu suivras, dit-elle, le chemin qui est tout droit devant toi, jusqu'à ce que tu rencontres la maison d'un géant. Ce géant est le meurtrier de ton père; ton devoir est de le tuer; tu lui prendras ensuite tous ses trésors et tu les rapporteras à ta pauvre mère. »

Quand elle eut achevé ces mots, elle disparut. Jack aussitôt se leva, et marchant droit devant lui, il arriva à une maison, à laquelle il frappa. — Une femme vint lui ouvrir et lui cria : « Fuyez, fuyez, pauvre enfant, avant que mon mari arrive; car s'il vous trouve ici, il vous dévorera. — Hélas! dit Jack, je meurs de faim; laissez-moi entrer et donnez-moi un morceau de pain. Vous me cacherez où vous voudrez, car il va faire nuit et je ne sais où aller. »

---

1. Dans le conte populaire russe : le Renard médecin, on voit un chou qui planté dans la cave pousse jusqu'au plafond, puis jusqu'au toit, enfin jusqu'au ciel.

Dans le conte de Grimm : l'Homme dans le sac, un pauvre diable de soldat sème des navets, l'un d'eux devient si grand que le soldat le met dans une charrette que deux bœufs pouvaient à peine traîner.

La femme donna à Jack de quoi manger, et déjà il sentait ses forces revenir, quand soudain la femme s'écria : « Voilà mon mari qui rentre! » Alors elle poussa Jack dans le four et ferma la porte sur lui. Aussitôt le géant entra, et, reniflant l'air autour de lui, il s'écria : « Je sens la chair fraîche! — Oh! lui répondit sa femme, ce que tu sens, c'est la peau des bœufs nouvellement écorchés. » Quand le géant eut dévoré son dîner, il cria : « Femme, apporte-moi ma poule afin que je joue avec elle, avant d'aller me coucher. » La femme apporta une poule et la posa sur la table. Chaque fois que le géant disait : « Poule, ponds un œuf, » aussitôt la poule pondait un œuf d'or. Quand le géant eut le nombre d'œufs qu'il voulait, il s'endormit. Aussitôt Jack se glissa hors de sa cachette, s'empara de la poule et regagna de toutes ses jambes la tige de haricots. Dégringoler le long des branches fut l'affaire de peu de temps. Il courut aussitôt trouver sa mère, à laquelle il donna la poule. Et quand la poule eut pondu quelques œufs d'or, Jack courut les vendre, et avec le prix il acheta une autre vache et une autre maison.

Mais Jack se fatigua bien vite d'une existence aussi paisible et il déclara à sa mère qu'il voulait remonter là-haut. Sa mère eut beau dire, Jack ne voulut pas l'écouter. Il se déguisa donc de son mieux, afin de n'être pas reconnu et grimpa après la tige de haricots. Arrivé dans le ciel, il alla tout droit chez le géant, frappa à la porte de la maison, et demanda l'hospitalité. La femme du géant vint lui ouvrir et avant que son mari rentrât, elle fit cacher Jack dans le buffet. En arrivant, le monstre s'écria : « Je sens la chair fraîche! — Ah! dit la femme, c'est sans doute un morceau de viande que les corbeaux ont porté sur le toit de notre maison. » Puis elle lui servit à souper. Quand le géant eut bien mangé, il se fit apporter ses sacs d'or et s'amusa à compter et à empiler ses trésors; après cela, il les remit dans les sacs et s'endormit. Jack s'avança à petits pas, s'empara des sacs et fit hâte vers la tige de haricots, le long de laquelle il descendit au plus vite, puis il alla trouver sa mère.

Jack eût bien pu rester tranquille désormais, mais malgré

les instances de sa mère, il voulut remonter chez le géant. Il grimpa donc une troisième fois après la tige de haricots et alla frapper à la porte du géant. La femme du monstre le fit cacher dans le chaudron. Quand le géant eut dîné, il demanda sa harpe. Dès que la harpe fut posée sur la table, le géant lui dit : « Harpe, joue ! » Et la harpe, d'elle-même, rendit des sons harmonieux. A cette musique le géant joignit bientôt ses ronflements. Alors Jack prit son moment, se saisit de la harpe et se sauva à toutes jambes. — Mais la harpe cria : « Maître ! maître ! » Le géant se dressa sur ses jambes et s'élança après Jack. Heureusement, le monstre avait tellement mangé et bu que Jack eut le temps d'arriver à la tige de haricots, et vous jugez s'il fut longtemps à descendre. Le géant descendit aussi ; Jack se pressa tant qu'il put, et apercevant sa mère tout en bas, il lui cria : « Mère, apporte une hache ! » et, à peine à terre, Jack se saisit de la hache et de toutes ses forces, il frappa sur les tiges de haricots. Bientôt les tiges furent tranchées, et le géant, en tombant de si haut, se fracassa la tête et mourut.

De ce jour, Jack et sa mère vécurent riches, heureux et honorés.

La harpe qui joue toute seule symbolise le souffle du vent ; elle appartient à la famille des légendes sur le pouvoir du vent. Voir l'air merveilleux dans la deuxième partie du présent livre. Voy. aussi Gould : *Curious Myths*, p. 434.

Dans le roman de *Cléomades et Claremont*, un roi d'Arménie possède une poule et six poussins en or. Aussitôt qu'ils sont posés à terre, ils se mettent à courir, à battre des ailes, à picorer. Puis la poule saute sur les genoux de la reine et pond une perle fine dans son giron. — On trouve en Suède un conte pareil à celui d'Hickathrift, dans la Collection de Cavallius et Stephens (traduction Thorpe) : le Gars qui vole les trésors du géant. Les objets volés sont : une épée d'or, des poules d'or, une lanterne d'or. une harpe d'or. M. Thorpe donne plusieurs versions de ce conte.

CONTE IV.

—

RASHIE-COAT

Première version de Cendrillon

CHAMBERS. — (POPULAR RHYMES OF SCOTLAND.

Rashie-Coat était fille de roi et son père voulait la marier à un homme qu'elle n'aimait pas. Et comme son père insistait, elle ne savait que faire ; elle alla donc trouver la fille de basse-cour pour lui demander conseil. Et celle-ci lui dit : « Déclarez que vous ne prendrez cet homme pour mari que quand on vous aura donné une robe de laine foulée. » Mais quand Rashie-Coat eut la robe, elle ne soucia pas davantage d'épouser le prétendu présenté par son père. Elle retourna vers la fille de basse-cour, qui lui répondit : « Demandez une robe faite avec les plumes des oiseaux de l'air. » Le roi envoya alors un homme avec un grand sac de blé, et l'homme cria aux oiseaux de l'air : « Que chacun de vous prenne un grain et laisse tomber une plume ! » et tous les oiseaux qui passaient prirent un grain et donnèrent une plume. Puis on recueillit ces plumes et on en fit une robe qu'on offrit à Rashie-Coat. Néanmoins elle persista dans ses premiers refus. Cette fois, la fille de basse-cour lui conseilla de demander une robe de bure et une paire de pantoufles. Le roi s'empressa d'obéir aux ordres de sa fille, mais sans plus de succès qu'auparavant. Elle retourna auprès de la fille de basse-cour, qui lui répondit : « Maintenant je ne puis plus rien pour vous. »

Rashie-Coat quitta donc la maison paternelle et alla loin, bien loin, plus loin que je ne saurais dire, et arriva à la

maison d'un roi. « Que venez-vous faire ici ? lui demanda-t-on. — Je viens m'offrir comme servante, » répondit-elle. On l'accepta pour laver les assiettes à la cuisine et pour enlever les cendres dans les cheminées. Le jour du sabbat étant venu, chacun s'en fut à l'église et Rashie-Coat dut rester à la maison pour préparer le dîner. Alors une fée vint la trouver et lui dit : « Allez passer votre robe de laine foulée et rendez-vous à l'église. — Je le voudrais bien, répondit-elle, mais je suis obligée de rester ici, afin d'apprêter le dîner de ce soir. » La fée reprit : « Ne vous inquiétez pas de cela, mon enfant, je me charge de tout ; » puis elle ajouta : « Une tourbe fait brûler une autre tourbe, une broche fait tourner une autre broche, une balle fait jouer une autre balle ; — que Rashie-Coat aille aujourd'hui à l'église »

Rashie-Coat mit donc sa robe de laine foulée et se rendit à l'église. Le fils du roi ne l'eut pas plutôt vue, qu'il devint amoureux d'elle, mais elle partit avant tous les assistants, et le prince ne put savoir qui elle était. Rashie-Coat en revenant trouva le dîner cuit à point et personne ne se douta qu'elle fût sortie.

Le jour du sabbat suivant, la fée revint et dit à Rashie-Coat : « Aujourd'hui vous mettrez la robe faite avec les plumes des oiseaux de l'air, et vous irez à l'église ; je me charge de préparer le dîner. » Rashie-Coat obéit et alla à l'église. Cette fois, dès que le fils du roi vit que Rashie-Coat se levait, il sortit derrière elle, mais il ne put la rejoindre. Elle revint à la maison, ôta sa robe et trouva le dîner cuit. Personne ne se douta de rien.

Le dimanche d'après, la fée se présenta encore à Rashie-Coat et lui dit : « Mettez votre robe de bure, chaussez la paire de pantoufles et partez à l'église. » Le fils du roi avait eu la précaution de s'asseoir près de la porte ; dès qu'il vit Rashie-Coat s'enfuir avant la sortie générale, il s'esquiva aussi et l'atteignit. Mais elle se débarrassa de lui et courut à la maison ; en se sauvant, elle perdit une de ses pantoufles. Le prince s'en empara, et il fit proclamer par tout le pays, qu'il prendrait pour femme celle qui pourrait chausser la

mignonne pantoufle. Toutes les dames de la cour l'essayèrent à qui mieux mieux, mais sans succès. La gardeuse de dindons vint comme les autres et fit essayer à sa fille la pantoufle ; à force de se serrer le pied et de le raccourcir, cette fille réussit à l'y faire entrer. Le fils du roi l'emmena alors pour l'épouser et la mit à cheval derrière lui. Chemin faisant, ils arrivèrent à un bois, et comme ils passaient, ils entendirent un oiseau perché sur un arbre qui chantait :

« Pied serré, pied raccourci, chevauche derrière le roi ; mais petit pied et joli pied, se cache derrière le fourneau ! »

Lorsque le prince entendit ces paroles, il jeta à bas de cheval la fille de la gardeuse de dindons et revint au palais. Il alla regarder derrière le fourneau et y trouva Rashie-Coat, qui reconnut sa pantoufle. Le prince voulut lui-même la lui mettre au pied et la pantoufle en prit exactement la mesure. Alors le fils du roi l'épousa et désormais, ils vécurent heureux et burent à pleines tasses.

CONTE IV BIS.

—

LE ROI QUI VOULUT ÉPOUSER SA FILLE

2e version de Cendrillon

CAMPBELL. — (HIGLANDS.)

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille unique. Quand la reine mourut, le roi décida qu'il n'épouserait d'autre femme que celle à laquelle iraient les vêtements de la feue reine. La fille ayant un jour, par passetemps, essayé les vêtements de sa mère, vint voir le roi, et lui demanda comment il la trouvait ainsi. Le roi lui répondit que ces vêtements lui allaient à merveille, et qu'en conséquence, il voulait l'épouser. Elle se réfugia en pleurant près de sa nourrice, qui lui demanda la cause de son chagrin. Elle répondit : « Mon père veut faire de moi sa femme !

— En ce cas, reprit la nourrice, dis à ton père que tu ne l'épouseras que s'il te donne une robe faite avec le dos d'un cygne. » Le roi partit et revint après un an et un jour, rapportant la robe. Alors la princesse retourna chez sa nourrice. Celle-ci lui conseilla de dire à son père qu'elle ne l'épouserait que quand elle aurait une robe faite avec le canach du marais. Lorsque le roi eut connu ce nouveau désir de sa fille, il partit encore, et au bout d'un an et un jour, revint avec la robe. « Demande-lui maintenant, dit la nourrice, de te rapporter une robe de soie d'or et d'argent qui se tiendra debout toute seule. » — Un an et un jour après, le roi revint avec la robe. « Demande-lui encore, dit la nourrice, un soulier d'or et un soulier d'argent. » Le roi donna à sa fille le soulier d'or et le soulier d'argent. « Demande encore, dit la nourrice, un coffre qui se ferme en dedans et en dehors, et qui puisse, à ta volonté, flotter sur la mer ou rouler sur la terre. » Quand la princesse eut le coffre, elle y enferma les plus belles des robes de sa mère, et n'eut garde d'oublier celles que lui avait données son père ; puis elle entra dans le coffre en priant son père de le placer sur la mer afin qu'elle pût en faire l'épreuve. Le roi y consentit, et quand le coffre fut sur la mer, il vogua, vogua, puis on le perdit de vue.

Le coffre aborda sur une autre rive ; un berger s'en approcha dans l'intention de le briser, espérant y trouver de grandes richesses. Tout à coup, il entendit une voix qui disait : « Ne brise pas ce coffre, mais va trouver ton père et dis-lui de venir ; le bonheur de sa vie est enfermé ici. » Le père du berger vint aussitôt et emmena chez lui la princesse. Or il était lui-même berger d'un roi et demeurait près du palais. « Ne puis-je, dit la princesse, me mettre en service dans cette grande maison ? » Le berger répondit : « On n'y a besoin de personne, si ce n'est d'une fille de cuisine. » Le berger parla en sa faveur, et elle fut prise comme servante sous les ordres du cuisinier. Le dimanche, tous les gens de la maison partirent pour le sermon, et quand ils demandèrent à la princesse de les accompagner, elle répondit qu'elle avait

un petit pain à cuire et qu'elle était obligée de rester à la cuisine. Dès qu'ils furent partis, elle courut à la maison du berger, revêtit sa robe de cygne, se rendit au sermon et alla s'asseoir en face du fils du roi. Le fils du roi se prit d'amour pour elle. Elle s'esquiva un peu avant la fin de la cérémonie, retourna à la maison du berger et reprit ses vêtements de laveuse de vaisselle. Quand les domestiques furent de retour, ils ne parlaient que de la gentille femme qu'ils avaient vue à l'église. Le dimanche suivant, ils dirent à la princesse : « Venez-vous au sermon? » Elle répondit qu'elle ne le pouvait pas, parce qu'elle avait un petit pain à cuire. Dès qu'ils furent partis, elle courut chez le berger, passa sa robe en canach du marais, puis elle alla au sermon. Le fils du roi était à la même place que le dimanche d'avant, et elle s'assit en face de lui. Elle sortit avant tout le monde, changea de vêtements et revint à la cuisine avant eux. Quand les domestiques arrivèrent, ils ne parlaient que de la belle fille qu'ils avaient vue au sermon. Le troisième dimanche, ils lui demandèrent encore si elle venait à l'église, et elle répondit qu'elle ne le pouvait pas, parce qu'elle avait un petit pain à cuire. Aussitôt qu'ils furent sortis, elle courut chez le berger, revêtit la robe d'or et d'argent qui se tenait debout toute seule; en outre, elle chaussa le soulier d'or et le soulier d'argent et se rendit au sermon. Le fils du roi était assis au même endroit que le dimanche d'avant; elle se plaça près de lui. Cette fois, le roi avait donné ordre de garder les portes. Avant la fin de la cérémonie, elle se leva et profita d'une échappée pour s'esquiver, mais en s'enfuyant, elle laissa tomber un de ses souliers. Le fils du roi dit : « J'épouserai celle qui pourra chausser ce soulier. » Maintes femmes l'essayèrent et tentèrent d'y fourrer leurs doigts et leur talon, mais ce fut en vain. Pendant ce temps, sur le haut d'un arbre, un petit oiseau s'en allait sautant de branche en branche, et disant : « Essaie, essaie tant que tu voudras; ce soulier ne te va pas, mais il ira à la fille de cuisine. » Quand le fils du roi vit que personne ne pouvait chausser la pantoufle, il tomba malade et se mit au lit. La reine alla à

la cuisine causer de tout cela : « Montrez-moi donc le soulier, dit la laveuse de vaisselle ; avez-vous peur que je ne le salisse? — Eh ! fille malpropre ! crois-tu donc pouvoir mettre ton pied dans cette jolie pantoufle ! » — La reine alla dire à son fils que la fille de cuisine voulait aussi essayer la pantoufle. « Pourquoi pas? dit le prince. qui sait si le soulier ne lui ira pas? Dans tous les cas, qu'elle l'essaie si bon lui semble. » Aussitôt que la pantoufle toucha le parquet, elle sauta au pied de la fille de cuisine. « Que direz-vous donc, dit-elle, si je vous montre la pareille? » Elle alla à la maison du berger, mit les souliers et revêtit la robe d'or et d'argent qui se tenait debout. Dès qu'elle fut revenue, on n'eut plus qu'à envoyer chercher le ministre, et elle épousa le fils du roi.

M. Campbell donne d'autres versions gaéliques de ce conte. Dans une de ces variantes, la princesse demande à son père et obtient de lui une robe de dos d'oiseau, une autre couleur du ciel tissée d'argent, une troisième couleur des étoiles et tissée d'or, enfin des souliers de verre. Elle s'enfuit alors avec son coffre sur une pouliche portant une bride magique. — Une autre variante est intitulée : le Bélier aux cornes grises. Elle est fort curieuse. Une reine persécutait la fille que son mari avait eue d'un premier lit ; elle lui donnait à peine de quoi manger et l'envoyait aux champs faire paître les moutons. Or, dans ce troupeau se trouvait un bélier qui, saisi de pitié, apportait de la nourriture à la persécutée. La reine, étonnée de ne pas voir dépérir sa belle-fille, la fit surveiller par une fille de basse-cour nommée Mhaol. Pendant que Mhaol était là, le bélier se garda bien d'approcher. Alors la princesse dit à Mhaol : « Mets ta tête sur mes genoux et je te coifferai » — Mhaol s'endormit et le bélier profita de la circonstance pour apporter à manger à la princesse. Mais l'œil qui était derrière la tête de Mhaol[1] était ouvert et il vit ce qui se passait. La reine ordonna de faire tuer le bélier. Alors le bélier s'approcha de la princesse et lui dit : « Quand je serai mort, tu prendras tous mes os et tu les envelopperas dans ma peau ; aussitôt je renaîtrai à la vie. » La princesse se conforma au désir du bélier, mais elle oublia, dans sa précipitation de mettre dans la peau les sabots de devant et quand le bélier revint à la vie, il était boiteux[2]. Un jeune prince devient ensuite

1. M. Campbell remarque que cet épisode rappelle le mythe d'Argus chargé par Junon d'épier la vache Io, qui n'était autre qu'une femme changée en génisse. — Le récit de Grimm : les Trois Sœurs, se rapproche beaucoup de cette version. La peau du chevreau étant enterrée, il naît un arbre dont les feuilles sont d'argent et les fruits d'or.

2. Voy. pour l'origine de cet épisode le conte : le Maçon gourmand.

amoureux de la princesse et lui fait présent d'une paire de souliers d'or. Le reste comme dans le récit ci-dessus. Telle est la manière dont on raconte en Écosse les récits que Perrault nous a donnés de Peau dâ'ne et de Cendrillon.

On serait tenté d'y voir d'abord des imitations quelque peu défigurées de nos deux célèbres contes, d'autant plus que les œuvres de Perrault, répandues dans toutes les classes de la société anglaise, sont réellement devenues populaires chez nos voisins. Mais il n'en est pas ainsi. On trouve en effet mentionné avec plusieurs autres, dans un pamphlet politique intitulé : *Complaynt of Scotland* de l'année 1548, le conte de Rashie-Coat qu'on vient de lire plus haut. Les *Contes* de Perrault n'ayant paru qu'en 1697 [1], on voit que les traditions populaires de l'Angleterre n'ont pas eu besoin de tirer Cendrillon dù fonds français. — Les histoires de Cendrillon et de Peau d'âne étaient au contraire connues dans toute l'Europe, bien avant qu'elles tentassent la plume de Perrault. Ainsi *les Facétieuses Nuits du seigneur Straparole*, dont la première édition fut publiée en 1550 [2], contenaient un récit analogue à celui de Peau d'âne; Basile en 1636 rendait célèbre le conte de Cendrillon sous le nom de Gatta Cenerentola, mais sans l'épisode de la pantoufle. De son côté, Bonaventure Despériers, en ses *Récréations et joyeux devis*, publiés en 1544, traitait le sujet de Peau d'âne. Enfin Grimm fait connaître que Cendrillon est citée dans un poëme allemand du XVIe siècle, *Frosch Maüseler*, par Rollenhagen. — Si Perrault a été l'imitateur de quelqu'un, il n'a eu que le choix parmi ces écrivains, mais il est au contraire fort probable que ni les uns ni les autres n'ont eu besoin de s'emprunter ces sujets; tous les ont puisés directement à la source populaire dans leur pays, Perrault comme les autres, et nous ne devons à ce grand conteur que la forme incomparable dont il a revêtu les histoires de sa nourrice ou de quelque grossier campagnard. C'est à dessein que j'ai confondu dans ces citations les récits de Cendrillon et de Peau d'âne; si du premier on enlève l'épisode de la pantoufle et du second l'épisode de l'âne faisant de l'or, épisodes absolument distincts du récit principal et qui figurent dans des contes très-nombreux sans que le sujet ait le moindre rapport avec ceux des deux héroïnes de Perrault, on se trouve en présence de deux versions différentes de la même histoire. Peut-être même a-t-il existé jadis un conte plus général dont Peau d'âne et Cendrillon ne sont que des extraits et qui renfermait les aventures de l'une et l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que les contes anglais et gaéliques donnés ci-dessus sont aussi bien des versions de Cendrillon que de Peau d'âne.

Le type de Cendrillon appartient à toutes les littératures populaires

---

1. Voy. la spirituelle lettre critique de M. Charles Giraud servant de préface à son édition de Perrault.

2. *Les Facétieuses Nuits de Straparole*, publiées par Jannet (Bibl. elzévirienne).

anciennes et modernes; ses variétés de formes sont nombreuses. Tantôt les contes nous représentent un idiot ou un innocent qui, ignoré pendant longtemps des autres et de lui-même, accomplit tout à coup des prodiges de force; quelquefois de belles princesses sont retenues prisonnières par des géants ou des ogres dans des demeures souterraines, des prisons ou des puits. Chez les Grecs nous trouvons le type de Cendrillon dans Proserpine, qui passait six mois chez Pluton et revenait au printemps auprès de sa mère Cérès, la déesse des moissons. D'autres fois, la beauté de l'héroïne du conte est dissimulée par le vêtement qu'elle porte et les humbles fonctions qu'elle remplit à l'étable ou à la cuisine; nous avons alors les types de Peau d'âne et de Cendrillon, et dans l'antiquité ceux d'Apollon, berger du roi Admète, ou maçon chez Laomédon, et Hercule serviteur d'Eurysthée pendant douze ans.

Citons maintenant quelques-uns des contes similaires pour en démontrer l'universalité :

IRLANDE. — *Contes* de Kennedy (*Fire Side Stories*) : Princesse Peau de Chat; même sujet dans Hallivell's *Nursery Tales*.

FRANCE. — Les récits de Perrault; — *Contes bretons* de Luzel : le Poirier aux poires d'or (pour l'épisode de la pantoufle seulement); le Roi Serpent et le prince de Tréguier; — *Contes agenais* de Bladé : La Gardeuse de dindons — Em. Souvestre : Péronik l'Idiot; ce conte est une version populaire de notre vieux roman de *Perceval*, et fournit le type celtique de Cendrillon. Le héros commence par être stupide à ce point qu'il prend des biches pour des chèvres, et il finit par les plus hautes destinées.

ITALIE. — *Facétieuses Nuits de Straparole* : Histoire de Tebaldo et de Doralice (1re Nuit, fable IV); *Pentamerone* : Cenerentola.

ALLEMAGNE. — Plusieurs contes de Grimm avec ou sans l'épisode de la pantoufle : le Pauvre garçon meunier; Aschen püttel (Cendrillon); Peau de Chat; les Trois Sœurs.

PAYS SCANDINAVES. — Norwége (traduction Dasent) : Katie Wooden Cloak; Hacon à la Barbe grise; Suède : *Contes* de Cavallius et Stephens (traduction Thorpe) : Le Petit soulier d'or. (La fée y est un brochet; dans une autre version, une hermine.) En tout sept versions différentes.

DANEMARK. — *Conte* de Molbeck (traduction Thorpe) : la Fille vêtue de peaux de souris.

RUSSIE. — *Conte* d'Afanasieff : la Petite Marie (citée par Gubernatis).

INDE. — *Contes du Deccan* (M. Frère) : Sodewa Bai (pour l'épisode de la pantoufle seulement).

Enfin l'épisode de la pantoufle est cité par Strabon et Élien [1] à pro-

1. Strabon, liv. XXII; — Élien : *Var. Hist.*, l. XIII.

pos d'une courtisane nommé Rhodope, dont la pantoufle, enlevée par un aigle, est jetée sur les genoux d'un pharaon. Le monarque, émerveillé de la petitesse de la chaussure, en fait chercher partout la maîtresse et l'épouse.

Le mythe représenté sous ses formes diverses est le sommeil de la nature pendant l'hiver et son réveil au printemps. Pour symboliser ce phénomène, nos ancêtres âryens aimaient à dépeindre le soleil sous les traits d'un jeune héros qui, après une série d'aventures, devait remettre à une princesse l'attribut symbolique représentant l'union du soleil printanier avec la nature, mariage fécond d'où doivent sortir, comme de nombreux enfants, les fleurs et les fruits.

L'imagination des Aryens s'est d'ailleurs donné toute carrière dans le choix de ces attributs. Tantôt c'est l'anneau que Peau d'âne laisse tomber dans le gâteau qu'elle pétrit, ou bien c'est la pantoufle qui, dans le conte gaélique, saute d'elle-même au pied de la fille de cuisine; souvent le héros doit rapporter des vêtements particuliers ou, comme dans les Trois Filles du roi de Lochlin (Conte XIV), les couronnes qu'elles avaient dans les demeures souterraines des géants. Il n'y a guère de contes mythiques où ne se retrouvent ces attributs symboliques sous les formes les plus diverses; dès qu'ils parviennent dans les mains de celui qui doit les posséder, c'est l'indice que le mythe est accompli ou totalement ou au moins dans une de ses parties. De même, dans nos cérémonies, nous indiquons l'accomplissement d'un acte par la remise d'un attribut symbolique; aux rois : la couronne et le sceptre; aux fiancés : une bague; aux guerriers : l'insigne du commandement, etc. Ces idées mythiques sont, comme on le voit, beaucoup plus simples qu'on ne le croit d'abord. Notre esprit seul n'y est pas habitué, accoutumés que nous sommes à ne considérer ces récits que comme des contes d'enfants et non comme les débris de croyances disparues.

CONTE V.

—

L'ANE, LA TABLE ET LE BATON

B. GOULD. — (YORKSHIRE.)

(APPENDIX DE HENDERSON'S : FOLK-LORE OF THE N. COUNTIES OF ENGLAND.)

Un garçon était si malheureux chez son père qu'il résolut de s'enfuir et d'aller chercher fortune par le monde.

Il courut, courut, et finit par heurter une petite vieille qui ramassait des fagots. Il était trop essoufflé pour demander pardon, mais la vieille avait un bon naturel et dit au jeune garçon : « Tu me conviens et, si tu veux être mon serviteur, je te paierai bien. » Le garçon y consentit, car il avait très-faim ; elle l'emmena donc chez elle et il la servit un an et un jour. Quand les douze mois furent passés, elle l'appela et lui dit : « Pour te remercier de ta peine, je te donne cet âne. Tu n'auras qu'à lui tirer les oreilles et il se mettra à braire ; et en même temps, tu verras tomber de sa bouche des pièces de six pence, des demi-couronnes et des guinées d'or. »

Le gars fut enchanté de ses gages et il marcha jusqu'à ce qu'il atteignit une auberge. Là il demanda qu'on lui servit du meilleur et comme l'aubergiste refusait de rien donner sans être payé d'avance, le gars se rendit à l'étable, tira les oreilles de l'âne et revint la poche pleine d'argent. L'hôte l'avait épié par la fente d'une porte, et quand vint la nuit, il substitua son âne à celui du pauvre garçon qui, le lendemain, sans se douter du tour, partit chez son père.

Or près de la demeure paternelle vivaient une pauvre veuve et sa fille unique. Le garçon et la fille s'aimaient tous deux et quand Jack demanda à son père la permission de l'épouser,

celui-ci lui répondit : « Je ne te laisserai te marier que si tu as assez d'argent pour subvenir aux besoins du ménage. — De l'argent, père, ce n'est pas cela qui me manque, » répliqua le jeune homme, et allant à l'écurie il tira les longues oreilles de l'âne ; même il les tira tant qu'il lui en resta une dans la main ; l'âne poussa, il est vrai, de nombreux hi ! han ! mais il ne laissa tomber ni guinées ni demi-couronnes. Le père prit une fourche et chassa son fils de la maison. Il faut voir comme il courait ce pauvre Jack ! enfin il arriva en courant se cogner contre une porte qui s'ouvrit et il se trouva dans la boutique d'un menuisier. — « Garçon, tu me plais, dit le menuisier, sers-moi un an et je te paierai bien. » — Le gars y consentit et servit le charpentier un an et un jour. Au bout de ce temps, le maître lui dit : « Voici une table, je t'en fais cadeau. Quand tu diras : « Table, couvre-toi ! » aussitôt elle se couvrira de mets succulents. »

Jack prit la table sur son dos et s'en alla. Il arriva à l'auberge.

— Eh ! l'hôte, cria-t-il, à dîner et du meilleur !

— Très-fâché, mais je n'ai que du jambon et des œufs.

— Du jambon et des œufs pour moi ! s'écria Jack. J'ai mieux que cela. Allons, table, couvre-toi !

Et sur la table apparurent un dindon et des saucisses, un mouton rôti, des pommes de terre et des légumes. Le cabaretier ouvrit les yeux, mais ne souffla mot. La nuit il apporta de sa mansarde une table pareille à celle de Jack et les échangea. Jack, qui n'était pas devenu plus avisé, remit la table sur son dos et l'emporta chez lui. En arrivant, il dit à son père : « Puis-je me marier à présent?— As-tu de l'argent pour le ménage? » — Jack s'écria : « Tiens, père, regarde, j'ai une table qui fait tout ce que je lui ordonne ! — Voyons cela ! » dit le vieillard.

Le gars mit la table au milieu de la chambre et lui dit : « Couvre-toi ! » Mais la table resta nue. Le père furieux décrocha du mur une bassinoire et en chauffa si bien le dos de son fils que celui-ci se sauva en criant. A force de courir, il arriva près d'une rivière et y tomba. Un homme l'en retira

et lui demanda de l'aider à faire un pont sur la rivière. — « Et de quelle manière? — En jetant un arbre d'une rive à l'autre. » Jack grimpa donc sur la plus haute branche et pesa sur elle de toute sa force. Quand l'arbre fut déraciné, le poids de Jack le fit tomber de l'autre côté de la rivière. « Merci, dit l'homme, et maintenant voici pour ta peine. » Disant ces mots, il brisa une branche et en fit une baguette. « Tiens, prends ce bâton et quand tu diras : « Bâton, debout et tape! » il frappera tous ceux qui t'auront offensé! »

Le gars fut enchanté de son bâton et retourna à l'auberge et dès que le cabaretier parut, il cria : « Allons, bâton, tape dessus! » — A ces mots, le bâton s'échappa de la main du gars et frappa le vieux cabaretier sur le dos, sur la tête, sur les bras, sur les côtes, jusqu'à ce que le malheureux tomba par terre. Le bâton ne s'arrêtait pas et Jack ne consentit à le rappeler que quand il eut recouvré son âne et sa table. Alors il partit au galop chez son père, sa table sur les épaules et le bâton à la main. Quand il arriva, son père était mort. Il mena l'âne à l'écurie et lui tira les oreilles jusqu'à ce qu'il eut rempli la mangeoire d'argent.

On sut bientôt dans la ville que Jack nageait dans l'opulence; aussi toutes les filles en voulaient pour mari. « Çà! dit Jack, j'épouserai la plus riche de vous; venez demain toutes devant ma maison, avec votre argent dans vos tabliers. »

Le lendemain, la rue était remplie de filles qui, tenant leurs tabliers déployés, montraient l'or et l'argent qu'elles possédaient. L'amoureuse de Jack était avec les autres, mais elle n'avait ni or ni argent; sa fortune consistait seulement en deux sous de cuivre.

« Va-t'en, toi, lui dit Jack rudement. Tu n'as ni or ni argent, va-t'en! » La pauvre fille obéit et les larmes coulèrent le long de ses joues et remplirent son tablier. « Allons, bâton, cria Jack, tape sur ces filles! » Alors le bâton s'élança et courant le long de la ligne des jeunes filles qui attendaient, il les frappa à la tête et les renversa sans mouvement par terre. Jack prit leur argent et le versa dans le tablier de son amoureuse.

« Maintenant, ma chérie! tu es la plus riche, je t'épouse! »

Contes similaires :

Allemagne. — *Contes* de Grimm et *Contes* de Bechstein : deux contes tout semblables avec le même titre : la Table, l'Ane et le Bâton merveilleux.

Norwége. — *Contes* d'Abjörsen (trad. Thorpe) : Le Jeune homme qui va au vent du Nord ; — le Crapaud enchanté (pour la marche du récit).

Inde. — *Contes du Deccan :* Le Chacal, le Barbier et le Brahmane. — Les idées que symbolisent l'âne faisant de l'or et la table couverte de mets du conte anglais prennent, sur la riche palette du conteur indien, les aspects suivants : le brahmane sème une graine de melon ; le lendemain se montrent quantité de ces légumes ; chacun d'eux renferme des perles et des pierres précieuses. Quant à la table couverte de mets, elle est remplacée par un vase inépuisable contenant un dîner délicieux. Enfin le bâton frappant tout seul est enfermé dans un pot ; dès qu'on enlève le couvercle, le bâton s'élance et fait son devoir.

(Voy. aussi pour : *bâton faisant son devoir*, pour : *table couverte de mets*, les notes qui suivent les contes de : Jack le Tueur de géants ; les Trois Soldats.)

2° ITALIE : Histoire calabraise (Gubernatis, *Zoological Mythology*, vol. II, p. 134) : « Une sirène est dans un petit oiseau, dans une cage d'argent, dans une caisse de marbre et sept caisses de fer. »

3° PAYS SCANDINAVES. — Dans les *Contes norwégiens* d'Abjörsen (trad. Dasent) :

« Dans un lac est une île, dans l'île, une église; dans l'église, un puits; dans le puits, un canard; dans le canard, un œuf; dans l'œuf, l'âme. »

4° ALLEMAGNE. — Dans le conte de Grimm intitulé : la Boule de cristal :

« Le pouvoir de l'enchanteur est dans une boule de cristal, dans un œuf, dans un oiseau de proie, dans un bœuf sauvage. »

Dans le conte de Müllenhoff : l'Homme sans cœur (trad. Thorpe).

« Le cœur est dans un oiseau qui vole dans une église située en un lieu solitaire; l'église est fermée par de solides barres de fer et tout autour est un grand fossé. »

Dans un conte de Musæus : les Trois Sœurs :

« Une petite clef se trouve dans un œuf, dans un canard, dans un taureau. »

5° RUSSIE. — Dans le conte de Koschéi l'Immortel, avec des détails pareils à ceux de la présente légende :

« Sous un chêne est une cassette; dans la cassette, un lièvre; dans le lièvre, un canard; dans le canard l'œuf; dans l'œuf, la mort de Koschéi. »

6° PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : l'Esprit des steppes. Semblable au précédent.

7° On trouve dans une histoire transylvanienne[1] de Haltrich :

« La vie d'une sorcière est une lumière qui brûle dans un œuf, l'œuf est dans un canard, le canard nage dans un marais, et le marais est dans une montagne. »

Dans un conte bohémien intitulé : le Cheval Soleil, la force d'un sorcier est « dans un œuf qui est dans un canard, dans un cerf qui est sous un arbre. »

Dans un conte servien, la force d'un dragon est « dans un perroquet qui est dans une colombe, dans un lièvre, un ours, un dragon, un lac près d'une grande ville. »

8° INDE. — Dans le *Pantchatantra*, p. 277, trad. Lancereau, le singe dit au crocodile : « Mon cœur est bien caché dans un creux de l'arbre,

1. Les citations du n° 7 sont tirées de l'ouvrage de M. Ralston (*Russian Folk Tales*, voy. p. 109 à 115). — Voy. *Mythology of Aryan Nations*, par Cox, p. 135 à 142, et *Zoological Mythology*, par le professeur de Gubernatis. Ce livre vient d'être traduit en français.

Djambri. » (Il est vrai que, dans la suite de la fable, le singe dit au crocodile qu'il s'est moqué de lui.)

Dans l'histoire de Punchkine (*Old Deccan Days*) :

» Au milieu de la jungle est un cercle de palmiers ; au centre, des jattes d'eau empilées; sous la sixième jatte est une petite cage ; dans la cage une perruche verte; de la vie de la perruche dépend ma vie. »

Un autre conte du Deccan : les Voyages du maharajah Vicram, présente une idée du même genre très-originale : « Le rajah a le pouvoir de transporter son âme et son intelligence dans le corps de n'importe quel animal; mais son corps, pendant ce temps, ne cesse pas d'exister. » Dans la suite du récit, l'âme de Vicram étant dans un perroquet, il se trouve que l'âme de son ennemi a pris possession de son corps de rajah !

Dans les contes de Chaudun-Rajah et de Sodeva Bai, l'âme est dans un collier ; quand le collier est enlevé de leur cou, ces personnages meurent; ils revivent dès que le collier est replacé à leur cou. — Dans le premier livre du *Kathasaritsagara* (trad. Wilson), le brahmane Indradatta prend possession du corps d'un roi et laisse son propre corps avec l'intention d'y retourner un jour.

9° Perse. — Dans le *Shah-Nameh* de Firdusi, la vie d'un des personnages du poëme dépend d'une branche d'orme.

La conséquence qui découle d'elle-même de ces longues citations, c'est que la nation primitive d'où tous ces contes sont issus possédait la doctrine philosophique de l'existence de l'âme nettement distincte du corps, ce qui atteste à la fois ses idées spiritualistes et l'état avancé de civilisation à laquelle elle était parvenue avant sa séparation. De cette doctrine naquit plus tard la métempsychose et les bouddhistes soutinrent que l'identité résidait dans l'âme seule et que la forme extérieure était d'aussi peu d'importance que les vêtements dont nous nous couvrons.

Les chevaux, personnifiant les mois et les jours dans le conte du Roi d'Easaidh, sont analogues à ceux d'Apollon Phœbus et à ceux d'Indra ; ils figurent dans des histoires innombrables, entre autres :

Bretagne. — *Contes* de Luzel : Princesse de Treménézaour, — Princesse de Tronkolaine ; — Poirier aux Poires d'or; — le roi Serpent.

Pays slaves (trad. Chodzko). — Le Nain ; — le Tapis volant ; — l'Esprit des steppes.

Russie (Recueil Ralston) : — Maria Morewna ; — Koschéi l'Immortel ; — Vassilissa la Belle.

CONTE XII

LA FILLE DE LA MER[1]

CAMPBELL. — (Highlands.)

Il était une fois un pauvre vieux pêcheur. L'année avait été mauvaise pour lui ,et c'est à peine si de temps en temps il avait pu prendre quelques poissons (*a*). Un jour qu'il était à la pêche, au bord de son bateau se dressa une Fille de la mer qui lui dit : « Quelle récompense me donnerais-tu si je t'envoyais du poisson en abondance ? — Hélas ! répondit le vieillard, je ne possède rien, et ne puis rien vous donner. — Alors, donne-moi ton premier fils, dit-elle. — J'y consentirais volontiers si j'en avais un, mais je n'en ai pas, et n'en aurai jamais, car ma femme et moi nous sommes maintenant trop vieux. — Nomme-moi ce que tu possèdes. — J'ai une vieille jument, une vieille chienne, une vieille femme ; Voilà toutes les créatures qui m'appartiennent. — Eh bien, prends ces trois graines [2] et fais-les manger à ta femme cette nuit même ; en voici aussi trois pour ta chienne, trois pour ta jument, enfin ces trois dernières tu les planteras devant ta maison. Le temps venu, ta femme aura trois fils, ta jument trois poulains ; ta chienne trois petits, et trois arbres croîtront devant ta demeure. Lorsqu'un de tes fils mourra, l'un des arbres se desséchera (*b*). Maintenant, retourne chez toi et rappelle-toi ta promesse quand ton premier fils aura trois ans ; A l'avenir, tes filets regorgeront de poissons. » Tout arriva comme la Fille de la mer l'avait prédit. Mais quand la fin des trois ans fut proche, le vieillard devint triste et chagrin en songeant au terme fatal. Le jour venu, il alla à la pêche comme de coutume, mais il n'emmena pas son fils avec lui.

---

1. J'ai fait quelques courtes abréviations, mais sans aucune importance pour le récit.
2. Il y a probablement là un mythe phallique.

La Fille de la mer se dressa au bord de sa barque et lui demanda : « As-tu amené ton fils? — Non, dit le pêcheur, j'ai oublié que c'était aujourd'hui. — Eh bien, je te donne quatre autres années. » Au bout des quatre ans, le pêcheur laissa encore son fils à la maison. La fille de la mer consentit à lui accorder un nouveau repit de sept ans. Le pêcheur s'en fut joyeux, espérant qu'au bout des sept ans il serait mort, ou qu'il ne reverrait plus la Fille de la mer.

Néanmoins, quand le terme approcha, le vieillard n'était pas sans souci. Son fils aîné lui dit : « Père, pourquoi es-tu triste?» Le vieillard hésitait à répondre, mais pressé de questions, il se décida à révèler à son fils la convention qu'il avait faite avec la Fille de la mer. Son fils lui dit alors : « Cesse de te chagriner; tu trouveras en moi un enfant obéissant. — Jamais, reprit le pêcheur, je ne consentirai à te livrer à la Mermaid quand même de ma vie je ne devrais plus prendre du poisson. — Si telle est ton idée, repartit le jeune homme, va me choisir chez le forgeron une grande et forte épée afin que j'aille au loin tenter la fortune. » Le père se rendit chez le forgeron et celui ci forgea une vaillante épée. Quand le pêcheur revint avec elle, son fils voulut aussitôt l'essayer et lui donnant une secousse il la brisa en cent morceaux. «Mon père, retourne chez le forgeron ; je veux une épée deux fois plus pesante que celle-ci. » Mais dès que le jeune homme l'eut entre les mains, il la rompit aussitôt en deux morceaux. Le vieillard retourna une troisième fois à la forge, et le forgeron fit une grande épée, telle qu'il n'en avait jamais encore fabriqué. «Voici l'épée, dit le forgeron, et le poing sera solide qui maniera ce glaive (*c*). » Le vieillard donna l'épée à son fils. « Celle-ci fait mon affaire, dit le jeune garçon ; il est grand temps maintenant que je prenne ma route.» Le lendemain, il sella le cheval noir qu'avait eu la jument, et son chien noir le suivit en courant. A quelque distance, il rencontra la carcasse d'un mouton au bord du chemin. Un grand chien, un faucon et une loutre étaient auprès de ce cadavre. Le jeune homme descendit de cheval et partagea la carcasse entre les trois animaux. Le chien lui dit : « Si jamais un pied agile ou une dent aiguë peut

t'être utile ; souviens-toi de moi, je viendrai à ton appel. » La loutre dit à son tour : « Si tu as jamais besoin de quelqu'un qui nage le pied au fond d'un marais, souviens-toi de moi et je serai à ton côté. » Le faucon prit aussi la parole et dit : « Si dans un danger une aile rapide ou une serre recourbée t'est nécessaire, souviens-toi de moi, et je vole à ton secours. » Sur ces mots, le jeune homme suivit sa route, et il arriva au palais d'un roi. Là on lui proposa de servir en qualité de berger et de lui donner des gages proportionnés à la quantité de lait que produiraient ses vaches. Le premier jour, il mena paître ses bêtes dans un pré où l'herbe était si maigre que lorsque le soir il revint au logis, leurs pis étaient presque à sec. Le pauvre garçon dut se contenter dès lors d'une chétive pitance.

Le lendemain, il poussa plus loin, et se trouva dans un vallon d'une fertilité sans pareille. Il ramenait, le soir, son troupeau en marchant derrière ses vaches, quand, tout à coup s'avança un grand géant qui brandissait une épée : « Hou ! hou ! fit le géant; il y a longtemps que mes dents se rouillaient et qu'elles attendaient de la chair fraîche; ce troupeau est à moi, il est sur ma terre ! tu es un homme mort ! » Le berger répondit : « Tu es bien hardi de me parler ainsi et je saurai me défendre si tu m'attaques ! » Sans plus attendre, il saisit son redoutable glaive et se porta à la rencontre du géant. Pendant le combat, le chien noir s'élança sur le dos du géant. Tout d'un coup, le berger fit un pas en arrière afin de prendre du champ et, d'un revers d'épée, il trancha la tête de son ennemi, puis il sauta sur le cheval noir et courut à la maison du géant. Les portes en avaient été laissées ouvertes. Le berger entra : la demeure regorgeait d'objets magnifiques, de vêtements de toutes sortes d'or et d'argent, et de choses plus belles les unes que les autres. A la tombée de la nuit, le berger revint au palais du roi, mais il avait eu soin de ne pas toucher aux trésors du géant. Et quand le bétail fut trait, il y eut du lait en quantité ! En récompense, le berger put, ce soir-là, boire et manger tant qu'il voulut, et le roi témoigna sa joie de

posséder un si fidèle serviteur. Pendant quelque temps, le jeune homme retourna au même vallon; mais bientôt l'herbe s'y fit rare. Alors il alla plus loin, et vit un grand parc d'herbe bien grasse. Ses vaches purent paître à loisir.

Soudain s'élança sur lui un géant énorme et furieux, et déjà celui-ci croyait tenir la victoire, quand le chien noir lui sauta à la gorge. Le berger, profitant de ce secours, trancha la tête du monstre, puis il se hâta, malgré sa fatigue, de ramener ses bêtes à l'étable. Les vaches donnèrent du lait en abondance, et le roi se félicita de posséder un pareil serviteur.

Un soir que le berger revenait des champs, la laitière ne l'accueillit pas comme d'ordinaire, en lui disant : « Salut et bonne chance ! » Le palais retentissait de lamentations et de plaintes. Il en demanda la cause. La laitière lui répondit : « Dans le lac est une grande bête à trois têtes à qui tous les ans on livre une fille du pays ; cette fois le sort est tombé sur la fille du roi ! Demain, au lever du jour, elle ira se livrer au monstre; mais nous avons ici un prétendant qui doit la défendre. — Quel est ce prétendant, dit le berger. — Oh ! c'est un grand général d'armée ! dit la laitière, et le roi lui a promis la main de sa fille, s'il tue la bête ! »

Le matin, à l'heure dite, la fille du roi et le héros des armées allèrent à la rencontre de la bête. Mais dès que le général vit au-dessus du lac se dresser un monstre à trois têtes, saisi de terreur, il s'enfuit au plus vite et courut se cacher. Et la fille du roi était là effrayée et tremblante, n'ayant plus de défenseur. Tout à coup, elle vit venir à elle un beau et preux jeune homme monté sur un cheval noir. Il était merveilleusement vêtu et bien armé; près de lui sautait son chien noir.

« La tristesse est sur ta figure, jeune fille, dit le jeune homme; que fais-tu là ? — Qu'importe ! répondit-elle, je n'y serai plus bientôt. — Rassure-toi, reprit le jeune homme. — Bah ! tout à l'heure, un héros comme toi ne s'est-il pas enfui ? — Il n'est de héros que celui qui livre le combat ! » s'écria le jeune homme. Alors il se coucha aux pieds de la

princesse et lui dit : « Si je m'endors, éveille-moi quand la bête s'approchera du rivage. — Comment dois-je faire pour t'éveiller ? — Pour m'éveiller, il faut mettre à mon petit doigt l'anneau d'or qui est au tien. » Bientôt elle vit venir le monstre. Elle retira l'anneau de son doigt et le passa au petit doigt de son défenseur. Il s'éveilla, et alla au-devant du monstre avec son épée et son chien. Le fracas de la lutte était épouvantable ; le chien se battait avec fureur, et la fille du roi se sentait paralysée rien qu'aux clameurs que poussait le monstre. Tantôt le jeune homme était dessus, tantôt dessous ; à la fin il parvint à trancher l'une des têtes du monstre. Le terrible dragon poussa alors un mugissement auquel répondit l'écho fils de la terre, et en tourbillonnant il recula jusqu'au lac qu'il parcourut d'un bout à l'autre, puis il disparut en un instant (*d*).

« La victoire et la bonne fortune t'ont prêté leur aide, jeune homme, s'écria la fille du roi ; me voilà sauvée pour cette nuit, mais la bête reviendra jusqu'à ce que tu aies coupé ses deux autres têtes ». Le jeune homme saisit la tête de la bête et y passa une branche d'osier puis il alla rejoindre son troupeau. La princesse s'en revint chez elle portant la tête du dragon sur son dos, mais quand le grand général la vit venir, il la menaça de la tuer si elle ne disait que c'était lui qui avait coupé la tête du monstre.

« Oui, dit-elle, je le dirai ; quel autre que vous d'ailleurs eût pu accomplir cet exploit ? » Tous deux atteignirent la maison du roi, et le général portait sur l'épaule la tête de la bête ! On fêta leur heureux retour, et la main du grand capitaine était couverte de sang ! Quand le lendemain ils allèrent au-devant du monstre, les cœurs étaient pleins d'espoir. En approchant du lac, ils entendirent le fracas des vagues que soulevait le monstre ; à ce bruit, le héros s'enfuit comme la veille, et l'homme au cheval noir accourut couvert d'un autre vêtement. N'importe ! la princesse le reconnut bien. — « Je suis heureuse de te voir, dit-elle, j'espère que tu manieras ta grande épée aujourd'hui comme hier ! Viens et repose-toi ! » Bientôt ils virent le monstre tout fumant au milieu du

lac. Le jeune homme se coucha aux pieds de la princesse et lui dit : « Si le sommeil me gagnait avant que le monstre arrive, éveille-moi. — Et comment t'éveiller ? — Il te suffira d'attacher à mon oreille cette boucle que je vois à la tienne ! » Il était à peine endormi que la princesse lui cria : « Lève-toi ! lève-toi ! mais il ne bougea que lorsqu'elle lui eut attaché sa boucle d'oreille. Il vola à la rencontre du monstre et le tumulte du combat retentit. Longtemps ils luttèrent ; mais, à la nuit tombante, le jeune homme trancha une tête du monstre. Il y passa ensuite une branche d'osier, monta sur son cheval noir et revint à son troupeau. La fille du roi retourna au palais avec la tête du monstre. Le général vint à sa rencontre, s'empara de la tête, et lui ordonna de dire que c'était lui qui l'avait coupée. « Quel autre que toi eût pu le faire ? » répondit-elle. Tous deux revinrent au palais du roi. Il y eut joie et réjouissance. Si le roi était plein d'espoir la première nuit, cette fois il était certain que le grand héros sauverait sa fille et couperait la troisième tête le lendemain,

Au matin, tous deux partirent encore. Le général se cacha comme les jours précédents. La fille du roi se rendit au bord du lac. Le héros au cheval noir parut et s'étendit près d'elle. Elle l'éveilla en lui attachant sa seconde boucle d'oreille. Il courut à la bête. Le tumulte du combat fut plus horrible encore que la veille ; mais néanmoins, après de grands efforts, il trancha la troisième tête. Il y passa un osier, et la princesse revint au palais avec la tête. Quand le général et la princesse arrivèrent, tout le monde fut joyeux, et le mariage de la fille du roi avec le général fut décidé pour le lendemain. Mais lorsque le prêtre vint, elle déclara qu'elle n'épouserait que celui qui enlèverait les têtes de la tige d'osier sans la couper « qui donc, pensait-elle, pourrait retirer ces têtes de la branche d'osier, si ce n'est celui qui les y a mises ? »

Le général essaya, mais en vain ; tous ceux qui étaient présents en firent autant, sans réussir davantage. Le roi demanda alors si quelque autre voulait tenter l'aventure. On répondit que le berger n'avait pas encore essayé. On alla

le querir et il ne mit qu'un moment à détacher les branches d'osier. « Attends un peu, jeune homme, dit la fille du roi; l'homme qui a coupé les têtes du monstre a aussi mon anneau et mes boucles d'oreille. » Le berger mít la main dans sa poche, et jeta ces objets sur le plancher. « Tu seras mon mari, » dit la princesse. Le roi ne fut pas satisfait quand il vit que c'était un berger qui allait épouser sa fille; cependant il ordonna de le revêtir d'autres habits. En entendant l'ordre du roi, la princesse s'écria que le berger possédait un costume plus beau que tous ceux qui étaient dans le palais. Aussitôt le berger revêtit les vêtements d'or du géant, et cette nuit même eut lieu le mariage.

Un jour les époux se promenaient sur le bord du lac, quand tout à coup un monstre plus terrible que le précédent emporta le jeune homme. La princesse resta l'œil fixé sur les flots, consternée et aveuglée par les larmes. Un vieux forgeron la rencontra et elle lui conta le malheur arrivé à son époux. Le forgeron lui conseilla d'apporter ses plus belles parures au lieu où le monstre avait enlevé son mari. Elle le fit. Le monstre dressa la tête et lui dit : « Tes bijoux sont beaux, princesse. — Plus beau est celui que tu m'as ravi, dit-elle. Laisse-moi voir mon mari et je t'abandonne toutes ces richesses. » Le monstre amena le jeune homme. « Rends-le-moi, s'écria-t-elle, et emporte tout ce que tu vois. » Le monstre y consentit et le jeta sain et sauf sur la rive.

Peu de temps après, les deux époux se promenaient au bord du lac, quand la même bête enleva la princesse. Toute la ville fut en deuil cette nuit. Le vieux forgeron le rencontra et lui dit qu'il n'y avait qu'un moyen de tuer le monstre. « Dans l'île du milieu du lac, dit-il, est une biche aux blanches pattes, aux jambes fines, à la course rapide; si tu l'attrapes, de son corps s'envolera un corbeau, et si tu attrapes le corbeau, il en sortira une truite; dans la bouche de la truite est un œuf, et dans cet œuf est l'âme du monstre. Si tu le brises, le monstre mourra. »

Or il n'était pas possible d'atteindre l'île; le monstre fai-

sait sombrer tous les bateaux qu'on lançait sur les flots. Le jeune homme franchit alors le lac d'un bond de son noir coursier, et, d'un bond aussi, s'élança le chien noir. Il aperçut la biche et lâcha après elle son chien ; mais quand le chien était d'un côté, la biche était de l'autre. « Ah! que n'ai-je le grand chien de la carcasse ! » A peine eut-il parlé, que le grand chien de la carcasse parut à ses côtés, et bientôt il s'empara de la biche. Aussitôt un corbeau en sortit et s'envola « Que n'ai-je le faucon gris ? » Et le faucon jeta sur la terre le corbeau. Alors sauta la truite. « Où es-tu, loutre ? » Et la loutre apporta la truite ; un œuf s'échappa de sa bouche ; aussitôt le jeune homme s'élança et mit son pied sur l'œuf. Alors le monstre poussa un mugissement et s'écria : « Ne brise pas cet œuf et je te donnerai tout ce que tu demanderas. — Rends-moi ma femme ! » En un clin d'œil elle fut près de lui. Il lui prit la main, laissa retomber son pied sur l'œuf et le monstre expira. Les deux époux s'en revinrent au palais, et il y eut fête et réjouissance cette nuit chez le roi.

Un jour, en se promenant, ils virent un petit château dans un bois près du lac. Le jeune homme demanda à sa femme qu'est-ce qui y demeurait. Elle lui répondit que personne n'approchait de ce château et qu'aucun de ceux qui y avaient été n'en était revenu. « Je ne veux plus qu'il en soit ainsi, dit-il; j'irai voir cette nuit qui est-ce qui l'habite. — N'y vas pas, dit-elle ; jamais homme n'en est revenu. — Advienne que pourra ! » dit-il, et il se dirigea vers le château. Arrivé à la porte, une petite vieille doucereuse lui dit : « Salut et bonne chance au fils du pêcheur ! je suis heureuse de te voir ; c'est un honneur pour cette demeure de recevoir un homme tel que toi. Entre le premier ; honneur aux braves ! et repose-toi. » Il n'eut pas plutôt passé devant la vieille qu'elle tira le glaive druidique, et le frappant à la tête par derrière, elle le tua.

Cette nuit, le palais du roi fut consterné de douleur ; et, au matin, il y eut des pleurs dans la cabane du pêcheur. L'arbre se dessécha, et le second fils, comprenant que son frère était mort, résolut de le venger. Il sella un cheval noir

et son chien noir le suivait (car les trois fils du pêcheur avaient chacun un cheval noir et un chien noir), et marchant sur les traces de son frère, il arriva au palais du roi. Il ressemblait tellement à son aîné que la fille du roi le prit d'abord pour son époux, puis elle lui dit comment était mort son frère. Il voulut aller au petit château de la sorcière, et il subit le même destin.

En voyant le second arbre se dessécher, le plus jeune fils du pêcheur sauta à cheval et son chien le suivit. Il arriva au palais du roi, où chacun le détourna d'aller chez la sorcière. Mais il n'écouta personne et ainsi il atteignit le château. « Salut ! fils de pêcheur, je suis heureuse de te voir ; entre et repose-toi. — Entre la première, sorcière, je n'aime pas les compliments en dehors des portes ; entre, et je t'écouterai. » La sorcière entra ; mais dès qu'elle eut le dos tourné, le jeune homme tira son épée et lui trancha la tête. Par malheur, l'épée s'échappa de sa main. Et vite la sorcière ramassa sa tête et la replaça sur son cou. Alors le chien sauta sur elle, et elle frappa le généreux animal d'une baguette magique, et le chien tomba. Le jeune homme suivit la sorcière, et, s'emparant du glaive druidique, il lui trancha la tête d'un seul coup. A ce moment, il vit étendus par terre les corps de ses deux frères. Il les toucha avec le glaive, aussitôt ils se relevèrent, et quel butin ! L'or, l'argent étaient à profusion dans le château de la sorcière. Les trois fils du pêcheur revinrent ensemble au palais du roi, et on leur fit fête. Le roi devenant vieux, on couronna l'aîné des fils du pêcheur ; les deux autres restèrent un an et un jour chez le roi, et s'en retournèrent ensuite chargés d'or, d'argent et de présents.

Et s'ils n'étaient pas morts depuis lors, ils seraient encore en vie (*e*) !

(*a*) Le début de ce récit rappelle l'histoire d'Iphigénie, celle de la fille de Jephté et le vœu d'Idoménée[1]. On le trouve dans plusieurs contes.

1. Les personnages de ces récits montrent toujours la même résignation. Le langage soumis

Je citerai entre autres :

FRANCE. — *Contes bas-bretons* de Luzel : le Fils du pêcheur et la Princesse Tournesol; l'Épervier et la Sirène; le Père qui vendit son fils au diable. — *Foyer breton* d'Ém. Souvestre : la Hutte du sabotier.

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : Lily et le Lion; le Roi de la montagne d'or. — *Contes* de Müllendorf : Gold Maria et Plume d'or.

PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : le Brigand Madey.

RUSSIE. — Recueil Ralston : le Roi des eaux et Vassilissa la Sage.

SUÈDE. — *Contes* de Cavallius (trad. Thorpe) : le Fils du roi et Messeria; le Fils du roi et la princesse Sigorra, et plusieurs versions de ce conte; le Prince Hatt sous la terre.

(*b*) Ce trait se rencontre dans les récits suivants :

FRANCE. — *Contes agenais* de Bladé : les Deux Jumeaux. (L'un des frères dit à l'autre : « Quand tu reviendras à la maison, tu frapperas cette croix de pierre avec ton épée. S'il en coule du sang, cela voudra dire qu'il m'est arrivé malheur ».) — Dans le vieux roman de Perceforêt, une rose, en perdant sa fraîcheur, révèle l'infidélité d'une amante.

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : les Enfants d'or. (Des lis doivent se flétrir s'il arrive malheur aux fils d'un pêcheur.)

RUSSIE. — Recueil Ralston : Maria Morewna. (Couvert d'argent qui se noircit.) — Ivan Cendrillon. (Le héros suspend ses gants à un arbre. Ses frères doivent venir à son secours, si du sang découle de ses gants.) — Koschéi l'Immortel. (Le prince Ivan verse du sang de son petit doigt dans un verre et dit : « Si ce sang devient noir, cela signifiera que je suis près de mourir. »)

INDE. — *Mille et une Nuits :* Histoire de deux sœurs jalouses de leur cadette. (Une prince donne à sa sœur un couteau et un chapelet; s'il meurt, le premier se couvrira de sang, et les grains du chapelet se colleront et cesseront de glisser dans sa main.) — *Kathasaritsagara* (Wilson's *Essays*). Histoire de Guhasena. (Siva donne à deux époux deux fleurs de lotus. Si la fleur se fane, l'époux trompé saura que l'autre est infidèle.)

PERSE. — Tûti Nameh (trad. Trébutien), conte III : Histoire d'un émir et de la femme d'un soldat : « Si le bouquet que je te donne se flétrit, c'est signe que je me serai rendue coupable de quelque faute ».

Enfin, dans la *Vie d'Élisabeth de Hongrie*, son époux en partant lui remet une bague dont la pierre doit se briser au moment de sa mort.

(*c*) Le héros essaie l'épée avec laquelle il doit vaincre dans les épreuves.

---

du jeune homme du conte de la Fille de la mer est conforme à celui que l'histoire attribue à Iphigénie et à la fille de Jephté. Racine fait dire à Iphigénie :

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
Quand vous commanderez, vous serez obéi. (Acte IV, scène IV.)

Cet épisode se retrouve dans la Vœlsungsaga. Le éros Sigurd va trouver le forgeron Regin et lui demande une épée si excellente qu'il n'y en eut jamais de meilleure. Deux fois Sigurd brise l'épée que Regin lui présente en la frappant sur l'enclume; mais à la troisième fois, l'enclume vole à son tour en éclats. C'était la fameuse épée Gram. Dans les *Niebelungen*, Sigurd devient Siegfrid, et l'épée Gram l'épée Balmung.

NORWÉGE. — *Contes* d'Abjorsen (trad. Dasent) : Grumble Grizzard. (Le héros fait forger des massues de plus en plus lourdes.)

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : le Jeune Géant. (Même trait.)

RUSSIE. — Recueil Ralston : Ivan Cendrillon. (Même trait.)

PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : Impérissable. (Même trait.)

Le forgeron de tous ces récits n'est autre que le fameux forgeron Vœlundr de l'Edda[1] qui, pareil au Dédale de la Fable, fabriquait des ailes pour voler dans les airs, des armes merveilleuses et des bijoux magnifiques. Vœlundr devient Véland dans la Vilkinga Saga, Wayland dans le poëme de Beowulf[2]. Dans un conte irlandais rapporté par Kennedy : *the Goban Saor* (le Franc Forgeron), on voit que le type de ce forgeron, à la fois architecte, mécanicien, charpentier, s'est conservé plus ou moins défiguré dans la tradition populaire.

(*d*) Le combat du berger avec le monstre du lac rappelle le mythe de Thésée et du Minotaure, la fable de Persée et d'Andromède, qui, sous la plume de l'Arioste, devient l'histoire de Roger et d'Angélique, le combat d'Hercule lorsqu'il délivre Hésione, fille de Laomédon, enfin la lutte d'Indra contre le serpent Vitra (*Rig-Veda*, I, 32). On trouve aussi des luttes de ce genre dans le conte bas-breton de Luzel : le Berger qui sauve une princesse d'un serpent, et dans Straparole (Nuit X, fable III).

(*e*) La terminaison la plus fréquente des contes d'origine âryenne est : « Ils s'épousèrent et vécurent heureux par la suite. » Nos vieux conteurs ajoutaient naïvement : « Et ils eurent beaucoup d'enfants. » Il est intéressant de remarquer que le conte gaélique se termine par cette phrase : « Et s'ils n'étaient pas morts, ils seraient encore en vie. » Cette sentence de la chanson de la Palisse[3] se retrouve non-seulement dans plusieurs contes gaéliques, mais aussi dans nombre de contes étrangers. Ainsi :

RUSSIE (recueil Ralston) : le Démon et le Forgeron ; — PAYS SLAVES : *Contes* de Chodzko : l'Enfant perdu. — Dans nombre de contes allemands, entre autres : *Contes* de Simrock (trad. Frank) : le Maître de tous les maîtres ; les Dons des animaux.

---

1. Voy. la dissertation sur Vœlundr le forgeron, par Depping et Fr. Michel.

2. Le poëme de Beowulf est reproduit dans *Illustration of the English Poetry* (1826, in-8°) par les frères Conybeare.

3. Un vieux noël satirique du seizième siècle, composé sur la bataille de Pavie, où périt le maréchal de la Palice et qui a donné naissance à la chanson populaire, disait :

Hélas, la Palice est mort,
Mort devant Pavie,
Hélas, s'il n'était pas mort,
Il serait encore en vie !

CONTE XII *Bis.*

LA FILLE DE LA MER (IIe VERSION — ABRÉGÉE).

Il y avait un pauvre vieux pêcheur de Skie qui s'appelait Duncan. Un jour qu'il était à la pêche, la Fille de la mer se dressa au bord de son bateau et lui proposa de lui donner une pêche abondante s'il voulait lui livrer son premier fils. Duncan répondit : « Cela m'est bien impossible, car je n'ai pas d'enfant. » Alors elle lui donna quelque chose et dit : « Voici pour ta femme, pour ta jument et pour ton chien. » Et il naquit en effet trois fils, trois poulains et trois petits chiens. L'aîné des fils se nommait Jain. Quand il eut dix-huit ans, il trouva un jour sa mère qui pleurait et elle lui apprit qu'il devrait être livré à la Mermaid. Alors il monta à cheval et s'éloigna. Sur sa route il rencontra la carcasse d'un vieux cheval que se disputaient un lion, un loup et un faucon. Jain partagea la carcasse entre les animaux. Pour le remercier, chacun d'eux lui dit : « Si tu as besoin de moi, je te permets d'emprunter ma forme, car en partageant entre nous cette carcasse, tu nous as délivrés d'un sort. »

Jain poursuivit son chemin et devint berger d'un roi. Il alla trouver un forgeron et lui commanda un bâton de fer. Le forgeron en fabriqua trois; les deux premiers se courbèrent, le troisième, malgré tous les efforts de Jain, ne fléchit pas. Jain mena paître ses vaches en un beau pâturage à l'herbe verdoyante, mais voilà qu'accourut un géant à sept têtes et à sept bosses, qui s'empara des six plus belles vaches du troupeau et s'enfuit en les tirant par la queue. Le berger prit alors la forme d'un lion et terrassa le géant, puis il accepta pour rançon une pouliche blanche qui parcourt les cieux et un vêtement blanc. Néanmoins il coupa les têtes de son ennemi. Le lendemain, arrive un second géant ayant le même nombre de têtes que celui de la veille. Il se sauve en emportant sur son dos huit vaches qu'il tenait par la queue. Le berger se

change en loup et le terrasse, puis il accepte pour rançon une pouliche rouge qui peut voler à travers les airs et un vêtement rouge. Il coupa ensuite les têtes du géant.

Le troisième jour arrive un géant plus grand que les premiers qui s'empare de neuf vaches. Le berger se métamorphose en faucon, le terrasse, le tue après en avoir reçu une pouliche verte qui sillonne les cieux et un vêtement vert.

Le quatrième jour enfin le berger voit venir une vieille femme. C'était l'épouse du dernier géant et la mère des deux premiers. Jain grimpe dans un arbre. « Descends que je te dévore, s'écria-t-elle, car tu as tué mon mari et mes deux fils. — Ouvre ta bouche, lui répond Jain, afin que je saute dedans! » La vieille ouvrit la bouche et le berger lui enfonça son bâton de fer dans la gorge et le bâton ressortit par la poitrine à un endroit où se trouvait un signe. Alors le berger descendit de l'arbre et exigea d'elle pour rançon un peigne d'argent et un bassin de jeunesse. Ensuite il tua la vieille et s'en revint chez lui.

La demeure du roi retentissait de plaintes. Un grand dragon était sorti de la mer et chaque fois qu'il venait, il fallait lui laisser une proie. Cette fois le tour de la fille du roi était arrivé. Le berger s'offrit pour combattre le dragon. Il revêtit le vêtement blanc et enfourcha la jument blanche. Puis quand vint le dragon, il coupa une de ses trois têtes. Le lendemain recommença le combat. Jain était vêtu de rouge et monté sur un cheval rouge. Il trancha la seconde tête du dragon. Le troisième jour enfin il mit à mort le dragon.

Jain et la princesse revinrent ensuite au palais du roi, et lorsque le berger se fut baigné dans le bassin de jeunesse, il devint le plus bel homme du monde entier. Il épousa ensuite la princesse.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble sur le rivage, la Fille de la mer apparut et entraîna Jain au fond de l'eau. Remplie de douleur la princesse alla consulter une magicienne qui lui enseigna ce qu'elle avait à faire.

Elle porta sa harpe sur le rivage et se mit à jouer. La Fille de la mer se dressa aussitôt au-dessus des flots pour

entendre la musique. Dès que la princesse l'aperçut, elle cessa de jouer. « Continue! » lui cria la Fille de mer; mais la princesse répondit : « Je ne ferai vibrer les cordes de cette harpe que si tu me montres mon mari. » Et la tête du jeune homme apparut au-dessus des vagues. La princesse joua de nouveau, puis s'arrêta. Alors la Fille de la mer lui fit voir son mari jusqu'à la ceinture. La princesse reprit sa harpe, puis s'arrêta encore. Alors la Fille de la mer pose le jeune homme sur sa main. Aussitôt celui-ci se change en un faucon, s'envole et s'abat sur le rivage. Pour se venger, la Fille de la mer enlève cette fois la princesse.

Jain alla aussitôt trouver la sorcière et elle lui apprit que l'âme de la Fille de la mer se trouvait dans un œuf; l'œuf était dans une oie, l'oie en un bélier, enfin le bélier dans un taureau qui paissait dans une vallée. Le prince appela à son aide les trois animaux qu'il avait obligés jadis, et grâce à eux il put s'emparer successivement du taureau, du bélier et de l'oie. Quant à l'œuf, il roula dans le lac; alors le faucon alla s'emparer des deux petits d'une loutre qui demeurait dans l'île. Afin de sauver ses petits, la loutre plongea dans le lac et rapporta l'œuf.

Dès que Jain eut l'œuf en sa possession, il le brisa sur les rochers et la Mermaid mourut. La princesse retourna auprès de son époux. Et dans la suite, ils vécurent heureux.

L'épisode de l'enlèvement des bœufs par la queue reproduit à la fois le mythe du géant Cacus lorsqu'il vole à Hercule les bœufs de Géryon, et celui d'Hermès enfant dérobant les bœufs d'Apollon, et les faisant marcher à reculons afin de cacher son larcin.

La Fille de la Mer ressemble sur plusieurs points aux contes suivants :

Allemagne. — *Contes* de Simrock : les Dons des animaux. — Grimm : les deux Frères; le Serpent noir; l'Ondine de l'étang; la Boule de cristal.

Norwége. — *Contes* d'Abjörsen (trad. Dasent) : Boots et les Bêtes; les Trois Princesses de Blancheterre, etc.

Italie. — Mais le parallèle le plus curieux des contes gaéliques est celui qu'il présente avec le conte de Fortunio (*Facétieuses nuits de Straparole*, voy. Nuit, fable iv). Fortunio s'en alla vagabond par le monde, et par aventure il se trouva en un bois où il rencontra trois animaux qui le

récompensèrent pour avoir partagé entre eux une carcasse de cerf. Les animaux reconnaissants lui dirent : « Frère, je te donne cette vertu que toutefois et quantes tu auras le désir de prendre notre forme, tu seras incontinent tranformé en elle, en reprenant, toutefois, toujours ta première forme quand bon te semblera ». Lorsque, dans la suite de l'histoire, Fortunio est enlevé par la sirène, la princesse, épouse de Fortunio, au lieu de jouer de sa harpe, donne successivement à la sirène trois pommes merveilleuses moyennant quoi elle obtient de voir son mari jusqu'à l'estomac, puis jusqu'aux genoux, enfin tout entier. Dès que Fortunio se voit hors de l'eau et assis sur ledos de la sirène, il se change en aigle, prend sa volée et va rejoindre sa femme. — Voy. aussi Gubernatis, Novelline nº 23. (Récit semblable.)

Aide donnée par les animaux aux héros des contes. — Le conte : la Fille de la Mer et le précédent, celui du jeune roi d'Easaidh, nous montrent des animaux venant au secours des héros du conte. Les rapports des animaux avec l'homme, dans tous les contes mythiques d'origine âryenne, sont empreints d'une douceur remarquable. On y devine la croyance que l'âme humaine vit indifféremment sous la figure des animaux ou dans un corps humain. Le développement de cette idée a engendré cette commisération qui, dans les religions brahmanique et bouddhique, est poussée jusqu'au sacrifice. « Un jour, Indra, sous la figure d'un vieillard, vint demander l'hospitalité à Bouddha. Le saint, n'ayant rien à donner au dieu, prend la forme d'un lièvre et s'immole lui-même pour nourrir Indra. » Le *Pantchatantra* (trad. Lancereau, p. 288) conte qu'un oiseleur vint, un jour, demander le vivre et le couvert à un pigeon. Le pauvre animal ne pouvant donner de nourriture à son hôte, entra joyeusement dans le brasier et se fit rôtir pour l'oiseleur. Stanislas Julien a traduit un apologue chinois intitulé : le Bouddha et les Œufs d'oiseau (*Avadanas*, fable LXXXV), où nous trouvons un trait de mansuétude analogue. Dans le *Mahabahrata* (trad. Foucaux, p. 231), la légende célèbre du Pigeon et du Faucon nous présente un exemple saillant de la doctrine du sacrifice de soi-même pour le bien d'autrui. « Un pigeon poursuivi par un faucon se réfugia sur l'épaule d'un roi. Le faucon réclama sa proie, mais le roi, pour sauver le malheureux volatile, offre sa propre chair mise dans une balance et, sans hésiter, se coupe un morceau de la cuisse. Or, le pigeon l'emportait toujours. Le roi ayant de nouveau coupé sa chair la donnait incessamment, et comme elle n'arrivait pas à égaler en poids celle du pigeon, il monta tout décharné lui-même dans la balance. » En Perse, le Tûti Nameh nous fournit un épisode semblable : un héros donne un morceau de sa chair à un serpent, pour lui tenir lieu d'une grenouille qu'il allait dévorer. — Nos contes d'Europe ne vont pas si loin dans les relations bienveillantes qu'ils établissent entre les hommes et les animaux. Voici quelques contes où l'on rencontre des services rendus par les héros à des animaux en échange

desquels ils obtiennent d'être aidés par eux dans les tâches qu'ils ont à accomplir. (Voy. aussi les notes du conte XIII.)

FRANCE. — *Contes bretons* de Luzel : le Corps sans âme; — Trégont à Paris ; — Princesse de Tréménézaour.

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : la Reine des abeilles ; — les Deux Compagnons en tournée, etc.

RUSSIE. — Recueil Ralston : Maria Morewna ; — Koschéi l'Immortel et autres.

PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : la Vierge aux cheveux d'or; — le Tapis volant ; — l'esprit des Steppes ; — Ohnivak, etc.

ITALIE. — Straparole : Histoire de Livoretto, puis dans la troisième Nuit, fable I : Services rendus par un thon qui, en retour, fait prendre du poisson; — Troisième Nuit, fable IV ; — Cinquième Nuit, fable V.

INDE. — *Contes du Deccan* : une drôle d'histoire et d'autres.

CONTE XIII

LA BATAILLE DES OISEAUX[1]

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Il y avait une fois bataille entre les animaux de la terre et les oiseaux de l'air.

Le fils du roi de Tethertown dit à son père : « J'irai voir le combat, et te ramènerai l'animal qui sera cette année le souverain de tous les autres. » Quand il arriva au champ de bataille, le combat était près de finir; seuls, deux animaux luttaient encore : un corbeau noir et un serpent; la victoire semblait pencher en faveur du serpent. — Prenant parti pour le corbeau, le prince tira son épée et d'un coup trancha la tête du serpent. Le corbeau reprit haleine et dit : « Tu as été bon pour moi; pour te remercier, je te montrerai une belle vue. Monte sur mes ailes. » Le fils du roi monta sur le corbeau et il découvrit d'un coup d'œil sept bens (collines), sept glens (vallées) et sept montagnes couvertes de bruyères.

« Maintenant, dit le corbeau, cette demeure que tu aperçois au loin est la maison de ma sœur; tu y seras le bienvenu. Si elle te demande : « Étais-tu à la bataille des oiseaux ? » tu lui diras : « J'y étais. » Et si elle ajoute : « As-tu vu le corbeau? » tu lui diras « : Je l'ai vu. » Tu me retrouveras d'ailleurs ici demain matin. » Le fils du roi reçut chez la sœur du corbeau une cordiale hospitalité : viandes de toutes espèces, boissons à profusion, eau chaude pour ses pieds et doux lit pour ses membres.

Le lendemain, le corbeau fit voir au prince le même spectacle que la veille. Au loin on découvrait une cabane, mais,

1. J'ai fait quelques légères abréviations en traduisant, mais sans aucune importance pour le récit.

quoique éloignée, ils l'atteignirent vite. Le prince y reçut un accueil semblable à celui de la veille : abondance de viandes et de boissons, eau chaude pour ses pieds, doux lit pour ses membres. Et le jour suivant il fut traité de même.

Quand, le troisième jour, au lever du soleil, il revint au rendez-vous des journées précédentes, le corbeau ne se présenta pas à ses regards, mais un jeune homme le plus beau du monde et qui dans sa main portait un paquet. Le fils du roi lui demanda : « N'avez-vous pas rencontré par ici un grand corbeau noir ? » Le jeune homme lui répondit : « Tu ne verras plus le corbeau, car le corbeau, c'est moi ; un charme avait été jeté sur moi ; tu l'as détruit en venant à mon secours. Prends ce paquet pour ta récompense. Maintenant, ajouta le jeune homme, tu peux retourner chez ton père ; mes sœurs te donneront l'hospitalité chacune pendant une nuit ; souviens-toi seulement de ne défaire le paquet que voici que lorsque tu seras arrivé à l'endroit où tu souhaites le plus d'habiter. »

Le fils du roi tourna alors le dos au jeune homme, et sa figure vers la demeure de son père ; il logea chez les sœurs du corbeau comme il avait fait auparavant. En approchant de la demeure de son père, il eut à traverser un bois. Le paquet lui semblait plus lourd à porter et il eut la tentation de regarder ce qu'il contenait.

Quel fut son étonnement en ouvrant le paquet ! En un clin d'œil, lui apparut au milieu d'une place immense un grand château entouré d'un verger où croissaient toutes sortes de plantes et de fruits. Le prince resta saisi de surprise et de regret. Comment faire rentrer dans le paquet les belles choses qui y étaient enfermées ? Hélas ! son bonheur eût été complet s'il l'eût ouvert dans la jolie petite vallée verdoyante qui faisait face à la demeure de son père. Tout à coup, il aperçut un grand géant qui venait à lui.

— Mauvaise est la place où tu as bâti ta demeure, dit le géant.

— Ce n'est pas ici, il est vrai, que je l'eusse souhaitée ; ma méprise a été grande ! répondit le fils du roi.

— Que me donnerais-tu si je faisaïs rentrer dans le paquet chateau et verger tout à la fois?

— Quelle récompense demandes-tu? dit le fils du roi.

— Tu me donneras ton premier fils quand il aura sept ans, dit le géant.

— Si j'ai jamais un fils, je te le donnerai, reprit le fils du roi.

En un clin d'œil, le géant mit dans le paquet : jardin, verger et château. « Maintenant, dit le géant, suis ta route, comme moi la mienne; mais souviens-toi de ta promesse, et, si tu l'oublies, je saurai te la rappeler. »

Le fils du roi continua son voyage, et quelques jours après il atteignit le bois qu'il aimait. Il défit le paquet et le même château lui apparut. Et quand il en ouvrit la porte, il aperçut la plus belle fille sur laquelle ses yeux se fussent jamais arrêtés. « Avance, fils de roi, dit la jolie fille, tout est prêt si tu veux m'épouser cette nuit. — Tu combles ainsi mes vœux », répondit le fils du roi; et cette nuit même les noces furent célébrées.

Sept ans et un jour s'écoulèrent; le prince n'avait jamais révélé à sa femme la promesse que jadis il avait faite au géant. Soudain, à la porte du château se présenta le géant; force fut au prince de se souvenir de son serment. — La reine lui dit :

— Laisse-moi faire, je réponds de tout.

— Livre-moi ton fils, cria le géant; rappelle-toi ta promesse.

— Attends un peu, répondit le roi; mon fils va venir; sa mère dispose tout pour son départ.

Pendant ce temps, la reine fit revêtir au fils du cuisinier les habits de son propre enfant et le conduisit par la main au géant. Le géant s'éloigna, mais à quelque distance, il mit une baguette dans la main du petit garçon, puis il lui demanda : « Si ton père tenait cette baguette, qu'en ferait-il? » L'enfant répondit : « Si mon père tenait cette baguette, il battrait les chiens et les chats qui s'approcheraient du dîner du roi. »

— Tu es le fils du cuisinier, dit le géant; » et le saisissant par ses deux petits pieds, il le brisa contre une pierre.

Le géant revint au château, plein de rage et de fureur, et s'écria que si on ne lui remettait pas le fils du roi, la plus haute pierre du château en deviendrait la plus basse.

La reine dit au roi : « Tentons encore une épreuve; le fils du sommelier est du même âge que notre fils. » Elle habilla donc le fils du sommelier et le conduisit au géant par la main. Au bout de quelques pas, le géant lui donna une baguette. « Si ton père tenait ce bâton, qu'en ferait-il? — Il éloignerait les chiens et les chats qui voudraient s'approcher des bouteilles et des verres du roi. — Tu es le fils du sommelier, » dit le géant, et il brisa la tête de l'enfant. Le géant revint sur ses pas, plein de fureur et de colère. La terre tremblait sous ses pas, ainsi que le château et ce qui s'y trouvait. « Livre-moi ton fils, ou dans un instant la plus haute pierre de ta demeure en sera la plus basse. » — C'est ainsi que le fils du roi fut livré au géant.

Le géant l'emmena chez lui et l'éleva comme son fils. Un jour que le géant était sorti, le jeune homme entendit de doux chants qui semblaient descendre du grenier du palais. Il leva les yeux et aperçut la plus jolie personne qu'il eût jamais vue. Elle lui fit signe de s'approcher, et elle lui dit : « Aujourd'hui, vous ne sauriez rester plus longtemps près de moi; mais, revenez demain à l'heure de midi. »

Le jeune homme n'eut garde d'oublier son rendez-vous. La fille du géant le rejoignit aussitôt, et elle lui dit : « Demain, dites à mon père que vous seriez heureux de prendre une de ses filles pour épouse et que votre choix s'est fixé sur moi. Mon père veut me marier au fils du roi de la Cité Verte, mais je ne puis le souffrir. »

Le lendemain, le géant amena ses trois filles et dit : « Fils du roi de Tethertown, tu n'auras pas à regretter les années passées dans ma demeure. Je te donne pour femme celle que tu voudras de mes deux filles aînées; et quand tes noces seront célébrées, tu pourras retourner chez ton père. — Je te prends au mot, dit le prince, mais c'est la plus jeune que je choisis. »

Le géant fut saisi de colère et répondit : « Je ne t'accorderai sa main que si tu accomplis les trois tâches que je t'imposerai. — Lesquelles? » dit le prince. Le géant le mena à l'étable. « La fiente de cent bestiaux est amoncelée ici depuis sept ans. Je pars aujourd'hui; si cette étable n'est pas propre à ce point qu'une pomme d'or puisse y rouler d'un bout à l'autre, non-seulement tu n'auras pas ma fille, mais cette nuit même, je me désaltérerai avec ton sang! »

Le prince commença à nettoyer l'étable; mais autant vouloir vider l'Océan! Dans l'après-midi, la sueur tombait de son front dans ses yeux, quand la jeune fille du géant vint le trouver et lui dit : « Tu souffres bien, fils de roi! — Oh! oui, répondit-il. — Eh bien, dit-elle, oublie ta fatigue et abandonne ta tâche. — Volontiers, dit-il, car je suis résigné à la mort. » Il s'assit près d'elle, et sa fatigue était si grande qu'il tomba endormi. A son réveil, sa fiancée n'était plus près de lui; mais l'étable était si propre qu'une pomme d'or eût pu y rouler d'un bout à l'autre.

Le géant arriva en criant : « As-tu nettoyé l'étable? — Oui, répondit le prince. — Quelqu'un l'a nettoyée pour toi, » dit le géant. Le prince repartit : « Ce n'est pas toi en tous cas. — Eh bien, dit le géant, puisque tu as été si preste aujourd'hui, je veux que demain tu recouvres l'étable avec des dos d'oiseaux n'ayant pas plus de deux plumes de même couleur. » Avant le jour le prince était sur pied. Il prit son arc et son carquois pour tuer les oiseaux. Il courut aux marais; mais les oiseaux n'étaient pas aisés à prendre. Il les poursuivit jusqu'à ce que la sueur l'aveugla. Vers midi, arriva la fille du géant. « Tu succombes de fatigue, prince, dit-elle. — Hélas! répondit-il, je n'ai encore tué que deux oiseaux noirs et tous deux d'une seule couleur. — Va t'étendre sur ce petit coteau, lui dit sa fiancée. — Volontiers, dit le prince, espérant qu'elle l'aiderait encore »; et il tomba endormi.

A son réveil, sa fiancée était partie. Il retourna à la maison et vit l'étable couverte de plumes. Quand le géant revint, il s'écria : « As-tu couvert l'étable? — Oui, dit le prince. — Quelqu'un t'a rendu ce service? dit le géant.

En tous cas, ce n'est pas toi, répondit le fils du roi. — C'est bon, tout n'est pas fini, dit le géant. Tu vois ce sapin près du lac; au sommet il y a un nid qui contient cinq œufs de pie, je les veux pour mon premier repas ; aie soin surtout qu'aucun ne soit fêlé ni brisé. » Le prince se leva de bonne heure et se dirigea vers le sapin; l'ascension n'y était pas aisée. L'arbre n'avait pas son pareil dans tout le bois. Du sol à la première branche, on comptait cinq cents pieds. Le prince faisait de vains efforts pour s'élever. Sa fiancée vint lui porter secours. « Tu perds la peau de tes mains et de tes pieds, dit-elle. — Ah! dit-il, aussitôt monté je redescends. » Alors elle enfonça ses doigts les uns après les autres dans le sapin et de la sorte elle fit une échelle qui permit au prince d'atteindre le nid de la pie. Il touchait enfin le sommet de l'arbre quand sa fiancée lui cria : « Hâte-toi de redescendre avec tes œufs, car la respiration de mon père me brûle le dos. » Dans sa hâte, elle laissa son petit doigt planté dans le sapin. « Maintenant, dit-elle, retourne vite à la maison avec les œufs, et demande à m'épouser cette nuit. Je te préviens que mes sœurs et moi nous sommes vêtues de même et que notre ressemblance est complète; mais quand mon père te dira : « Fils de roi, désigne ta femme! » tu me reconnaîtras à ce que ma main est privée de son petit doigt. » Le prince donna donc les œufs au géant : « C'est bon, dit le géant, va tout préparer pour ton mariage. »

Il y eut une noce; mais une noce! Les géants, les seigneurs et le fils du roi de la Cité Verte avaient été conviés à la fête. Le prince fut marié et la noce commença, et quelle danse! La maison du géant en tremblait de la cave au grenier. Quand l'heure de se retirer fut arrivée, le géant dit au prince : Il est temps de prendre du repos. Reconnais ta fiancée parmi mes filles et emmène-la. » La fiancée du prince leva la main, à laquelle manquait le petit doigt et le prince l'attira à lui.

« Bien choisi, dit le géant, mais peut-être nous retrouverons-nous une autre fois. »

Les deux époux se retirèrent. « Cher ami, dit la fiancée, ne t'endors pas, ou tu es mort. Fuyons vite, vite, car sinon mon père te tuera. »

Ils se dirigèrent vers l'écurie et ils s'élancèrent sur le dos d'une pouliche gris bleu. « Attends un peu, dit-elle, je veux avant de partir jouer un tour au vieux héros. » En disant ces mots, elle coupa une pomme en neuf morceaux; elle en mit deux à la tête du lit, deux au pied, deux à la porte de la cuisine, deux à la grande porte et le dernier morceau en dehors de la maison.

Le géant s'éveilla et cria : « Dormez-vous? — Pas encore, dit le quartier de pomme qui était à la tête du lit. » Et au bout d'un instant il appela de nouveau: « Pas encore! » dit la pomme au pied du lit. Il appela derechef. « Pas encore! » répondit la pomme à porte de la cuisine. Le géant appela encore. Le quartier de pomme qui était à la grande porte répondit à son tour. Le géant s'écria : « Vous êtes loin d'ici je comprends tout! — Pas encore! » dit la pomme qui était en dehors. « Vous fuyez! » s'écria le géant; et, s'élançant vers le lit des deux époux, il le trouva froid et vide.

« C'est un [tour de ma fille, » dit le géant, et il courut après les fuyards. A la pointe du jour, la fille du géant s'écria que la respiration de son père lui brûlait le dos. « Mets vite ta main, dit-elle au prince, dans l'oreille de la pouliche grise, et jette derrière toi ce que tu trouveras. — C'est une pointe d'épine, dit-il. — Jette-la derrière toi, » dit-elle.

Aussitôt s'éleva un bois d'épines noires long de vingt milles et si épais qu'une belette eût pu à peine s'y glisser. Le géant arriva tête baissée et déchira aux épines sa tête et son cou.

« C'est encore un tour de ma fille, dit le géant; mais si j'avais ma hache et mon couteau, je ne serais pas long à me frayer un chemin. » Il retourna chercher sa hache et son couteau, et revint aussitôt. Puis il joua de la hache. Bientôt un chemin s'ouvrit à travers l'épine noire.

« Laissons là, dit-il ma hache et mon couteau jusqu'au retour. — Si tu les laisses, dit un corbeau perché sur un arbre, nous te les volerons. — Vous le feriez, dit le géant, mais je les remporte à la maison. » Il revint sur ses pas

et laissa ses outils chez lui. Au chaud du jour, la fille du géant sentit le souffle de son père qui lui brûlait le dos. « Mets ton doigt dans l'oreille du cheval et jette derrière toi ce que tu y trouveras. » Le prince y prit un éclat de pierre grise, et, en un clin d'œil, un grand rocher de vingt milles en hauteur et en largeur se dressa derrière eux. Le géant arriva, mais le rocher l'arrêta.

« Les ruses de ma fille sont les choses les plus difficiles à déjouer que j'aie jamais connues, dit-il. Mais si j'avais mon levier et ma puissante pioche, je ne serais pas long à me faire un chemin. » Il alla chercher ses outils et il fendit les rochers. Bientôt il s'ouvrit une route. « Je vais laisser là mes instruments, et je ne retournerai plus chez moi comme avant. — Si tu les laisses là, dit le corbeau, nous les volerons. — Fais comme tu voudras, je n'ai pas le temps de rentrer chez moi. » — Près de ralentir sa surveillance, la fille du géant s'écria qu'elle sentait le souffle de son père lui brûler le dos. « Prince, cherche dans l'oreille du cheval; sinon nous sommes perdus. » Le prince trouva cette fois une goutte d'eau dans l'oreille du coursier. Et quand il l'eut jetée derrière lui, un lac d'eau froide de vingt milles de long et de large s'étendit derrière eux.

Le géant arriva, mais lancé comme il l'était, il tomba au milieu du lac, s'enfonça et ne reparut plus.

Le lendemain, les jeunes gens se trouvaient en vue de la maison du roi : « Maintenant, dit-elle, mon père est noyé, et il ne nous gênera plus; avant d'aller plus loin, va en avant et annonce à ton père que tu m'aimes; mais aie soin que ni homme ni créature ne t'embrasse, sinon tu m'oublieras. » Tous ceux qui rencontraient le prince lui souhaitaient bienvenue et bonheur, et il pria son père et sa mère de ne pas l'embrasser; mais par malheur une vieille levrette le reconnut et lui sauta à la figure en le léchant. De ce moment, le prince oublia sa fiancée.

La fille du géant resta assise au bord d'un puits, attendant le prince qui ne revenait pas. A la chute de la nuit, elle grimpa dans un chêne qui s'élevait près du puits et dormit sur la fourche de l'arbre jusqu'au lendemain.

Or, près du puits, demeurait un cordonnier; vers midi, ayant eu soif, il pria sa femme d'aller lui tirer de l'eau. Quand la femme du cordonnier fut au puits et qu'elle pencha la tête pour se regarder, elle aperçut l'image de celle qui était dans l'arbre, et crut que c'était son visage qui se reflétait dans l'eau. Jamais jusqu'à ce jour elle ne s'était vue si belle; elle jeta loin d'elle le pot qu'elle tenait à la main, et il se brisa, et elle revint chez son mari sans vase et sans eau.

« Où est l'eau que je t'ai demandée, femme? » dit le cordonnier. « Vieux lourdaud dégoûtant et disgracieux, il y a bien trop longtemps que je t'apporte ton eau et ton bois. — Femme, tu deviens folle! Toi, ma fille, va vite chercher à boire à ton père. » La fille partit, et la même aventure lui advint : jamais elle ne s'était vue si aimable, et elle revint chez son père les mains vides. Le pauvre cordonnier pensa que leurs cerveaux se détraquaient, et il alla au puits. Il vit l'ombre de la princesse qui se réfléchissait dans l'eau; alors il leva les yeux, et aperçut dans l'arbre la plus belle femme qu'il eût jamais vue. « Ton siége est bien ondulant, mais ta figure est belle, dit le cordonnier; descends, car ta présence peut m'être utile dans ma demeure. » Le cordonnier comprit que c'était l'ombre de cette femme qui avait rendu folles sa femme et sa fille; il l'emmena chez lui en la priant de pardonner à sa chétive demeure, mais de considérer comme à elle tout ce qui s'y trouvait.

Un jour ou deux après cette aventure, une société de jeunes gens vint chez le cordonnier commander des souliers pour la noce du prince qui était revenu et qui allait se marier. Les jeunes gens aperçurent la fille du géant et admirèrent sa beauté. « Tu as une jolie fille, dirent-ils au cordonnier. — Elle est jolie, certes, mais elle n'est pas ma fille. — Par saint Cloud, dit l'un d'eux, je donnerais cent livres pour l'épouser. » Les deux autres tinrent le même propos. Le pauvre cordonnier répondit que cela ne le regardait pas. « Bah! dirent-ils, porte-lui notre proposition aujourd'hui, et rends-nous réponse demain. » Quand les jeunes gens furent partis,

elle demanda au cordonnier : « Que disaient-ils donc de moi? » Le cordonnier lui répéta leurs paroles. « Va les trouver, dit-elle, j'épouserai l'un d'eux ; mais qu'il apporte sa bourse avec lui. » Le cordonnier courut après les jeunes gens et s'acquitta de son message. Le jeune homme revint sur ses pas et il donna au cordonnier cent livres en cadeau de noces. Le jeune homme et la jeune fille se retirèrent dans leur chambre ; mais dès qu'elle fut couchée, elle dit au jeune homme : « Donnez-moi donc à boire dans ce grand verre qui est là sur la planche au bout de la chambre. »

Le jeune homme obéit, mais une fois qu'il eut touché le verre, il resta fixé au sol et ses doigts restèrent collés au grand verre toute la nuit. « Eh ! mon garçon, dit-elle, pourquoi ne viens-tu pas te coucher? » Mais celui-ci ne put faire un mouvement jusqu'à ce que le jour parut. Lorsque le matin le cordonnier vint à la porte de la chambre, elle lui dit : « Faites sortir ce lourdaud. » L'amoureux s'en revint chez lui, mais se garda bien de raconter aux autres son aventure.

Le second jeune homme vint à son tour ; et quand elle fut couchée, elle lui dit : «Va regarder si le loquet est sur la porte.» Le loquet s'attacha à la main de l'amoureux, et, malgré ses efforts, il ne put bouger de toute la nuit. Il ne s'en détacha que lorsque le jour se leva. Il s'en retourna honteux et confus, se gardant bien de rien dire à son ami de sa mésaventure. La troisième nuit, celui-ci vint à son tour. Il éprouva le même sort. Un de ses pieds resta fixé au plancher et il lui fut impossible de faire un pas la nuit durant ; le matin seulement il détacha son pied et s'en fut sans regarder derrière lui. « Maintenant, dit la jeune femme au cordonnier, garde cet or, je n'en ai que faire ; il te sera utile, et j'en serai enchantée à cause de ta bonté pour moi. »

Le cordonnier avait terminé les souliers qui lui avaient été commandés, et comme le mariage du prince devait se célébrer le jour même, il se disposait à porter au château les souliers des jeunes époux quand la fille du géant lui dit :

— J'aimerais à voir le fils du roi avant qu'il se marie.

— Viens avec moi, dit le cordonnier, je connais les domestiques, et tu pourras regarder à loisir le fils du roi et toute la société.

Et quand les fiancés virent cette jolie femme, ils la menèrent à la chambre nuptiale et lui versèrent un verre de vin. Au moment de le boire, une flamme s'échappa du verre, et l'on vit s'envoler un pigeon d'or et un pigeon d'argent.

Ceux-ci volaient çà et là, quand trois grains d'orge tombèrent sur le plancher. Le pigeon d'argent s'élança et les avala. Alors, le pigeon d'or lui dit : « Si tu te souvenais que pour toi j'ai nettoyé l'étable, tu partagerais avec moi. » Trois grains d'orge tombèrent encore sur le plancher, et le pigeon d'argent s'élança sur eux et les avala. « Si tu avais souvenir que j'ai recouvert l'étable, tu ne les mangerais pas sans m'en donner ma part. » Trois grains tombèrent encore et le pigeon d'argent les mangea aussi. « Si tu t'étais souvenu que je t'ai donné le nid de la pie, tu ne les aurais pas mangés sans m'en donner ma part. J'ai perdu mon petit doigt à cette occasion et il me manque encore. »

Le fils du roi se ressouvint et reconnut sa femme. Il s'élança et la baisa de la main à la bouche.

Et quand vint le prêtre, ils furent mariés une seconde fois.

Et c'est là que je les ai laissés.

M. Campbell donne plusieurs versions de ce conte[1].

Dans l'une d'elles, la fille du géant fait présent à son fiancé d'une pomme d'or en lui disant de la mettre sous le sabot du cheval. Le cheval écrase la pomme et le géant meurt, car son âme était dans la pomme.

Dans une autre variante, le récit s'ouvre sur la querelle entre un roitelet et une souris au milieu d'une grange, au sujet d'un grain de gruau que la souris veut manger. Le roitelet amène ses douze oisillons, la souris ses petits. La souris avance fièrement la patte, le roitelet la lui brise avec son fléau. Les animaux de l'air et de la plaine se mêlent au combat, et quand il est terminé, il ne reste plus de vivant qu'un corbeau

1. Il s'en trouve aussi une version dans Kennedy : le Géant et ses Serviteurs royaux.

et un serpent. Dans la suite du conte, lorsque le prince doit nettoyer l'étable, sa fiancée ordonne aux filles de faire elles-mêmes la besogne.

Tâches ou travaux à accomplir. — Les héros de contes ou de romans mythiques ont partout des tâches à accomplir, et presque toujours au nombre de trois. La nature des tâches est très-variable; souvent c'est un pont ou un palais à construire; d'autres fois ce sont des tas de grains à trier, ou des étables à nettoyer. Dans les Fables grecque et hindoue, Hercule et Indra comptent au nombre de leurs travaux le merveilleux nettoyage d'écuries[1]. Apulée, dans l'épisode de l'Amour et Psyché, nous montre Vénus imposant à son fils plusieurs épreuves, entre autres celle de trier en un jour toutes sortes de graines. Voici quelques parallèles dans les contes de divers pays pour montrer l'universalité des épisodes de cette nature :

France. — *Contes bretons* de Luzel : Princesse de Tronkolaine; — L'Epervier et la Sirène (triage de grains).

Italie. — Histoire toscane citée par Gubernatis, vol. II, p. 45 (triage de grains). Voy. aussi Gubernatis, Novelline : Florindo n° 6.

Allemagne. — Grimm : Princesse au dôme d'or;

Danemark. — *Contes* de Carit Etlar (trad. Thorpe) : les Exploits de Svend (triage de grains).

Suède. — (Recueil de Thorpe) : le Fils du roi de Messeria, etc.

Norwége. — Abjörsen (trad. Dasent) : Master Maid (étable nettoyée).

Russie. — (Recueil Ralston) : le Roi des eaux et Vasilissa la Sage. (Ce conte ressemble d'une manière frappante à la Bataille des oiseaux; on y trouve l'aventure du géant qui fait rentrer dans le paquet du prince le château et le verger, à condition que celui-ci lui donnera son fils. La fin du récit est également semblable.)

L'épisode du prince qui jette derrière lui des objets qui se changent en montagne, en forêt, en lac, etc., est un trait excessivement répandu. Voici quelques parallèles :

Allemagne. — *Contes* de Müllenhoff (traduction Thorpe) : le Vigoureux Frank. (Le héros jette son fouet derrière lui, une haie touffue apparaît; puis il jette sa valise, qui devient une montagne, enfin la housse de son cheval, qui se change en lac.)

Norwége. — *Contes* d'Abjörsen (traduction Thorpe) : le Fils de la veuve. (Le héros jette en fuyant son fouet d'épine; aussitôt s'élève un bois épais. Poursuivi de nouveau, il jette une grande pierre, qui devient une montagne; enfin une bouteille d'eau, et un grand lac apparaît.)

Russie. — (Recueil Ralston) : la Baba Yaga; — la Sorcière et la Sœur du soleil. (Mêmes épisodes.)

Pays slaves. — (Recueil Chodzko) : Impérissable. (Épisodes semblables.)

---

1. Voy. sur ce mythe : Cox, IIe vol. p. 49.

ITALIE. — *Pentamerone* de Basile. (Petrosinella jette trois noix derrière elle.)

INDE. — *Contes du Deccan* : le Triomphe de la vérité. (Guzra Bai, étant poursuivi par une Racksha, fait naître successivement une montagne et une grande rivière.)— *Kathasaritsagara :* Histoire du prince Vadharmana. (Le prince jette une poignée de terre derrière lui, une montagne se dresse; il verse de l'eau, et une rivière coule entre lui et le monstre qui le poursuit; il allume des broussailles, et un incendie immense le sépare du Racksha.)

L'anecdote si gaie des jeunes gens qui ne peuvent se détacher qu'au jour des objets qu'ils saisissent appartient à un cycle qui comprend tous les peuples indo-européens.

Mythologie grecque. — Vulcain possédait une chaise dont on ne pouvait se lever.

Mythologie scandinave. — Lokis se trouve suspendu à un aigle géant et est incapable de s'en détacher.

NORWÉGE.— *Contes* d'Abjörsen (traduction Thorpe) : le Maître forgeron. (C'est la version norwégienne de la légende flamande du Poirier de Misère.)

ANGLETERRE. — Un vieux poëme anglais : *le Pot de chambre*[1], développe une histoire d'une gauloiserie fort réjouissante que le titre du sujet suffit à expliquer. — Plusieurs récits du présent livre. (Voy. la Veuve et ses Trois Filles.)

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : l'Oie d'or (les enfants qui y portent la main ne peuvent s'en détacher); — la Gardeuse d'oies près de la fontaine. — *Contes* de Bechstein : le Forgeron de Juterbock. (L'histoire est la même que celle de la légende flamande du Poirier de Misère, que Ch. Deulin a si spirituellement racontée dans ses *Contes d'un buveur de bière.*) — *Contes* de Müllenhoff (traduction Thorpe) : Gold Maria et Plume d'or. (Un homme reste toute la nuit la main sur une serrure; une autre nuit, le frère du premier, reste pendu à la sonnette; le troisième frère ne peut détacher sa main de la corde qui tient un veau.)

ITALIE. — Straparole, Cinquième Nuit, fable II, raconte l'incident fort comique d'une poupée qui se cramponne au dos d'un roi et ne lâche prise que quelques jours après.

INDE. — Aladin, ou la Lampe merveilleuse. (Le génie de la Lampe fait passer au rival d'Aladin sa nuit de noces en un privé dont il ne peut sortir.)

Femme reconnue au milieu d'autres semblables. (Voy. pour ce mythe conte des Escaliers du géant Mac-Mahon, IIIe partie.)

---

1. Il se trouve réimprimé dans Carrew Hazlitt (*Early Popular Poetry*).

CONTE XIV

—

LES TROIS FILLES DU ROI DE LOCHLIN

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Il était une fois un roi de Lochlin qui avait trois filles. Étant sorties un jour pour se promener, elles rencontrèrent trois géants qui les enlevèrent, et on ne sut ce qu'elles étaient devenues. Alors le roi envoya chercher le devin et lui demanda s'il pouvait lui apprendre où étaient ses filles. Le devin répondit que trois géants les avaient entraînées dans les entrailles de la terre et qu'il fallait équiper un vaisseau qui pût voyager et sur terre et sur mer. Le roi proclama alors que celui qui construirait un vaisseau aussi merveilleux aurait la main de l'aînée de ses filles. Or une veuve avait trois fils et l'aîné lui dit : « Mère, cuisez un gâteau et faites rôtir un coq ; je vais aller couper du bois et construire le vaisseau avec lequel j'irai à la recherche des filles du roi. » La mère lui répondit : « Que préfères-tu, mon fils : un grand gâteau avec ma malédiction ou un petit avec ma bénédiction ? — Donne-moi, dit-il, un grand gâteau ; il diminuera bien assez vite avant que j'aie construit le vaisseau. » Puis il prit son gâteau et partit. Il arriva près d'un grand bois, sur le bord d'une rivière et s'assit sur la rive pour manger son gâteau. Une grande Uruisg sortit de la rivière et réclama sa part. Il refusa en disant qu'il en avait à peine assez pour lui. Puis il se mit en demeure de couper le bois, mais chaque arbre qu'il abattait se relevait aussitôt, et il en fut ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors il revint à la maison triste et pleurant. Sa mère lui demanda : « Mon fils, comment ton ouvrage a-t-il marché aujourd'hui ? — Mal, répondit-il ; tous les arbres que j'ai coupés se sont relevés aussitôt. »

Un ou deux jours après, le second fils voulut à son tour tenter la fortune et il pria sa mère de lui faire cuire un gâteau et rôtir un coq ; mais s'étant conduit comme son frère, il eut le même sort. Le dernier plus avisé ne prit que le petit gâteau. L'Uruisg vint et il lui donna ce qu'elle demanda. Alors elle lui dit : « Je sais ce qui t'amène ici aussi bien que toi ; retourne chez ta mère et reviens dans un an et un jour, le vaisseau sera prêt. »

Au bout d'un an et un jour, le jeune fils revint et trouva flottant sur la rivière le vaisseau tout équipé. Il partit donc avec trois gentilshommes des plus grands du royaume qui se proposaient d'épouser les filles du roi. Bientôt ils aperçurent un homme buvant la rivière qui coulait à cet endroit.

— Que fais-tu là ? dit-il.

— Je bois cette rivière.

— Viens donc avec moi, je te nourrirai et te donnerai des gages.

— Volontiers, dit le buveur.

Plus loin ils rencontrèrent un homme qui dévorait une bête dans un parc.

— Que fais-tu là ? dit le jeune homme.

— Je suis en train de dévorer tous les animaux de ce parc.

— Viens avec moi, je te donnerai de l'ouvrage et des gages qui vaudront mieux que de la chair crue.

— Volontiers, dit le mangeur.

Plus loin ils rencontrèrent un autre homme l'oreille contre terre.

— Que fais-tu là ? dit le jeune homme.

— J'écoute pousser l'herbe.

— Viens avec moi, tu auras une nourriture et des gages tels que tu ne regretteras pas de ne plus écouter l'oreille contre terre.

Ils suivaient leur route depuis quelque temps, quand l'écouteur s'écria : « C'est ici que sont les filles du roi et les géants ! » Le fils de la veuve et ses trois compagnons descendirent dans l'abîme suspendus dans un panier. Ils

arrivèrent à la demeure du grand géant. « Ah! ah! dit le géant je sais bien ce que vous cherchez; vous cherchez la fille du roi, mais vous ne l'aurez pas avant que vous ne trouviez un homme capable de boire autant d'eau que moi. » Le buveur vint tenir tête au géant, et il n'avait pas bu encore la moitié de ce qu'il aurait pu boire que le géant éclata. Ils allèrent ensuite au second géant. « Oh! oh! ah! ah! dit le géant; je sais bien ce que vous venez faire ici, vous cherchez la fille du roi. Vous ne l'aurez pas avant d'avoir trouvé un homme qui mange autant de viande que moi. » Le mangeur arriva pour tenir tête au géant, il n'avait pas encore à moitié satisfait son appétit quand le géant éclata. Puis le jeune homme alla trouver le troisième géant. « Ho! dit le géant, je sais ce qui vous amène; mais vous n'aurez pas la fille du roi à moins de rester chez moi comme esclave pendant un an et un jour. — J'accepte, répondit le jeune homme, » et il renvoya sur la terre, dans le panier, d'abord les trois gentilshommes, puis les trois filles du roi. Une fois là-haut, les trois gentilshommes emmenèrent les filles du roi chez leur père et déclarèrent au roi que c'étaient eux qui avaient accompli tous les hauts faits.

Au bout d'un an et un jour, le jeune homme dit au géant : « Je veux m'en aller. » Le géant lui répondit : « Voici un aigle qui te portera au haut de l'abîme. » Le jeune homme monta sur l'aigle, emportant pour leur nourriture à tous deux, jusqu'au moment où ils atteindraient la terre, cinq jeunes bœufs pour lui et dix pour l'aigle; mais ils n'étaient pas à moitié chemin que l'aigle avait mangé sa part et qu'il redescendit.

Alors le géant dit au jeune homme: « Il te faut rester avec moi encore un an et un jour; après quoi je te renverrai. » Au bout de ce temps, en effet, il lâcha l'aigle avec dix animaux pour le jeune homme et vingt pour l'aigle. L'aigle monta beaucoup plus haut que la première fois, mais ayant mangé sa part, il redescendit. « Il faut, dit le géant, que tu restes encore avec moi une autre année, et je te renverrai. » L'année écoulée, le géant lâcha l'aigle avec vingt jeunes

bœufs pour le jeune homme et soixante pour l'aigle. Quand ils atteignirent le haut du puits, l'aigle n'ayant plus rien à manger allait redescendre ; mais le jeune homme coupa un morceau de sa cuisse[1], le donna à l'aigle, et d'un bond, il sauta à terre. Au moment de se séparer, l'aigle lui donna un sifflet en disant : « Si quelque danger t'assaille, siffle et je serai près de toi. » Le jeune homme ne laissa pas son pied s'arrêter, ni ne vida l'eau qui remplissait ses souliers qu'il n'eût atteint la ville du roi. Il se rendit chez un forgeron et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un aide-compagnon pour tirer les soufflets. Le forgeron l'agréa. A quelque temps de là, la fille aînée du roi envoya chercher le forgeron. « J'ai entendu dire, dit-elle, que tu étais le meilleur forgeron de la ville ; mais si tu ne me fais pas une couronne d'or semblable à celle que je portais chez le géant, je te ferai couper la tête. » Le forgeron revint à sa demeure triste et accablé. Sa femme lui demanda des nouvelles. « Tristes nouvelles, dit le forgeron; la fille du roi me demande une couronne d'or pareille à celle qu'elle avait quand elle était sous terre chez le géant, comme si je pouvais savoir comment était cette couronne! » Tout en soufflant la forge, son garçon lui dit : « Ne vous tourmentez pas, maître; donnez-moi seulement l'or nécessaire, et je ne serai pas longtemps à vous faire cette couronne. » Avec la permission du roi, le forgeron rapporta la quantité d'or nécessaire. Le compagnon alla à la forge, dont il ferma la porte, puis il commença à fondre l'or en petits éclats qu'il jetait par la fenêtre. Tous les passants ramassaient l'or que le compagnon lançait. Allons! en avant le sifffet! et en un clin d'œil l'aigle apparut. « Pars, dit le compagnon à l'aigle, et apporte-moi la couronne d'or qui est au-dessus de la porte du grand géant. » L'aigle partit, et revint bientôt avec la couronne. Le jeune homme la donna au forgeron. Celui-ci enchanté s'en alla retrouver la fille du roi. « C'est bien, dit-elle; si je

1. Voy. sur cet épisode les notes du conte XII : *Aide donnée par les animaux.*

ne savais que c'est impossible, je croirais que voilà la couronne que j'avais chez le grand géant. »

La deuxième fille du roi dit au forgeron : « Ta tête tombera si tu ne m'apportes une couronne d'argent semblable à celle que j'avais chez le géant. » Le forgeron s'en retourna désolé, sa femme vint à sa rencontre, attendant de bonnes nouvelles et des caresses. Le compagnon dit à son maître qu'il se chargeait de faire la couronne si on lui donnait la quantité d'argent nécessaire. Le forgeron la rapporta par ordre du roi. Le compagnon fit comme avant : il siffla, l'aigle vint : « Rapporte-moi, dit-il, la couronne d'argent que la seconde fille du roi avait chez le géant. »

L'aigle partit et revient bientôt avec la couronne d'argent. Le forgeron tout joyeux alla trouver la fille du roi. « C'est bien dit-elle, elle est merveilleusement semblable à celle que je portais jadis. »

Mais la plus jeune fille du roi réclama à son tour une couronne de cuivre pareille à celle qu'elle avait chez le géant. Le forgeron reprenant courage revint chez lui. Son compagnon brisa le cuivre en morceaux et le jeta par la porte et les fenêtres, et de tous les côtés on venait ramasser le cuivre comme on avait fait pour l'or et l'argent. Enfin il porta le sifflet à sa bouche, et l'aigle fut à son côté. « Rapporte-moi la couronne de cuivre de la plus jeune fille du roi. » L'aigle ne fut pas longtemps à revenir. Le compagnon remit la couronne au forgeron, qui gaiement la porta à la fille du roi. « C'est bien, dit-elle, je jurerais que c'est la couronne que j'avais chez le géant, si je ne savais qu'il est impossible de l'obtenir. »

Alors le roi dit au forgeron : « Dis-moi comment tu as appris à faire des couronnes, car je ne savais pas qu'il existât dans le royaume un ouvrier aussi habile que tu l'es. — Avec votre permission, roi, ce n'est pas moi qui ai fait les couronnes, mais le compagnon que j'ai pris pour tirer les soufflets. — Je veux le voir, dit le roi, afin qu'il me fabrique une couronne. »

Le roi fit atteler quatre chevaux à sa voiture et envoya chercher

dans cet équipage le compagnon du forgeron. Quand la voiture arriva à la forge, le compagnon tirait les soufflets, tout noir et tout couvert de charbon. Les piqueurs entrèrent et demandèrent où était l'homme qu'attendait le roi. Le forgeron dit : « Le voici qui tire les soufflets. — Oh ! oh ! » dirent les piqueurs, et, s'emparant de lui, ils le jetèrent dans la voiture, la tête en avant comme si c'eût été un chien.

Au bout de quelques pas, le jeune homme porta le sifflet à sa bouche. L'aigle parut. « Si tu me veux du bien, emporte-moi d'ici, et remplis la voiture de pierres. » L'aigle obéit. Le roi était en dehors de son palais, attendant l'arrivée de son carrosse, et quand il en ouvrit la porte, il faillit être tué par les pierres qui tombaient sur lui. Alors on se saisit des piqueurs et on les pendit pour avoir fait un tel affront au roi. Le roi envoya d'autres valets avec le carrosse, et quand ils furent à la forge : « Oh ! oh ! c'est là l'homme noir que le roi nous envoie chercher ! » Puis, s'en emparant, ils le jetèrent dans la voiture comme ils eussent fait d'un morceau de tourbe. Mais à quelque distance, le jeune homme siffla, l'aigle parut, et il lui dit : « Emporte-moi d'ici, et remplis la voiture de toutes les ordures que tu pourras trouver. » Et quand le roi ouvrit la porte du carrosse, les ordures lui dégringolèrent sur la tête. Furieux, le roi fit pendre aussi ses valets. Enfin le roi envoya son serviteur de confiance, et quand celui-ci arriva à la forge, il prit par la main le compagnon qui tirait les soufflets : « Le roi, dit-il, m'envoie te chercher ; je crois que tu ferais bien d'enlever le charbon qui est sur ta figure. » Le compagnon se nettoya bien, très-bien, et le serviteur du roi le prit par la main et le mit dans le carrosse. Au bout de quelques pas, le jeune homme siffla, l'aigle vint : « Apporte-moi, dit-il, les vêtements d'or et d'argent qui sont chez le grand géant. » Et l'aigle reparut bientôt avec les vêtements. Le jeune homme revêtit alors le costume du géant. Et quand ils arrivèrent au palais, le roi vint, ouvrit la porte du carrosse et vit le plus bel homme qu'il eût jamais vu. Le jeune homme raconta au roi toute son histoire d'un bout à l'autre. Les trois gentilshommes qui étaient sur le point

d'épouser les princesses furent pendus, et le jeune homme prit pour lui la fille aînée du roi, et on lui fit une noce qui dura vingt jours et vingt nuits; et je les ai laissés en train de danser, et je ne sais pas s'ils ne cabriolent pas encore sur le plancher.

Contes similaires :

1° FRANCE. — *Contes bas-bretons* de Luzel : le Poirier aux poires d'or (pour quelques traits seulement).

2° ITALIE. —(Gubernatis, *Zoological Mythology*, p. 187, vol. II.) Histoire d'un dragon à trois têtes qui vole les pommes d'or d'un roi de Portugal. (Épisodes de l'abandon d'un frère par ses frères, du héros qui donne à l'aigle un morceau de sa chair, et des couronnes.)

3° ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : le Vigoureux Hanz.

4° NORWÉGE. — (Abjörsen) : le Grand Oiseau Dan et le Château de Soria Maria.

5° RUSSIE. — (Recueil de Ralston) : le Monstre Norka (surtout pour l'épisode des frères abandonnant leur frère au fond du puits et pour l'épisode des couronnes).

La rencontre faite de personnages chez lesquels un sens a reçu un développement surnaturel dont l'exercice est nécessaire au dénoûment du conte, est un type fréquent dans les récits mythiques[1].

Similaires :

FRANCE. — *Contes d'Armagnac* de Bladé : l'Estienni l'Habile. (Le héros rencontre Fine Oreille, qui entend ce que disent les gens de l'autre monde, un tireur qui atteint son but avec le ricochet de sa balle, un coureur qui est obligé de se traîner pour ne pas aller trop vite, un homme si robuste, qu'il déracine un chêne de cent ans.)

ALLEMAGNE. — Grimm : Les Six Compagnons qui viennent à bout de tout. (Le premier peut porter des fagots faits avec des arbres entiers; le second tue une mouche à deux lieues : le troisième peut en soufflant faire tourner un moulin; le suivant court avec la vitesse de l'hirondelle). — Contes de Simrock (traduction Frank) : les Sept Compagnons (le Fort Bras, Vite comme l'oiseau, Tire juste, Boit Tout, Souffleur, Fine Oreille, Mange Tout).

---

1. Cox, *Mythology of the Aryan Nations*, p. 381, rappelle à ce sujet que l'Iris de la mythologie du Nord, le dieu Heimdall, a entre autres attributs celui de tout voir comme Argus aux cent yeux. Ses sens sont si subtils qu'il entend pousser l'herbe dans la terre et la laine sur le dos des moutons.

Norwége. — Abjörsen (traduction Dasent) : Boots et son équipage. (Mangeur qui dévore des pierres pour apaiser son appétit, une Fine Oreille, Vue Perçante, un coureur qui s'attache une jambe pour ne pas aller trop vite.)

Suède. — *Contes* de Cavallius (traduction Thorpe) : les Trois Chiens : (un chien a l'oreille si fine qu'il entend pousser l'herbe).

Du reste, ces mythes existent dans l'Edda. Voy. dans le voyage de Gylfe, la lutte entre Loki et Thor à qui mangera et boira le plus ; la coupe que Thor ne peut tarir est l'Océan.

Russie. — (Recueil Ralston) : le Roi des eaux et Vassilissa la Sage (buveur, mangeur, gelée crevassante).

Inde. — *Contes du Deccan :* Comment trois habiles gens trompèrent les démons. (Un tireur est si habile que de sa flèche il enlève les perles des boucles d'oreilles de sa femme ; un autre est un lutteur d'une force extraordinaire ; un troisième a l'esprit si délié qu'il devine tout.) Dans les Védas, Indra est représenté comme un grand buveur de soma.

CONTE XV

—

LA VEUVE ET SES FILLES

CAMPBELL. — (Highlands.)

Il était autrefois une pauvre veuve qui avait trois filles. Elles n'avaient pour vivre que les produits d'un potager où croissaient des choux. L'aînée des filles dit un jour à sa mère: « J'irai aujourd'hui filer ma quenouille dans le potager, et j'empêcherai le cheval de manger nos choux. — Fais, » lui dit sa mère. La jeune fille sortit. Le cheval vint ; alors elle prit sa quenouille et l'en frappa. La quenouille resta attachée au cheval, et sa main resta attachée à la quenouille. Le cheval s'enfuit jusqu'auprès d'une verte colline. Alors il cria : « Ouvre-toi, ouvre-toi, verte colline ! et laisse entrer le fils du roi ; ouvre-toi, ouvre-toi et laisse entrer la fille de la veuve ! » La colline s'entr'ouvrit, et tous deux y entrèrent. Le cheval fit chauffer de l'eau pour les pieds de la jeune fille et prépara un doux lit pour ses membres. Elle s'y étendit pour passer la nuit. Le lendemain, de bonne heure, le cheval se leva et partit pour la chasse. Il donna à la jeune fille les clefs de la maison et lui dit qu'elle pouvait ouvrir toutes les chambres excepté une seule. Il lui ordonna en outre de préparer le dîner pour son retour, et lui dit que si elle se montrait bonne ménagère, il la prendrait pour épouse. Dès que le cheval se fut éloigné, elle commença à ouvrir les chambres. Elles lui parurent de plus en plus magnifiques. Enfin elle arriva à la chambre défendue. « Que renferme donc cette chambre, puisqu'on me défend de l'ouvrir ? » Néanmoins elle l'ouvrit et la trouva remplie de cadavres de femmes. Puis elle sortit et essaya de nettoyer son pied, qui était taché de sang, mais malgré tous

ses efforts, elle ne put y parvenir. Un jeune chat s'approcha d'elle et lui dit : « Si tu veux me donner une petite goutte de lait, je rendrai ton pied aussi propre qu'avant. — Retire-toi, vilaine bête, je n'ai pas besoin de toi pour cet ouvrage ! — Eh bien, répondit le chat, suis ton chemin, tu verras ce qui t'arrivera quand il reviendra ce soir ! » Quand le cheval rentra[1], elle lui servit à dîner et prit place à table près de lui. Avant de manger il lui dit : « As-tu été sage aujourd'hui? — Oui, répondit-elle. — Eh bien, montre-moi ton pied, et je connaîtrai ta conduite. » Elle lui montra le pied qui était propre. « Et l'autre ? » dit-il. Quand il vit le sang, il se leva, prit une hache, lui coupa la tête, et la jeta dans la chambre avec les autres cadavres. Alors il alla se coucher, et le lendemain il revint au jardin de la veuve.

La seconde des filles de la veuve dit à sa mère : « J'irai protéger aujourd'hui le verger contre le cheval gris. » Elle sortit en cousant et frappa le cheval avec le drap qu'elle cousait. Le drap s'attacha au cheval, sa main resta fixée au drap; ils arrivèrent à la colline. Le cheval s'adressa comme de coutume à la colline, et la colline s'ouvrit et ils entrèrent. Il chauffa l'eau pour les pieds de la jeune fille, prépara un doux lit pour ses membres, et ils allèrent se coucher. Le lendemain matin, il partit à la chasse et lui dit qu'elle pouvait ouvrir toutes les chambres excepté une. Elle ouvrit chaque chambre et arriva à celle qui lui était interdite en se disant : « Que peut-il donc y avoir dans cette salle qu'on me défende de l'ouvrir? » Elle l'ouvrit et la trouva pleine de cadavres de femmes, parmi lesquels était sa sœur. Elle sortit alors et essayait de se nettoyer quand le petit chat vint tourner autour d'elle et lui dit : « Si tu veux me donner une petite goutte de lait, je nettoierai ton pied. — Va-t'en, vilaine bête ; je le ferai aussi bien que toi. — Tu verras ce qui se passera, lui dit le chat, quand il reviendra ce soir. » Quand il revint,

---

1. Le cheval, dès qu'il est dans sa demeure souterraine, redevient un homme. Les récits de Campbell étant donnés tels qu'ils sont racontés par des pâtres et des gens de basse condition, le lecteur ne doit s'étonner ni du style souvent lourd des contes ni des obscurités dont ils sont remplis.

elle servit le dîner et ils se mirent à table. « As-tu été sage aujourd'hui ? lui dit-il. — Oui. — Montre-moi ton pied. » Elle lui montra le pied qui était propre. « L'autre ! » Elle le montra. « Oh ! oh ! dit-il ; » il prit la hache et lui coupa la tête, puis alla se coucher. Le lendemain matin, la plus jeune fille dit à sa mère, en tricotant un bas : « Tout en tricotant mon bas dans le jardin, je ferai bonne garde contre le cheval gris ; je saurai ce qui est arrivé à mes deux sœurs et reviendrai te le dire. — Va, dit la mère et tâche de ne pas t'éloigner. » Elle sortit, et le cheval vint. Elle frappa le cheval avec son bas, le bas s'attacha au cheval et sa main resta fixée au bas. Ils atteignireut la colline verte et le cheval appela comme de coutume, et ils entrèrent. Il chauffa l'eau pour ses pieds, prépara un doux lit pour ses membres, et ils allèrent se coucher. Le lendemain, il partit à la chasse et lui dit que si elle se conduisait en bonne ménagère jusqu'à son retour, il l'épouserait sous peu de jours. Il lui donna les clefs et lui dit qu'elle pouvait entrer dans toutes les chambres excepté dans la petite. Elle les visita l'une après l'autre, et quand elle arriva à la petite, elle se demanda ce qu'à l'intérieur il pouvait y avoir. Elle ouvrit la porte et aperçut ses deux sœurs mortes. Elle tomba les deux genoux dans le sang. Puis elle sortit, essaya de nettoyer ses pieds, mais elle ne put en enlever une seule tache. Le petit chat s'approcha et lui dit : « Donne-moi une petite goutte de lait, et je rendrai tes pieds tels qu'ils étaient auparavant. — Volontiers, répondit-elle, je te donnerai le lait que tu désires, si tu veux nettoyer mes pieds. » Le chat les lui lécha et les taches disparurent. Quand le roi revint à la maison, ils se mirent à table. Avant de prendre aucune nourriture, il lui demanda : « As-tu été sage aujourd'hui ? — Médiocrement, répondit-elle, car je n'aime pas me vanter. — Montre-moi ton pied, lui dit-il, » et elle les lui montra tous les deux. « Tu as été sage, dit le roi, et si tu continues pendant quelques jours ainsi, nous nous marierons. » Le lendemain, il partit à la chasse. Le chat vint la trouver.

« Je te dirai comment tu dois t'y prendre pour te marier vite. Nous avons ici un grand nombre de vieux coffres,

prends-en trois et nettoie-les. Tu diras au roi, la nuit prochaine, de porter ces trois coffres dans la maison de ta mère, car il y en a ici une telle quantité que ceux-ci sont inutiles. Tu lui recommanderas bien de n'en ouvrir aucun en route, que sinon tu le quitterais; d'ailleurs, ajouteras-tu, je surmonterai un arbre afin de te surveiller. Puis, lorsqu'il sera parti à la chasse, ouvre la chambre défendue, touche tes deux sœurs de la baguette magique, et elles renaîtront à la vie. Lave-les ensuite, mets-en une dans chaque coffre et entre toi-même dans le troisième; remplis-les aussi d'or et d'argent pour assurer l'existence de ta mère et de tes sœurs. Quand le roi aura porté les coffres dans la maison de ta mère et qu'il reviendra, il entrera en fureur; il retournera chez ta mère et brisera la porte. Cache-toi derrière la porte à ce moment, et enlève-lui la tête avec la barre. Alors le cheval se changera en un gracieux fils de roi, et il te prendra pour épouse. Recommande bien à tes sœurs, s'il essaie d'ouvrir les coffres en route, de crier : « Je te vois, je te vois! » il croira que c'est toi qui cries dans l'arbre[1] ».

Quand le cheval revint, il emporta les coffres l'un après l'autre et les déposa chez la mère. Arrivé dans un vallon où il croyait que la jeune fille ne pourrait le voir, il posa par terre le coffre pour voir ce qu'il contenait. La sœur qui y était enfermée cria : « Je te vois, je te vois! — Je te fais mon compliment, si ta jolie petite tête peut me voir de si loin, » s'écria-t-il. Il en fut de même à chaque voyage, jusqu'à ce que les coffres fussent chez la mère (*d*). Quand le cheval revint au dernier voyage et qu'il ne trouva pas la jeune fille, il retourna furieux à la maison de la veuve. Parvenu à la porte, il la poussa devant lui. La jeune fille se tenait cachée derrière; elle coupa la tête au cheval avec la barre de la porte. Alors il se changea en un fils de roi aussi beau qu'il en fut jamais, puis il entra et tous se réjouirent. Le prince et la jeune fille se marièrent et ils laissèrent à la veuve

---

1. Voy. *Contes norvégiens* (trad. Dasent). Histoire de la Vieille et son Coq. On y trouve un épisode pareil.

et aux deux sœurs de l'or et de l'argent pour toute leur existence.

Le trait saillant de ce conte est celui *de la chambre défendue et des pieds tachés de sang*. Perrault en a fait l'épisode fondamental de Barbe Bleue. La fable antique[1] nous a transmis, outre la boîte de Pandore, un mythe semblable. Personne ne pouvait pénétrer dans le trésor d'Ixion sans périr et sans être trahi par des taches d'or ou de sang. Voici quelques parallèles.

France. — *Contes bas-bretons* de Luzel : 1° le Roi Serpent et le Prince de Tréguier ; 2° Bihannic ou l'Ogre.

Italie. — *Histoire piémontaise* citée par Gubernatis, vol. II, p. 35 : le Roi des Assassins. (Le rôle du chat est rempli par une biche.)

Allemagne. — Grimm : Marienkind (l'Enfant de la Vierge). (Défense d'entrer dans la treizième chambre ; l'enfant y voit la Trinité assise, et son doigt devient couleur d'or.) — *Contes* de Bechstein : le Chevreuil d'or ; — *Contes* de Müllenhoff : le Vigoureux Franck. (Franck ouvre une porte et voit un jardin où toutes les fleurs étaient d'or, d'argent, de diamant.)

Norwége. — Abjörsen (traduction Thorpe) : le Fils de la Veuve. (Le héros entre plusieurs fois dans des chambres défendues et parvient à se faire pardonner par le géant. Dans l'une des chambres il trempe son doigt dans un chaudron de cuivre, et son doigt devient brillant comme l'or; une autre fois il trouve un cheval qui avait un baquet de cendres chaudes devant sa tête, et du côté de la queue un panier de foin.) Abjörsen (traduction Dasent) : Mastermaid.

Russie. — Ralston : Maria Morewna.

Inde. — *Dolopathos:* Histoire du roi et des sept vizirs. Voy. Loiseleur-Deslongchamps, p. 137 ; — *Mille et une Nuits :* Histoire du troisième calender ; — *Hitopadesa* (traduction Lancereau) : Histoire de Kandarepaketou. (Défense de toucher à un portrait.) — *Kathasaritsagara* (traduction Wilson) : Histoire de Saktivega. (Le héros malgré sa promesse de ne pas monter sur la terrasse d'un palais, profite d'un moment de liberté pour s'y promener ; il voit trois portes. L'une est celle d'une chambre qui contient un lit d'or et de pierreries ; sur ce lit est le cadavre de sa première maîtresse, vêtue d'une blanche chemise ; dans les deux autres chambres il est témoin de spectacles également affreux.)

---

1. Voy. sur ce sujet Cox, *Mythology*, vol. II, p. 36, et Gubernatis, *Zoological Mythology*, vol. I, p. 168.

CONTE XVI

—

LE BROLLACHAN (Difforme).

CAMPBELL. — (Highlands.)

Dans le moulin du vallon habitait jadis un boiteux du nom de Murray. Il vivait de la charité du meunier et de ses voisins, qui, lorsqu'ils emportaient leur farine, en donnaient à l'estropié une poignée pour mettre dans son sac. Le garçon couchait d'ordinaire au moulin. Une nuit, il vit entrer le Brollachan, fils de Fuath.

Or le Brollachan avait des yeux et une bouche, et ne pouvait dire que deux mots : « Moi » et « Toi ». Excepté cela il n'avait ni forme, ni langage, rien d'humain enfin. Un jour qu'il était étendu tout de son long auprès du feu mourant, Murray jeta un morceau de tourbe fraîche sur la braise, et la fit ainsi voler en éclats enflammés qui brûlèrent cruellement Brollachan. Il gémit d'une façon pitoyable. Alors arriva sa mère furieuse, qui s'écria : « O mon Brollachan, qu'est-ce qui t'a brûlé? » Celui-ci ne put que répondre : « Moi », puis encore « Moi » et « Toi » ; et sa mère répondit : « Si c'était un autre, je me serais vengée. » Alors Murray renversa sur lui le vase à mesurer la farine, et se cacha de manière à ressembler autant que possible à un sac, criant de temps en temps : « Que le Seigneur me préserve ! » Ainsi il échappa sans avoir de mal, et Brollachan et sa mère quittèrent le moulin. Cette même nuit, une femme venant au moulin fut chassée par la mère encore furieuse et ne put se sauver que grâce à la rapidité avec laquelle elle gagna la porte. La mère de Brollachan ne put lui saisir que le talon, qu'elle arracha, et la femme resta boiteuse le reste de ses jours.

Cette histoire est intéressante en ce qu'elle appartient au groupe de celles qui contiennent des épisodes semblables à ceux de *l'Odyssée*. Comme on le sait, Homère a réuni et fondu dans ce poëme un certain nombre

de traditions populaires de son temps. Les aventures d'Ulysse dans la caverne de Polyphème forment le sujet de récits nombreux dans toute la race indo-européenne. Dans les Highlands, les traditions parlent de géants appelés Famhairans ; souvent ces géants, comme les Cyclopes, n'ont qu'un œil entouré de poils. Certains contes gaéliques non traduits ici nous en présentent qui ont un œil, une jambe et sept mains ; traditions équivalentes aux Hécatonchires. Ces géants vivent en général sous terre ; quelques-uns sont forgerons ou sont les gardiens de métaux précieux ou de trésors que les héros des contes leur dérobent après les avoir tués. Par ce trait ces géants se rattachent aux Cyclopes qu'Hésiode donne à Vulcain pour compagnons, et qui sont les fils d'Ouranos et de Gaia, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre. D'autres, comme Polyphème, sont gardeurs de troupeaux et anthropophages. Dans le conte gaélique du Brollachan, personnage que Campbell considère comme un esprit des eaux, nous nous rapprocherions encore des Cyclopes homériques dont Polyphème est le représentant, et qui étaient fils de Neptune et d'une nymphe. Dans ce même conte se trouve le mot plaisant d'Ulysse déclarant à Polyphème qu'il s'appelle : « Οὔτις (Personne). » Cette tradition se trouve aussi rapportée dans le conte irlandais de Kennedy : Hairy Rouchy. Le conte de Brollachan avait déjà été publié en 1825 (*Quarterly Review*) avant que Campbell l'eût recueilli dans les Highlands. Grimm, dans sa Mythologie allemande, cite un histoire esthonienne semblable ; le rôle du géant est tenu par le diable, substitution très-fréquente au moyen âge. Le caractère d'anthropophage, qui est celui des ogres, aussi bien que des Cyclopes, personnages d'ailleurs apparentés les uns aux autres, est fréquemment attribué aux géants des récits gaéliques. Le conte d'Oscar, fils d'Oisein (Ossian), nous montre un géant qui emporte dans son antre, sur ses épaules, Oscar et seize de ses compagnons liés avec de l'osier. Il ordonne à sa servante de lui servir Oscar rôti pour son déjeuner. Oscar profite du sommeil du géant pour faire rougir au feu un tisonnier et pour le lui enfoncer dans l'œil. Mais cette histoire, qui n'est qu'une partie de celle d'Ulysse, et qui a perdu en Écosse son dénoûment, se retrouve entière dans le Saga d'Eigil et d'Asemund ; dans le récit de Grimm : le Voleur et ses Fils ; dans les contes russes : Likho la Borgne et l'Esprit du Mal ; dans *les Mille et une Nuits :* Histoire de Sindbad le Marin ; enfin dans le *Dolopathos*. Dans la plupart de ces récits, le héros, après avoir crevé l'œil du géant, se cache sous une peau de mouton et parvient ainsi à sortir de la caverne, mêlé au troupeau du géant.

Un autre épisode de *l'Odyssée*, celui du massacre que fait Ulysse des amants de Pénélope, nous est rappelé par le conte gaélique intitulé : Murachaid Mac Brian. Nous y voyons, en effet, un héros déguisé en mendiant qui, allant à un mariage où sa propre femme est la fiancée, brise d'un seul coup la tête d'un assistant et fait un carnage général des autres.

CONTE XVII

—

MAOL A CHLIOBAIN

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Il y avait une fois une veuve qui avait trois filles ; elles annoncèrent un jour à leur mère qu'elles voulaient aller chercher fortune. La mère fit cuire trois pains et dit à l'aînée : « Que préfères-tu, la moitié du pain et ma bénédiction, ou un morceau plus gros avec ma malédiction ? — Je préfère, dit la fille, la grosse part et ta malédiction ! » — La mère adressa la même question à la cadette et obtint la même réponse ; puis elle s'adressa à Maol la plus jeune, qui lui répondit : « Je préfère la petite part avec ta bénédiction. » — La mère, enchantée, lui donna, outre la part qui lui revenait, les deux parts qui restaient. Les trois filles s'éloignèrent ; mais les deux aînées, ne se souciant pas de la compagnie de leur jeune sœur, l'attachèrent à un rocher, puis elles continuèrent leur route. Mais la bénédiction de sa mère délivra la plus jeune fille.

Quand les deux aînées regardèrent derrière elles, elles aperçurent leur sœur qui venait les rejoindre. D'abord, elles ne lui firent aucun mal, mais ayant rencontré sur le chemin une pile de tourbe, elles l'y attachèrent solidement. Pourtant la pauvre fille fut bientôt délivrée, grâce à la bénédiction de sa mère. Les aînées, en jetant les yeux derrière elles, aperçurent encore Maol qui s'était détachée et qui les rejoignait. Cette fois, elles la lièrent au premier arbre qui se présenta. Mais la bénédiction maternelle la protégeait, et elle fut bientôt délivrée, et quand les aînées tournèrent la tête, elles aperçurent encore leur sœur qui les rejoignait. Alors, voyant que leur méchanceté était sans effet, elles se déci-

dèrent à faire route avec leur sœur. Elles marchèrent jusqu'à la nuit, et aperçurent une petite lumière qui brillait dans le lointain ; elles forcèrent le pas et l'atteignirent bientôt. C'était la demeure d'un géant. Elles demandèrent l'hospitalité pour la nuit, et on leur donna la permission de se coucher à côté des trois filles du géant. — Le géant cria en arrivant : « Je sens une odeur de filles étrangères. » Or les filles du monstre portaient au cou des colliers d'ambre, et les trois nouvelles venues, des cordes de crin de cheval. Toutes s'endormirent, excepté Maol. Pendant la nuit le géant eut soif. Il cria à son valet à la peau rude : « Apporte-moi de l'eau ! » et le valet répondit : « Il n'y en a pas une seule goutte à la maison. — En ce cas, dit le géant, tue-moi une des filles étrangères et apporte-moi son sang. — A quel signe les reconnaîtrai-je ? — Mes filles ont des colliers d'ambre, et les étrangères, des cordes en crin de cheval. » Maol entendit ces mots, et vite elle échangea les colliers ; pris elle se recoucha bien tranquillement. Le farouche valet s'approcha, tua une des filles du géant, et porta son sang à son maître. Le géant redemanda à boire, et sa seconde fille fut égorgée, et il en fut ainsi encore pour la troisième.

Maol éveilla ses sœurs et se prépara à partir. Mais auparavant elle s'empara du drap d'or qui était sur le lit, et le lit poussa un cri.

Le géant vit alors Maol et se mit à sa poursuite. Les étincelles de feu que les talons de Maol faisaient sortir des pierres atteignaient le géant au menton, et les étincelles de feu qui sortaient des pierres sous les pointes des souliers du géant frappaient Maol derrière la tête. Ils arrivèrent ainsi sur le bord d'une rivière. Alors Maol s'arracha un cheveu qui devint un pont ; elle franchit aussitôt la rivière, mais le géant dut rester sur l'autre rive.

— Te voilà passée, Maol!

— En effet, quoique cela te soit désagréable.

— C'est toi qui as tué mes trois brunes filles?

— Je les ai tuées, quoique cela te soit désagréable.

— Et quand reviendras-tu ?

— Je reviendrai quand mes affaires me ramèneront.

Les trois sœurs suivirent leur chemin, et atteignirent la maison d'un fermier. Le fermier avait trois fils. Les trois sœurs racontèrent leur aventure. Le fermier dit à Maol :

— Je donnerai mon fils aîné à ta sœur, si tu veux me rapporter le beau peigne d'or et le mauvais peigne d'argent que possède le géant.

— J'irai te les chercher, répondit Maol.

Elle partit, arriva chez le géant et entra dans sa maison sans se faire voir ; elle déroba les peignes et sortit. Le géant l'aperçut et la poursuivit jusqu'à la rivière. Maol sauta la rivière, mais le géant resta sur la rive. « Tu as sauté, Maol — Sans doute, bien que cela te soit désagréable. — C'est toi qui as tué mes trois brunes filles. — Je les ai tuées bien que cela te soit désagréable. — Tu m'as volé mon beau peigne d'or et mon méchant peigne d'argent. — C'est encore vrai, bien que cela te soit désagréable. — Quand reviendras-tu ? — Quand j'aurai affaire chez toi. »

Maol donna les peignes au fermier, et celui-ci maria son fils aîné à l'aînée de ses sœurs. « Je donnerai mon cadet à ta seconde sœur, si tu me rapportes le glaive de lumière du géant. — Il ne t'en coûtera pas davantage », dit Maol. Puis elle partit, arriva à la maison du géant et monta au sommet d'un arbre qui ombrageait un puits. Dans la nuit, le farouche valet vint avec l'épée lumineuse puiser de l'eau. Quand il se pencha pour tirer l'eau, Maol descendit, le jeta dans le puits, l'y noya et emporta le glaive lumineux.

Le géant la poursuivit jusqu'à la rivière. Maol sauta la rivière, le géant ne put la suivre. « Te voilà passée, Maol ! — Sans doute. — Tu as tué mes trois filles. — Oui. — Tu m'as volé mes peignes d'or et d'argent. — Oui. — Tu m'as volé mon glaive de lumière. — Oui. — Quand reviendras-tu ? — Quand j'aurai affaire chez toi. » Maol arriva chez le fermier et lui remit le glaive. Et sa cadette épousa le second fils du fermier.

— Je te donnerai mon troisième fils, dit le fermier, si tu me ramènes le bouc du géant.

— Je vais le chercher sur l'heure, dit Maol.

Puis elle partit et arriva chez le géant; mais quand elle se fut saisie du bouc, le géant s'empara d'elle.

— Que me ferais-tu, dit le géant, si je t'avais fait tout le mal que tu m'as causé?

— Je te brûlerais le gosier avec une soupe au lait bouillante, je te mettrais dans un sac, je te pendrais à la poutre du plafond, je mettrais le feu sous toi et je t'attacherais sur des bâtons jusqu'à ce que tu tombes sur le sol comme un fagot desséché.

Le géant fit un potage au lait et força sa prisonnière à le boire; elle renversa le potage sur ses lèvres et sur sa figure et tomba par terre comme si elle était morte. Alors le géant la mit dans un sac, la pendit à la poutre du plafond, puis partit, lui et ses hommes, chercher du bois dans la forêt. La mère du géant était restée à la maison. Dès que le géant fut parti, Maol se mit à crier :

— Ah ! quelle belle vue ! la lumière m'éblouit ! je suis dans la cité d'or !

— Veux-tu me laisser entrer? dit la vieille femme.

— Je ne te laisserai pas entrer.

A la fin cependant, elle détacha le sac et y mit la vieille, le chat, le veau et le plat de crême. Puis elle emmena le bouc et se sauva.

Quand le géant revint avec ses hommes, ils attachèrent des bâtons tout autour du sac. La vieille cria :

— C'est moi qui suis là dedans!

— Je sais bien que c'est toi qui es là dedans, dit le géant en tenant le sac.

Le sac tomba comme un fagot, et qu'y vit-il ? Sa mère ! A cette vue, il s'élança après Maol et la suivit jusqu'à la rivière. Maol franchit la rivière, mais le géant fut forcé de rester sur la rive.

— Tu as passé la rivière, Maol !

— Sans doute.

— Tu as tué mes trois filles !

— Oui.

— Tu as tué ma mère !

— Oui.

— Tu as volé mon bouc !

— Oui.

— Quand reviendras-tu ?

— Quand mes affaires me ramèneront.

— Si tu étais à ma place et moi à la tienne, que ferais-tu pour me rattraper ?

— Je me baisserais et je boirais jusqu'à ce que j'eusse desséché la rivière.

Le géant se baissa et but tant qu'il creva. Alors Maol épousa le plus jeune fils du fermier.

L'histoire de Maol a plusieurs variantes gaéliques. M. Kennedy nous en donne une version irlandaise sous le nom de Hairy Rouchy.

Sauf l'épisode des bottes de sept lieues, Maol présente tous les traits de notre Petit Poucet. C'est l'histoire anglaise qui se rapproche le plus du conte de Perrault.

Nous avons vu déjà plusieurs fois dans des récits précédents, des géants anthropophages, et, comme l'ogre du Petit Poucet, « sentant la chair fraîche. » C'est la formule de rigueur qui accompagne l'entrée des géants dans nombre de contes. En général, la mère ou la fille, la femme du géant lui répond qu'il se trompe et qu'il a rapporté cette odeur du dehors. Voici quelques parallèles à titre d'exemples :

France. — *Contes bretons* de Luzel : Géant Goulaffre ; — Princesse de Tréménézaour, etc.

Allemagne. — Bechstein : le Chevreuil d'or.

Norwége. — *Contes* d'Abjörsen (trad. Thorpe) : Lillekort ; — (trad. Dasent) : les Trolls dans le bois de Hédale.

Danemark. — *Contes* de Carit Etlar (trad. Thorpe) : Exploits de Svend.

Pays slaves. — (Recueil Chodzko) : le Temps et le Roi des éléments ; — les Trois Cheveux d'or, etc.

Russie. — (Recueil Ralston) : Koschéi l'Immortel, etc.

CONTE XVIII

—

LES TROIS SOLDATS

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Un régiment faisant un long voyage traversait un jour Dublin en Erin. Un sergent, un caporal et un simple soldat, étant allés, le jour du départ, voir leurs amoureuses dans la ville, restèrent auprès d'elles trop longtemps, et le régiment s'éloigna. Ils firent tous leurs efforts pour le rejoindre et marchèrent jusqu'à ce que la nuit vint les surprendre. Ils aperçurent dans le lointain une maison éclairée, et malgré son éloignement ils l'atteignirent promptement. La maison était bien tenue, le feu flambait dans l'âtre ; cependant elle était déserte. Ils s'assirent auprès du feu pour s'y chauffer. Bientôt le simple soldat, nommé John, en furetant par la maison, trouva en une chambre une table dressée, éclairée et couverte de toutes sortes de viandes. Il se disposa à faire honneur au repas sans écouter ses camarades qui lui disaient que ce festin ne leur était pas destiné; cependant, voyant que John mangeait sans les écouter, ils imitèrent son exemple. Il y avait trois lits dans la chambre; ils en prirent chacun un. Ils venaient de se coucher quand trois grandes filles rouges entrèrent et s'étendirent à leurs côtés. Le matin elles se levèrent et sortirent. Après leur départ, les soldats trouvèrent la table aussi bien garnie que si on n'y avait pas touché. Les soldats s'assirent et prirent leur repas. Le sergent fut d'avis de rejoindre le régiment, mais John répondit qu'aussi longtemps qu'il aurait le vivre et le couvert, il ne bougerait pas d'une maison aussi agréable.

Quand l'heure du souper arriva, ils se mirent à table, puis ils se couchèrent. Les filles revinrent encore, et comme la

veille se placèrent à côté des soldats. Au matin, elles se levèrent sans rien dire et sortirent. La table était toujours garnie comme si on n'avait touché à aucun mets. Les soldats s'assirent et prirent leur repas. Le sergent proposa de rejoindre le régiment, John proposa au contraire de rester. Ils dînèrent donc, puis soupèrent et allèrent se coucher. Les filles vinrent encore et se couchèrent près d'eux. Le lendemain, l'aînée donna au sergent une bourse qui avait la propriété d'être toujours remplie d'or et d'argent, puis se tournant vers sa seconde sœur, elle lui dit : « Quel présent fais-tu à ton soldat ? — Je lui donne une nappe; chaque fois qu'il l'étendra, elle sera couverte de toutes sortes de viandes. » Et elle dit à la plus jeune : « Et toi, que donnes-tu à ton soldat ? — Je lui donne un sifflet, et quand il en jouera, il se trouvera au beau milieu du régiment. » Puis les trois filles firent leurs adieux aux soldats et s'éloignèrent. Mais John dit : Cela ne peut pas se passer comme cela ; je saurai qui elles sont avant de poursuivre notre voyage. » Il les suivit et les vit descendre au fond d'un vallon ; et quand il y arriva lui-même, elles accourent au-devant de lui en poussant des cris. « Qu'avez-vous à crier ainsi? dit le soldat. — Il y a, répondirent-elles, que nous resterons sous un charme jusqu'à ce que nous trouvions trois garçons qui passent trois nuits avec nous sans nous faire une question ; si tu ne nous avais suivies nous étions libres ! — N'y a-t-il pas d'autre moyen de vous délivrer? dit-il. — Il y en a un, répondirent les filles. Vois-tu cet arbre au bout de la maison ? nous serons libres dans un an et un jour si tu peux le dépouiller de son écorce du haut en bas. » John retourna auprès de ses camarades et leur raconta ce qui était arrivé. Et ceux-ci furent d'avis de revenir à Dublin parce qu'il n'était plus possible de rejoindre le régiment. Ils revinrent donc à Dublin.

John dit à ses camarades : « J'ai envie d'aller voir ce soir la fille du roi. — Tu ferais bien mieux de rester avec nous, lui répondirent-ils. — J'irai cependant, » reprit John. Il se rendit donc à la maison du roi et frappa à la porte. Une des dames d'honneur vint ouvrir et lui demanda ce

qu'il voulait. Il répondit : « Je désire parler à la fille du roi. » La princesse vint et lui demanda ce qui l'amenait. « Je veux vous donner un sifflet, dit-il ; lorsqu'on le porte à ses lèvres, on se trouve aussitôt au milieu de tel régiment. » — Quand la princesse eut le sifflet, elle jeta John en bas de l'escalier et referma la porte sur lui.

— Que t'est-il arrivé? dirent les camarades.

— La princesse m'a volé mon sifflet! répondit John.

Néanmoins il ne fut content que lorsqu'il eut emprunté la bourse de son sergent. « Je vais chez la fille du roi, » s'écria-t-il. Il se rendit au palais et donna la bourse à la princesse. Quand elle eut la bourse, elle jeta John comme la fois précédente en bas de l'escalier. Le soldat retourna près de ses camarades et n'eut de cesse qu'il n'eût emprunté au caporal sa nappe merveilleuse. Il revint trouver la fille du roi. « Qu'est-ce que tu m'apportes cette fois? dit-elle. — Une nappe; et quand on l'étend, elle est toujours pleine de toutes sortes de viandes. — Fais-moi voir cela. — John étendit par terre la nappe merveilleuse, mais un coin en resta plié ; il dit ensuite à la princesse de mettre les pieds sur la nappe et lui-même s'y plaça à côté d'elle. En même temps il fit le souhait de se trouver dans l'île la plus lointaine de l'Océan.

En un instant la nappe les y transporta. C'était la plus merveilleuse île du monde; on ne voyait partout que fruits et verdure! Ils la parcoururent en tous sens; enfin accablé de fatigue, le soldat voulut faire un somme dans le joli petit vallon où ils se trouvaient. Il s'assit à terre et posa sa tête sur les genoux de la princesse, tout en serrant fortement son tablier, afin qu'elle ne pût pas s'enfuir à son insu. Dès que le soldat fut endormi, la princesse dénoua son tablier, se saisit de la nappe, s'y plaça et souhaita de revenir à la maison de son père. Aussitôt elle y fut.

A son réveil, le soldat ne vit que des arbres et des oiseaux, et comme il avait faim, il dut se nourrir des fruits de l'île. Or il avisa des pommes. Et quand il en mangeait d'une espèce, il avait une tête de cerf, et s'il en mangeait d'une autre, la tête disparaissait.

Un jour il cueillit une grande quantité de ces pommes et les mit dans son sac, en les séparant d'après leur espèce. Une voile parut à ce moment à l'horizon ; il lui fit des signaux ; le bateau vint au rivage et le prit à bord. Le capitaine ayant invité John à descendre dans l'entre-pont, celui-ci laissa son sac sur le pont. Les matelots ouvrirent le sac pour voir ce qu'il contenait, et, voyant les pommes, ils en mangèrent. C'étaient celles qui donnaient des cornes de cerf. Alors ils se battirent comme s'ils voulaient briser le vaisseau. Le capitaine, entendant ce tapage, monta sur le pont et quand il vit ses matelots dans un tel état il cria au soldat : « Misérable ! qu'as-tu fait à mes hommes ? » John répondit : « Pourquoi ont-ils eu la curiosité de regarder dans mon sac ? Que me donnerez-vous pour leur rendre leur figure naturelle ? » Le patron prenant peur promit de lui abandonner le vaisseau et sa cargaison au premier port d'abordage. Alors John ouvrit le sac, donna aux matelots les autres pommes et les cornes disparurent. Or le vaisseau était chargé de poudre d'or et se rendait à Dublin. Dès son arrivée, le capitaine dit à John de prendre charge du vaisseau et de la cargaison ; John lui répondit : « Attendez quelques jours, je veux voir venir les événements. » Le lendemain il s'en alla vendre les pommes par la ville, avec des vêtements déchirés, et arriva en face de la maison du roi. La princesse était à sa fenêtre ; les pommes lui firent envie ; elle en demanda. John lui conseilla d'en goûter une d'abord et lui jeta une pomme de la première espèce. Dès que la princesse en eut mangé, une tête de cerf se plaça sur son cou. Le roi fit promettre une mesure d'or, une mesure d'argent et la main de sa fille à celui qui la guérirait. Mais personne ne se présentait. John vint offrir ses services ; mais, le voyant couvert de haillons, les serviteurs refusaient de le laisser passer. Or le petit frère de la princesse ayant été témoin de ce refus alla trouver son père, qui dit : « Quand même ce serait le mendiant de la prairie, qu'il vienne ! » Et John se présenta de nouveau. Le roi lui dit : « Pouvez-vous guérir ma fille ? » et John répondit qu'il essaierait. On le mena à la chambre de

la princesse. Il s'assit, tira de sa poche un livre dont les feuilles étaient blanches et fit semblant d'y lire :

— N'as-tu pas extorqué jadis à un pauvre soldat un sifflet qui avait la propriété, dès qu'il en jouait, de le transporter au milieu de son régiment?

— C'est vrai, dit-elle.

— Eh bien, si tu ne me donnes pas ce sifflet, je ne te guérirai pas.

— Le voici, dit la princesse.

Alors John lui donna un morceau de pomme et l'une des cornes disparut :

— C'est tout ce que je puis pour toi aujourd'hui, dit-il; je reviendrai demain.

Il sortit et rencontra ses camarades. Ils gagnaient leur vie à préparer la chaux et à tirer de l'eau pour les tailleurs de pierre. John les reconnut, mais eux ne le reconnurent pas. Sans se découvrir à eux, il leur donna dix schellings en leur disant de boire à sa santé. Puis il revint au vaisseau. Le lendemain il retourna chez la princesse, prit son livre et lui dit :

— N'as-tu pas jadis extorqué à un pauvre soldat une bourse qui était pleine d'or et d'argent chaque fois qu'on l'ouvrait?

— C'est vrai, dit-elle.

— Eh bien, si tu ne la retrouves, je ne puis te guérir.

— Voici la bourse, dit-elle.

Quand John eut la bourse, il donna à la princesse un second morceau de pomme, et une autre corne tomba. « C'est tout ce que je puis pour aujourd'hui, je reviendrai demain. » Il alla trouver ses camarades et leur donna dix schellings pour boire à sa santé. Puis il revint au vaisseau. Le capitaine lui dit : « Voulez-vous prendre livraison du vaisseau et de sa cargaison? — Non, répondit John, patientez encore un jour ou deux, jusqu'à ce que les événements se décident. » Il retourna donc chez la princesse et tira son livre comme les jours précédents.

— N'as-tu pas extorqué jadis à un pauvre soldat une nappe

qui était couverte de mets quand on l'étendait? — C'est vrai, dit-elle. — Si tu ne retrouves pas cette nappe, je ne te guérirai pas. — La voici, » dit-elle. Alors il lui donna une pomme tout entière et la princesse reprit sa première forme. Puis il reçut une mesure d'or et une d'argent, et on lui dit qu'il pouvait épouser la princesse. « Nous verrons cela demain, répondit-il. » Il alla trouver ses camarades et leur donna dix schellings pour boire à sa santé. Ceux-ci lui témoignèrent le désir de connaître le généreux ami qui les traitait ainsi. « Rappelez-vous, leur dit John, quand nous étions dans tel lieu et que nous promîmes à trois jeunes filles de revenir au bout d'un an. — Le temps est passé depuis longtemps. — Non, dit John, c'est cette nuit la date du rendez-vous. » John retourna auprès du capitaine, et lui dit qu'il lui abandonnait le vaisseau, que, quant à lui, il était assez riche avec ce qu'il possédait. Le lendemain il se présenta chez le roi, et la princesse lui dit : « M'épouses-tu aujourd'hui? — Non, demain seulement, » répondit John. Puis il rejoignit ses compagnons et leur dit de se disposer à aller au rendez-vous. Il rendit alors la bourse au sergent, la nappe au caporal et garda le sifflet pour lui. Il acheta trois chevaux et les trois camarades se dirigèrent en grande hâte vers le lieu convenu. Parvenus à la maison, ils saisirent l'arbre, et son écorce se détacha à leur premier effort. Alors les trois filles parurent blanches et souriantes et délivrées des conjurations jetées sur elles. Chaque soldat prit la sienne, puis ils revinrent à Dublin et les épousèrent.

M. Campbell donne plusieurs versions de ce conte, qui est extrêmement répandu. L'épisode des pommes rappelle le breuvage que Circé donna aux compagnons d'Ulysse pour les métamorphoser en porcs. Grimm, à propos d'un conte similaire, le Krautesel, en fait un long historique. Le héros trouve une salade; dès qu'il en a mangé, il est changé en un âne; heureusement une autre herbe qui poussait près de là jouit de la propriété de restituer la forme primitive. Ainsi, dans Apulée, l'Ane d'or redevient homme en mangeant des roses. — Une autre version du Krautesel, l'Arbre au nez, est très-comique : l'un des soldats croque une pomme dans une forêt; aussitôt il sent son nez qui s'allonge, s'allonge,

descend jusque sur sa poitrine, puis tombe sur l'herbe, s'allonge toujours, enfin devient si long qu'il traverse la forêt et seize milles encore au delà. Les deux camarades de l'infortuné allant à sa recherche heurtent en marchant contre un obstacle, ils regardent et voient un nez; ils marchent tout du long et arrivent enfin au propriétaire du nez, leur camarade, qu'ils trouvent étendu à moitié mort près d'un pommier. Ils le prennent et le chargent sur un âne qui succombe sous le fardeau. Heureusement un autre pommier fournit un fruit qui rend au nez sa longueur ordinaire. — Un conte allemand similaire est donné par Müllenhoff : le Ruban bleu. Le même récit est populaire en Danemark; voy. *Contes* de Carit Etlar (traduction Thorpe) : les Exploits de Svend. (Les pommes magiques font allonger indéfiniment le nez, une autre lui rend son aspect ordinaire.) Enfin Gubernatis cite, vol. I, p. 182, plusieurs histoires russes où des pommes sont douées de propriétés semblables, et vol. I, p. 288, un conte italien dans lequel un figuier fait pousser une queue.

Notre conte contient encore les épisodes suivants, qui appartiennent au fonds commun mythique :

1° Bourse toujours pleine. — La Bourse toujours pleine n'est qu'une forme spéciale de l'Ane faisant de l'or, de la Poule ou Oie aux œufs d'or, des cinq Sous éternels du Juif errant. Les contes où se rencontrent des épisodes de cette nature sont innombrables.

2° La Nappe toujours couverte de mets. — Dans la mythologie antique, ce mythe était figuré par la corne de la chèvre Amalthée, devenue la corne d'abondance, d'où sortaient, sans l'épuiser, les fleurs et les fruits. La corne d'abondance a pour parallèle dans les Védas la vache de la fertilité, et elle-même n'est autre chose que le nuage qui, lorsqu'il laisse échapper la pluie de ses flancs, fait sortir de la terre toutes ses richesses. Obéron, du roman de *Huon de Bordeaux*, avait, lui aussi, un hanap intarissable; pour le remplir de vin, il suffisait de faire au-dessus le signe de la croix. En le donnant à Huon, Obéron lui dit : « Tel est le pouvoir de ce hanap, qu'il fournirait d'assez de vin les vivants et les morts s'ils revenaient à la vie, pourvu qu'il soit entre les mains d'un homme de bien[1]. » Mais la forme la plus intéressante est celle qui nous est donnée par la célèbre coupe du roman de Saint Graal[2]. Elle passait pour être le vase dont Jésus s'était servi pour boire et rompre le pain quand il avait célébré la Cène, et Joseph d'Arimathie, disciple de Jésus, avait recueilli dans ce calice ou graal les gouttes de sang qui tombaient des plaies de son côté.

En souvenir du caractère sacré qui s'attachait à cette coupe, elle possé-

1. Voy. *Huon de Bordeaux*, publié par Guessard-Frank, 1860.

2. Le roman de *Saint Graal*, par Francisque Michel, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque. Bordeaux, 1841. — Voy. aussi, à propos du saint Graal : la Villemarqué, *Roman de la Table Ronde*, p. 142.

dait, selon les légendes, le don d'être toujours pleine de nourriture, et procurait, à ceux qui y portaient les lèvres, une jeunesse sans fin. Le souvenir du Saint Graal s'est perpétué en Bretagne jusqu'à nos jours, et E. Souvestre (*Foyer breton*), dans le conte de Péronik l'Idiot, nous montre un bassin d'or qui produit à l'instant les mets et les richesses qu'on désire. Il suffit d'y boire pour être guéri de tous ses maux, et les morts eux-mêmes ressuscitent quand on approche de leur bouche ce bassin merveilleux. Le Saint Graal rappelle aussi cette coupe du monde dont parle Platon, dans laquelle, à l'origine des temps, étaient confondus les matériaux du futur univers[1]. Un conte du Deccan : le Chacal, le Barbier et le Brahmane, déjà cité plus haut parmi les parallèles du conte V, parle d'un vase inépuisable contenant, comme le Saint Graal, un dîner délicieux. Sous quelque aspect d'ailleurs que se présente le mythe : corne, coupe, table toujours servie, nappe nourricière[2], robinet donnant toutes sortes de vins[3], il est toujours le symbole des pouvoirs vivifiants et fécondants de la nature. — L'un des épisodes les plus gracieux du *Harivansa* (trad. Langlois), nous fournit la forme indienne du mythe figuré par le Saint Graal ; c'est la fleur de l'arbre Paridjâta que se disputent les dieux Indra et son frère Krichna. « Cette fleur conserve sa fraîcheur durant toute l'année ; elle renferme toutes les saveurs, toutes les odeurs et procure le bonheur qu'on demande. Bien plus, elle est un gage de vertu, elle perd son éclat avec l'impie et le conserve avec la personne attachée à son devoir ; elle présente la couleur qu'on aime, le parfum qu'on recherche, elle peut servir de flambeau la nuit. Cette fleur remédie à la faim, à la soif, à la maladie, à la vieillesse ; pour le plaisir de l'oreille, elle procure les concerts et les chants les plus doux et les plus variés, etc. » — Dans le *Kathasaritsagara* (trad. Wilson), le roi Poutraka possède un vase toujours rempli de viandes exquises.

1. Voy. l'introduction de l'éditeur Price à l'*Histoire de la poésie anglaise* de Warton. — Voy. Cox : *Mythology*, etc., vol. II, p. 120, et vol. I, p. 375, le chapitre sur les souhaits et les instruments en qui réside le pouvoir d'octroyer les dons : bagues, baguettes, sacs, nappes, etc.

2. Voy. *Contes bretons* de Luzel : le Corps sans âme ; — *Contes* de Chodzko : Nappe nourricière, etc. — *Contes norwégiens* d'Abjörsen : le Jeune Homme qui va au vent du Nord ; Maître Tabac ; le roi Valemond et l'Ours blanc.

3. *Conte norwégien* d'Abjörsen : Tout réussit à ceux qui sont aimés de toutes les femmes.

CONTE XIX

—

FARQUHAR LE GUÉRISSEUR

CAMPBELL. — (SUTHERLAND.)

Un bouvier, nommé Farquhar, allait un jour de Glein-Gollich à Falkirk vendre du bétail. Il tenait à la main un bâton de coudrier. Sur sa route, il fit la rencontre d'un médecin qui lui dit :

— Qu'est-ce que tu tiens à la main ?

— Un bâton de coudrier.

— Et où l'as-tu coupé?

— A Glen-Gollich.

— Reconnaîtrais-tu l'endroit et l'arbre?

— Parfaitement.

— En ce cas, je te donnerai plus d'or que tu n'en pourras porter, si tu veux aller me chercher une baguette de ce coudrier ; prends aussi cette bouteille, et si tu m'apportes ce que je vais te dire, je doublerai la somme. Tu verras un trou au pied de l'arbre, mets-y la bouteille ; alors six serpents sortiront ; ne t'occupe pas d'eux ; puis un septième sortira, mets-le dans la bouteille et, sans rien dire à personne, reviens tout droit ici.

Farquhar retourna au vallon où était le coudrier, et quand il eut coupé quelques branches de l'arbre, il chercha le trou dont le docteur avait parlé. Il en sortit six serpents bruns et rayés comme des vipères. Farquhar les laissa aller, puis il introduisit la bouteille dans le trou pour faire sortir le septième serpent. Il vit alors un serpent blanc qui s'avançait en déroulant ses anneaux. Farquhar l'eut bientôt enfermé dans sa bouteille, qu'il boucha hermétiquement, puis il revint en toute hâte à Falkirk.

Le docteur lui donna assez d'argent pour acheter toutes les terres de son pays; mais il le pria de rester avec lui et de l'aider. Ils allumèrent du feu avec les branches du coudrier, et mirent le serpent blanc bouillir dans un pot. Le docteur ordonna à Farquhar de bien surveiller la cuisson, de ne laisser personne approcher, et d'empêcher même que la vapeur ne s'échappât du pot, de peur que des curieux ne devinassent leur secret. Il enveloppa le couvercle du pot avec du papier; mais il l'avait mal assujetti, de sorte que quand l'eau vint à bouillir, la vapeur s'échappa. A cette vue, Farquhar voulut remettre le papier autour du pot, et posa son doigt sur l'ouverture, mais la vapeur ayant mouillé son doigt, il le porta à sa bouche. Alors il connut toutes choses, et les yeux de son esprit furent ouverts. « Je tairai ce qui m'est arrivé, » se dit-il en lui-même. Quand le docteur revint, il enleva le pot de dessus le feu. Il leva le couvercle et, plongeant son doigt dans les gouttes de vapeur, il le suça, mais toute la vertu en était partie et ce n'était plus que de l'eau. « Qui a touché à ce vase? » s'écria-t-il. Et à la figure de Farquhar, il comprit que c'était lui. « Puisque tu en as pris le jus, prends-en aussi la chair! » cria-t-il furieux et il lui jeta le pot à la tête.

Farquhar, étant devenu savant, s'établit médecin. Aucun secret ne lui était caché, aucune maladie ne lui résistait. Il alla de ville en ville, guérissant les gens, si bien qu'on l'appela Farquhar le guérisseur. Or, ayant appris que le roi était tombé malade, il se rendit à la ville pour apprendre la nature de son mal. « C'est au genou, lui dit-on, qu'est le siége du mal. Il a plusieurs médecins qu'il paie grassement ; quand ils le soulagent, ce n'est pas pour longtemps, et bientôt la souffrance revient plus vive. Tenez, vous pouvez d'ici entendre les cris de notre malheureux souverain ». Un jour, Farquhar se promena de long en large devant la maison du roi en criant : « Bête noire dans l'os blanc! » Les valets se mirent à la fenêtre, et dirent au roi que c'était l'étranger qui passait. Le lendemain, Farquhar s'arrêta devant la porte en criant : « Bête noire dans l'os blanc ! » et le roi

envoya s'informer quel était celui qui criait dans la rue et ce qu'il voulait. On répondit au roi que c'était un étranger qu'on appelait le Médecin. Le roi, fou de douleur, le fit entrer, et Farquhar s'arrêta devant le roi en disant : « Oui, la bête noire est dans l'os blanc. » Et ce fut prouvé. Les médecins, pour rendre le roi malade et gagner de l'argent, avaient mis un insecte noir dans la blessure du genou, et la bête mangeait l'os et la chair et faisait crier le roi nuit et jour. De temps en temps, les docteurs enlevaient l'animal, de peur que le roi ne mourût; puis, quand le malade allait mieux, ils remettaient l'insecte dans la plaie. Farquhar avait deviné la cause de la maladie du roi, parce qu'il avait en lui la sagesse du serpent. Le roi fut guéri et les médecins pendus. Farquhar reçut comme présent des terres et de l'or, et tout ce qu'il demanda. Il épousa la fille du roi, et il reçut pour dot toutes les îles que la mer environne, de la pointe de Stor à Stromness dans les Orcades.

On remarque dans beaucoup de récits que la possession de certains charmes ou talismans ne peut s'acquérir directement par celui qui en connait la vertu et que celui qui les recherche est obligé, comme le docteur du conte de Farquhar, de recourir à un intermédiaire. En général aussi, c'est cet intermédiaire qui finit par devenir possesseur du talisman. C'est ce qui arrive dans la Lampe merveilleuse : le magicien ordonne à Aladin, son prétendu neveu, de descendre dans la caverne et de lui rapporter la précieuse lampe; Aladin s'en empare et refuse de s'en dessaisir. — La tradition qui forme le sujet de Farquhar se retrouve dans l'Edda. Dans la Saga de Fafnir le Dragon, Regin, son frère, veut manger le cœur de Fafnir et s'abreuver de son sang; alors il enseigne à Sigurd le moyen de tuer Fafnir, et quand le héros revient victorieux du dragon, Regin lui dit d'en faire rôtir le cœur. Alors Sigurd le met à la broche, mais, ayant voulu savoir s'il était cuit, il posa le doigt dessus, se brûla et porta le doigt à sa bouche. De ce moment, Sigurd comprit le chant des oiseaux et entendit gazouiller sept hirondelles (dans d'autres traductions, ce sont des aigles). Celles-ci lui conseillent de se défaire de Regin, qui ne songe qu'à le trahir comme il a trahi son frère Fafnir, de boire aussi son sang et de devenir ainsi possesseur des trésors de l'un et de l'autre [1]. Ce chant est resté populaire dans les îles

1. *Edda*, tradition du Paget.

Féroé sous le nom de Chant de Regin [1] : « Quand Siùrd (Sigurd) eut frappé à mort Fafnir, il lui dit : « C'est ton frère qui m'a amené ici, il a voulu ta mort; » et le dragon lui répondit : « Il te faut maintenant tuer Regin, car il veut te perdre. Regin prit la parole : « Obtiendrai-je maintenant, Siùrd, ce que tu m'as promis? » Alors Siùrd fit griller le cœur du dragon au bout d'une perche de trente aunes, et, s'étant brûlé la main, il la porta à sa bouche et comprit le langage des oiseaux et de tous les animaux. Du haut d'un chêne, les oiseaux sauvages chantèrent : « Mange ce rôti, » et pendant que Regin buvait le sang du dragon, Siùrd le pourfendit et s'empara des trésors des deux frères. »

Le récit de Farquhar a plusieurs versions en Angleterre; Chambers en donne une assez peu différente d'ailleurs sous le titre de : *Contes de sir James Ramsay de Bampff*. Il rattache ce conte à la vie de Nessus Ramsay, fondateur de famille de Bampff au XIIIe siècle. M. Campbell, en Écosse, et M. Kennedy, en Irlande, ont recueilli tous deux une tradition par laquelle Fingal, étant encore un jeune pasteur, rencontra des géants qui lui ordonnèrent de rôtir un saumon. Il y posa le doigt, qu'il porta ensuite à sa bouche, et depuis ce temps il posséda toute science, ce qui devint la base de sa grandeur future. La déesse celtique des forces germinatives de la nature, nommée Céridwen, possédait un chaudron qui contenait les semences de l'univers. Le petit Gwyon, assis près du chaudron, y trempa le doigt et connut l'avenir [2]. Cette tradition celtique existe aussi dans la Bretagne française. Les Korrigans, dit la Villemarqué [3], possèdent une coupe qui à la fin du repas circule de main en main; elle renferme une liqueur merveilleuse dont une seule goutte rendrait aussi savant que Dieu.

Mais ce n'est pas seulement dans les pays scandinaves et celtiques que nous retrouvons cette tradition. Elle semble avoir existé chez les Grecs, où le culte du serpent était en honneur. La mythologie a choisi pour symbole de la santé le serpent, et elle l'a donné à Esculape, dieu de la médecine. Les traditions rapportent que ce serpent portait dans la gueule une herbe qui donnait la santé. Dans les temples consacrés à Esculape à Égée, à Argos, à Épidaure, etc., on élevait des serpents en souvenir de cette croyance. Pline (liv. X, ch. XL), en son *Histoire naturelle*, assurait que quiconque mange du serpent né du mélange de certains oiseaux peut comprendre leur langage.

Enfin le récit de Farquhar se retrouve :

ALLEMAGNE. — Grimm : Histoires du Serpent blanc et des deux Frères;

PAYS SLAVES. — Chodzko : la Vierge aux cheveux d'or.

---

1. Beauvois, *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes*. Ce chant est reproduit sous le titre de Chant de Sigurd dans les *Chants du Nord* de Marmier.

2. Voy. *Mythologie celtique* de Davies, et *Myvyrian Archaiology of Wales*. — Voy. aussi pour l'explication mythique du Conte : Cox (*Mythology, etc.*), vol. I. p. 81, et *Gould* : *Curious Myths*, p. 620.

3. La Villemarqué : *Barzaz Breiz*. — Voy. aussi le même auteur : *Romans de la Table Ronde*, p. 76, à propos du philtre magique du roman de *Tristan et Yseult*.

CONTE XX.

—

LA PRINCESSE GRECQUE ET LE JEUNE JARDINIER

(LÉGÈRES ABRÉVIATIONS.)

P. KENNEDY. — (FIRE SIDE STORIES OF IRELAND.)

Il était une fois un roi qui avait une fille très-belle. Étant devenu vieux et malade, les médecins lui ordonnèrent de manger les pommes d'un arbre qui croissait sous ses fenêtres. Elles approchaient de leur maturité quand une nuit, le roi fut éveillé par un bruit d'ailes dans le verger, et courant à sa croisée, il aperçut dans les branches du pommier un oiseau dont les plumes jetaient un vif éclat et qui, après avoir cueilli une pomme, s'envola aussitôt. « Malédiction sur le voleur ! » cria le roi.

Le roi ne ferma pas l'œil de la nuit et dès qu'on fut éveillé dans le palais, il manda le jardinier et lui reprocha sa négligence. Celui-ci répondit : « Mes trois fils sont les meilleurs tireurs du royaume, désormais nous veillerons toutes les nuits chacun à notre tour auprès du pommier. »

La nuit venue, le fils aîné du jardinier prit son poste dans le jardin ; l'arc tendu, la flèche entre les doigts, il guetta le moment favorable. Mais à minuit, le roi, qui ne dormait pas, entendit un bruissement d'ailes et courut à la fenêtre. L'oiseau lumineux était dans l'arbre et le garçon dormait assis contre le mur, son arc posé sur les genoux. « Lève-toi, paresseux ! cria le roi, voici encore l'oiseau ! » Le pauvre garçon se dressa, mais déjà l'oiseau s'envolait avec la plus belle pomme.

Le roi surveilla ensuite le second fils du jardinier, mais quoique celui-ci fût debout bien éveillé quand la cloche commença à sonner minuit, dès que retentit le douzième coup, le gars tomba comme mort sur l'herbe et le roi vit l'oiseau lumineux emporter une autre pomme.

Le troisième fils était brave, actif et jeune. Quand le premier coup de minuit sonna, le roi était là et lui parlait; au dernier coup, la lumière qui précédait l'oiseau éclaira le mur et les arbres et dans les branches on entendit un bruit d'ailes. Au même instant retentit le sifflement d'une flèche. L'oiseau s'enfuit en poussant un cri sans avoir eu le temps d'enlever la pomme.

Mais quand la flèche retomba, une grande plume lumineuse y était fixée. Cette plume était d'or.

On continua à veiller ainsi toutes les nuits pendant une semaine, mais l'oiseau ne reparut plus. Le roi fit alors proclamer qu'il donnerait sa fille et la moitié du royaume à quiconque lui rapporterait, mort ou vivant, l'oiseau aux plumes d'or.

Le fils aîné du jardinier partit à la recherche de l'oiseau. Dans l'après-midi, il s'assit sous un arbre pour se reposer et mangeait du pain et un morceau de viande froide, quand s'avança un beau renard qui lui dit : « Donnez un peu de viande à un pauvre affamé. — Voici ma réponse, » fit le gars; et il lui tira une flèche qui glissa sur le renard comme sur du fer battu et alla se ficher dans un arbre. « Trahison ! cria le renard ; cependant comme je respecte ton jeune frère, je te donne un avis. A la nuit tombante, tu arriveras dans un village. D'un côté de la rue, tu verras une grande salle éclairée et remplie de jeunes gens buvant et dansant. De l'autre côté, tu verras une maison sans autre lumière que celle du feu de la chambre de devant, et près de ce feu un homme, sa femme et leur enfant. Écoute l'avis d'un fou et prends ton logement dans cette seconde maison. »

Le gars trouva les choses comme avait dit le renard, mais il préféra la maison où l'on dansait, et on ne le revit plus. Au bout d'une semaine, fatigué de l'attendre, le second fils partit à son tour et subit le même sort. La semaine suivante, le dernier fils partit, et quand le renard vint à lui, il lui fit partager son repas. Cette fois, le gars n'alla pas à la danse, mais passa tranquillement la nuit dans la maison obscure, et, le lendemain matin, il reprit son voyage avant que le soleil éclairât le sommet des arbres.

Il n'avait pas fait un quart de mille qu'il vit le renard sortir du bois qui bordait la route. Après s'être salués, le renard lui dit : « L'oiseau d'or est dans le palais du roi d'Espagne à deux cents milles d'ici ; assieds-toi sur ma queue et je t'y conduirai. » Ils volèrent comme la pensée, dépassant le vent qui était devant eux, sans que le vent qui les suivait pût les rattraper. L'après-midi, ils s'arrêtèrent dans un bois près du palais du roi d'Espagne et ils y attendirent la nuit tombante.

« Maintenant, dit le renard, je vais en avant préparer l'esprit des gardes en ta faveur; tu n'as qu'à traverser les salles lumineuses qui se succèdent jusqu'à ce que tu aies trouvé l'oiseau d'or. Si tu es avisé, tu l'apporteras lui et sa cage en dehors du palais et personne ne pourra s'emparer ni de lui ni de toi. Si tu n'écoutes pas mes conseils, je ne puis rien pour toi. » Et, ce disant, il franchit la porte.

Le gars partit un quart d'heure après le renard, et dans la première salle il vit une vingtaine de gardes debout, mais endormis ; dans la suivante, une douzaine ; dans celle d'après six ; dans la suivante, trois et dans la dernière il n'y avait ni gardes, ni lumière, et cependant elle était brillante comme le jour, car il y avait l'oiseau d'or dans une vulgaire cage de bois, et sur la table étaient les trois pommes, devenues d'or massif.

Sur cette même table était placée la plus belle cage d'or qu'œil eût jamais vue et le gars pensa que ce serait dommage de ne pas y enfermer le précieux oiseau. A peine le bout de l'aile de l'oiseau eut-il touché les fils d'or de la cage, qu'il poussa un grand cri ; au même moment, les trois gardes, les six, les douze et les vingt s'éveillèrent, brandirent leurs épées et entourèrent le pauvre garçon, puis ils appelèrent le roi et lui dirent ce qui était arrivé. Le roi dit au jeune homme : « Vous méritez le gibet, mais je vous accorde la vie ainsi qu'à l'oiseau d'or, si vous m'apportez la pouliche baie du roi de Maroc qui dépasse le vent et qui est assez agile pour franchir les murs des châteaux; si vous l'amenez, vous aurez l'oiseau d'or et la liberté. »

Le gars s'éloigna pensif et rencontra le renard : « Que te disais-je, quand je te prémunissais contre ton étourderie? N'importe, monte sur ma queue »; et ils volèrent comme la pensée. La nuit tomba quand ils étaient dans un bois près du palais. Le renard dit : « Je vais en avant travailler en ta faveur dans les écuries. Quand tu feras sortir la pouliche, ne touche pas à la porte, ni au chambranle, ni à quoi que soit, si ce n'est la terre, et seulement avec les sabots de la pouliche quand tu l'auras montée. Si tu manques encore de prudence dans l'écurie, notre situation sera pire qu'avant. » En entrant dans le palais, le gars vit deux rangées d'hommes armés, alignés de la porte à l'écurie, mais tous étaient plongés dans un profond sommeil, et le gars put passer au milieu d'eux jusqu'à l'étable. Il y trouva la pouliche, et près d'elle il vit un valet d'écurie une étrille dans sa main, un autre valet avec une bride, un autre avec une poignée de foin; tous semblaient pétrifiés. La pouliche était le seul être vivant avec lui dans ce lieu; elle avait sur le dos une selle commune de bois et de cuir, mais une selle d'or du plus beau travail était pendue à la porte. Le jeune homme pensa que c'était grand dommage de ne pas la mettre à la place de l'autre. Mais dès que la pouliche sentit la selle d'or, elle hennit, et les hommes d'armes et les valets d'écurie entourèrent le garçon (*a*).

Le roi de Maroc accourut avec une figure aussi noire que la plante de votre pied; il dit au garçon : « Vous mériteriez d'être pendu, mais si vous m'amenez la princesse aux cheveux d'or, je vous donnerai la pouliche fille du vent. »

Le pauvre garçon avait la tête très-basse quand en se promenant le lendemain matin, le renard sortit du bois à sa rencontre. « Voilà ce que tu as gagné, dit-il, à ne pas suivre mes avis! Monte sur ma queue, et allons au palais du roi de Grèce ». Ils volèrent comme la pensée. Le soir, ils mangèrent leur pain dans le bois près du château.

Le renard dit : « Je te précède pour aplanir les difficultés; suis-moi dans un quart d'heure; surtout ne laisse pas la princesse aux cheveux d'or toucher les portes de ses mains,

de sa chevelure ou de ses habits, et si elle te demande quelque chose, souviens-toi de ce que tu dois lui dire. Une fois dehors, personne ne pourra te l'enlever. »

Le jeune homme s'avança dans le palais et aperçut vingt gardes, puis douze, puis six, puis trois, tous debout appuyés sur leurs armes, profondément endormis, et dans la dernière chambre la princesse aux cheveux d'or. Elle dormait sur une chaise et son père sur une autre. Après l'avoir considérée longtemps, le cœur plein d'amour, il s'agenouilla et déposa un baiser sur sa blanche main. Quand elle ouvrit les yeux, elle fut d'abord un peu effrayée, mais elle se rassura en voyant ce beau garçon si amoureux. Elle lui demanda ce qu'il voulait : « Vous prendre pour femme et vous emmener ! — Laissez-moi au moins prendre congé de mon père. — Je ne le puis, dit-il, car tout le monde s'éveillera et je serai mis à mort. »

Mais elle insista pour embrasser le vieillard en disant qu'il ne s'éveillerait pas et qu'elle suivrait le jeune homme. Comment lui refuser cette grâce? Mais au moment où ses lèvres touchèrent celles de son père, le vieillard poussa un cri et tous les gardes accoururent et entraînèrent au gibet le téméraire. Alors le roi lui dit qu'il lui laisserait la vie. « Voici, ajouta-t-il, un grand amas de boue devant le palais qui ne permet pas au soleil de briller sur les murs au milieu de l'été. Chaque fois qu'on en enlève une pelletée, deux pelletées nouvelles viennent grossir le tas. Si vous parvenez à faire disparaître cet amas de boue, je laisserai ma fille partir avec vous. D'ailleurs, si vous êtes l'homme que je suppose, elle ne court aucun risque de devenir la femme du roi de Maroc. » Le lendemain matin, le gars se mit à l'ouvrage, et par chaque pelletée qu'il rejetait, deux pelletées nouvelles venaient s'ajouter au tas de boue. A la fin du jour, le monceau était plus grand qu'avant. Le jeune homme s'assit en pleurant, la tête dans ses mains. Le renard vint à lui : « Mon pauvre garçon, tu es tout confus; mange ton dîner et repose-toi; demain sera un nouveau jour. —Comment va l'ouvrage? dit le roi à souper. — Mal, Votre Majesté, répondit le pauvre garçon; je

crains que vous ne soyez forcé de m'éveiller demain au lever du soleil. — Ne craignez rien, » dit la princesse en souriant.

Le lendemain matin, le pauvre garçon fut réveillé par des bruits de voix, des fanfares, des tambours et un charivari comme il n'en avait jamais entendu; il courut voir ce qui se passait et à la place où le tas de boue était la veille, il aperçut des soldats, des serviteurs, des seigneurs et des dames dansant comme des fous et se réjouissant de la disparition du monceau d'immondices : « Ah ! mon brave renard, dit le jeune homme en lui-même, c'est ton ouvrage ! » Le roi lui proposa une grande suite ainsi qu'à la princesse, mais le garçon refusa en disant : « J'ai un ami qui nous amènera en un jour au palais du roi de Maroc. » Quand la princesse se sépara de son père, celui-ci lui tint ce discours : « Triste sera ma vie maintenant, car ton pauvre frère est au pouvoir de ce méchant sorcier, et voilà que tu me laisses seul aussi dans ma vieillesse. »Pendant qu'il causait avec elle dans le bois, le renard s'avança et le jeune homme et la princesse s'assirent sur sa queue. Se tenant serrés l'un contre l'autre, ils volèrent comme la pensée. Le soir, ils arrivèrent au château du roi de Maroc Le roi dit au garçon : « Je vous permets d'emmener la pouliche brune, puisque vous m'amenez cette belle princesse. Pour elle je donnerais toutes les pouliches du monde. Partez ! voici ma bourse pour votre route. — Je vous remercie, dit le garçon, laissez-moi seulement serrer la main de la princesse avant de la quitter. — Je vous l'accorde, dit le roi. Aussitôt le jeune homme et la princesse s'élancèrent sur le dos de la pouliche et en un instant ils avaient franchi toute la ligne des gardes. Ils allèrent et le lendemain ils arrivèrent dans le bois près du palais du roi d'Espagne et y retrouvèrent le renard. Le renard lui dit : « Laisse ici la princesse avec moi et va chercher l'oiseau d'or et les trois pommes. Aie bien soin de ramener la pouliche avec l'oiseau, car sinon je serais forcé de vous emporter encore tous les deux sur ma queue. »

Quand le roi d'Espagne vit arriver dans son château, le garçon avec la pouliche, il envoya chercher l'oiseau d'or, les pommes d'or et les lui donna. Il était enchanté de

son échange; mais le garçon ne voulut pas se séparer de la belle bête sans l'avoir caressée, et pendant qu'on ne s'y attendait pas, il sauta sur son dos et franchit la rangée des gardes. Il ne fut pas long à arriver à l'endroit où il avait laissé sa princesse et le renard.

Ils se hâtèrent de fuir jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des terres du roi d'Espagne. En passant dans le village où était la maison de danse, le jeune homme retrouva ses deux frères et les ramena. Quand ils arrivèrent près du renard, celui-ci pria le jeune homme de lui couper la tête et la queue. Dès que la tête et la queue furent tombées, le corps du renard se changea en un beau jeune homme. C'était le frère de la princesse, qui avait été, par un charme jeté sur lui, métamorphosé en renard. La joie n'eut plus de bornes, et quand ils arrivèrent au palais, on alluma des feux, on fit cuire des bœufs, et des barriques de vin furent défoncées. Le jeune prince de Grèce épousa la fille du roi, et la sœur du prince le fils du jardinier.

Ce récit se retrouve chez les Gaëls, sous le titre de Mac Jan Direach.

Bretagne. — (Luzel) : le Poirier aux poires d'or.

Italie. — (Voy. Gubernatis, p. 187, vol. II, *Zoological Mythology*.)

Pays slaves. — (Chodzko) : l'Oiseau de feu, ou Ohnivak.

Russie. — Voy. Ralston, *Russian Folk Tales*, p. 285.

Allemagne. — *Contes* de Grimm : la Queue du renard; l'Oiseau d'or. — *Contes* de Bechstein : le Voleur de millet.

Suède. — (Cavallius et Stephen, trad. Thorpe) : le Beau palais à l'est du soleil et au nord de la terre. (Toutes les nuits une prairie est foulée aux pieds, et il s'agit de savoir quelle en est la cause.)

Norwége. — Abjorsen (trad. Dasent) : l'Oiseau d'or.

Le mythe solaire symbolisé dans ce récit est transparent. Les pommes d'or sont les mêmes que celles du jardin des Hespérides. Les deux salles, l'une obscure, l'autre brillante, la cage de bois et la cage d'or, la selle de bois et la selle d'or sont des mythes semblables. Elles symbolisent le jour et la nuit. La variété de ces symboles dans la mythologie âryenne est extrême; dans d'autres récits nous les voyons représentés par la pantoufle de Cendrillon, par le glaive de lumière du Roi des fenêtres de chêne dans le roi d'Easaidh, par les trois couronnes des filles du roi de Lochlin [1].

Les histoires de brides, de selles, de freins, sont particulièrement communes dans le fonds général âryen. Indiquons le mythe qui y est dépeint; les autres épisodes s'expliqueront ensuite d'eux-mêmes. Les héros ne peuvent accomplir leur tâche sur la terre et leur rôle dans les cieux que lorsqu'ils se sont approprié le symbole mythique qui représente l'époque de l'année ou du jour où ils se trouvent. Ce symbole est en général complexe; ici, pour que le héros personnifie réellement le soleil, il faut qu'il ne monte sur le coursier magique qu'avec la selle correspondante à l'heure où il s'en empare. Or, à cette période de l'histoire, la nuit n'est pas encore terminée, tout le monde est endormi, et la selle de bois et de cuir était l'emblème de cette heure; si le héros l'avait placée sur le dos du coursier, il eût de ce moment personnifié le soleil dans sa course journalière, et quand le moment serait arrivé, la selle de bois serait devenue d'elle-même la selle d'or; en d'autres termes, le soleil continuant sa course invisible pendant la nuit se serait peu à peu élevé dans les cieux, et d'invisible qu'il était d'abord, aurait ébloui la terre de ses rayons brillants comme l'or et les pierreries. Malheureusement le héros place avant le temps la selle brillante sur le coursier; le cheval hennit, le soleil paraît à l'horizon, la nature s'éveille, et le héros est obligé d'attendre un nouveau jour et d'accomplir une nouvelle tâche pour obtenir la pouliche merveilleuse. Ainsi, dans la fable antique, quand Bellérophon a reçu l'ordre d'aller combattre la Chimère, il veut s'emparer de Pégase, mais malgré ses longs efforts, il n'y parvenait pas. C'est alors que Minerve, qui joue le rôle du renard dans notre conte, paraît en songe à Bellérophon et lui remet la selle et le frein qui peuvent dompter Pégase. Bellérophon s'élance alors dans les airs et vole au combat.

Plusieurs épisodes de ce conte rappellent le château enchanté de la Belle au bois dormant, celui de Brynhild de la Vœlsungsaga et leurs nombreux parallèles.

1. Les mythes représentant le lever du soleil ou le réveil de la nature au printemps sont la plupart du temps les mêmes dans les contes âryens.

CONTE XXI

—

LES DOUZE OIES SAUVAGES

P. KENNEDY. — (IRLANDE.)

Il y avait une fois un roi et une reine qui vivaient très-heureusement; ils avaient douze fils et pas de fille. On désire toujours ce qu'on n'a pas et on n'apprécie pas ce que l'on possède; il en était ainsi avec la reine. Un jour d'hiver que la maison était couverte de neige, en regardant par la fenêtre elle aperçut un veau qui venait d'être tué par le boucher; un corbeau s'était posé à côté de lui. « Oh! dit-elle, je donnerais tous mes fils pour avoir une seule fille dont la peau serait aussi blanche que cette neige, les joues aussi rouges que ce sang, et les cheveux aussi noirs que ce corbeau[1]. » Au moment où elle prononçait ces paroles, elle ressentit une grande frayeur, un frisson parcourut tout son corps, et un instant après une vieille femme à l'aspect sévère se tenait debout devant elle. « Vous avez fait là un souhait maudit, dit-elle, et pour vous punir il s'accomplira. Vous aurez la fille que vous désirez, mais le jour de sa naissance, vos douze fils mourront. » Puis elle disparut.

Ce fut ce qui arriva. Pendant que la reine attendait sa délivrance, tous ses fils se trouvaient dans une grande salle du palais, entourés de gardes, et à l'heure où sa fille vint au monde, les gardes entendirent en dehors et en dedans un grand tourbillon de vent accompagné de sifflements. Les douze princes furent emportés l'un après l'autre par la fenêtre ouverte, au-dessus des bois, comme autant de flèches.

---

1. Une comparaison semblable se trouve dans la version galloise de Peredur, fils d'Evrawc (*Mabinogion* de lady Guest, page 328), et dans le roman de *Perceval* de Chrestien de Troyes.

La petite princesse fut nommée Neige blanche et Rose rouge, à cause de son joli teint. C'était la plus gracieuse et la plus aimable enfant qu'on pût voir ; quand elle eut douze ans, elle commença à être très-triste et à rechercher la solitude ; elle ne cessait de questionner chacun au sujet de ses frères qu'elle croyait morts, car personne depuis l'événement ne lui avait jamais raconté exactement ce qui était arrivé. Le secret pesait lourdement sur la conscience de la reine ; aussi à la fin, elle céda aux obsessions de sa fille et lui découvrit tout. « Comment ! mère, dit-elle, c'est à cause de moi que mes pauvres frères ont été changés en oies sauvages et qu'ils souffrent maintenant toutes sortes de peines ! Avant que le monde ait vieilli d'un jour, je partirai à leur recherche pour essayer de leur rendre leur première forme. » Le roi et la reine la surveillèrent de près, mais à quoi bon? La nuit suivante elle alla dans les bois qui entouraient le palais et y passa la nuit jusqu'au soir du second jour.

Elle n'avait emporté que quelques gâteaux ; elle fut obligée pour se nourrir de cueillir tout en marchant des noisettes, des baies de la bruyère douce et quelques pommes sauvages. Enfin, au coucher du soleil, elle arriva à une jolie maison de bois. Un beau jardin l'entourait, plein des fleurs les plus brillantes. Elle entra par une ouverture de la haie et vit, dans une chambre où il y avait un bon feu, une table avec douze couverts, chargée de gâteaux, de volaille sauvage froide et de fruits. Dans une pièce voisine se trouvaient douze lits.

Pendant qu'elle regardait toutes ces choses, elle entendit ouvrir la porte, marcher le long du mur et douze jeunes gens entrèrent qui, lorsqu'ils la virent, témoignèrent par leurs regards de leur chagrin et de leur surprise. « Quelle malchance vous a envoyée ici ! dit l'aîné. Par la faute d'une fille, nous avons dû quitter la cour de notre père et rester jusqu'à ce jour sous la forme d'oies sauvages. Il y a de cela douze ans et nous avons fait le serment solennel de faire périr la première fille qui tomberait dans nos mains. Il est triste de mettre à mort une fille aussi innocente et aussi belle que vous, mais nous devons garder notre serment. »

Elle répondit : « Je suis votre sœur unique ; je n'avais rien su de cet événement jusqu'à ce jour et je me suis enfuie du palais paternel la nuit dernière afin de vous découvrir et de vous servir si je le puis. » Les frères se tordirent les mains et baissèrent les yeux; vous eussiez pu entendre tomber une épingle, quand enfin l'aîné s'écria : « Maudit soit notre serment ! Qu'allons-nous faire ? — Je vous le dirai, dit une vieille qui apparut aussitôt parmi eux : oubliez ce maudit serment; d'ailleurs si vous essayiez de porter sur votre sœur une main téméraire, je saurais vous châtier, et cependant je vous veux du bien comme à elle. Elle est destinée à vous délivrer, et pour cela voici ce qu'elle doit faire. Il faut qu'elle récolte de ses propres mains l'herbe qui croît auprès du marais que vous voyez près du bois; ensuite elle devra filer cette herbe et en fabriquer douze chemises pour vous. Il lui faudra cinq ans pour les faire et si, pendant ce temps, elle parle, rit ou crie, vous êtes condamnés à rester sous la forme d'oies sauvages jusqu'au jour de votre mort. Ainsi, prenez bien soin de votre sœur pendant tout ce temps. » La fée disparut à ces mots et les frères s'empressèrent à l'envi autour de leur sœur, qu'ils embrassèrent tendrement.

Pendant trois longues années, la pauvre princesse fut occupée à ramasser l'herbe, à filer et à la coudre en chemises ; et au bout de trois ans elle en avait déjà fait huit. Pendant tout ce temps elle n'avait ni parlé, ni ri, ni crié. Un jour qu'elle était assise à filer daus le jardin, un beau levrier s'élança vers elle, lui mit les pattes sur l'épaule, lui lécha le front et les cheveux. Bientôt un beau jeune prince arriva à cheval à la porte du jardin et retirant son chapeau demanda la permission d'entrer. La princesse inclina la tête en signe d'assentiment et le prince entra. Malgré tous ses compliments et toutes ses questions il ne put tirer une parole de la jeune fille. Ravi d'amour à la vue de cette beauté, il raconta qu'il était roi du pays qui bordait la forêt, et il demanda sa main. Elle n'eut pas la force de repousser une telle preuve d'amour et après avoir longtemps secoué la tête en témoignage du chagrin qu'elle avait de quitter ses frères, elle finit

par faire un signe d'assentiment et mit sa main dans celle du prince. Elle savait bien que la bonne fée et ses frères parviendraient à la découvrir. Avant de partir, elle alla chercher un panier contenant toutes ses herbes et elle emporta les huit chemises déjà faites. Le prince la mit devant lui sur son cheval. Tout en chevauchant, il songeait au ressentiment de sa belle-mère lorsqu'elle connaîtrait son mariage. Cependant, comme il était le maître, dès son arrivée, il envoya chercher l'évêque, fit revêtir à la jeune fille ses habits de fiancée et le mariage fut célébré ; l'épouse répondit par signes. Le prince, aux manières de sa fiancée, devinait sa haute naissance et l'on n'eût pu voir deux jeunes gens plus amoureux.

La méchante belle-mère disait de la reine toutes les méchancetés possibles; elle assurait entre autres qu'elle n'était que la fille d'un bûcheron ; mais rien ne put changer l'opinion du jeune roi. Au temps voulu, la jeune reine eut un beau garçon et le roi était si heureux qu'il ne savait comment témoigner sa joie. L'éclat du baptême et le bonheur des parents tourmentaient la méchante femme plus que je ne saurais dire et elle résolut de mettre un terme à leur bonheur. Elle donna une potion soporifique à la jeune mère et tandis qu'elle songeait au moyen de se débarrasser de l'enfant, elle vit dans le jardin un loup qui la regardait en se léchant les flancs. Sans perdre de temps elle enleva l'enfant des bras de la mère endormie et le donna au loup ; la bête le prit dans sa gueule et sauta par-dessus la haie. La méchante reine piqua ensuite ses doigts et tacha de sang la bouche de la mère.

Or le roi arrivait justement de la chasse. Dès qu'il entra dans la maison, sa mère alla vers lui, et versant des larmes de crocodile, criant et se tordant les mains, elle le conduisit à la chambre à coucher de sa femme. Quelle fut la frayeur du pauvre roi quand il vit la bouche ensanglantée de la reine et ne trouva plus son enfant ! Je mettrais deux heures à vous raconter la joie diabolique de la vieille reine, la confusion, la frayeur et le chagrin des jeunes époux, la mauvaise

opinion que le roi commençait à avoir de sa femme, l'effort qu'elle fit pour retenir sa peine amère et ne la témoigner ni par des paroles ni par des plaintes. Le jeune roi ne voulut faire appeler personne et ordonna à sa belle-mère de raconter que l'enfant était tombé des bras de la reine par la fenêtre et qu'une bête sauvage l'avait emporté. La méchante femme promit d'obéir au roi, mais elle raconta en secret à chacun le spectacle dont le roi et elle-même avaient été témoins dans la chambre.

La jeune reine fut longtemps la plus malheureuse femme des trois royaumes; partagée entre le chagrin d'avoir perdu son enfant et la mauvaise opinion qu'avait d'elle son mari. Cependant sans rien dire, elle continuait à travailler aux chemises de ses frères. Souvent les douze oies sauvages se montraient sur les arbres du parc ou sur la plaine et venaient regarder leur sœur par la fenêtre et l'encourager ainsi au travail. Une autre année était finie, il ne restait plus à la reine pour avoir achevé son travail qu'à finir un bras de la douzième chemise lorsqu'elle fut obligée de se mettre au lit et qu'une belle fille lui naquit. Cette fois le roi était sur ses gardes et il ne laissa seules une minute ni la mère ni l'enfant. Mais la méchante belle-mère gagna quelques serviteurs, endormit les autres, donna une potion à la reine et soudoya quelqu'un pour voler l'enfant et le tuer. Tout à coup, la reine mère revit dans le jardin le loup de l'année précédente qui se léchait les côtes; elle lui jeta l'enfant et le loup l'emporta. Puis elle teignit de sang la bouche et la figure de la mère endormie; ensuite, poussant des cris, elle alla au-devant du roi; bientôt la chambre se remplit et tout le monde fut convaincu que la jeune reine venait de dévorer son enfant.

La pauvre mère crut que la vie l'abandonnait; elle restait pétrifiée sans pouvoir ni parler ni prier; mais néanmoins elle se hâta de finir le bras de sa douzième chemise.

Le roi voulait ramener sa femme à la maison du bois où il l'avait trouvée; mais la belle-mère, les seigneurs de la cour et les juges ne voulurent point entendre parler de cela; la malheureuse fut condamnée à être brûlée à trois heures, le jour

même. Quand l'heure arriva, le roi au désespoir se retira dans l'endroit le plus écarté de son palais. Lorsque les exécuteurs vinrent chercher la reine, elle prit dans ses bras la pile de chemises ; et comme il restait quelques points à faire, pendant qu'on l'attachait au poteau, elle travaillait encore. Quand le dernier point fut fini, son cœur déborda; elle laissa tomber une larme sur son ouvrage, puis elle se leva en s'écriant : « Je suis innocente, appelez mon mari! » Les exécuteurs s'arrêtèrent, excepté un homme méchant, qui mit le feu aux fagots, et tandis que tous étaient frappés d'étonnement, on entendit un bruit d'ailes et on vit aussitôt les douze oies se poser sur le bûcher. Avant qu'il fût possible de compter jusqu'à douze, elle jeta une chemise à chaque oiseau, et en un clin d'œil, on les vit se changer en douze beaux jeunes gens. Tandis qu'ils détachaient leur sœur, l'aîné, prenant un fort bâton, en donna un tel coup à l'exécuteur si pressé, qu'il n'eût pas besoin d'en donner un second. Pendant que les frères consolaient leur sœur et que le roi accourait à la hâte, une belle femme parut au milieu d'eux, tenant le bébé sur un bras et le petit prince par la main. Ce ne fut plus que cris et rires de joie, qu'étreintes, et embrassements, et quand chacun eut le temps de remercier la bonne fée, qui, sous la forme d'un loup avait emporté l'enfant, elle avait déjà disparu.

Il n'y eut jamais tel bonheur dans un palais, et si la méchante reine et ses complices ne furent pas déchirés par les chevaux sauvages, ils l'avaient pourtant bien mérité.

Contes similaires :

ALLEMAGNE. — Grimm : les Six cygnes, Marienkind, ou l'Enfant de la Vierge (pour un épisode), Blanche-Neige aussi.

NORWÉGE. — Abjörsen : les Douze Canards sauvages.

INDE. — Voy. le dernier récit du *Dolopathos* (Loiseleur-Deslongchamps, p. 138). — *Contes du Deccan* : le Triomphe de la vérité. (Les enfants de Guzra Bai lui sont enlevés à leur naissance et changés en corbeaux.)

CONTE XXII

—

LA PARESSEUSE ET SES TANTES

(LÉGÈRES ABRÉVIATIONS.)

P. KENNEDY. — (IRLANDE.)

Il y avait une fois une pauvre veuve qui avait une fille belle comme le jour, mais paresseuse comme un cochon, sauf votre respect. La pauvre mère était la plus industrieuse personne de la ville et surtout bonne fileuse, et elle eût voulu que sa fille fût habile comme elle, mais celle-ci se levait tard, mangeait son déjeuner avant d'avoir fini ses prières et flânait tout le jour.

Un matin, passa par là le fils du roi. Entendant la pauvre femme gourmander sa fille, il lui dit : « Bonne femme, vous devez avoir une bien méchante enfant pour la gronder ainsi? Ce n'est pas la belle fille que voilà qui vous fait du chagrin, assurément? — Ah! Votre Majesté, répondit la veuve, je lui reprochais de trop travailler; croiriez-vous qu'elle file trois livres de lin en un jour, les tisse le second, et en fait des chemises le troisième? — C'est justement, dit le prince, la femme qu'il faut à ma mère, qui est elle-même la plus grande fileuse du royaume. Donnez à votre fille son bonnet et son manteau et qu'elle monte derrière moi. Si ma mère est contente d'elle, qui sait si, au bout de la semaine, elle ne la prendra pas pour sa belle-fille! »

En un instant, la jeune Anty (Anastasie) fut montée derrière le prince, qui en s'éloignant laissa une grosse bourse à sa mère. Quand la reine vit une paysanne assise derrière son fils, elle fut très-étonnée, mais dès qu'elle vit sa belle figure et connut tout ce dont elle était capable, elle la reçut cordialement. La soirée se passa, et le prince et Anty devinrent

de plus en plus amoureux l'un de l'autre; mais le cœur d'Anty se glaçait quand elle songeait qu'il faudrait bientôt montrer comment elle savait filer. Au moment du coucher, la vieille reine la mena dans une belle chambre en lui souhaitant bonne nuit, puis elle lui montra quantité de beau lin et lui dit : « Vous pourrez vous mettre à l'ouvrage d'aussi bonne heure que vous voudrez demain matin, et j'espère voir ces trois livres de lin transformées en un beau fil blanc. » La pauvre fille dormit peu et regretta de n'avoir pas mieux écouté sa mère.

Le matin elle se mit à l'ouvrage le cœur gros, et bien qu'elle eût un beau rouet et le plus joli lin que vous ayez jamais vu, son fil se cassait à tout moment. A la fin, elle repoussa sa chaise, laissa tomber ses mains et fondit en larmes. Au même moment lui apparut une petite vieille avec des pieds énormes, qui lui dit : « Pourquoi ce chagrin? — Il faut que je file tout ce lin avant demain, répondit la jeune fille. — Eh bien, si vous voulez inviter la pauvre Cushmor à votre mariage, je m'engage, pendant votre sommeil, à filer vos trois livres de lin. — Certes vous serez la bienvenue et je vous honorerai le reste de vos jours. — Très-bien ! alors dites à la reine qu'elle peut venir chercher son fil aussitôt qu'il lui plaira demain matin. » La vieille en effet tint parole. « Quelle bonne fille vous êtes! s'écria la reine; je vous donne mon propre rouet, mais ne travaillez pas aujourd'hui ; travailler, puis se reposer, telle est ma devise. Demain vous tisserez ce fil, et qui sait ce qui peut arriver? »

La pauvre fille eut plus peur que la première fois. Elle ne savait comment s'y prendre et dans son chagrin, elle restait assise sans rien faire, quand une petite femme affreusement déhanchée apparut et lui dit qu'elle se nommait Cromanmor et fit avec elle le même marché que Cushmor. Grande fut la joie de la reine en voyant cette belle toile blanche. « Amusez-vous aujourd'hui, dit-elle, et si demain vous pouvez offrir à mon fils cette toile changée en belles chemises, je vous le donne pour époux. »

La pauvre fille manœuvrait de son mieux ses ciseaux, son

fil et ses aiguilles, quand à sa joie elle vit venir une troisième vieille avec un grand nez rouge, qui lui dit qu'on l'appelait Shron Mor Rua. Comme les deux autres vieilles, elle conclut le même marché avec Anty, et la reine en faisant sa visite matinale vit sur la table douze belles chemises.

A partir de ce moment on ne songea plus qu'à la noce, et quelle noce! La pauvre mère était présente, et pendant le dîner, la vieille reine ne parlait que des belles chemises et combien elle serait heureuse, après la lune de miel, de filer, tisser et faire des chemises indéfiniment avec sa belle fille. Le prince n'aimait guère ce discours et la fiancée encore moins; il allait y répondre quand le valet de pied s'approcha de la table et dit à la mariée : « La tante de Votre Seigneurie, Cushmor, demande à entrer. » La fiancée rougit et eût voulu être à sept milles sous terre, mais le prince prit la parole et dit : « Dites à cette dame que les parents de ma fiancée seront toujours les bienvenus. » La vieille aux grands pieds vint s'asseoir auprès du prince. La reine ne fut pas contente, et par dépit elle lui demanda : « Pourquoi avez-vous le pied si grand? — Majesté, c'est à force de presser la roue de mon métier, répondit Cushmor. — Je vous déclare, dit le prince à sa fiancée, que jamais je ne vous laisserai une heure à votre rouet! »

Le même valet annonça ensuite la tante Cromanmor, qui vint s'asseoir et but à la santé de toute la société. La reine lui demanda pourquoi elle était si déhanchée. « C'est, dit la vieille, parce que je reste toujours assise à mon métier. — Par mon sceptre! dit le prince, ma femme n'y restera pas une heure. » Le valet annonça ensuite Shron Mor Rua. Chacun éclata de rire en voyant son grand nez rouge.

— Dites-nous, Madame, lui dit la reine, pourquoi vous avez un pareil nez.

— Votre Majesté, c'est parce que j'ai toujours la tête penchée en cousant sans cesse et tout le sang de mon corps coule dans mon nez.

— Ma chère, s'écria le prince, si jamais je vous vois une aiguille à la main, je la jette à cent milles de vous.

Contes similaires :

Écosse. — Recueil de Chambers : *Whooppity Stoorie* (Voy. aux contes de *Fairies*).

France. — *Histoire de Ric-Din-Don* (Mlle Lhéritier).

Italie. — *Pentamerone*, conte assez semblable. — Gubernatis : *Novelline* : la Comprata.

Allemagne. — Grimm : les Trois Filandières; quelques traits de Rumpelstilzchen; — Büsching : les Trois Petites Fileuses.

Norwége. — Abjörsen (trad. Thorpe) : les Trois Tantes.

Suède. — *Contes* de Cavallius et Stephens (trad. Thorpe) : la Fille qui pouvait filer de l'or avec de la boue et de la paille; les Trois Petites Couronnes.

CONTE XXIII.

—

L'AIR MERVEILLEUX[1]

CROKER. — (IRLANDE.)

Maurice Connor était le roi des ménétriers de la province de Munster, ce qui n'est pas peu dire. Entre autres airs de son répertoire, il en savait un qui était capable de faire danser vivants et morts. A la première note sortie de sa cornemuse, les souliers commençaient à trembler, comme s'ils avaient la fièvre, sous les pieds de chacun : vieux ou jeunes, peu importe; puis les pieds allaient, allaient et à la fin il fallait que les corps se missent de la partie et tous les gens de la fête dansaient comme des fous en tournant de ci, de là, de tous côtés, comme feuilles emportées par le vent, ne s'arrêtant que lorsque cessait la musique.

Il n'y avait pas une foire, une noce dans les sept paroisses à la ronde où l'on ne se crût obligé d'inviter l'aveugle Maurice et sa cornemuse. Sa mère, la pauvre femme, le conduisait de place en place et lui tenait lieu de caniche.

Un jour, Maurice se trouvait à Iveragh. De tous les villages voisins étaient venus pour l'entendre un grand concours de jeunes gens et de jeunes filles. La danse commença et quand on se fut bien trémoussé, il fallut boire pour se rafraîchir le gosier. « Buvez-vous, ménétrier ? dit un assistant. — Mais volontiers ! répondit Maurice. — Avez-vous un verre? — Non, mais passez-moi la bouteille, ma bouche a précisément la contenance d'un verre. » Lorsque Maurice rendit la bouteille de whisky, elle était vide.

---

1. J'ai abrégé beaucoup ce récit. Comme tous les contes de Croker, le style en est agréable et il est plein de détails charmants; mais ces qualités mêmes sont la preuve que le fond seul du récit est populaire et que la forme en appartient au spirituel écrivain.

Tout d'un coup, sans prévenir personne, voilà que le ménétrier commence son air merveilleux. Raconter ce qu'était cette danse folle est vraiment impossible. Maurice lui-même ne pouvait rester en repos ; il se balançait sur une jambe, sur l'autre, comme un vaisseau sur une mer agitée ; sa mère, elle aussi, remuait ses vieux os aussi allégrement que la plus jeune des filles de l'assistance. Mais tous ces trémoussements n'étaient rien en comparaison de ce qui se passait sur le rivage. La grève était couverte de toutes sortes de poissons qui sautillaient et replongeaient en entendant la musique, et plus la musique allait, plus vite ils se démenaient, charmés par l'air merveilleux. Des crabes de monstrueuse grosseur tournaient en rond sur une seule patte avec l'agilité d'un maître à danser. Les grands phoques s'agitaient comme les vagues de l'Océan ou bien, se dressant sur leurs pattes goutteuses, s'avançaient à la tête de joyeuses troupes de poissons, crabes, homards, écrevisses, tous résolus à prendre part à la danse. C'était merveille, vraiment, de les voir suivre la mesure. Les morues étaient haletantes ; les turbots, les carrelets aplatis, les poissons ronds cabriolaient gaiement. Les dorades et les maquereaux brillants sautaient à faire plaisir ; les bancs argentés des sardines et des harengs arrivaient en grandes lignes sur le rivage ; les moules et les huîtres agitaient leurs écailles en guise de castagnettes.

Jamais il n'y eut tel charivari sous le soleil, et Maurice soufflait toujours son air merveilleux. Mais voilà que, dansant au milieu des poissons, apparut une jeune femme belle comme l'aurore. Elle avait une longue chevelure verte comme la mer; ses dents étaient deux rangs de perles ; ses lèvres semblaient du corail rouge, et sa robe était aussi blanche que l'écume des vagues. Elle s'approcha en dansant de Maurice, qui balançait ses jambes aussi vite qu'il lui était possible et elle lui chanta d'une voix douce comme le miel : « Je suis une grande dame et je demeure dans la mer. Viens avec moi, Maurice, et sois mon époux. Tu auras des plats d'or et d'argent et tu seras le roi des poissons quand tu m'auras épousée. » Maurice lui répondit : « Je vous suis obligée,

Madame ; mais boire de l'eau salée n'est pas mon affaire ! » La dame parut surprise et continua, tout en dansant, à causer avec Maurice, et leurs pieds allaient aussi vite que leurs langues ; les poissons ne s'arrêtaient pas non plus. Enfin la dame aux cheveux verts finit par persuader à Maurice de l'épouser et de devenir le roi des poissons, grands et petits. Quand la mère du ménétrier vit danser son fils aussi près de l'eau avec la dame aux cheveux verts, parmi la foule des poissons, elle lui cria de revenir sur ses pas. Mais Maurice ne l'écoutait guère. Bientôt il atteignit le bord de la mer tout en continuant de jouer et de danser comme si de rien n'était. Une grande vague arriva prête à l'engloutir, mais il n'y fit même pas attention. Sa mère qui voyait le danger, fondit en larmes, mais elle dansait toujours et, malgré ses cris et ses pleurs, Maurice ne cessait de jouer son air merveilleux ; à la fin, il lui dit : « Mère, je vais devenir le roi des poissons de la mer, et pour te prouver que je suis heureux, je t'enverrai tous les ans un... » Maurice n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car la dame aux cheveux verts, voyant venir la vague, l'enveloppa avec elle dans un manteau à large capuchon et la vague, se dressant deux fois aussi haut qu'eux, retomba sur la grève avec un fracas épouvantable.

Les mariniers entendent souvent sur la côte de Kerry, par les nuits tranquilles, le bruit de la musique venant du fond de l'eau, et ceux qui ont de bonnes oreilles prétendent même reconnaître la voix de Maurice et le son de sa cornemuse.

La mythologie grecque rapporte qu'au son de la flûte et du syrinx, Pan faisait danser les satyres et les nymphes des bois; les murs de Thèbes, s'élevaient aux accents du luth d'Amphion, et quand Orphée faisait vibrer les cordes de sa lyre, les animaux féroces venaient lui lécher les pieds, les fleuves suspendaient leur cours, les rochers s'approchaient pour l'écouter, les bêtes, les arbres même se mettaient à danser; et chose plus merveilleuse encore, lorsqu'il descendit aux enfers, il apaisa, dit-on, le terrible Cerbère! — Cette gracieuse tradition, dont nous avons déjà parlé dans notre préface, défraie des contes nombreux. — Les effets de ces instruments merveilleux sont tantôt agréables, tantôt terribles;

ils forcent parfois les gens de danser jusqu'à ce qu'ils tombent morts. Keightley[1] reproduit une ballade suédoise dans laquelle une fille des Trolls joue avec tant de charme qu'elle fait danser les bêtes des champs, les oiseaux de l'air, les poissons des rivières et que les feuilles poussent aux arbres, afin de prendre part au concert. — Le héros Sigurd de la Saga des Vœlsungs avait une harpe merveilleuse qui faisait danser jusqu'aux objets inanimés. — Dans *Huon de Bordeaux*, Obéron possède un cor merveilleux : tous ceux qui l'entendent et « tentir et sonner[2] » sont obligés, bon gré mal gré, de chanter et de sauter à perdre haleine. — Des récits nombreux sont basés sur ce mythe. En Allemagne, Grimm a recueilli plusieurs légendes où l'on voit des instruments semblables à la cornemuse du récit irlandais : *l'Arbre-nez; Hansel et Grethrel; le Juif dans les épines;* il en est de même en Suède (trad. Thorpe) : *les Trois chiens;* en Norwége : Abjörsen (trad. Dasent) : *le Pipeau d'Osborne; Petit Freddy et son violon.* — Gould[3], dans le délicieux récit qu'il donne du Ménétrier de Hameln, raconte ce qui suit : « Les malheureux habitants de la ville d'Hameln étaient jusque dans leur demeure assaillis par les rats. Un ménétrier se fit fort de les en débarrasser, et tirant son chalumeau, il se mit à en jouer.

» Dès que le pipeau eut lancé trois notes stridentes, vous eussiez cru entendre comme le murmure de toute une armée, puis ce murmure devint bientôt un grognement et le grognement se changea enfin en une grande et retentissante rumeur. De la ville se précipitèrent en se bousculant : grands rats, petits rats, rats étiques, rats musculeux, rats bruns, gris, noirs, fauves, vieux rats à démarche grave; jeunes rats frétillants et joyeux; pères, mères, oncles, cousins tenant la queue en l'air, dressant les moustaches, marchant par familles de dix et de douze; frères, sœurs, maris, femmes. Tous ces rats suivaient de rue en rue le ménétrier, qui marchait en jouant de son pipeau. Enfin ils arrivèrent au Weser, où ils plongèrent et se noyèrent. »

Les habitants de la ville n'ayant pas payé le ménétrier, ce mystérieux personnage reparut à la fête des Saints Jean et Paul.

« Et quand il eut soufflé trois notes douces et suaves, on entendit un frémissement qui ressemblait au bruit tumultueux de troupes joyeuses qui se poussent et se pressent, le trépignement de petits pieds, les souliers de bois qui claquaient contre le sol, des battements de petites mains, les babils de petites langues. Semblables aux poules quand la fermière leur

---

1. Keightley, *Fairy Mythology*, p. 97.

2. Voy. *Huon de Bordeaux*, publié par Guessard et Grandmaison; Frank, 1860.

3. Voy. Gould, *Curious Myths*, p. 417. Dissertation sur le Ménétrier d'Hameln ; voy. aussi Thorpe's *Northern Mythology*, p. 119, iii; voir aussi *the Pied Piper : le Ménétrier bigarré*, ancienne version du *Ménétrier de Hameln*, reproduite dans *Fairy Tales illustrating Shakespeare*. 1875. — Voy. aussi Carrew Hazlitt, *Early Popular Poetry*, le vieux poëme anglais : *le Frère et le Garçon*.

jette du grain d'orge, les enfants sortirent en courant. Petits garçons et petites filles aux joues rosées, aux boucles blondes, aux yeux vifs, aux dents de perle, sautant et trébuchant, suivirent gaiement la merveilleuse musique en riant et en criant. Hélas ! le ménétrier les mena à une colline qui s'entr'ouvrit et les engloutit à jamais. »

Selon M. Cox, *Mythology of the Aryan Nations*, vol. II, p. 241 et suiv., le mythe symbolisé est celui du vent qui, lorsqu'il est zéphyr, agite doucement les feuilles des arbres, et, quand il est ouragan, déracine les vieux chênes et soulève les vagues de l'Océan.

RÉCITS RELATIFS AUX HÉROS D'OSSIAN.

CONTE XXIV.

DIARMAID ET GRAINNE.

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Fionn[1] devait épouser Grainne, fille du roi de Carmag en Erin. Les nobles et les grands seigneurs des Finnes furent convoqués pour la noce. La fête des guerriers dura sept jours et sept nuits, et quand elle fut finie, ce fut le tour des chiens à avoir leur fête.

Diarmaid était vraiment un bel homme; et il avait à la figure un grain de beauté sur lequel il faisait toujours retomber son bonnet, car toute femme qui voyait ce grain de beauté devenait aussitôt amoureuse du héros.

Or les chiens s'étant battus entre eux furieusement, les héros des Finnes s'élancèrent pour les séparer. Pendant que Diarmaid emmenait ses limiers, il souleva par mégarde son bonnet, Grainne aperçut le grain de beauté et tomba amoureuse du jeune homme.

Elle déclara son amour à Diarmaid et lui dit :

— Fuyons ensemble.

— Je ne le puis, dit Diarmaid.

— Par mes souhaits et mes conjurations, je t'ordonne de venir avec moi.

— Je n'irai pas avec toi; ni par douceur ni par dureté, tu ne me décideras à te prendre. Je ne te mènerai pas dans ma maison, ni ne te conduirai au loin; je ne te prendrai ni à cheval ni à pied.

---

1. Fionn est le nom celtique de Fingal, et les Finnes, compagnons de Fingal, s'appellent Féniens en Irlande. — Plus tard, en souvenir du célèbre héros Fingal, on donna le nom de Féniens (fils ou compagnons de Fingal) aux soldats qui composaient la milice d'élite chargée de défendre le pays contre les Anglais.

Ayant dit ces mots, Diarmaid s'éloigna très-chagrin et se retira dans un lieu écarté, où il éleva une maison et prit son habitation.

Un matin, Grainne vint à sa porte et cria :

— Es-tu là, Diarmaid ?

— J'y suis.

— Eh bien, sors et viens avec moi.

— Ne t'ai-je pas dit déjà que je ne te prendrais ni à pied, ni à cheval, ni en dehors, ni en dedans, et que je ne veux avoir rien de commun avec toi ?

Or elle était entre les deux côtés de la porte (sans doute Diarmaid avait entr'ouvert la porte), montée sur un banc.

— Je ne suis ni en dehors ni en dedans ; je ne suis pas à pied et je ne suis pas à cheval ; tu dois donc venir avec moi, dit-elle[1].

— Il n'est aucun lieu, reprit Diarmaid, où nous puissions aller sans que Fionn nous découvre, quand il mettra le doigt sur sa dent de science[2], et il me tuera pour me punir d'être allé avec toi.

— Nous irons dans une caverne rocheuse, et il y en a tant qu'il ne saura pas dans laquelle nous sommes.

Ils allèrent à la caverne du cerf[3]. Fionn entra dans une grande colère quand il s'aperçut que sa femme s'était enfuie,

---

1. Cet incident peut être comparé avec le conte de Grimm, *la Rusée Bavaroise*. Dans une légende irlandaise de Kennedy, un roi consent à épouser une pauvre fille si elle vient le trouver le lendemain « ni avec ses vêtements, ni sans eux, ni en voiture, ni à dos d'animal, ni à pied, ni portée d'aucune façon ». Elle résout la question en s'habillant d'un filet de pêcheur, dont elle enveloppe aussi un âne, et elle arrive ainsi chez le roi « ni portée, ni à cheval, ni à pied, mais debout les deux pieds sur le filet ». La suite du récit mérite d'être rapportée. — Le roi enchanté l'épouse ; mais un jour, après une discussion, il ordonne à sa femme de retourner dans la cabane où il l'a prise. Elle lui demande seulement la permission d'emporter ce qu'elle a de plus précieux. Le roi y ayant consenti, elle lui donne une boisson soporifique et l'emmène dans la cabane de son père. Le lendemain le roi s'éveille, tout étonné de se trouver en tel endroit. Alors la reine lui saute au cou et lui dit : « Ne m'avez-vous pas permis d'emporter ce que j'avais de plus précieux ? »

Le même trait est donné par Ralston dans ses *Contes russes*, et en Norwége par Abjörsen. — Du reste, on trouve dans nombre de contes des énigmes posées et résolues ; ainsi dans les contes de Chodzko : le Tapis volant ; — le Prince à la main d'or ; — Comment on obtient un prince. — On trouve enfin dans le *Rig-Véda* plusieurs énigmes du même genre que celle de Diarmaid.

2. Voy. pour *la dent de science* : notes du Conte de Farquhar le Guérisseur.

3. Dans une autre version, Diarmaid avait coutume de planter devant sa porte un pieu portant un quartier d'animal pour indiquer à Fionn qu'il respectait Grainne, et Fionn était content ; mais un jour le signal disparut, et Fionn résolut de se venger.

et il partit à sa recherche. Il alla à Ceantire et ne s'arrêta que lorsqu'il arriva à la caverne du cerf. Diarmaid était pêcheur et bon charpentier, et il fabriquait des plats que Grainne allait vendre. Ils faisaient lit à part.

Un jour passa par là un grand vieillard nommé Ciofach; il s'assit et se mit à jouer aux dés. Grainne se prit d'amour pour le vieillard, et ils projetèrent de tuer Diarmaid. Pendant que Diarmaid travaillait à ses plats, le vieux l'attaqua par derrière; alors Diarmaid se retourna, et ils en vinrent aux mains. Bien que le vieillard fût très-vigoureux, Diarmaid le terrassa. Alors Grainne s'empara d'un couteau et le plongea dans la cuisse de Diarmaid. Diarmaid les quitta, et il allait de caverne en caverne se soutenant à peine, laissant pousser sa barbe et sa chevelure. Il devint méconnaissable.

Un jour, il reprit la route de la caverne du cerf, emportant un poisson qu'il demanda à Grainne la permission de faire cuire à son foyer. Pendant qu'il faisait cuire son poisson, il trempait les doigts dans un vase d'eau. Or, tout ce que touchait Diarmaid prenait le goût du miel. Grainne ayant goûté un morceau de ce poisson le trouva sucré; à cet indice, elle reconnut Diarmaid et appela le vieux Ciofach, qui se jeta sur lui. Tous deux luttèrent; mais à la fin Diarmaid tua le vieillard et s'éloigna. Il arriva près du lac Chasteil.

Quand Grainne vit que Ciofach était mort, elle se mit à la poursuite de Diarmaid et, à la pointe du jour, elle atteignit le rivage et entendit crier un héron. Diarmaid était debout devant elle sur la montagne. Elle chanta :

Le héron matinal crie
Au-dessus de Sliabh Gaoil.
O Diarmaid, à qui j'ai donné mon amour,
Pourquoi le héron pousse-t-il ainsi des cris?

O Grainne, fille de Carmaig des coursiers,
Qui n'as jamais marché dans le droit chemin,
Il semble qu'avant de pousser un cri,
Le héron a fixé son pied sur une pierre gelée.

(*Sens mythique incompréhensible.*)

— Veux-tu de la viande et du pain, Diarmaid ?
— Si je n'écoutais que mon besoin, je les prendrais.

— Eh bien, je veux t'en donner; as-tu un couteau pour les couper?

— Cherche dans le fourreau où tu l'as mis naguère, dit Diarmaid.

Le couteau en effet était resté dans la cuisse de Diarmaid depuis que Grainne avait frappé son amant, et il n'avait pas voulu l'en retirer. Grainne retira le couteau; et ce fut la plus grande honte qu'elle endura jamais quand elle enleva le couteau de la cuisse de Diarmaid.

Diarmaid eut peur que les Finnes ne le découvrissent, et, accompagné de Grainne, il se dirigea vers Glen-Eilg, ils arrivèrent au bord d'un torrent et y prirent leur demeure. Ils firent des lits séparés.

Diarmaid fabriquait des plats, et les copeaux qu'il faisait descendaient le courant jusqu'à la mer.

Un jour que les Finnes chassaient sur la grève et poursuivaient un sanglier venimeux qui tuait ceux qui l'approchaient, Fionn aperçut les copeaux dans les eaux du torrent.

— Voici, s'écria-t-il, des copeaux de Diarmaid.

— Ce n'est pas possible, dirent les Finnes, car il n'est plus en vie.

— Ce sont des copeaux de Diarmaid, répéta Fionn.

— Crions : Foghaid! notre cri de chasse, et dans quelque lieu que soit Diarmaid, il est obligé d'y répondre.

Diarmaid entendit le cri de : Foghaid! « C'est le cri des Finnes, je dois y répondre. — Ne réponds pas à ce cri, Diarmaid, dit Grainne, c'est un cri de trahison. »

Diarmaid répondit et descendit au rivage. Fionn lui ordonna de poursuivre le sanglier, et Diarmaid le lança du Ben-Edin au Ben-Tuirc.

Alors descendant la longue colline,
L'animal entraîna Diarmaid dans le défilé.
Ses soies étaient tordues comme des roseaux desséchés.

Diarmaid tira l'épée fabriquée par le forgeron Mac-Liobhain, en frappa le sanglier au défaut de la cuisse et le tua.

Fionn n'avait pas encore tiré vengeance de Diarmaid. Or Diarmaid (invulnérable partout ailleurs) avait au pied une

tache, et si l'une des soies y pénétrait, sa mort était certaine.

Fionn dit : « Diarmaid, mesure pieds nus le sanglier ; combien a-t-il de longueur du groin à la queue ? » Diarmaid mesura le sanglier et répondit : « Il a seize pieds. — Mesure le sanglier au rebours jusqu'à la hure. » Diarmaid obéit ; une des soies entra dans la tache qu'il avait au pied et il tomba.

Fionn fut saisi de douleur quand il vit tomber Diarmaid. « Que puis-je faire pour toi, Diarmaid ? — Je serais heureux si je pouvais boire un peu d'eau dans la main de Fionn. »

Fionn alla chercher de l'eau. Quand il pensait à Grainne, il laissait s'échapper l'eau, et quand il songeait à Diarmaid, il s'affligeait et conservait l'eau dans le creux de sa main. Mais quand Fionn arriva, Diarmaid était mort.

Alors Fionn et ses compagnons arrivèrent au lieu où demeurait Grainne ; ils entrèrent et virent deux lits. Ils comprírent alors que Diarmaid n'était pas coupable.

Les Finns furent pleins de douleur et brûlèrent, dans un bûcher fait des branches du chêne gris, Grainne, la fille de Carmaigh des coursiers, qui jamais n'avait marché dans le droit chemin [1].

Fingal et ses compagnons légendaires sont pour les Écossais et les Irlandais qui en revendiquent la gloire ce que furent plus tard Arthur et ses chevaliers ; beaucoup de merveilleuses traditions se sont groupées sur leurs noms vénérés, de même qu'en France sur notre Roland et en Allemagne sur Dietrich de Berne.

La poétique et touchante histoire que nous venons de donner, malheureusement obscure en plusieurs endroits, est très-célèbre dans les populations celtiques de l'Irlande et des Highlands. Suivant diverses versions, elle se passe tantôt en Écosse, tantôt en Irlande. Il existe une série de poëmes ossianiques formant un cycle où figurent Diarmaid, Fionn (Fingal) et Grainne. — Grainne représente la beauté et l'esprit prompt, elle est la Vénus gaélique, et on la cite pour son habileté à deviner les énigmes. Fionn personnifie la sagesse ; il a pris Grainne pour épouse à cause de son esprit. Diarmaid (le dieu armé à la blonde chevelure) est le type de la valeur et de la fidélité ; il est considéré comme la souche du célèbre

---

1. Dans une version de ce récit, quand Diarmaid pousse son cri de mort, Fionn dit à Grainne : « Voilà le cri le plus douloureux à ton cœur que tu aies jamais entendu. — Non, répondit Grainne, ce fut celui du vieux Clofach quand Diarmaid le tua. »

clan de Campbell, dont le chef est le duc d'Argyle, et a été probablement, à l'origine, un héros celtique compagnon de Fingal (Fionn).

Un épisode du poëme ci-dessus mérite qu'on s'y arrête : Diarmaid est invulnérable par tout le corps, sauf au talon, et il meurt dans une chasse au sanglier. Diverses mythologies nous ont transmis des légendes semblables. — *Myth. grecque.* Apollodore rapporte que Médée, en faisant baigner Jason dans le sang d'un serpent, l'avait rendu invulnérable pendant vingt-quatre heures. Déméter avait aussi doté Triptolème du même privilége, en le plongeant dans un bain de feu. Enfin Achille n'était, comme Diarmaid, vulnérable qu'au talon. — *Myth. indienne.* Dans le *Purâna* de Vischnou (trad. Wilson), un épisode relatif à Krishna rappelle encore de plus près la légende de Diarmaid, car, ne pouvant comme lui recevoir de blessure qu'au talon, il est tué dans une chasse à la gazelle. L'histoire de Chandasena (*Kathasaritsagara*, trad. Wilson), nous fait voir un géant qui n'est vulnérable que dans la paume de la main. — *Myth. scandinave.* Diarmaid offre le type exact de Sigurd dans la Saga des Vœlsungs ; peut-être même se confond-il avec lui. C'est ce que nous allons essayer de démontrer. D'abord tous deux sont invulnérables sauf en un seul point. En effet, quand Sigurd eut tué le serpent Fafnir, il se baigna dans son sang, mais une feuille de tilleul lui étant tombée entre les deux épaules, il devint invulnérable par tout le corps excepté à cette place. C'est là qu'il fut frappé à mort par le traître Hagen. La mort de Sigurd (le Siegfried des *Niebelungen*), qu'elle soit racontée dans le chant des *Niebelungen* ou dans la Saga de Thidrik de Berne, a lieu après une chasse au sanglier dont les circonstances sont pareilles à celles de la légende gaélique. Il est très-probable que la légende eddaïque de Sigurd a été apportée avec tant d'autres en Angleterre par les conquérants de race scandinave et que les aventures de Sigurd ont formé une partie de celle du héros Diarmaid, que ses exploits avaient déjà rendu populaire parmi les Gaels.

Le parallèle peut même être poursuivi plus loin entre les personnages de la légende gaélique et ceux du poëme des Vœlsungs. Non-seulement Diarmaid partage avec Siegfried le privilége de l'invulnérabilité et les deux héros périssent d'une façon qui peut être assimilée, car la soie venimeuse du sanglier et l'épée traîtresse d'un faux ami sont même chose, mais la conduite du héros gaélique avec Grainne et la fidélité qu'il garde à son roi en refusant de partager la couche de Grainne est tout à fait semblable avec celle de Siegfried vis à vis de Brunhild et de son roi Gunnar (Gunther dans les *Niebelungen*). En effet, lorsque Sigurd réveille de son sommeil magique la belle Brunhild, il déposa un baiser sur sa bouche et se fiança à elle. Ils scellèrent ensuite par des serments réciproques leur projet d'union. Cependant Siegfried s'éloigna et prit pour épouse Chrimhild, sœur de Gunther, roi des Burgondes. (Diarmaid a épousé également une parente de Fionn). Quant à Gunther, il se marie

à Brunhild après avoir subi plusieurs épreuves dont il sort vainqueur, grâce à son beau-frère. Brunhild refuse alors de laisser partager sa couche à Gunther, et celui-ci est obligé de s'adresser à Siegfried pour dompter sa femme. Siegfried se couvre du chaperon des *Niebelungen*, devient invisible et entre dans le lit de Brunhild, à qui il enlève la ceinture où résidait sa force ; pour lui, il demeure chaste comme Diarmaid à l'égard de Grainne. Dans la Vœlsung Saga, Sigurd passe trois nuits avec Brunhild et, pour affirmer sa chasteté, il place entre lui et elle son épée Gram [1] ; dans l'*Edda*, même version.

Les analogies de caractère existent pareillement entre Grainne, femme du roi Fionn, et Brunhild, femme du roi Gunther. Ainsi que Grainne, Brunhild est représentée dans la Vœlsung Saga comme habile à interpréter les songes. Dans la version gaélique, Grainne est, il est vrai, une sorte de Messaline, tandis que Brunhild lutte au contraire pour sa virginité, mais c'est seulement avec son mari et parce qu'elle aime Siegfried. Ainsi fait Grainne vis-à-vis de Fionn. Brunhild poursuit d'ailleurs Siegfried avec la même ardeur amoureuse que Grainne à l'égard de Diarmaid, comme en témoignent les extraits suivants . « Étant assise seule un soir, après que Siegfried eut épousé Chrimhild et qu'elle-même était la femme de Gunnar, Brunhild s'écrie : « Je veux presser dans mes bras Siegfried, le jeune homme aux fraîches couleurs, ou mourir. » (*Edda*, voy. poëme sur Sigurd.) Il arriva plus d'un soir, à Brunhild, quand sa douleur la pénétrait, de traverser les montagnes couvertes de glaces et de neiges au moment où Gudrun (ailleurs c'est Chrimhild) et son époux étant couchés, Siegfried tirait la couverture sur sa femme chérie. » Si donc, on enlève de l'histoire de Grainne l'épisode répugnant de son infidélité avec le vieux Ciofach et qui, probablement, est une interpolation postérieure, on trouve de tels rapprochements entre les traditions gaéliques sur Diarmaid et Grainne et les traditions eddaïques qu'il ne semble pas téméraire de penser que la légende ci-dessus est un des poëmes fragmentaires du cycle auquel appartient la Saga des Vœlsungs. Si cependant cette hypothèse n'était pas justifiée, il faudrait en conclure que les Aryens possédaient avant leur séparation une légende dont les traditions grecque, indienne, scandinave et gaélique nous ont transmis des souvenirs plus ou moins effacés.

---

1. Voy. *Vœlsung Saga*, chap. v, traduction Beauvois, et *Edda* : Poëme sur Brynhild.
On trouve des traits semblables :
ITALIE. — *Pentamerone* : Vincenzo et Meo.
NORWÉGE. — Abjörsen (traduction Dasent) : le Grand Oiseau Dan.
PAYS SLAVES. — Chodzko : l'Enfant perdu (M. Chodzko explique ce fait par une cérémonie des mariages par procuration chez les Slaves ; en France, l'usage était que l'ambassadeur qui épousait une fiancée au nom du roi passât sa jambe dans le lit.)
INDE. — *Mille et une Nuits* : Aladin.
Dans le roman de *Sir Tristrem* (W. Scott, *Minstrelsy*), le roi Marc aperçoit en un bois Tristan, et Yseult couchés l'un près de l'autre, mais une épée sépare les deux jeunes gens. Rassuré, le roi s'éloigne en silence.

CONTE XXV

—

LA FILLE DU ROI « SOUS LES FLOTS. »

(TRÈS-LÉGÈREMENT ABRÉGÉ.)

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Les Finns étaient un jour réunis par une nuit d'orage où le nord versait de la pluie et de la neige. Vers minuit, une créature d'un aspect bizarre frappa à la porte de Fionn. Sa chevelure tombait sur ses talons et elle demanda au héros de la laisser entrer sous le bord de sa tente. Fionn leva un coin de la tente, et la regardant il lui dit : « Étrange et laide créature, ta chevelure tombe sur tes talons, comment peux-tu me demander de te laisser entrer ? »

Elle s'éloigna en poussant un cri. Elle alla trouver Ossian et le pria de la laisser entrer au bord de la tente. Ossian la repoussa de même. Elle s'éloigna en jetant un cri et adressa à Diarmaid la même prière.

Diarmaid leva un pli de la tente et la regarda. « Tu es une étrange et hideuse créature, ta chevelure tombe sur tes talons. N'importe, entre, » dit-il. Et elle entra au bord de la tente.

— O Diarmaid, dit-elle, voilà sept ans que je voyage sur la mer et l'Océan, et c'est la première fois, grâce à toi, que je passe une nuit à l'abri. Laisse-moi me réchauffer à la chaleur du feu.

— Viens, dit Diarmaid. A son approche, les gens des Finns se reculèrent, tant elle était hideuse. « Éloignez-vous, dit Diarmaid, afin que cette infortunée puisse se réchauffer à la chaleur du feu. »

Ils allèrent de l'autre côté et la laissèrent seule près du foyer; mais bientôt elle demanda à Diarmaid à partager sa couche.

« Tu deviens trop hardie, dit Diarmaid. Tu as demandé d'abord à entrer au bord de la tente, puis tu as désiré venir près du feu, et maintenant tu voudrais t'étendre dans mon lit. N'importe, viens. » Elle entra sous la couverture et Diarmaid en mit un pli entre leurs deux corps. Elle était là depuis peu quand elle tressaillit; il la regarda et vit à son côté la plus belle goutte de sang qui fut jamais depuis le commencement de l'univers jusqu'à la fin du monde [1].

Diarmaid appela ses compagnons et leur dit :

— Ne voilà-t-il pas la plus belle femme qui fut jamais?

— Certes, répondirent-ils; elle est très-belle en effet.

Or elle était endormie et ne savait pas qu'on la regardât. Diarmaid la laissa reposer, mais quand elle s'éveilla, elle lui dit :

— Dors-tu, Diarmaid?

— Je suis réveillé, répondit-il.

— Où voudrais-tu que fût bâti le plus beau château que tu aies jamais vu?

— Sur le Ben Endain, si j'en avais le choix, répondit Diarmaid, qui s'endormit.

Elle ne lui adressa plus la parole.

Un des Finns sortit avant le jour, à cheval, et aperçut un château bâti sur une colline. Il se frotta les yeux pour s'assurer de ce qu'il voyait, puis s'en revint chez lui sans rien dire. Un second fit de même. Mais quand le jour fut dans son éclat, deux Finns entrèrent en disant qu'il y avait un château sur le Ben Endain.

Alors elle se dressa sur son séant et dit :

— Lève-toi, Diarmaid; monte à ton château et ne reste pas couché plus longtemps.

— De quel château parles-tu?

— Regarde et vois.

Il regarda et aperçut le château.

— J'y vivrais avec plaisir si tu veux venir avec moi, dit-il.

---

1. Le même trait est reproduit dans une légende espagnole du Cid. Ce héros pour montrer sa bonté partagea sa couche avec un lépreux qui, dans la nuit, se changea en saint Lazare avec tout son éclat. (Campbell.)

— J'y consens, Diarmaid, mais à la condition que tu ne me reprocheras pas trois fois les bontés que tu as eues pour moi.

— Comment peux-tu penser pareille chose? répondit Diarmaid.

Ils entrèrent dans le château. Qu'il était beau! On y voyait tout ce qui doit être dans un château, jusqu'à un gardien pour les oies! La table était chargée de mets; et des servantes et des valets s'empressaient pour servir les convives. Les amoureux restèrent trois jours dans le château sans sortir; au bout de ce temps elle dit à son amant :

— Tu deviens triste parce que tu n'es pas avec tes compagnons.

— Oh! non, répondit Diarmaid.

— Je le vois bien, reprit-elle; va trouver les Finns, et ton repas n'en paraîtra que meilleur.

— Qui prendra soin de la levrette et de ses trois petits? dit Diarmaid.

— Ne crains rien pour eux, reprit-elle.

Diarmaid s'éloigna en la bénissant et rejoignit les Finns et Fionn son oncle. On lui témoigna un grand respect et on le reçut comme un chef. Et cependant ses camarades lui gardaient rancune de ce qu'ils avaient repoussé celle qui d'abord s'était présentée à eux, tandis que Diarmaid l'avait accueillie avec bonté et qu'il en avait été récompensé. Or, après le départ de Diarmaid, elle se promenait près de son château quand elle vit venir quelqu'un en grande hâte. C'était Fionn lui-même. Il la salua et lui prit la main.

— Tu es fâchée contre moi? lui dit-il.

— Oh non! Fionn, répondit-elle; veux-tu vider une coupe dans ma demeure en témoignage d'amitié?

— J'accepte avec plaisir, si tu veux me donner un des petits de ta levrette.

— Ta demande n'est pas excessive; choisis celui qui te plaira.

Fionn prit un des chiens et s'en alla.

Le soir, quand revint Diarmaid, la levrette alla à sa rencontre en hurlant.

— Il est donc vrai, ma fille, que tu as donné un petit de cette levrette? Ah! si tu t'étais rappelé comment je t'accueillis quand tes cheveux tombaient sur tes talons, tu n'aurais pas laissé partir le petit lévrier que j'aimais.

— Diarmaid, que dis-tu là?

— Oh! dit Diarmaid, je te demande pardon.

— Je te l'accorde, répondit-elle; et il passa la nuit près d'elle comme de coutume.

Le lendemain il alla retrouver ses compagnons, et dès qu'il fut parti, elle sortit pour se promener et vit venir à elle un cavalier; c'était Ossian, fils de Fionn. Ils se saluèrent et il consentit à entrer chez elle et à y vider une coupe si elle lui donnait un second lévrier. Elle le lui donna. Le soir, quand revint Diarmaid, sa levrette alla à sa rencontre en poussant deux hurlements.

— Ah! si elle s'était souvenue de ma bonté pour elle, elle n'aurait pas donné ton petit chien.

— Que dis-tu là, Diarmaid?

— Je te demande pardon, reprit-il.

— Je te l'accorde, répondit-elle; et ils se prirent par la main et rentrèrent chez eux.

Le lendemain, quand Diarmaid fut parti, elle vit venir un autre cavalier; c'était un autre Finn qui demanda le troisième lévrier. Elle le lui donna quoique avec regret.

Quand revint Diarmaid, la levrette poussa trois hurlements les plus terribles qu'homme ait jamais entendus.

— Comment! te voilà maintenant privée de tes petits? Ah! si elle s'était souvenue comment je la trouvai, ses cheveux tombant sur les talons, elle ne m'eût pas fait ce chagrin?

— Que dis-tu, Diarmaid?

— Je t'en demande pardon, reprit-il.

Puis il entra, et ne trouva ni femme, ni lit. Et quand il s'éveilla, il était couché dans un creux plein de mousse. Il ne restait plus aucun vestige du château, pas même une pierre. Diarmaid se prit à pleurer, et résolut de ne reposer sa tête ni ses pieds qu'il n'eût retrouvé sa bien-aimée.

Il s'éloigna et prit sa route à travers les vallons; il n'y avait ni maison ni foyer sur son chemin. Il regarda par-dessus son épaule et aperçut le cadavre de sa levrette. Il la prit par la queue, la mit sur son épaule, ne voulant pas s'en séparer à cause de l'affection qu'il lui portait.

En s'avançant il aperçut un berger.

— Berger, as-tu vu passer une femme hier ou ce matin?

— Ce matin, de bonne heure, j'ai vu passer une femme qui marchait rapidement.

— Quel chemin suivait-elle?

— Elle prit par là sur le rivage et depuis je l'ai perdue de vue.

Diarmaid s'élança sur ses pas jusqu'à ce qu'il ne put aller plus loin. Il s'assit ensuite sur un tertre et il était là depuis peu quand il vit venir un bateau conduit par un rameur. Il s'approcha du bateau et y entra; alors le bateau flotta en pleine mer, puis s'enfonça au-dessous des flots, tant qu'à la fin il aborda sur une terre ferme. Diarmaid s'avança et aperçut un caillot de sang[1]; il le prit et le mit dans une serviette, puis dans sa poche : « C'est la levrette qui a perdu cela, » dit-il. En continuant sa route, il trouva un nouveau caillot de sang; il le prit et le mit dans sa poche. Il en trouva un troisième et fit de même.

A quelque distance, il aperçut une pauvre femme qui bottelait des roseaux. Il s'approcha d'elle et lui demanda les nouvelles.

— Je ne puis te parler avant d'avoir terminé ma tâche.

— Parle tout en travaillant, dit Diarmaid; où suis-je ici?

— Tu es, dit-elle, dans le royaume sous les flots.

— Que veux-tu donc faire de ces roseaux? demanda Diarmaid.

— Je vais te le dire, je vois que tu es un étranger. La fille du roi des Eaux est revenue chez son père; elle a été

---

1. C'est, sous une autre forme, les cailloux blancs et les morceaux de pain que le Petit Poucet laisse tomber le long de sa route. Dans un conte du Deccan : le palais du Racksha, une princesse égrène son chapelet de perles pour indiquer la route qu'elle a suivie.

sept ans enchantée, elle est malade et les médecins de la chrétienté sont réunis et n'ont pu la soulager. Elle pense qu'un lit de roseaux lui sera très-salutaire.

— Eh bien, tu me rendras service si tu veux me mener voir cette dame.

— Cache-toi parmi les roseaux et je te prendrai sur mon dos.

Alors elle mit Diarmaid dans la botte et le chargea sur son dos. Quand elle arriva à la chambre, elle laissa tomber ses roseaux. « Hâte-toi ! » lui cria la fille du roi.

Alors Diarmaid s'élança vers sa bien-aimée, et tous deux se prirent les mains et se réjouirent.

— Trois parties de ma souffrance sont finies, mais je ne suis pas bien encore, car chaque fois que j'ai pensé à toi en venant, mon cœur a perdu un caillot de sang.

— Eh bien, j'ai ramassé ces trois caillots de sang de ton cœur. Bois-les et il n'y aura rien de perdu.

— Je ne le puis, dit-elle, ils ne me feraient aucun bien, tant que je n'aurai pas eu une chose que personne au monde ne peut avoir.

— Qu'est-ce donc ? dit-il.

— A quoi sert de te le dire ? ni toi ni personne ne peut me le donner.

— Si cette chose existe, je te l'apporterai. Parle, dit Diarmaid.

— Je voudrais boire trois gorgées à la coupe du roi de la Plaine merveilleuse.

Diarmaid répondit :

— Dis-moi si cet homme est loin d'ici.

— Tu verras une rivière sur laquelle est un vaisseau prêt à partir avec le vent en poupe. Au bout d'un an et un jour tu atteindras l'endroit où est le roi.

Diarmaid se dirigea vers le fleuve et erra quelque temps sur ses bords. « Je ne puis traverser ce fleuve; elle n'avait que trop raison », dit Diarmaid. Avant que le mot fût sorti de sa bouche, un petit homme roux apparut au milieu de la rivière et dit : « Diarmaid, je vois que tu es dans l'embarras;

approche-toi et mets ton pied dans ma main. » Diarmaid obéit. « Maintenant, Diarmaid, tu vas auprès du roi de la Plaine chercher sa coupe ? — C'est vrai. — Je t'accompagnerai. »

Diarmaid atteignit le palais du roi. Il demanda que la coupe lui fût envoyée, sinon il déclara qu'il irait la prendre.

On lui envoya quatre cents soldats, puis quatre cents autres, et en deux heures il n'en restait pas un de vivant. Il réclama de nouveau la coupe ou le combat. Cette fois on lui envoya huit cents soldats, puis huit cents autres encore, et en trois heures tous étaient morts.

Il réclama le combat encore une fois ou la coupe. On lui envoya neuf cents héros vigoureux, puis neuf cents autres, et au bout de quatre heures ils étaient tous morts.

— D'où vient donc cet homme, dit le roi, à la porte de son palais, qui me dépeuple ainsi mon royaume ? Si tel est son plaisir, que le héros vienne me dire ce qu'il veut.

— C'est mon plaisir. Je suis un héros du peuple des Finns. Je suis Diarmaid !

— Que ne me le faisais-tu connaître tout d'abord ? Je ne t'aurais pas envoyé mes hommes pour les faire tuer, car ta venue a été écrite dans les livres avant que tu fusses né. Que demandes-tu ?

— Je veux que ta main me donne la coupe de guérison.

— Jamais homme n'aura eu ma coupe que toi, mais il m'est aisé de te la donner, car la voici sur la table. Veux-tu aussi un vaisseau pour t'en retourner ? dit le roi

— O roi, je te remercie, car je possède un bateau.

Sur ces paroles, ils prirent congé l'un de l'autre. Diarmaid se souvint alors qu'il n'avait rien dit au petit homme roux et qu'il ne l'avait pas emmené avec lui. Ce fut seulement en s'approchant de la rivière qu'il y songea et il ne savait comment il traverserait l'eau. « Que faire ? dit-il, je n'ai pas de bateau, et la honte ne me permet pas de retourner vers le roi. » Le mot était encore dans sa bouche quand le petit homme roux apparut : « Tu es embarrassé, Diarmaid ? — C'est vrai, j'ai obtenu ce que je désirais, mais je me trouve arrêté par cette

rivière. — Bien que tu ne m'aies rien dit hier, mets ton pied dans ma main et je te prendrai avec moi, Diarmaid mit le pied dans la main de l'homme roux. « Parle maintenant, Diarmaid ; tu vas guérir la fille du roi des Eaux, n'est-il pas vrai, et c'est la fille que tu aimes le plus au monde ? — Oh ! oui, » reprit Diarmaid. Le nocher poursuivit : « Près de tel puits tu trouveras une bouteille que tu rempliras d'eau. Quand tu auras rejoint ta bien-aimée, tu verseras l'eau dans la coupe et y jetteras un caillot de sang, puis tu lui feras prendre ce breuvage ; trois fois tu rempliras la coupe de la même façon, et quand elle aura fini de boire, elle sera guérie. Dès lors, elle te deviendra aussi indifférente que si tu ne l'avais jamais vue. — Ce n'est pas possible, dit Diarmaid. » Le petit homme roux continua : — Le roi verra que tu t'es dégoûté de sa fille et elle te le dira elle-même. Réponds-lui que c'est vrai. Connais-tu l'homme qui te parle ?

— Non, dit Diarmaid.

— En moi tu vois le messager de l'autre monde[1] qui est venu à ton aide parce que ton cœur est assez chaud pour faire du bien aux autres. Le roi des Eaux te donnera beaucoup d'or et d'argent pour guérir sa fille, garde-toi d'accepter ; demande-lui seulement un vaisseau pour te ramener dans l'Erin.

Diarmaid suivit sa route, atteignit le puits, remplit d'eau la bouteille et parvint au château du roi des Eaux. Il y fut reçu avec honneur. « Aucun homme n'a jamais eu cette coupe avant toi, dit la princesse. — C'est que personne n'est capable de me faire reculer, » répondit Diarmaid. Puis il mit un caillot de sang dans l'eau de la coupe et fit prendre ce breuvage à la princesse. Elle but une seconde fois, puis une troisième et toute souffrance disparut. Quand Diarmaid vit sa bien-aimée ainsi guérie, il prit du dégoût pour elle à tel point qu'il pouvait à peine supporter sa vue. « Ah ! Diarmaid, dit-elle, je crois bien que tu t'es dégoûté de moi. — C'est vrai, répondit-il. »

---

1. Ce nocher semblable à Caron est intéressant à noter.

Alors le roi fit proclamer par la ville que sa fille était guérie; les lamentations cessèrent et des chants de joie s'élevèrent. Puis le roi dit à Diarmaid :

— Je te donne pour avoir guéri ma fille la somme qui te conviendra; prends-la aussi pour épouse.

— Je ne veux pas de ta fille; je te demande seulement un vaisseau pour me ramener à Erin auprès de mes compagnons.

On donna à Diarmaid un vaisseau et il alla retrouver les Finns et le frère de sa mère. Des réjouissances célébrèrent son retour.

(*a*) M. Cox[1] rapproche cette partie du récit du mythe indien d'Urvâsi et de Pururavas. Urvâsi est un des noms de l'aurore.

Urvâsi n'a consenti à son union éternelle avec Pururavas qu'à la condition de ne le voir jamais nu : « J'exige, dit-elle (*Harivansa*, trad. Langlois, vol. I, p. 117), que tout le temps de notre union, mes yeux ne vous voient jamais nu et que deux béliers soient constamment attachés près de notre lit. » Un Ghandarva, jaloux de ce bonheur, se glisse la nuit auprès des époux et vole les béliers. Pururavas se lève nu; un éclair brille, Urvâsi l'aperçoit. Alors elle s'enfuit et son amant se met à sa recherche. Dans le *Mahâbahratta*, le héros Çantanus s'éprend d'une nymphe des eaux; celle-ci consent à rester avec lui à condition qu'il ne s'étonnera jamais d'aucun de ses actes, quelque étranges qu'ils soient. Dans l'immortelle légende de l'Aurore et Psyché, Éros recommande à sa maîtresse de ne jamais chercher à le voir nu. Mais celle-ci, poussée par la curiosité, profita du sommeil d'Éros pour le contempler. En se penchant sur lui pour le mieux voir, une goutte d'huile tombe de sa lampe sur l'épaule gauche d'Éros qui s'envole à jamais[2]. Le même mythe se représente dans la poétique et touchante légende de Mélusine, lorsqu'elle fait jurer à son époux de ne pas tenter de la voir le samedi de chaque semaine. Dans l'Ondine de Fouqué, le jeune chevalier qui l'épouse s'engage aussi à ne jamais la mener sur le bord d'une rivière. De même,

1. *Mythology of the Aryan Nations*, vol. I, pages 397 et suivantes. Voy. aussi dans le *Rig-Véda* (traduction Langlois), pour le mythe d'Urvâsi et de Pururavas, section VIII, lecture 5, hymne 1.

2. Le conte suédois de Cavallius et Stephens (traduction Thorpe), reproduit l'épisode même de *Psyché* : la princesse regarde le prince endormi; une goutte de cire tombe de son flambeau sur la poitrine du prince et le réveille. Pareil épisode est relaté dans le conte norwégien (traduction Dasent) : *A l'est du Soleil et à l'ouest de la Lune*.

dans le Chevalier au Cygne, Hélias fait promettre à sa femme de ne jamais lui demander son nom. — Dans tous ces récits, le bonheur des amants n'est pas de longue durée, car, malgré la foi jurée, la promesse est toujours violée, et celui des amants à qui l'autre a manqué de parole est contraint de disparaître, malgré l'ardent amour qui le consume. — M. Cox démontre que les légendes de cette nature sont la représentation du mythe céleste du soleil poursuivant l'aurore, ou réciproquement. — Souvent, après la violation de la promesse et la séparation des amants, le mythe se continue. L'amant abandonné s'élance à la poursuite de sa bien-aimée et, après maints périls, finit par la retrouver. Mais de même que le soleil fait disparaître dans les cieux les feux de l'aurore, ainsi l'amant abandonne à son tour la maîtresse qu'il chérissait. C'est ainsi que Orphée en regardant Eurydice la fait retourner dans les sombres demeures, et qu'Apollon voit Daphné s'enfuir dès que, se penchant sur elle, il a déposé un baiser sur son front. Diarmaid reste donc dans la vérité du mythe symbolisé quand il prend du dégoût pour celle qu'il a retrouvée après tant d'efforts.

CONTE XXVI.

—

ILLAN.

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Illan était ami de Fion (Fingal) et désirait s'unir plus intimement à lui en épousant sa tante Tuirrean. Or il vint aux oreilles de Fion qu'Illan avait déjà pour maîtresse une fée; alors dans sa sagesse il assura le sort de sa tante de la façon suivante : il mit la main de sa tante dans celle d'Ossian, qui la confia à Koilte, qui la confia à Mac Luacha et à d'autres. Et ainsi elle passa sous la garde de Diarmaid, de Gill Mac Morna, d'un autre Luacha, enfin dans les bras d'Illan.

Le ménage d'Illan fut heureux pendant quelque temps, mais la fée Beau-Sein n'admettait pas que son amant mortel fût heureux avec une autre qu'elle. Elle rendit donc une visite à Tuirrean en l'absence de son mari et la pria de sortir, car elle désirait lui remettre un important message de Fion au sujet d'une fête qu'il voulait donner. Dès qu'elle fut loin des yeux des gens de la maison, elle marmotta quelques paroles, et tirant une baguette druidique de dessous son manteau, elle en frappa sa rivale et la changea en la plus belle chienne louve qu'œil ait jamais vue. Elle se rendit ensuite à la maison de Fergus sur le bord de la baie de Galloway. A son retour, Illan, apprenant que sa femme était sortie avec une femme étrangère, devina que Beau-Sein avait joué quelques tours de sa façon et commençà à en redouter le résultat. Il eut en effet bientôt lieu de craindre, car Fion ayant perdu sa tante, la réclama saine et sauve des mains d'Ossian, qui la réclama à Koilte, qui la réclama à Mac Luacha, etc. ; jusqu'à ce que le second Luacha demanda à Illan de lui amener sa femme

en bonne santé sous peine de la tête. Illan reconnut la justesse de la requête et demanda simplement quelques jours de grâce.

Il se rendit alors au palais de la fée et obtint d'elle ce qu'il désirait à la seule condition de lui être désormais fidèle jusqu'à la mort et de ne plus jamais rechercher pour maîtresse une femme mortelle. Alors elle alla chercher Tuirrean, et l'amenant à quelque distance du château de Fergus, elle la rendit à son ancienne forme et la renvoya à son neveu. Le second Luacha, la dernière caution, représenta au grand chef que, pour le risque, qu'il avait couru de perdre la vie il était juste de lui accorder la main de Tuirrean. Fion donna gracieusement son consentement au second mariage de sa tante. Pendant que Tuirrean avait été chienne, elle avait mis au monde les deux célèbres limiers Brann et Sceoluing. Beau-Sein leur eût volontiers donné la forme humaine en même temps qu'à leur mère, mais Fion préféra qu'ils restassent sous la forme de chiens et il en fit ses limiers favoris.

CONTE XXVII.

—

JEUNESSE D'OISIN (OSSIAN).

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Un jour que les Fionns revenaient de la chasse, ils lancèrent une belle biche qui s'enfuit du côté de leur forteresse. A la fin, tous les guerriers renoncèrent à la chasse, hommes et chiens, excepté Fion et ses deux limiers favoris. En traversant une vallée, l'animal s'arrêta soudain et se coucha sur le doux gazon. Fion fut étonné, mais il le fut bien davantage quand il vit ses chiens folâtrer autour de la biche et lui lécher la figure et le corps. Tuer une si belle et si aimable bête n'était pas possible. Fion l'emmena à sa demeure, et pendant le chemin, elle jouait avec les chiens, et, cette nuit, elle fut logée à Almuin.

Lorsque, à une heure avancée de la soirée, les guerriers de Fion l'eurent laissé seul, une femme belle et couverte de riches vêtements se présenta au héros et déclara qu'elle était la biche qu'il avait chassée dans la journée. « Pour avoir refusé l'amour du druide Danaan, dit-elle, j'ai été métamorphosée, depuis trois ans, en une biche sauvage, dans un district éloigné d'Erin que le terrible sorcier m'empêche de nommer. A la fin, un esclave compatissant du druide m'a révélé que si je parvenais à entrer dans une forteresse appartenant aux Fionns d'Erin, son pouvoir sur moi prendrait fin. J'ai couru sans me lasser pendant un jour jusqu'à ce que j'aie pu atteindre le territoire du chef d'Almuin, et ne me suis arrêtée que lorsque Bran et Sceoluing, dont l'intelligence égale celle de l'homme, fussent seuls à me poursuivre. Avec eux, ma vie était sauve, ils me reconnurent pour être d'une nature pareille à la leur. » (Voy. le Conte d'Illan ; on se rappelle que ces chiens sont neveux de Fion ou Fingal.)

Quelques mois s'écoulèrent, pendant lesquels Fion n'alla ni à la chasse ni au combat, tant son profond amour pour la princesse lui faisait oublier ses anciens plaisirs. Mais à la fin, les Scandinaves débarquèrent dans la baie de la colline des Chênes. Sept jours, les Fionns furent absents; le huitième, le chef traversait à grands pas la plaine d'Almuin, s'étonnant que sa douce fleur ne le regardât pas venir du haut du rempart. Les habitants du fort sortirent avec empressement à la rencontre de leur chef, mais la tristesse était peinte sur leur figure. « Où est la fleur d'Almuin, la belle, la tendre Saav? — Ne blâme ni elle ni nous, ô père de ton peuple! Pendant que les blonds étrangers tombaient sous ta hache de guerre, devant le fort un homme ayant ta figure se présenta accompagné de deux chiens semblables à Bran et à Sceoluing, et nous avons cru entendre sortir de la trompe chérie de Fion cette musique qui fait oublier leurs douleurs aux blessés et aux femmes en travail d'enfant. Saav la bonne, la belle, alla à leur rencontre; elle franchit le défilé, passa la porte sans vouloir écouter ni conseil ni ordre. « Je veux aller au-devant de mon protecteur, de mon amant, du père de mon enfant futur », s'écria-t-elle, et nous la vîmes se jeter dans les bras du fantôme. Hélas! elle recula aussitôt en poussant un cri, et le fantôme la frappa d'une baguette de coudrier. Une daine gentille et svelte parut sur la plaine et s'y arrêta un moment; mais bientôt deux chiens féroces la chassèrent loin du fort. Trois fois, quatre fois, elle s'élança vers le fossé; mais chaque fois elle fut saisie par le cou et entraînée au loin. O Fion, nous en jurons par ta main, nous n'avons pas été inactifs! Tout ceci se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour compter deux fois dix, et déjà nous étions dans la plaine avec des glaives, des lances et des javelines. Hélas! on ne voyait plus ni femme, ni daine, ni sorcier, ni chiens; nous entendions cependant encore le bruit des pas rapides qui frappaient la terre et le hurlement des chiens. Si tu demandais à chacun de nous quatre de quel côté on entendait le bruit, chacun désignerait un point différent. »

Fion regarda ses gens avec angoisse, et de ses mains fermées il frappa plusieurs fois la cotte de mailles qui protégeait sa poitrine. Sans prononcer une parole, il se retira dans ses appartements reculés et ne se montra pas à son peuple le reste du jour, ni jusqu'à ce que le soleil se leva le lendemain sur la plaine de Liffey. Pendant sept ans, à partir de ce jour, il ne cessa de chercher sa bien-aimée dans les endroits les plus écartés de son pays, excepté lorsqu'avec ses compagnons il était forcé de tenir tête aux blonds étrangers. Une tristesse éternelle assombrissait son front dès qu'avait cessée la chasse ou la bataille. Pendant sept ans encore, il n'oublia jamais la princesse sans pareille qui avait jeté sur sa vie un bonheur, hélas! si rapide! Jamais, durant ce temps, il n'emmena à la chasse d'autres chiens que ses cinq limiers favoris, de peur qu'ils ne missent en danger la vie de Saav, si sa bonne fortune le conduisait près d'elle.

Au bout de la seconde période, comme il chassait avec ses chevaliers sur le penchant du Ben-Hulban, on entendit une terrible clameur s'élever parmi les chiens qui précédaient leurs maîtres dans un défilé. En s'approchant, ils trouvèrent les cinq limiers de Fion faisant cercle et s'opposant aux furieux efforts des autres chiens qui voulaient s'élancer sur un jeune garçon aux traits pleins de noblesse, mais qui n'avait pour cacher sa nudité que la longue chevelure qui le couvrait de la tête aux pieds. Il se tenait dans le cercle sans témoigner aucune crainte, et, oublieux du péril, tout entier à admirer les belles formes des chiens qui assaillaient les limiers. Dès que le combat eut cessé, Bran et Sceoluing s'approchèrent du sauvage adolescent, et le caressant tristement, ils le léchaient comme si en ce moment ils avaient perdu le souvenir de leur maître. Fion et les autres s'approchèrent, posèrent la main sur la tête de l'adolescent et le caressèrent. De ce moment, sa nature sauvage disparut. Ils l'emmenèrent dans leur abri de chasse et il but et mangea avec eux. Bientôt il devint semblable à eux.

Fion, considérant les traits de l'enfant, leur trouva quelque ressemblance avec le doux visage de Saav, et comparant son âge avec l'époque de la disparition de sa bien-aimée, il

se dit qu'il avait peut-être retrouvé son fils et le garda toujours à son côté. Le jeune homme lui rendit tendresse pour tendresse et Bran et Sceoluing ne se lassaient jamais de bondir autour de lui et de le caresser. Sa longue chevelure disparut avec l'usage des vêtements, et dès qu'il eut acquis le don de la parole, il raconta ce qui suit :

« Je me souviens qu'une biche que j'aimais tendrement et qui prenait soin de moi m'éleva dans un parc immense, où l'on voyait des collines, de profondes vallées, des torrents, des rochers et des bois épais. L'été, je me nourrissais de fruits et de racines, et l'hiver des provisions qu'on laissait dans une caverne abritée. Parfois venait un homme au visage sombre ; il adressait à la biche des paroles d'abord tendres et douces, bientôt dures et menaçantes, mais toujours elle s'éloignait de lui, témoignant de son épouvante par ses traits et son maintien. Chaque fois l'inconnu se retirait rempli de colère. Pendant tout ce temps il était impossible de s'échapper de ce parc ; partout où il n'était pas entouré de hautes cimes il était bordé de précipices affreux. La dernière fois que je vis ma mère, le sorcier lui parla longtemps, tantôt avec douceur, tantôt avec dureté, mais la biche tremblante se tenait toujours loin de lui. Enfin, il la frappa de sa baguette de coudrier et elle fut forcée de le suivre, ne cessant de tourner la tête vers moi en poussant des cris plaintifs. Pour moi, pleurant de rage et de douleur, je fis de violents efforts pour suivre ma bienfaitrice, mais en vain, mes membres étaient comme paralysés. Je tombai sur la terre sans mouvement en entendant les cris de la biche expirante. Quand je m'éveillai, je me trouvai sur le flanc de la colline, où les chiens m'ont découvert depuis. C'est en vain que je cherchai longtemps l'enclos où je vécus si heureusement ; jamais je ne pus découvrir ni les cimes ni les précipices si familiers jadis à mes yeux. »

Ce jeune homme reçut le nom d'Oisin (Ossian), et c'est lui qui devint plus tard le doux chantre des Fionns d'Erin[1].

---

1. Voy. pour quelques traits de ce récit : *Petit frère et petite sœur*, de Grimm ; *la Biche au bois* et la légende de Geneviève de Brabant, dont un recueil sur les *Origines des comtes palatins* qui la reproduit suit la trace jusqu'au VIIIe siècle.

CONTE XXVIII

—

VIEILLESSE D'OISIN (OSSIAN)

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Après la fatale bataille de Gavra, le seul guerrier survivant, Ossian, fils de Fion, fut emporté sous les flots de l'Atlantique par la fée Niav à la beauté resplendissante, et pendant cent cinquante ans il jouit de cette douce société dans la terre de Jeunesse au-dessous des eaux. A la fin, fatigué de ce bonheur monotone, le héros exprima le désir de revoir le pays où s'étaient écoulés sa jeunesse et son âge mûr (*a*). L'aimable Niav fut obligée de consentir à cette séparation. Elle pleura amèrement en voyant son amant monter le blanc coursier et l'avertit que si ses pieds touchaient jamais la terre, il ne la reverrait plus désormais et que sa force ne serait plus que celle d'un enfant nouveau-né.

Hélas ! c'est à peine si dans les plaines et près des torrents d'Erin, on gardait encore la mémoire de Fion et de ses héros. Au lieu où s'élevait jadis la forteresse d'Almuin, on ne voyait plus maintenant qu'un remblai et un fossé où croissaient les chardons et les bardanes, et la mousse recouvrait les hautes pierres du manoir de Fion. Maintenant on récitait des prières et l'on chantait des hymnes dans des édifices de pierre surmontés de flèches et de croix. Ossian vit aussi moins d'épées et plus de faucilles qu'aux jours de Fion, et près de Dublin il trouva Patrick le missionnaire élevant une humble maison de prières. Comme il chevauchait tristement le long de la vallée des Grives, une foule d'hommes essayant d'élever une énorme pierre sur une voiture basse réclama son aide. Ossian s'arrêta et, sans mettre pied à terre, il souleva la masse jusqu'au chariot ; mais dans ce mouvement, la sangle

de son cheval se relâcha, la selle tourna, le blanc coursier s'enfuit et le dernier des héros tombé sur la colline ne fut plus désormais qu'un homme faible à la chevelure grise.

(a) Les peuples ont toujours aimé à se figurer que la mort faisait une exception pour les héros chers à leurs souvenirs, et qu'après une disparition momentanée, ils reviendraient un jour dans leur patrie, glorieux et triomphants. Hélas! « l'avare Achéron ne lâche point sa proie! » — Les anciens faisaient ainsi des îles Fortunées le séjour des héros et des sages, et Hésiode, dans *les Travaux et les Jours*, raconte que « lorsque l'ombre de la mort enveloppa les guerriers qui avaient été combattre à Troie pour Hélène aux beaux cheveux, Jupiter leur donna une nourriture et une demeure inconnues de la Terre. Et ces héros habitent paisiblement les îles des Bienheureux, par delà le profond Océan. Et là, trois fois par année, la terre féconde leur donne ses fruits doux comme le miel. »

Les habitants du pays de Galles ont cru longtemps qu'après la funeste bataille de Camlan, le légendaire roi Arthur s'était retiré avec ses guerriers dans l'île mythique d'Avalon et qu'il y attend l'heure de reparaître sur la terre. L'enchanteur Merlin était l'objet d'une même superstition. — Au dire des traditions écossaises, le vieux barde Thomas de Erceldoune habita sept ans dans le pays d'Elfland, où, comme Ossian, il faisait les délices de la reine de Féerie. Quand il revint sur terre, il fut tout étonné d'avoir été absent aussi longtemps, tant les années passées au pays de Féerie s'écoulent avec rapidité.— De vieilles légendes danoises rapportent qu'Holger (Helge, Ogier) n'est pas mort, mais seulement endormi; au-dessous du château de Cromberg, on entend parfois, dit-on, le bruit des armes. Un jour, un esclave condamné à mort pénétra dans les souterrains du château et aperçut Holger assis près d'une table, les bras croisés; sa barbe, longue de plusieurs pieds, avait pénétré dans la pierre[1]. — L'empereur Barberousse, selon d'antiques traditions allemandes, habite également dans les souterrains du Knyffhaüser; assis sur un siége de pierre, auprès d'un table de pierre, il attend, la tête appuyée dans ses mains, que sonne l'heure de sortir de son palais de pierre. Quand retentira la trompette guerrière, il se lèvera brusquement, sa longue barbe rousse incrustée dans le rocher le fera soudain éclater et il reparaitra dans sa capitale, couronne en tête et le sceptre à la main[2].

1. Voy. IIe partie : l'Enchantement du comte Gérald, et IIIe partie : la légende des Esculiers du géant Mac-Mahon, où pareilles histoires sont rapportées.

2. Chanson de Frédéric Barberousse, par Rückert (*Chants populaires de l'Allemagne*, par Sébastien Albin).

CONTE XXIX.

LES ILLUSIONS DE CONAN A CEASH

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Un jour que Fion (Fingal) et quelques-uns de ses compagnons étaient à la chasse, un nain druidique les invita à se reposer dans sa hutte. Bien que se méfiant de lui, ils eussent considéré comme indigne de leur renommée d'éviter tout ce qui promettait une aventure. Ils suivirent donc le nain, mangèrent et burent, puis on les mena chacun dans une chambre où ils trouvèrent un lit de bruyère couvert de peaux de loup. Chacun eut à son tour l'aventure suivante.

La chambre de Fion s'éclaira soudain et une femme plus belle qu'*Aoiffe* ou *Maer*, assise dans un char magnifique traîné par des chevaux nains, s'approcha de son lit. Elle l'invita avec des paroles enchanteresses à s'asseoir près d'elle et à l'accompagner à son palais dans la colline. Fion fut ravi de sa beauté, mais ayant eu la présence d'esprit de mettre son pouce entre ses dents, il ne vit plus qu'une vieille créature ridée assise dans un chariot de bois vermoulu. Il se tourna contre le mur et resta immobile. Après quelques secondes, la lumière fit place à l'obscurité, et aussitôt Fion porta à ses lèvres sa trompe enchantée et sonna quelques notes qui voulaient dire : « Le danger est proche, soyez prudents ! » Le bruit de la trompe fut entendu par Fergus, Caoilte, Diarmaid, Ossian, Luacha, Goll et Conan, et bien que chacun de ces chevaliers fût ravi d'amour, tous à l'apparition de la fée tournèrent la tête contre le mur, comme avait fait leur chef.

A la fin, tous avaient reçu la visite de la sorcière, sauf Conan le libertin, le trompeur, le rusé et le seul des Fians qui n'eût pas une belle âme. A la première invitation de

la fée, il sauta dans le chariot et se sentit tomber la tête la première dans un puits profond, où il entendit le mugissement des eaux bouillonnantes et sentit la chaude vapeur qui le brûlait jusqu'aux os. Il se rattrapa à une poutre et poussa un cri retentissant; ses frères les Fians accoururent à sa voix. A la lueur du feu, ils aperçurent Conan à califourchon sur l'anse du chaudron dans lequel avait cuit leur souper. Après l'avoir exhorté à la patience et engagé à résister désormais à la tentation, ils le laissèrent se reposer.

Conan ne s'était pas encore endormi que la même brillante vision lui apparut. Cette fois il attendit dix secondes avant de sauter dans le char. Alors il se trouva au milieu d'une forêt et une terrible bête ressemblant à un chat sauvage, bondissant sur lui de derrière un arbre, le terrassa et lui saisit la tête avec sa gueule. Tant que Conan put crier, il cria et bientôt la chambre fut remplie de chevaliers. Conan était sur le dos, qui se tordait et hurlait pendant qu'un grand chat assis près de sa tête léchait son cou gras et ses moustaches. « Maudit soit cet importun Conan! dit Caoilte. Si vous nous dérangez encore, vous recevrez la discipline du plat de nos épées! »— Hélas! après quelques moments de tranquillité, la maison retentit de cris comme si deux taureaux se livraient un combat singulier. Quand les chevaliers entrèrent, ils virent la victime infortunée couchée sur le dos, les cheveux collés au plancher et se tordant de douleur.

« Qu'y a-t-il encore, fils maudit de malheur! s'écria Fion. — Oh! ayez pitié de moi! je souffre les tortures infligées au beau sexe! s'écria Conan; mordez votre pouce, Fingal, fils de Comhail, et secondez-moi! » Fingal mordit son pouce et aperçut alors, à travers les murs et les portes, le nain qui se balançait en chantant dans une chambre reculée. Sous les pieds des Fians cédèrent les portes, et tous entourèrent le sorcier lui mettant leurs javelines à la gorge. « Lâchez notre compagnon, Danaan maudit, ou vous subirez une terrible mort. » Le nain tira de sa poitrine une fiole qu'il tendit à Fion; Fion la passa à Ossian en l'envoyant au secours de Conan. Les autres restèrent à surveiller le druide; bientôt

ils entendirent partir un éclat de rire de la chambre de Conan. En entrant, ils trouvèrent Conan assis, sans aucun mal, mais triste et silencieux ; le haut de sa tête ressemblait à une pleine lune, pendant qu'un long voile de sa noire chevelure pendait tristement le long de son cou.

Un éclat de rire courut dans les rangs des guerriers quand ils entrèrent, mais il fut bientôt réprimé par leur chef, et de crainte d'autres malheurs, ils quittèrent aussitôt la demeure maudite du sorcier, et c'est depuis lors qu'on dit à un voyageur ou à un chercheur d'aventures :

« Je vous souhaite meilleure chance que Conan à Ceash. »

DEUXIÈME PARTIE

I° CONTES DE FAIRIES

ESPRITS DES BOIS, DES PRÉS, DES COLLINES, DES EAUX, ETC.
ESPRITS DOMESTIQUES.

II° APPARITIONS, FANTOMES, SORCELLERIE, MAGIE, ETC.

CONTES DE FAIRIES

Les superstitions relatives aux Fairies sont les mêmes par toute l'Angleterre; leurs noms seuls varient selon les comtés. Mais bons ou malfaisants, surtout malfaisants, les Fairies sont toujours appelés les *Bonnes gens* (Good People) et, dans les Highlands, les lutins les plus turbulents portent le nom de (Doine-shi), *Hommes de paix*. Le diable est aussi désigné sous le nom de *Bonhomme;* mais ni lui ni Satan ne figurent guère dans les légendes anglaises; il est vrai que nos voisins en donnent la monnaie dans la pléiade de leurs esprits malfaisants. Poussés par le même sentiment de crainte et de flagornerie, les Latins nommaient *les Miséricordieuses* (Parcæ) les trois impitoyables sœurs qui filent et tranchent les destinées humaines, et les Grecs appelaient *les Bienveillantes* (Euménides) les divinités vengeresses du sang et du parjure.

L'air, les collines verdoyantes, les bois ombreux, la nature entière sont remplis d'esprits. C'est à eux qu'étaient jadis attribués tous les phénomènes naturels, et les éléments qu'ils peuplaient étaient soumis à leurs ordres[1]. Chez les Grecs, au dire d'Apulée, les démons étaient comme les Fairies des esprits intermédiaires qui habitaient entre le ciel et la terre. Quand vint le christianisme, tout en continuant de croire aux Fairies, on se les représenta dans certains pays comme les âmes des petits enfants morts sans être baptisés; dans le pays de Galles et en Cornouailles, ils passaient pour être les âmes des anciens druides qui, trop bons pour aller en enfer, n'étaient pas assez purs pour entrer en paradis; ailleurs on les considérait comme des anges qui, au moment de la

1. Voy. Pictet : *Origines indo-européennes*, II[e] vol., p. 634 et suiv., le chapitre sur les croyances aux esprits chez les Aryens.

révolte de Satan, n'avaient voulu prendre parti ni pour Dieu ni pour le diable[1].

Ils vivent dans la crainte du jugement dernier et cherchent les moyens d'éviter la damnation future.

CONTE XXX.

LES QUESTIONS DU FAIRY (ABRÉGÉE).

STEWART. — (HIGHLANDS.)

Un pasteur regagnait sa demeure après avoir visité un malade. Son chemin côtoyait un lac, et tout en marchant il fut surpris d'entendre des accents mélodieux. Il s'assit pour écouter. La musique semblait venir du lac. Bientôt, il discerna un homme qui marchait sur l'eau, accompagné de plusieurs petits êtres portant les uns des lumières, les autres des instruments de musique. Parvenu sur la rive, l'homme congédia ses compagnons et, se dirigeant vers le ministre, le salua courtoisement. C'était un petit vieillard à barbe grise habillé singulièrement. Le ministre lui ayant rendu son salut le pria de s'asseoir près de lui et lui demanda qui il était. L'inconnu lui répondit qu'il était un *homme de paix ;* il ajouta qu'après la révolte de Satan, lui et ses compagnons avaient été jetés sur notre globe pour errer par les mers et les montagnes jusqu'au jour du jugement et qu'il le priait de lui dire quel serait leur sort après ce terrible jour. Le ministre l'interrogea alors sur les articles de foi, et comme en répétant la prière de *Notre Père*, il persistait à dire : *était*, au lieu de : *êtes aux cieux*, le ministre ne put lui donner aucune espérance de salut. Le Fairy, à ces mots, poussa un cri de désespoir et se jeta dans le lac. Quant au ministre, il poursuivit sa route.

---

1. Les paysans bretons assurent que les Korrigans sont de grandes princesses qui, n'ayant pas voulu embrasser le christianisme quand les apôtres vinrent en Armorique, furent maudites de Dieu. (La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*. Introduction.)

Lorsque les esprits forts font les sceptiques, les vieilles commères racontent des légendes qui maintiennent les enfants dans le respect envers les Fairies. Ainsi, dans le comté de Limerick (Irlande), on rapporte[1] qu'un jeune gars se moquait un jour des Fairies qui habitaient au fond du précipice de Knockfierna ; voulant, disait-il, frapper à la porte de leur château et savoir s'ils étaient chez eux, il saisit une grosse pierre et la lança dans l'abîme. La pierre bondit avec fracas de rocher en rocher et le jeune gars pencha la tête au-dessus du précipice pour entendre le bruit qu'elle ferait quand elle atteindrait le fond. Tout à coup, la pierre remonta avec autant de force qu'elle avait été lancée, et frappant le téméraire au front, elle le fit rouler au bas de la montagne.

Malgré ce récit et bien d'autres qui portent des témoignages tout aussi irrécusables de la puissance des Fairies, les commères auront beau hocher sentencieusement la tête aux fanfaronnades des jeunes incrédules, les Fairies s'en vont ! C'est cette idée qu'expriment avec beaucoup de finesse les habitants de la vieille Cornouailles quand ils disent que jadis les Fairies avaient une grande taille, mais qu'ils deviennent plus petits[2] de jour en jour.

L'anecdote suivante sur un incrédule est rapportée dans le curieux livre édité récemment sous le titre de *Fairy Tales illustrating Shakespeare*. Un fermier louait une grange qui passait pour être hantée par les Fairies et payait pour le loyer une rente tous les six mois. Un gentleman lui demanda un jour comment il osait habiter cette maison et si les esprits ne le tourmentaient pas. « En vérité, répondit le fermier, il y a deux saints du paradis qui me tracassent plus que tous les diables de l'enfer, ce sont la Vierge Marie et l'archange saint Michel, car c'est le jour de leurs fêtes que je suis forcé de payer ma redevance. »

---

1. Croker's *Fairy Tales.*
2. Hunt, *Popular Romances of old Cornwall.*

FAIRIES DES AIRS, DES BOIS, DES PRÉS, DES COLLINES ET DES CAVERNES SOUTERRAINES.

Le soir, dès que commence le crépuscule, les Fairies se rassemblent à la clarté de la lune ou à la lueur des vers luisants sur le haut des collines, dans les clairières des bois ou sur l'herbe des prairies. Les cri-cris et les grillons commencent leur musique, les grenouilles font la basse, les rondes se mêlent, et les jeux, présidés par un gracieux lutin qui danse sur un gros champignon, continuent jusqu'aux premiers feux du jour. Le lendemain, les laboureurs en arrivant aux champs aperçoivent sur l'herbe humide de rosée ces cercles verts que la superstition populaire en Angleterre, comme en Allemagne, en Suède[1] et en France, nomme Cercles des fées. Ces lutins sont d'ailleurs inoffensifs, mais il n'est pas prudent de se mêler à leurs ébats, ainsi qu'en témoignent les légendes suivantes.

CONTE XXXI.

RHYS A LA DANSE DES FÉES

KEIGHTLEY. — (PAYS DE GALLES.)

Rhys et Llewellyn, tous deux au service d'un fermier, revenaient un soir de leur ouvrage, poussant devant eux leurs chevaux. Parvenus à une petite plaine, Rhys pria son compagnon de s'arrêter pour écouter la musique et s'écria : « Par ma foi, voici un air sur lequel j'ai dansé cent fois; il faut que j'aille faire un tour de valse ; quant à toi, continue

1. Voy. *Contes suédois* (trad. Thorpe) : le Berger.

ton chemin et emmène les chevaux ; je te rejoindrai dans un moment. » Llewellyn fit des remontrances à son camarade, mais, bah ! Rhys ne l'écouta même pas. Llewellyn s'en retourna donc, mena ses bêtes à l'écurie, mangea et se mit au lit. Quand vint le matin, ne voyant pas Rhys, il conta l'aventure à son maître. Comme, en dépit de toutes les recherches, on ne put trouver Rhys, on commença à soupçonner Llewellyn de l'avoir tué et on le conduisit en prison. Mais un fermier fort entendu en matière de Fairies proposa, avec quelques camarades, d'accompagner Llewellyn à l'endroit où il avait laissé Rhys. Arrivés à cette place, Llewellyn s'écria : « J'entends la musique, j'entends les sons harmonieux des harpes ! » « Nous écoutâmes tous, dit le narrateur, mais aucun bruit ne frappa nos oreilles. » « Mets ton pied sur le mien, » me dit alors le fermier, et tout en parlant il posa le pied au bord du cercle des Fairies. Chacun de nous, à son tour, suivit le conseil du fermier et nous entendîmes alors le son des harpes et nous vîmes, en un cercle d'environ vingt pieds, un grand nombre de petits êtres de la taille d'enfants de trois ou quatre ans qui tournaient, tournaient. Parmi eux était Rhys. Llewellyn le saisit par la blouse quand il vint à passer et le tira hors du cercle. « Où sont les chevaux ? où sont les chevaux ? cria-t-il. — Il s'agit bien de chevaux ! dit Llewellyn. » Rhys pria son camarade de le laisser finir la contredanse qu'il n'avait commencée que depuis cinq minutes, croyait-il. Mais on l'emmena de force. Il affirmait toujours qu'il n'avait dansé que cinq minutes et ne se rappelait rien des gens avec lesquels il s'était trouvé. Il devint mélancolique, prit le lit et mourut bientôt après. « Le lendemain de l'événement, dit le narrateur, nous allâmes revoir le cercle des Fairies et nous en trouvâmes le bord tout rouge. On distinguait parfaitement sur le gazon les marques de petits talons, d'environ la grosseur de l'ongle de mon pouce. »

CONTE XXXII.

LES FAIRIES DU WILTSHIRE[1]

AUBREY. — (WILTSHIRE.)

En 1633, peu de temps après mon entrée à l'école de Yatton Keynel, notre curé, Mr Hart, fut tourmenté une nuit par les Elfes ou Fairies. Alors il se leva de son lit, traversa les dunes au milieu de l'obscurité et s'approcha d'une danse de Fairies, selon l'expression des gens du pays, c'est-à-dire de l'un de ces cercles verts tracés sur l'herbe par ces esprits. Il aperçut tout à coup une foule innombrable de pygmées, ou très-petits personnages qui sautaient en tournant, tournant, et qui accompagnaient leurs danses de chansons et de toutes sortes de bruits des plus drôles. Le curé fut très-étonné de ce spectacle, mais il lui fut impossible de se sauver étant retenu comme il le supposait par une espèce d'enchantement. Dès que les Fairies eurent jeté les yeux sur lui, ils l'environnèrent de tous côtés, et autant par frayeur que par surprise, le pauvre curé se laissa choir tout de son long. Aussitôt les petites créatures le pincèrent par tout le corps, faisant entendre pendant ce temps une sorte de bourdonnement continuel. A la fin, ils s'éloignèrent, et quand le soleil se leva, Mr Hart se trouva au beau milieu d'une danse de Fairies. — C'est de lui-même que je tins ce récit, peu de jours après son aventure. Mais quand mon camarade de lit et moi, nous voulûmes ensuite aller pendant la nuit à une de ces danses sur les dunes, nous ne rencontrâmes ni Elfes ni Fairies. Il est vrai que ces lutins ne se montrent que rarement à ceux qui veulent les voir.

---

1. Ce conte est publié dans : *Fairy Tales illustrating Shakespeare*. Il est extrait d'un ouvrage du XVIIe siècle.

CONTE XXXIII.

—

LA PETITE FILLE FOUETTÉE

WALDRON. — (ILE DE MAN.)

Une fille d'environ dix ans, dont la mère demeurait à deux milles de Ballasalli, dans l'île de Man, traversait un jour la campagne pour aller chercher à la ville un sou de tabac à son père. Arrivée sur le haut d'une montagne, elle fut entourée par un grand nombre de petits hommes qui refusèrent de la laisser passer. Quelques-uns d'entre eux voulurent l'emmener avec eux et se saisirent d'elle ; cependant, l'un de ces petits êtres, plus humain que ses compagnons, prit bravement la défense de l'enfant. Une querelle s'ensuivit et ils se battirent entre eux. Pendant la lutte, les autres, furieux de ce contre temps, voulurent se venger sur la pauvre petite ; deux ou trois s'en emparèrent, lui relevèrent les jupes et la fouettèrent tant qu'ils purent. Leur pouvoir sur l'enfant cessa de ce moment à ce qu'il paraît. Aussitôt elle se sauva à toutes jambes jusque chez ses parents ; elle raconta alors à sa mère ce qui lui était arrivé et lui montra les marques de plusieurs petites mains. Quelques-uns des villageois retournèrent à la montagne avec la petite fille, qui les mena à l'endroit où la scène avait eu lieu. Les petits êtres avaient disparu, mais ils avaient laissé des preuves de ce qu'avait raconté l'enfant, car les pierres portaient encore des traces de sang.

CONTE XXXIV.

—

LÉGENDE DE KNOCKGRAFTON (Abrégée).

CROKER. — (Irlande.)

Il y avait jadis un pauvre bossu nommé Lusmore (Digitale), qui demeurait dans la fertile vallée d'Aherlow. Un soir qu'il revenait de la ville voisine, en marchant lentement à cause de sa bosse, la nuit le surprit près du vieux fossé de Knockgrafton. Fatigué, il s'assit sur le bord du fossé et regarda tristement la lune qui montait à l'horizon. Soudain, des accents sauvages d'une mélodie surnaturelle frappèrent son oreille. C'était comme le son de voix nombreuses qui se mêlaient et se fondaient de façon si étrange qu'elles semblaient ne faire qu'une. Les paroles du chant étaient : « Lundi ! mardi ! lundi ! mardi ! » puis il y avait un silence et la mélodie reprenait de nouveau.

Lusmore écoutait attentivement, retenant sa respiration, de peur de perdre une note. A la fin, il commença à se lasser d'entendre toujours les mêmes paroles, et, profitant d'un silence, quand : « Lundi ! mardi ! » eut été répété trois fois, il reprit l'air et ajouta : « Et mercredi ! » Ensuite, lorsque les voix dans le fond du fossé recommencèrent : « Lundi ! mardi ! » il acheva la mélodie en ajoutant encore : « Et mercredi ! »

Les Fairies furent si enchantés de cette addition qu'ils entraînèrent Lusmore au milieu d'eux avec la rapidité d'un tourbillon. Ils lui firent le meilleur accueil, lui disant qu'il était le premier musicien du monde. Puis, après s'être consultés, l'un d'eux s'approcha de Lusmore et lui dit :

— Lusmore ! Lusmore ! bannis à jamais le chagrin, car la bosse qui était sur ton dos n'y est plus ! Regarde par terre, la voici !

A peine ces mots étaient-ils prononcés que le pauvre petit Lusmore se sentit si heureux et si léger qu'il lui sembla que

d'un saut il eût pu s'élancer jusqu'à la lune. Il jeta les yeux autour de lui et la nature lui parut plus belle que jamais, puis, ébloui de tant de splendeurs, il laissa tomber sa tête et s'endormit. Quand il s'éveilla, il était grand jour, le soleil brillait, les oiseaux chantaient. Son premier mouvement. après avoir dit ses prières, fut de passer la main sur son dos et, n'y retrouvant plus sa bosse, il éprouva un sentiment de joyeuse fierté ; il s'aperçut aussi qu'il avait des habits tout neufs dont les Fairies l'avaient revêtu.

La nouvelle se répandit rapidement dans le pays, et à plusieurs milles à la ronde, grands et petits, chacun ne parlait plus que de cet événement extraordinaire.

Un matin que Lusmore était assis à sa porte, une vieille s'approcha de lui et lui conta qu'elle avait un fils tout contrefait. Elle pria Lusmore de lui révéler le charme qu'il avait employé pour se débarrasser de sa bosse. Lusmore, qui avait bon cœur, fit le récit de son aventure sans omettre aucun détail. La vieille le remercia et s'en alla bien contente. De retour chez elle, elle prit une charrette et aussitôt que la nuit tomba, elle conduisit son petit bossu de fils au fossé de Knock Grafton.

Jack, c'était le nom du petit bossu, n'était pas assis depuis longtemps qu'il entendit au fond des fossés les Fairies qui chantaient : « Lundi ! mardi ! mercredi ! » sans jamais s'arrêter. Jack, qui était pressé de se débarrasser de sa bosse, n'attendit pas que les Fairies eussent fini, et quand ils eurent répété sept fois de suite leur chant, sans s'inquiéter de la mesure, il se mit à crier : « Mercredi et jeudi ! » pensant que puisqu'un jour était bon, deux vaudraient mieux encore.

Les paroles n'eurent pas plutôt passé ses lèvres qu'il se sentit entraîné au fond du fossé par une force prodigieuse. Les Fairies furieux tourbillonnèrent autour de lui en criant : « Pourquoi as-tu troublé nos chants ? » Puis l'un d'eux se planta devant Jack et lui dit :

— Jack ! Jack ! tes paroles sont tombées si mal à propos dans l'air que nous chantions, que pour te châtier, voilà deux bosses pour toi !

Et vingt des Fairies les plus vigoureux prirent la bosse de Lusmore et l'attachèrent sur la bosse de Jack, puis à coups de pieds ils le chassèrent de leur retraite. Quand la mère de Jack revint le lendemain, elle trouva son malheureux fils à moitié mort au bord du fossé, avec deux bosses sur le dos !

Cette histoire, qui pourrait avoir pour morale : « Ne forçons point notre talent,— nous ne ferions rien avec grâce », n'est pas spéciale à l'Angleterre. — La tradition en est répandue dans la Cornouailles française et l'évêché de Vannes. Ém. Souvestre, qui l'y a retrouvée, en a fait le sujet d'un de ses plus jolis récits du *Foyer breton* : les Korils de Plauden. — La Villemarqué la relate aussi dans *Barzaz-Breiz*, mais d'une façon assez différente. Les *Veillées de l'Armor*, par du Laurens, en donnent une version sous le titre : les Korrigans de Tréhorrankenck. Enfin, elle est également racontée en Espagne et en Allemagne (Grimm : les Présents des gnomes).

Il n'est pas donné à tout le monde de voir les Fairies. La croyance générale réserve cette faculté aux enfants nés le dimanche. Cependant, celui qui a été assez favorisé du hasard pour avoir en sa possession, soit un trèfle à quatre feuilles, soit de la semence de fougère, peut non-seulement voir les Fairies, mais il est encore invisible pour eux. La tradition relative à la semence de fougère est universellement répandue[1], et pendant le moyen âge, au temps où florissait la sorcellerie, on lui attribuait le pouvoir de résister à tous les charmes magiques. Les vertus de l'Herbe d'or, en Bretagne, sont semblables[2]; celui qui la touche de son pied

---

1. E. Souvestre, *Foyer breton*. Conte de Jean le Rouge-Gorge.

2. Voy. sur les vertus de la semence de fougère :
BRETAGNE. — *Chansons populaires* de Luzel : Jeanne la Sorcière.
PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : Ohnivak, ou l'Oiseau du Feu.
Shakespeare fait dire, dans *Henri IV*, à un de ses personnages : « Nous avons cueilli la semence de fougère ; dès lors nous sommes invisibles. »

entend aussitôt et distinctement le gazouillement des oiseaux. Le point difficile, il est vrai, est de se procurer ces merveilleuses herbes ; l'époque la plus propice pour la chercher est, à ce qu'il paraît, la nuit de la Saint-Jean ; mais il faut être pieds nus, en chemise et se trouver en état de grâce. « Je me souviens, dit Bovet[1], d'avoir entendu raconter par quelqu'un qui avait récolté de la semence de fougère que, pendant tout le temps de ses recherches, les esprits frôlaient continuellement ses oreilles et sifflaient comme des balles, lui renversant son chapeau et le heurtant par tout le corps ; à la fin, quand il crut avoir récolté en quantité suffisante la bienheureuse semence, il ouvrit sa boîte et la trouva vide ! Le diable évidemment lui avait joué ce tour. »

CONTE XXXV.

—

LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES (Très-Abrégé).

R. HUNT. — (Cornouailles.)

Il n'y a pas longtemps, un fermier qui vivait à Bosfrancon possédait une belle vache rousse et blanche qu'il appelait Daisy (Pâquerette). La vache était si grasse, que ses fanons et ses pis balayaient l'herbe; mais, bien qu'elle eût du lait à remplir un seau, elle ne se laissait pas traire plus d'un gallon. Soudain, au moment où le lait coulait à flots, Daisy poussait un doux mugissement, dressait les oreilles, et le lait s'arrêtait. Si la vachère persistait à la traire, la vache donnait des coups de pied, renversait le seau, puis, sans cesser de ruminer, redevenait à l'instant aussi tranquille qu'un tronc d'arbre. On aurait dit vraiment que la vache était ensorcelée. Cependant elle ne cessait d'être grasse et donnait toujours autant de lait toute l'année durant ; en outre, chaque chose prospérait chez le fermier, et les autres vaches

1. Bovet, *Pandæmonium*, IX[e] Relation, p. 207.

de son étable avaient plus de lait qu'aucune de celles du voisin.

Un soir d'été, la fille vint traire les bêtes plus tard que de coutume; les étoiles commençaient à scintiller quand elle termina sa tâche. Daisy était justement la dernière qui restait à traire, et le seau était si plein que la fille pouvait à peine l'élever jusqu'à sa tête. Avant de se relever, la fille prit une poignée d'herbes et de trèfles et les disposa en guise de coussinet afin de porter son fardeau plus commodément. Mais le trèfle n'eut pas plutôt touché sa tête qu'elle distingua des centaines et des milliers de Petites gens, s'empressant de tous côtés autour de la vache, plongeant les mains dans le lait, et le retirant avec des fleurs de trèfles qu'ils suçaient avec délices. L'herbe et les fleurs de trèfles montaient jusqu'au ventre de la vache; des centaines de petites créatures couraient le long des herbes en tenant des boutons d'or, des volubilis, des fleurs de digitale pour recueillir le lait que Daisy laissait couler comme une pluie de ses quatre pis à la fois. Juste au-dessous des pis de la vache, la fille vit un lutin plus grand que les autres et qui, pour mieux se régaler s'était couché sur le dos et, appuyant les talons sur le ventre du bel animal, tenait à pleines mains un des pis qu'il tetait avidement. Elle le reconnut pour un Piskie parce que, lorsqu'il riait, sa bouche allait d'une oreille à l'autre. Les petits montaient et descendaient le long des jambes de Daisy, emplissant leurs coupes qu'ils vidaient dans la bouche du Piskie. Des centaines d'autres étaient montés sur le dos de la vache, sur ses flancs, autour de ses cornes et derrière ses oreilles.

La vachère ne fut pas effrayée de ce spectacle, parce qu'ayant entendu parler des Fairies, elle n'était pas fâchée d'avoir l'occasion de les voir. Elle serait même restée volontiers des heures à les voir folâtrer sur les trèfles, qu'ils ne courbaient guère plus que ne l'auraient fait des gouttes de rosée.

Trouvant que sa servante était bien longtemps absente, la maîtresse vint voir ce que cela voulait dire. Quand celle-ci

lui eut raconté ce dont elle avait été témoin, la maîtresse s'écria qu'elle devait avoir sur la tête un trèfle à quatre feuilles. Elle devinait juste. La maîtresse chercha ensuite le moyen de se débarrasser des Fairies, afin de profiter de tout le lait de Daisy. Elle ordonna donc à sa servante de frotter le pis de la vache avec de la saumure de poisson, ce qui est un moyen infaillible de chasser les Fairies[1]. Mais de ce jour, le lait diminua, et bientôt Daisy devint si maigre qu'on eût pu voir la lumière à travers ses flancs. Tous les soirs, quand les étoiles commençaient à briller, Daisy s'en allait à travers champs, mugissant et pleurant comme si elle avait perdu son veau. Elle devint tellement étique qu'on fut obligé de la vendre à la foire. Depuis lors, la ferme cessa de prospérer.

Les personnes qui, par une circonstance quelconque, ont été admises dans la compagnie des Fairies et qui ont eu la bonne fortune de se tirer de leurs mains racontent les magnificences de leurs demeures et la beauté de leurs festins.

CONTE XXXVI.

RÉVEILLON DE FAIRIES (Abrégée).

HUNT. — (Cornouailles.)

Un vieux ladre ayant beaucoup entendu vanter les richesses des Fairies, résolut d'aller s'emparer de leurs trésors. En conséquence, par une belle nuit d'été, il dirigea ses pas vers le rendez-vous des Bonnes gens. Bientôt il entendit une musique ravissante; l'impression qu'il en ressentait était d'un caractère singulièrement mystérieux. Suivant que l'air était solennel et lent, ou vif et gai, le vieillard passait des larmes au rire et par moments il se trouvait forcé de danser. Malgré

1. Pour chasser les Spriggans, nom des esprits familiers de la Cornouailles, il suffit de mettre sa chemise à l'envers.

tout, il se tint en éveil, attendant l'occasion de s'emparer de quelque trésor. Tout à coup, il entendit un grand fracas et la colline s'entr'ouvrit devant lui. Des lumières de diverses couleurs brillaient de toutes parts. Chaque brin d'herbe portait une lampe; chaque buisson une étoile. De la colline entr'ouverte s'avança d'abord en éclaireurs un groupe de spriggans. Ce groupe était suivi d'un nombre immense de musiciens qui jouaient de toutes sortes d'instruments. Derrière eux venaient l'une après l'autre des troupes de soldats, chacune portant sa bannière et son blason. Ils se rangèrent en ordre sur le terrain, les uns ici, les autres là, et ce qui contraria fort notre vieillard, quelques centaines des spriggans les plus grotesques se placèrent de manière à l'entourer.

Cependant comme ils ne s'élevaient pas plus haut que les cordons de ses souliers, il se dit qu'il lui serait aisé de se débarrasser d'eux rien qu'avec le pied, s'ils tentaient de lui faire du mal. Lorsque les rangs furent formés, il se présenta une foule de serviteurs qui portaient de la vaisselle d'or et d'argent, des gobelets taillés dans le diamant, le rubis et autres pierres précieuses. D'autres étaient chargés jusqu'à succomber des mets les plus succulents, de pâtisseries, de conserves, de fruits. Ensuite les tables furent dressées et tout y fut disposé avec ordre et symétrie.

La splendeur du spectacle éblouit le vieillard, mais au moment où il s'y attendait le moins, l'illumination devint mille fois plus intense. De la colline s'avancèrent des milliers de beaux seigneurs et de dames charmantes, vêtues magnifiquement. De temps en temps la musique changeait ses airs et les sons harmonieux qui remplissaient ses oreilles semblaient donner une vie nouvelle à tous ses sens. Ses yeux voyaient plus clair, ses oreilles percevaient plus vivement et le sens de l'odorat devenait plus exquis; le parfum de fleurs inconnues embaumait l'air et les voix de mille dames s'unissaient dans un chant d'hyménée et résonnaient comme des clochettes d'argent. Ces paroles appartenaient à une langue ignorée du vieillard et elles semblaient célébrer les louanges d'un nouveau groupe qui sortait de la colline.

D'abord, on vit venir un grand nombre de petites filles vêtues de gaze blanche et qui jetaient des fleurs. Dès que ces fleurs touchaient la terre, elles prenaient racine et poussaient. Ces petites filles étaient suivies d'un nombre égal de garçons tenant en leurs mains des coquilles en guise de harpes dont ils tiraient des sons mélodieux comme la musique des anges. Puis défilèrent, et cela n'en finissait pas, des rangées de petits hommes vêtus de vert et d'or, et qui de temps en temps à un signal donné déroulaient une multitude de bannières. Enfin, assis sur des trônes, portés sur un pavois, arrivèrent un jeune prince et une princesse éclatants de beauté et de joyaux, comme des soleils au milieu d'une troupe céleste d'étoiles. Le pavois fut déposé sur un monticule qui se changea aussitôt en un tertre de lis et de roses; les dames et les seigneurs défilèrent tour à tour en s'inclinant devant le prince et la princesse et allèrent ensuite prendre place aux tables. Quand tous furent assis, à un signe du prince, des valets en livrées splendides apportèrent les friandises sur des plats d'or et la fête commença. Le vieillard se dit alors que le moment était venu; il s'avança donc lentement et avec précaution du côté du prince et de la princesse. Mais il ne s'aperçut pas que des milliers de spriggans avaient jeté autour de lui de petites cordes dont ils tenaient un bout. La présence de ce mortel ne semblait pas émouvoir l'assemblée; ils mangeaient et buvaient comme si aucun œil humain ne les regardait. Quand le vieillard atteignit l'endroit désiré, à sa grande surprise il remarqua que tout était sombre et triste derrière lui, mais en avant le tertre resplendissait de lumière. Rampant sur le ventre, comme un serpent, tremblant d'inquiétude, il s'approcha tout près du couple royal. En regardant sur le tertre, il fut un peu ému de remarquer que des milliers d'yeux étaient fixés sur lui. Cependant, s'armant de courage, et semblable à un enfant qui veut attraper un papillon, il prit son chapeau et le plaça avec précaution sur le monticule de manière à couvrir le prince, la princesse, et la table splendide, mais tout à coup un sifflement aigu retentit, la main du vieillard resta suspendue immobile dans l'air et l'obscurité s'étendit autour de lui.

Ses oreilles bourdonnèrent comme si un vol d'abeilles passait près d'elles. De la tête aux pieds, ses membres lui semblaient remplis d'épingles et serrés avec de petites pinces. Il déroula du tertre et se trouva couché sur le dos, les bras étendus; ses bras et ses jambes étaient assujettis avec des chaînes magiques. Bien qu'il souffrît beaucoup, il lui était impossible de faire un mouvement et sa langue elle-même était comme retenue par des cordes. Il resta longtemps dans cette triste position[1]. Enfin, à la clarté de la lune, il vit courir sur lui comme des milliers d'insectes, et sur son nez se tenait un spriggan semblable à l'insecte qu'on nomme demoiselle. Le petit monstre, après avoir sautillé de place en place, s'écria : « Fuyons, fuyons, je sens le jour. » Aussitôt l'armée des Petites gens s'enfuit rapidement, et notre héros resta seul, abasourdi sur le terrain. Enfin, le soleil se leva, et il vit qu'il avait été attaché au sol par des myriades de fils de la Vierge maintenant couverts de rosée, qui scintillaient comme des diamants.

Il se secoua et se délivra des liens, puis s'en retourna lentement, transi de froid et d'humidité. Ce ne fut que longtemps après qu'il raconta à ses amis ses aventures de la nuit, telles que vous venez de les entendre.

CONTE XXXVII.

—

FÊTE DE FAIRIES[2]

WALDRON. — (ILE DE MAN.)

Un habitant de l'île de Man, que d'invisibles musiciens avaient guidé pendant plusieurs milles et qui, séduit par la mélodie, avait suivi les Fairies jusqu'à un grand terrain vague,

1. C'est une superstition générale que la paralysie est l'œuvre des Fairies. — Une aventure assez semblable à la précédente, à la suite de laquelle le héros du conte se trouve aussi frappé de paralysie, est racontée par Richard Bovet dans le livre intitulé : *Pandæmonium*. London, 1684. Ce récit est reproduit dans : *Fairy Tales illustrating Shakespeare*, 1875.

2. Le même récit se retrouve dans Williams de Newbury. (Voy. *Fairy Tales*, etc., 1875.)

aperçut un grand nombre de « Petites gens » assis autour d'une table, buvant et mangeant joyeusement. Au milieu d'eux se trouvaient quelques personnes que le Manks crut reconnaître, mais il n'y fit d'abord nulle attention. Bientôt l'un des Petites gens lui offrit à boire. Alors, l'une des personnes, dont les traits ne lui semblaient pas inconnus, le tira par son habit et l'avertit de ne goûter, sous aucun prétexte aux mets ou aux boissons qu'il voyait devant lui, « car, ajouta-t-elle, si vous le faisiez, vous seriez comme moi et ne pourriez jamais retourner dans votre famille. » Le pauvre homme eut bien peur, mais il résolut d'écouter ce bon conseil. Aussi, quand on lui eut mis dans la main une coupe d'argent pleine de liqueur, il s'empressa de jeter par terre, sans être vu, ce qu'elle contenait. Bientôt après, la musique cessa, la société se sépara, et la coupe resta dans sa main. Le pauvre homme regagna sa demeure, tout fatigué qu'il était. Le lendemain, il alla raconter son aventure au ministre de la paroisse et lui demanda ce qu'il devait faire de la coupe. Le ministre lui répondit que le meilleur usage qu'il en pouvait faire était de la consacrer au service de l'église. Cette coupe, dit-on, est celle dont on se sert encore pour le vin consacré à l'église de Merbegh.

Dans le poëme eddaïque des *Vœlsungs*, la suivante de Sigrun s'écrie : « Le soir des puissances serait-il venu, puisque les morts sont à cheval et excitent leurs montures avec l'éperon ? » — L'ombre de Helge lui répond : « Tu n'es pas abusée par une illusion; le soir des puissances n'est pas venu, parce que tu nous vois exciter nos chevaux avec l'éperon. » — En Suède, à la fête du solstice d'hiver, les esprits, habillés de vert, courent dans les clairières à cheval, suivis de leurs meutes ; c'est ce qu'on nomme la chasse d'Odin ; en Danemark, les paysans croient, pendant la nuit de la Saint-Jean, entendre retentir dans le ciel la voix des chiens et les cris des piqueurs du roi Waldemar, qui,

monté sur un coursier blanc comme neige, poursuit quelque cerf fantastique. Cette tradition est devenue en Allemagne celle du Féroce Chasseur, du chasseur éternel, et elle a inspiré d'immortelles ballades; en France, elle était conservée jadis dans les légendes du Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau, de la chasse de Saint-Hubert, et sous d'autres noms fort nombreux, variant suivant les provinces. Bladé[1] la reproduit sous la forme suivante, qui est fort curieuse. Le roi Arthur (dont la légende a pénétré jusqu'en Armagnac, apportée sans doute par les Anglais au temps de leur domination en Gascogne), était un grand chasseur. Un jour qu'il assistait à la messe, il entendit sa meute lancer un sanglier. Aussitôt, il se précipita hors de l'église; mais, en punition de son péché, il fut emporté dans les nuages et jusqu'au jour du jugement, il chasse à travers les airs, accompagné de ses chiens. — En Bretagne, les âmes des morts fendent l'espace pour se rendre à la baie des Trépassés, où doit avoir lieu le jugement qui décidera de leur salut ou de leur damnation éternelle. D'après une tradition indienne analogue, les âmes des morts arrivent de tous les points du monde pour se faire juger par Yama, le dieu de l'enfer.

L'Angleterre a gardé l'écho affaibli de cette tradition grandiose. Lorsque[2] les vols de cygnes ou de canards sauvages passent la nuit au-dessus des maisons en poussant des cris aigus, les habitants du Durham et du Yorkshire prétendent que ce sont les chiens de Gabriel. Ils se les représentent sous la figure de bêtes monstrueuses à face humaine. Si d'aventure, ces oiseaux voyageurs planent au-dessus d'un toit, c'est l'indice que quelqu'un mourra dans la maison. Dans les environs de Leeds, la superstition se transforme, et l'on dit que ce sont les âmes d'enfants morts sans baptême qui voltigent autour de la demeure de leurs parents. De même en Allemagne, la dame Bertha suivie de

1. Bladé, *Contes d'Armagnac*.

2. Henderson, Notes *on the Folk Lore of the Northern Counties of England*. Voy. aussi Alfred Maury : *Fées au moyen âge*.

troupes d'enfants vient se joindre au Féroce Chasseur et parcourt avec lui l'espace sous un ciel d'hiver[1], et[2] Walter Scott (*Minstrelsy*) reproduit, d'après M. Waldron, la légende suivante qui témoigne de la présence dans l'île de Man de la tradition très-effacée du Féroce Chasseur.

CONTE XXXVIII.

LA CHASSE DES FAIRIES.

WALDRON. — (ILE DE MAN.)

Un jeune matelot, revenant d'un long voyage, débarqua une nuit à Douglas. La lune était dans son plein et il faisait un petit froid sec. Comme le matelot traversait une montagne assez élevée, il entendit les hennissements des chevaux, les cris d'un chasseur et le son du cor. Il fut bien étonné de rencontrer une chasse à cette heure de la nuit, mais avant d'avoir pu réfléchir à cette aventure, les chasseurs passèrent si près de lui qu'il put les compter. Ils étaient treize, vêtus de vert et montés sur de magnifiques coursiers. Le matelot était si charmé de ce spectacle qu'il eût volontiers suivi la chasse s'il avait pu la rejoindre. Il traversa la route afin de la voir encore et pendant plusieurs milles il entendit retentir le bruit du cor. Enfin, arrivé chez sa sœur, il conta ce dont il avait été témoin ; sa sœur frappa ses mains l'une contre l'autre, tant elle était heureuse que son frère fût sain et sauf, car, dit-elle, « ce que tu as vu, ce sont les Fairies et tu as de la chance qu'ils ne t'aient pas emmené avec eux. »

Nous allons maintenant pénétrer dans la vie de famille des Fairies ; nous verrons qu'ils ont des enfants, qu'ils les bapti-

1. Voy. plus loin les légendes de Dullahans ; elles se rattachent à celle du Féroce Chasseur.
2. M. Gould (*Curious Myths*), p. 27, raconte que la tradition allemande du Féroce Chasseur se confond parfois avec celle du Juif errant. Le Féroce Chasseur passe, en certains pays, pour avoir été un Juif qui, quand Notre-Seigneur eut soif, lui offrit d'un air méprisant l'eau qui se trouvait dans un creux formé par l'empreinte du sabot de son cheval.

sent et qu'ils cherchent pour eux des nourrices, absolument comme de simples mortels. L'influence du christianisme imprègne ces récits d'origine païenne.

CONTE XXXIX.

LA PIXY[1] EN MAL D'ENFANT (Très-Abrégé).

MISTRESS BRAY. — (Devonshire.)

La sage-femme de Tavistock venait de se coucher quand vers minuit, elle entendit frapper à sa porte avec autorité. Tout émue elle sauta à bas de son lit, et ouvrant la porte elle se trouva en présence d'un petit personnage, vieux, laid, d'aspect étrange, qui lui demanda de venir en toute hâte donner des soins à sa femme. Bien qu'effrayée, la sage-femme ne pouvait refuser ses services. A la porte piaffait un cheval noir comme du charbon et dont les yeux brillaient comme des boules de feu. Le vieux à mauvaise mine l'eut bientôt juchée à côté de lui sur le cheval, et monture et cavaliers volèrent comme le vent. Enfin elle arriva à la porte d'un joli cottage; elle vit deux enfants bien tenus et trouva que sa malade était une femme très-convenable. Un bon gros garçon fit bientôt son entrée dans le monde, et d'une manière assez crâne il assena un coup de poing sur l'oreille de l'accoucheuse au moment où elle lui disait qu'il était tout le portrait de son père. La mère donna à la sage-femme une certaine pommade en lui recommandant d'en frotter les yeux de son enfant; celle-ci se dit alors que ce devait être une bonne chose et pour essayer elle s'en mit un peu sur l'œil. Aussitôt tout changea autour d'elle. La mère lui sembla une belle dame vêtue de blanc; l'enfant était enveloppé dans des

1. Les Pixies sont, avec de petites différences sans importance, les Fairies du Devonshire et du Somersetshire. Ils habitent en général les rochers; d'autres vivent dans les mines dont ils sont les esprits familiers; nous les verrons ailleurs avec les Brownies écossais et les esprits du foyer domestique. Quand ils égarent les voyageurs, ils se confondent avec les feux follets. Mistress Bray a été leur principal historien.

langes de gaze d'argent. Il était plus joli qu'avant, mais il conservait toujours le regard de son père. Quant aux enfants qu'elle avait vus en entrant, ils avaient subi une étrange métamorphose, car de chaque côté de la tête du lit, on voyait deux lutins qui avec force grimaces et singeries se grattaient la tête et tiraient de temps en temps les oreilles de la dame avec leurs longues pattes velues. — La sage-femme s'éloigna au plus vite de cette maison ensorcelée sans dire un mot de la pommade magique ni de ce qu'elle avait vu. Le vieux à mauvaise mine la fit monter de nouveau sur le cheval noir comme du charbon et elle revint chez elle plus vite encore qu'elle n'était partie.

Au jour du marché suivant, étant à marchander des œufs, elle rencontra le même vieillard, et allant à lui, lui demanda des nouvelles de sa femme et de l'enfant. « Comment ! vous me voyez donc aujourd'hui ? s'écria-t-il. — Parfaitement, dit-elle, comme le soleil dans le ciel. — Ah bah ! et de quel œil, je vous prie ? — De l'œil droit, répondit-elle. — La pommade ! la pommade ! s'écria-t-il ; je vous apprendrai à vous mêler de ce qui vous regarde ! » Et il lui donna un coup de poing sur l'œil tout en parlant. De ce jour jusqu'à sa mort elle fut aveugle de l'œil droit [1].

CONTE XL.

LE FAIRY DEVENU VEUF (TRÈS-ABRÉGÉ).

R. HUNT. — (CORNOUAILLES.)

Il n'y a pas longtemps qu'une jolie fille, nommée Jenny, vivait à Torvednack. Elle était un peu simple d'esprit, mais néanmoins assez coquette. Un jour, sa mère l'envoya chercher une place. Jenny partit assez gaiement et, arrivée à un chemin en croix, elle ne savait quelle route suivre. Elle s'assit sur une pierre, et par désœuvrement elle arrachait des brins

1. Gervaise de Tilbury, dans ses *Otia imperialia*, cite une histoire analogue sur les Dracs de Provence. Cette histoire a été évidemment apportée par les Visigoths pendant leur longue domination. Voy. aussi : Hunt, *Contes de Cornouailles*, p. 83, et Keightley, *Fairy Mythology*, p. 353.

de fougère quand elle entendit parler près d'elle, et aperçut un jeune homme.

— Que désirez-vous, jeune femme? dit l'inconnu.

— Je cherche une place, répondit-elle.

— Aimeriez-vous, dit l'étranger, servir chez un veuf qui a un petit garçon?

— Volontiers, dit Jenny.

Après avoir arrêté les conditions du service avec Jenny, l'étranger la pria très-gracieusement d'embrasser la feuille de fougère qu'elle avait à la main en disant : « Je m'engage à rester chez vous un an et un jour. » Ceci fait, Jenny suivit l'étranger, qui marcha longtemps, longtemps. Enfin la terre s'ouvrit et ils descendirent rapidement. Comme Jenny avait une larme dans les yeux, l'étranger l'essuya gentiment avec une petite feuille et alors elle aperçut un pays comme elle n'en connaissait pas. Les collines et les vallées étaient couvertes de fleurs et des rivières d'eau limpide sillonnaient la campagne. Des dames et des gentilshommes vêtus de vert et d'or, marchaient, jouaient, ou bien, assis sur les tertres fleuris, ils chantaient des chansons et se contaient des histoires. « Nous sommes arrivés, » dit le maître de Jenny. Lui aussi était bien changé; il portait maintenant un habit de soie verte avec des ornements d'or. Il conduisit Jenny dans une belle demeure où tous les meubles étaient de perles et d'ivoire, enchâssés d'or et d'argent et ornés d'émeraudes. Après avoir traversé beaucoup de salles, ils arrivèrent dans une pièce tendue de dentelle fine comme une toile d'araignée; au milieu de la chambre était un petit lit fait d'un coquillage si brillant qu'on pouvait à peine le regarder. Un petit garçon y dormait et il était si joli que Jenny s'écria :

— C'est l'un des plus doux anges de Dieu qui est endormi!

— Voilà vos fonctions, dit le père; je suis roi de ce pays et je désire que mon fils connaisse quelque chose de la nature humaine. Ayez bien soin de cet enfant.

Jenny s'attacha vite à l'enfant et les jours s'écoulaient avec une étonnante rapidité. Bientôt le temps pour lequel Jenny s'était engagée prit fin, et un matin Jenny s'éveilla. Tout

était changé autour d'elle; elle dormait dans son lit chez sa mère. Tout lui semblait étrange. Les commères du voisinage vinrent voir Jenny, qui leur raconta sa singulière aventure. Une d'elles, après avoir bien écouté l'histoire, dit d'un air grave à Jenny : « Courbez le bras .» Jenny s'assit dans son lit et courba le bras en posant la main sur sa hanche. « Maintenant, continua la vieille, dites : « Je veux que mon » bras ne se redresse jamais si j'ai fait un mensonge.» Jenny répéta les paroles de la vieille. « A présent, dit la vieille, essayez de redresser votre bras. » Jenny étendit aussitôt le bras.

La vieille s'écria : « Jenny n'a dit que la vérité; elle a été emmenée par les Petites gens dans une demeure sous les collines. »

CONTE XLI.

LA CORBEILLE DE TULIPES

MISTRESS BRAY. — (DEVONSHIRE.)

Une vieille femme qui habitait jadis un cottage près d'un champ de Pixies, possédait un très-joli jardin dans lequel elle cultivait une belle corbeille de tulipes. Les Pixies se plaisaient tellement en ce lieu, qu'elles y amenaient leurs bébés et chantaient pour les endormir. Souvent, pendant la nuit, on entendait un doux chant de berceuse, et dans l'air flottaient les accords d'une mélodieuse musique qui semblait s'élancer du sein des belles tulipes; lorsque la brise du soir courbait la tête de ces fleurs charmantes, on eût dit qu'elles marquaient la mesure des gracieuses chansons qui s'élevaient du milieu de leurs corolles. Dès que les bébés s'étaient endormis à ces mélodies, les Pixies regagnaient le champ voisin, et là elles se livraient à la danse et elles traçaient sur le gazon ces cercles qui révèlent aux yeux des mortels les gambades de leurs fêtes de nuit. — Au point du jour, les Pixies vigilantes retournaient aux tulipes, et bien qu'on ne pût apercevoir ces Fairies, on entendait le bruit

des baisers et des caresses qu'elles prodiguaient à leurs bébés. Les tulipes ainsi favorisées par ces aimables elfes conservaient leur beauté plus longtemps qu'aucune autre fleur du jardin et, contrairement à leur nature, le souffle des Pixies leur donnait l'odeur suave des roses. La vieille femme était si fière de ses tulipes, qu'elle ne souffrait jamais qu'on en cueillît une seule. Mais un jour elle vint à mourir, et son héritier détruisit les fleurs enchanteresses et convertit la corbeille en un plant de persil. Les Pixies furent si chagrines et si humiliées de cette conduite, qu'elles firent sécher le persil sur pied et que, pendant maintes années, elles ne permirent à aucune herbe, à aucune plante, de croître dans le jardin. Il faut dire que si ces lutins ressentaient vivement les injures, leur âme s'ouvrait aussi facilement à la reconnaissance; et pendant qu'ils rendaient stérile le jardin tombé en des mains indignes, ils entouraient de sollicitude la couche où reposait la bonne vieille, leur ancienne bienfaitrice. On les entendait se lamenter et chanter des cantiques autour de son tombeau. Toutes les nuits, les Pixies payaient un douloureux tribut à la mémoire de la bonne vieille, excepté aux époques de pleine lune, car alors avait lieu la grande solennité dans laquelle elles célébraient par des chants, des danses et des réjouissances, le grand cercle d'argent tracé dans le ciel par la reine des nuits. Jamais la main d'un mortel ne toucha à la tombe de la pauvre vieille qui jadis consacra la corbeille de tulipes aux plaisirs des elfes, et cependant jamais il ne s'y montra une mauvaise herbe; le gazon en resta toujours vert, et sans qu'on eût besoin de les semer, les plus belles fleurs y poussèrent, jusqu'au jour où le corps mortel fut complétement retourné dans la poussière d'où il était sorti.

L'une des superstitions les plus répandues en Angleterre est celle des Changelings. Les Fairies passent pour voler les enfants qui leur plaisent et y substituer leur propre enfant.

Aussi, lorsque dans les campagnes les mères ont un rejeton laid et idiot, s'imaginent-elles volontiers que les Fairies ayant trouvé leur enfant beau et charmant, leur ont joué le mauvais tour de mettre à sa place un Changeling. Les Changelings ne sont cependant pas tous laids. Ainsi Waldron, l'historien de l'île de Man, raconte qu'ayant été voir un enfant qu'on lui avait déclaré être un Changeling, il fut fort étonné de trouver un petit garçon n'ayant pas son pareil, comme beauté, sous le soleil. Bien qu'âgé de cinq à six ans, et d'une apparence pleine de santé, il pouvait à peine marcher et se tenir debout. Ses membres étaient démesurément longs pour son âge, mais plus grêles que ceux d'un enfant de six mois; il avait une taille charmante et les plus beaux cheveux du monde. Il ne parlait, ni ne criait et ne mangeait pas, pour ainsi dire; on le voyait rarement sourire, mais quand on l'appelait Fairie, il fronçait les sourcils et regardait son interlocuteur dans le blanc des yeux, comme s'il eût voulu lire au-travers. Sa mère, ou plutôt sa mère apparente, étant très-pauvre, allait fréquemment travailler au dehors, et le laissait seul tout le jour. Lorsque des voisins, par curiosité, allaient regarder par la fenêtre, pour voir comment l'enfant se comportait quand il était seul, ils le trouvaient chaque fois riant de tout son cœur. Ils en concluaient qu'il se trouvait dans une société plus agréable pour lui que celle des simples mortels, et, ce qui les confirmait dans cette pensée, c'est que lorsque sa mère l'avait laissé, en partant, malpropre et sans être débarbouillé, à son retour elle voyait sa figure lavée, et ses cheveux peignés avec le plus grand soin.

La même substitution peut s'exercer aussi sur les animaux, et lorsque quelques jours après avoir acheté un cheval bien fringant vous vous trouvez n'avoir plus qu'une mauvaise rosse rétive et vicieuse, les maquignons madrés vous affirment que les Fairies, jaloux de votre marché avantageux, ont évidemment troqué un de leurs chevaux contre le vôtre. Kennedy (*Fire side Stories of Ireland*), relate un Changeling de taureau.

Heureusement, à côté du mal se trouve toujours le remède; aussi les commères et les fortes têtes du village ont nombre

de recettes, plus ingénieuses les unes que les autres, pour se débarrasser des enfants supposés. Un des moyens les plus à la portée de chacun consiste à suspendre l'enfant, la tête en bas, le matin quand on l'habille. Vous pouvez encore porter l'enfant que vous croyez appartenir aux Fairies sur la lisière de trois comtés ou bien au confluent de trois rivières, puis vous l'y laissez passer la nuit. Si l'enfant est aux Fairies, elles viennent nécessairement le délivrer; si, au contraire, vous le retrouvez après cette cérémonie, il est bien évident qu'il est à vous[1]. Il faut avouer qu'une mère, qu'un père surtout, seraient bien coupables de négliger des procédés si faciles de s'assurer que leur enfant est bien d'eux. Sans doute il peut survenir quelque fluxion de poitrine ou quelque bonne pleurésie, mais, dans une conjoncture si grave, cela doit-il entrer en ligne de compte?

La croyance aux Changelings existe en France, en Suède, en Danemark, en Allemagne, et Thorpe[2], dans sa *Mythologie scandinave*, fait cette piquante citation sur le moyen radical que Luther voulait qu'on employât pour chasser les Changelings. « Il y a huit ans, il y eut à Dessau, dit-il, un Changeling que moi, docteur Martin Luther, j'ai vu et touché. Il mangeait autant que quatre laboureurs; quand les choses marchaient de travers dans la maison, il riait et était enchanté, mais si tout allait à souhait, il ne cessait de pousser des cris. Témoin d'un spectacle aussi intolérable, je dis au prince d'Anhalt : « Si j'étais à votre place, je jetterais cet » enfant dans la Moldau, au risque d'être homicide. » Mais l'électeur de Saxe, qui était alors à Dessau, non plus que le prince d'Anhalt, ne voulurent suivre un avis pourtant si sage. Je conseillai donc de faire dire au temple un *Pater noster*, afin que Dieu enlevât au plus tôt cet enfant du diable. J'eus la consolation de voir ma prière exaucée, et le Changeling mourut, en effet, deux ans après. »

1. Stewart, *Highlands Superstitions*.

2. Voy. Henderson : *the Folk Lore of the Northern Counties*, p. 33, cite, d'après Thorpe, le passage suivant de Luther. Voy. aussi, p. 133, le chapitre des Changelings. Voy. aussi : Keightley, *Fairy Mythology*, p. 227.

CONTE XLII.

—

LE FORGERON ET LES FÉES

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Un forgeron nommé Mac-Eachern avait un fils de treize à quatorze ans, plein de santé et vigoureux. Tout à coup il devint chétif et déclinait de jour en jour ; bien que couché, il avait un appétit extraordinaire. Un jour le forgeron étant à son travail vit entrer un vieillard du voisinage bien connu pour sa sagacité. Le vieillard lui dit que son fils avait été enlevé par une Fairie, dont l'enfant avait été substitué au sien. « Que dois-je faire, dit le forgeron, pour retrouver mon enfant ? » Le vieillard lui répondit : « Assurez-vous d'abord que le garçon que vous avez chez vous n'est pas votre fils et voici comment. Prenez autant de coquilles d'œufs vides que vous pourrez vous en procurer, portez-les dans la chambre du malade, rangez-les avec soin devant lui ; ensuite allez puiser de l'eau dans les coquilles en en prenant deux à la fois et en ayant l'air de succomber sous leur poids. Enfin, quand toutes les coquilles seront remplies, disposez-les avec promptitude autour du feu. » Le forgeron suivit à la lettre ces instructions. Tout à coup du lit on entendit sortir un fou rire et le malade s'écria : « J'ai atteint aujourd'hui huit cents ans et je n'ai jamais rien vu de pareil ! » Le forgeron raconta tous ces détails au vieillard. « Ne vous avais-je pas dit que ce n'était pas votre fils ? Débarrassez-vous de l'intrus et votre fils vous sera rendu. Pour cela, jetez le malade dans le feu ; si c'est votre enfant il vous appellera à son secours ; sinon, il s'envolera à travers le plafond. » C'est en effet ce qui arriva.

Le forgeron, se conformant au conseil du vieillard, se rendit une nuit avec une Bible, un couteau et un coq sur la colline des Fairies. En arrivant, il planta son couteau dans la colline

pour empêcher la terre de se refermer sur lui, puis il vit les Fairies qui chantaient et dansaient dans leur cercle vert. Il leur réclama son fils, qui lui fut rendu. Pendant un an et un jour, l'enfant resta muet, mais après ce temps il parla et montra même dans le travail de forgeron une habileté qui témoignait de son séjour chez les Fairies.

Ce conte, qui a de nombreuses versions en Angleterre, est populaire aussi en Danemark, en Allemagne et en France. Grimm l'a reproduit dans : les Nains magiques (traduction Baudry). — « Dès que le monstre vit les coquilles pleines d'eau sur le feu, il s'écria :

Je n'avais jamais vu, quoique je sois bien vieux,
Faire bouillir de l'eau dans des coquilles d'œufs ! »

La Villemarqué a trouvé la même tradition en Bretagne (Voy. *Barzaz-Breiz*, l'Enfant supposé) :

« Ma fille, ma fille, ne vous affligez pas : votre Loïk sera retrouvé. »

» Qui feint de préparer le repas dans une coque d'œuf pour dix laboureurs d'une maison force le nain à parler. Quand il a parlé, fouettez-le, fouettez-le bien. Quand il a été bien fouetté, il crie ; quand il a été entendu, il est enlevé promptement.

» — Que faites-vous là, ma mère ? disait le nain avec étonnement ? — Ce que je fais ici mon fils ? Je prépare à dîner pour dix laboureurs de ma maison. — Pour dix, chère mère, dans une coque d'œuf ! J'ai vu le gland, j'ai vu la gaule, j'ai vu le chêne dans le bois de l'autre Bretagne et n'ai jamais vu pareille chose ! »

Voici maintenant une autre recette fort estimée en Irlande pour se débarrasser des Changelings.

CONTE XLIII.

—

LE CHANGELING DE TOBINSTOWN (Abrégé).

KENNEDY. — (Irlande.)

Katty Clarke, de Tobinstown, avait un charmant garçon, joie de ses yeux et de son cœur ; mais, un jour maudit, étant restée trop longtemps au lit, elle oublia de dire ses prières. Elle sortit pour laver son linge à un petit étang, et elle laissa son enfant se rouler et s'amuser sur l'herbe, pendant qu'elle battait et rinçait son linge. Tout à coup elle entendit un cri, courut à l'enfant et le trouva dans les convulsions. Elle le ramena à la hâte au logis, lui administra du sel et de l'eau et autres spécifiques en usage dans le pays. L'accès passé, le petit garçon garda cependant son aspect maladif ; il ne cessait, en outre, de pleurnicher, et, selon l'expression irlandaise, « le cri n'était jamais hors de sa bouche. » Toutefois il mangeait autant qu'un homme fait et avait faim à toute heure de la journée. Au bout de huit jours, les voisins et la famille tinrent conseil autour du feu, et déclarèrent que l'enfant était un Changeling et qu'il fallait s'en débarrasser. Voici quel fut l'ordre du cérémonial.

Un voisin prit une pelle bien nettoyée et la mit par terre ; de son côté, sa femme, saisissant le Changeling, le posa sur la pelle de fer et l'y maintint fermement malgré ses cris. Ceci fait, le mari, suivi de toute l'assemblée, emporta doucement le fardeau et le déposa sur une botte de paille jetée sur le tas de fumier. L'enfant, peu séduit par le luxe de cette installation, poussa des cris affreux, mais l'auditoire, sans y faire attention, joignit les mains et fit trois fois le tour du tas de fumier, pendant que le conjureur, qu'on avait fait venir, récitait l'incantation suivante :

« Mère Fairy, réponds à notre appel, viens reprendre ton rejeton. La ménagère lui a donné à boire et à manger et l'a

bien traité. Il ne peut rester ici plus longtemps. Rends l'enfant perdu, dame Fairy; et quand après la moisson on étendra la nappe sur l'herbe courte, nouvellement fauchée, nous réserverons pour ton peuple une part du repas. Et lorsque le clan des Fairies viendra en foule tourbillonner sur le plancher et faire la fête auprès du foyer, il trouvera l'âtre nettoyé avec soin, et, sur le dressoir, nous laisserons à son intention de quoi manger et se désaltérer. O dame Fairy, rends-nous l'enfant mortel et reçois le tien de nos mains! »

Le charme et la troisième ronde autour du tas de fumier s'étant terminés en même temps, tout le monde rentra dans la cabane et ferma la porte. Bientôt les paysans sentirent l'air s'agiter autour d'eux, comme ferait un battement d'ailes, puis ils attendirent à peu près dix minutes. Ensuite, ils ouvrirent la porte, allèrent regarder la botte de paille sur le fumier, et ne virent ni l'enfant ni le Changeling. Le conjureur dit : « Katty, allez dans votre chambre, et voyez s'il n'y a rien sur le lit. » Katty pénétra dans sa chambre; soudain on entendit un cri de joie, et Katty revint, portant son enfant dans ses bras!

Les contes de Fairies nous font voir ces esprits jouant quelquefois, mais d'une manière beaucoup moins définie, le rôle d'incubes et de succubes attribué aux démons pendant le moyen âge. Ainsi, quand une dame disparaissait pendant quelques années du foyer conjugal, ou lorsqu'une candide jeune fille ne consacrait pas à son mari sa première nuit de noces, c'étaient les Fairies qui en étaient cause, et quand, après des absences plus ou moins longues, l'infortunée revenait au logis, parfois « traînant l'aile et tirant le pied, » le bon mari était transporté de joie, et l'on célébrait à tasses pleines la délivrance de la prisonnière des Fairies.

CONTE XLIV.

—

LA FEMME RECONNUE (Abrégée).

STEWART. — (Highlands.)

Il y avait jadis un homme courageux du nom de John Roy qui demeurait à Glenbrown. Une nuit qu'il traversait la colline à la recherche de ses bêtes, il vint à tomber dans une troupe de Fairies. A leur conversation, John comprit qu'ils venaient de commettre quelque larcin. Se souvenant du vieux et fidèle dicton que les Fairies sont obligés de vous donner ce qu'ils tiennent contre ce qu'on leur propose, John Roy leur jeta son bonnet en criant : « Je vous donne ce que j'ai ; donnez-moi ce que vous avez ! » Les Fairies furent bien obligés de céder leur butin. Or, ce n'était ni plus ni moins qu'une belle dame, et une Sassenach (Anglaise) s'il vous plaît ! John Roy la mena avec grande humanité chez lui et la traita avec beaucoup d'égards plusieurs années ; elle en était arrivée à être considérée comme de la famille. Un jour des soldats et des officiers anglais envoyés pour tracer des routes dans les Highlands passèrent à Glenbrown. John Roy, oubliant la haine nationale contre les « habits rouges » quand on faisait appel à sa générosité, accueillit sous son toit un capitaine saxon et son fils. Ceux-ci, dès qu'ils furent entrés, ne cessaient de regarder la dame anglaise ; le fils tomba dans une émotion silencieuse. Le capitaine lui demanda la cause de sa méditation profonde. « Père, répondit le jeune homme, je songe en voyant la dame qui est devant nous, aux jours écoulés et à ma bien-aimée mère qui n'est plus. — Il est vrai, mon fils, que la ressemblance est frappante ; jamais deux jumelles n'ont été aussi semblables. Je dirais même que c'est ma femme chérie ; » et parlant ainsi, il prononça son nom et celui de quelques-uns de leurs parents. — En s'entendant appeler par son nom, la dame anglaise s'approcha et reconnut son

mari et son fils. Elle se jeta dans leurs bras, et le mari fut bien heureux de retrouver après tant d'années une femme qu'il croyait à jamais perdue. Pour récompenser John Roy d'avoir réuni d'aussi fidèles époux, on lui donna... le plaisir de voir le bonheur dont il était la cause.

CONTE XLV.

—

L'ÉPOUSE RECOUVRÉE

KENNEDY. — (IRLANDE.)

On fêtait un mariage à la ville de Curragraigue. Le soir, après les réjouissances ordinaires et lorsque les nouveaux époux se furent retirés, les gens de la noce restèrent à vider des coupes à leur santé; tout d'un coup le marié se précipita dans la salle où ils se trouvaient, les regards pleins d'angoisse et s'écriant : « Marguerite a été enlevée par les Fairies! Il n'y avait pas une demi-minute que j'avais quitté la chambre quand je suis rentré et n'ai plus trouvé âme qui vive! » Grande consternation, grandes recherches, mais de Marguerite point! Le pauvre marié passa une nuit et un jour à se lamenter; enfin il se retira pour prendre quelque repos. Au milieu de la nuit il s'éveilla d'un rêve troublé et regarda dans la chambre. La lumière de la lune pénétrait par la fenêtre, et grâce à ses rayons, le marié reconnut Marguerite portant encore ses vêtements de noce. Il voulut sauter à bas du lit et parler, mais sa langue était collée à son palais et ses membres comme paralysés.

— N'aie pas d'inquiétude, cher mari, dit l'apparition; je suis au pouvoir des Fairies, mais si tu as du courage et de la prudence, nous serons bientôt heureux ensemble. Vendredi prochain sera la veille du 1er mai, et toute la cour sortira du vieux château quand sonnera minuit. Je serai au milieu d'eux; trace un cercle que tu aspergeras d'eau bénite et prends un couteau à manche noir. Si tu as le courage de

m'enlever de cheval et de m'entraîner dans le cercle, ils auront beau faire, leur résistance sera vaine. Jusque-là laisse pour moi sur le dressoir de quoi manger chaque nuit, car si je prenais une bouchée de nourriture chez les Fairies, je serais perdue pour toi à jamais. Les Fairies m'ont faite leur prisonnière parce que ma pensée était tout entière à toi et que je ne songeais pas assez au sacrement. J'ai fait une mauvaise confession et j'en suis punie. N'oublie pas mes recommandations.

— Oh! non, chérie, cria le mari, recouvrant la parole. Mais pendant le temps qu'il sautait du lit, la chambre était devenue déserte.

Jusqu'au vendredi, l'infortuné fiancé ne fit que pleurer. Toutes les nuits il laissait à manger sur le dressoir, et le matin il était bien content quand il trouvait les plats vides.

Un peu avant minuit il se rendit à l'entrée du vieux château. Il traça le cercle et s'y plaça, tenant à la main le couteau à manche noir. Tantôt il s'effrayait à l'idée de perdre sa fiancée, tantôt il brûlait d'impatience. Enfin le vieux fort, avec ses hautes et noires murailles qui découpaient le ciel, se changea tout à coup en un palais plein de courtisans. Mille lumières apparurent aux fenêtres et à la grande porte du palais; de nombreux serviteurs portant des torches faisaient le cercle dans la cour et une nombreuse cavalcade de dames et de seigneurs richement vêtus se dirigea du côté du nouveau marié. Quand ils passèrent près de lui riant et plaisantant, il n'eût pu dire s'ils se doutaient ou non de sa présence. Il regardait fixement tous ceux qui passaient, mais il fut quelque temps avant d'apercevoir la chère figure de sa fiancée, qui s'avançait sur un coursier blanc comme lait. Elle le reconnut aussi et sur ses traits glissa un sourire rempli d'anxiété. La foule l'empêchait de guider l'animal près du cercle; tout à coup le fiancé bondit, saisit sa femme dans ses bras et l'enleva du cheval. Des cris de rage et de fureur s'élevèrent de toutes parts, et les Fairies menacèrent le jeune homme et mirent leurs poignards sur sa poitrine. Pour lui, comme inspiré par une force et un courage sur-

humains, brandissant son coutelas dont la vue écartait les Fairies, il se fraya bientôt un chemin jusqu'au cercle. Sans perdre de temps il y porta sa femme, pendant que des myriades d'esprits tournaient autour du cercle magique sans oser y pénétrer. Pendant quelque temps des cris de dérision et de défi remplirent l'air ; mais le défilé ne pouvait s'arrêter. Lorsque la fin de la procession eut passé la porte et le cercle où les fiancés se tenaient embrassés, la nuit et le silence retombèrent sur le vieux château et les champs environnants; les fiancés commencèrent alors à respirer. Peindrons-nous le joyeux retour des époux au logis nuptial? et parlerons-nous des commérages qui pendant un mois défrayèrent la ville et les pays d'alentour? On le devine assez sans qu'il soit besoin de s'y arrêter davantage.

ESPRITS FAMILIERS ET DOMESTIQUES :

Robin Bon Enfant, Robin Hood, Puck; Brownies d'Écosse, Cluricaune irlandais, Fir Darig ou Hommes Rouges, etc.

Nos voisins ne se contentent pas d'avoir peuplé les airs, les eaux, les bois et toute la nature de leurs esprits bons ou méchants, ils les ont introduits au foyer domestique. La maison, la laiterie, la grange, l'étable, le moulin sont habités par des Fairies de noms et d'attributions très-différents. Dans les comtés anglais, ces esprits du foyer se nomment Hobgoblins, Robin Bon Enfant et Puck. Jadis le nom de Robin Hood leur était donné également, mais il n'est plus usité depuis qu'il est passé au célèbre outlaw, sans qu'on sache bien pourquoi. Robin Bon Enfant est appelé ainsi par antiphrase; c'est un lutin espiègle et malicieux; il est à la fois un esprit du foyer et un lutin champêtre d'aspects variés. Sous cette dernière forme, il se confond avec le feu follet : il prend plaisir à égarer les voyageurs, à les enfoncer dans un marais jusqu'aux genoux, à leur jouer mille tours pendables, comme d'emprunter tour à tour la figure d'un cheval, d'un singe, d'un chien, et quand Robin s'est bien moqué de vous il vous laisse là tout ahuri en lançant son rire sardonique : Ho! ho! ho! Dans le Devonshire, le rôle de Robin Bon Enfant est attribué aux Pixies, qui du reste sous ce nom unique tiennent les emplois des diverses espèces de Fairies. — Dans les comtés du Nord, il prend le nom de Hedley Kow, de Picktree Brag, etc. Henderson [1] raconte ce qui suit :

Deux jeunes gens de Newlands étaient allés un soir à la rencontre de leurs amoureuses. Arrivés au rendez-vous, ils crurent les apercevoir qui marchaient devant eux à quelque distance. Les filles continuèrent leur route pendant deux ou trois milles; les gars les suivirent sans pouvoir les rejoindre. A la fin, ils se trouvèrent enfoncés jusqu'aux genoux dans

1. *Folk Lore of the Northern Counties.*

un marais et leurs amoureuses s'évanouirent en poussant un grand : Ha ! ha ! Les jeunes gens se dépêtrèrent comme ils purent du bourbier et revinrent au plus vite chez eux, poursuivis par le lutin, qui se moquait d'eux. En traversant le Derwent, ils tombèrent dans l'eau, se prenant l'un l'autre pour l'esprit, et finalement ils atteignirent leur demeure chacun de son côté. Ils racontèrent qu'ils avaient été poursuivis par le Hedley Kow et qu'ils avaient failli se noyer dans le Derwent[1].

Gervaise de Tilbury, dans ses *Otia Impérialia*, décrit ainsi[2] un lutin qu'il nomme Portunus(?) et qui est apparenté à Robin Good Fellow : lorsque dans les ombres incertaines de la nuit, il voit un Anglais qui voyage seul à cheval, il se joint à lui invisible, et lorsqu'il l'a accompagné un bout de chemin, il s'empare des rênes et mène le cheval dans une fondrière. Alors il l'y abandonne pataugeant et s'en va en riant lourdement.

[3] D'autres fois, Robin se promène dans les rues avec un balai sur l'épaule en criant : « Ramonez les cheminées ! » mais quand quelqu'un l'appelle, il s'enfuit et vous lance son rire : Ho ! ho ! ho ! Il s'amuse quelquefois à imiter la voix chevrotante d'un mendiant, et si vous lui faites l'aumône, il se sauve en riant à sa façon. Il aime aussi à frapper aux portes et quand un serviteur vient ouvrir, il souffle la lumière si c'est un homme, et si c'est une femme, il l'embrasse par-dessus le marché. Voici une chanson qu'il chante volontiers quand il se fait passer pour ramoneur :

« Noir je suis des pieds à la tête, — et c'est la suie des cheminées qui en est cause. — Allons, Mesdemoiselles, accourez et faites bon accueil à celui qui rend vos cheminées propres et coquettes.

» J'ai des cornes en quantité, mais je les porte sur le dos ; — ma tête ne recherche pas pareil ornement ; — je donne

1. Ce même trait se retrouve dans le vieux livre : *the Mad Pranks of Robin Good Fellow* ; et il est réimprimé dans : *Fairy Tales illustrating Shakespeare*, 1875.

2. Il dit de la taille de ces lutins qu'il prétend exister aussi en Provence :

Statura pusilli dimidium pollicis non habentes.

3. Extrait de ; *the Mad Pranks of Robin Good Fellow.*

mes cornes aux autres hommes et me soucie fort peu de les leur reprendre. »

Robin Bon Enfant s'appelle souvent Puck, surtout chez les poëtes. Le caractère malicieux de Puck, exagéré par la frayeur populaire, a fait donner son nom à des êtres réellement malfaisants ou terribles; le diable a quelquefois reçu le nom de Puck et nous verrons plus loin le terrible Phooka ou Pucka. Mais le vrai caractère de Puck est celui d'un esprit frétillant de gaieté et malicieux sans méchanceté. Dans le Jutland danois, il y a un Niss qu'on nomme Puck et qui loge dans le plafond. M. Frère, dans ses charmants *Contes du Deccan* (Introd., p. xv), nous apprend que dans l'Inde il existe des esprits nommés Gins, qui ont tout le caractère de Puck.

Si maintenant nous considérons Robin Bon Enfant, ou son similaire Puck, sous leur aspect de lutin du foyer, ils perdent en grande partie leur caractère malicieux, ou du moins ils ne conservent plus qu'une amusante espièglerie. — Dans un vieil ouvrage [1], on nous dépeint ainsi Robin Bon Enfant : « Lorsqu'il trouve une servante à son goût, elle peut se croiser les mains bien tranquillement; la nuit il fera son ouvrage. Si quelque galant tourne autour d'elle, Robin vient à l'aide de la jeune fille, passe entre les jambes de l'amoureux sous la forme d'un lièvre, puis se changeant en cheval, l'emporte sur son dos et le jette sur une haie touffue. » Un jour, Robin s'étant amouraché de la femme d'un tisserand, prit du service chez le mari. Celui-ci les surprit qui s'embrassaient; alors la nuit suivante il profita de ce que Robin était endormi et l'enlevant hors du lit, il alla le jeter dans la rivière. Mais aussitôt le tisserand entendit derrière lui une voix qui disait : « Merci, maître, du service que vous m'avez rendu. Nagez vous-même; moi, je vous regarderai sur le bord. » Et Robin, qui avait mis à sa place dans son lit une balle de laine, se dressa derrière

1. *The Mad Pranks and merry Jests of Robin Good Fellow.*

le tisserand et le jeta à l'eau [1]. Après quoi, il s'éloigna avec son : Ho! ho! ho!

Un type analogue à Robin Bon Enfant est ce que les Anglais nomment Will o' Wisp et Jack o' Lantern. C'est notre feu follet. En Écosse, le même rôle est tenu par le Spunkie. Le voyageur attardé voit apparaître une lumière; il espère arriver bientôt à une maison hospitalière, mais la lumière s'éloigne à mesure qu'il avance, et le malheureux, harassé de fatigue est conduit dans un cimetière, ou s'enfonce dans la bourbe d'un marais fétide.

La chanson suivante, attribuée à Ben Jonson, montre Robin Good Fellow sous ses divers aspects :

ROBIN BON ENFANT [2]

Par l'ordre d'Obéron, le roi des revenants et des ombres, moi, l'espiègle Robin, j'arrive de la terre de Féerie pour inspecter les divertissements de la nuit. Dans tous les coins où je me glisserai, je surveillerai les joyeuses orgies, et, gai comme une abeille, je prendrai part à la fête, en riant : Ho! ho! ho!

Plus rapide que l'éclair, je puis voler à travers le ciel et les airs et, dans l'espace d'une minute, apercevoir tout ce qui s'accomplit au-dessous de la lune; il n'est pas une sorcière ou une ombre qui bouge, ou un cri de : « Gare aux Goblins! » que je ne sois là, car moi, Robin, j'épie leurs actions et les renvoie dans leurs retraites, avec mon : Ho! ho! ho!

Quand je fais rencontre de ces libertins qui reviennent

1. Dans l'Adroite Princesse de Perrault, Finette met aussi dans son lit une figure de paille avec des boyaux pleins de sang, de sorte que le prince Bel-à-Voir, en perçant de son épée la marionnette, s'imagina avoir effectivement tué Finette. — Le conte de Sapia Licciardia (*Pentamerone*), relate une supercherie analogue; l'héroïne forme une figure pleine de sucre, de friandises et de sirops et la couche dans son lit. Un prince entre, la perce de son épée, puis, voulant goûter le sang de sa victime, il le trouve sucré. Il se prend alors à regretter d'avoir fait périr une si douce princesse!

2. Voy. *Reliques of Ancient English Poetry*, par Percy. Cette chanson semble avoir été destinée à faire partie d'un divertissement.

chez eux après leurs réjouissances nocturnes, je les salue en contrefaisant ma voix, et me joins à eux pour les promener avec moi par les bois et les lacs, par les marais et les fourrés ; ou bien, invisible, je les accompagne afin de leur jouer quelque tour et folâtrer ! Ho ! ho ! ho !

Parfois je vais au-devant d'eux sous la figure d'un homme ; d'autres fois d'un bœuf ou d'un chien ; en cheval je puis me changer et je trotte autour d'eux, mais s'ils s'avisent de monter sur mon dos, je m'enfuis plus rapide que le vent, franchissant les haies et les terres labourées, à travers étangs et mares, et je ris tout haut : Ho! ho! ho!

Lorsque les gars et les jeunes filles s'égaient avec du vin et des friandises, sans être vu de la compagnie, je mange leurs gâteaux et sirote leur vin, puis, pour m'amuser, je p... et je ris ; ensuite je souffle les lumières, et j'embrasse les filles. Elles crient : « Qui es-tu? » Et moi je ne leur réponds que par : Ho! ho! ho!

Cependant quelquefois pour plaire aux servantes, à minuit je débrouille leur laine, et, tandis qu'elles dorment et prennent du bon temps, avec leur rouet je file leur lin. Souvent aussi, au moulin j'écrase leur drèche, ou bien je prépare leur chanvre et tourne leur filasse. Si quelqu'un s'éveille, je m'enfuis en riant : Ho ! ho ! ho!

Si la maison, si l'âtre n'est pas tenu proprement, je pince les servantes « noir et bleu, » je leur tire les couvertures du lit et les montre ainsi toutes nues. A moitié endormies encore, je les fais lever et les jette par terre sur les dalles glacées. Si elles crient, je m'enfuis en riant de tout cœur : Ho ! ho ! ho !

Quelqu'un a-t-il besoin d'argent, nous lui prêtons ce qu'il demande et ne prenons rien pour les intérêts, mais nous exigeons qu'on nous rende, et, si l'on tarde à nous payer, je

me glisse chez les mauvais payeurs et toutes les nuits je leur fais des peurs affreuses en leur envoyant de mauvais rêves et en les pinçant. Alors je ris : Ho! ho! ho!

Quand des commères fainéantes ne s'occupent qu'à chercher des mensonges et des faussetés, qu'à exciter en dessous des disputes et à se faire des méchancetés les unes aux autres, je me donne le plaisir de démasquer leur hypocrisie et de les dénoncer à celles à qui elles voulaient faire du mal. Alors je m'en vais et je les laisse piailler. Ho! ho! ho!

Quand les gens tendent des trappes et mettent des engins au fond des trous par où les renards et les loups se glissent pour venir dans les maisons et dans les bergeries dérober canards et poules, agneaux et brebis, je remarque le piége et je m'y blottis pour faire croire qu'un animal est pris; puis quand je vois qu'on s'approche, vite je m'esquive en riant : Ho! ho! ho!

Au bord des sources et des ruisseaux, sur les prés verts, nous dansons de nuit des rondes échevelées, et au clair de la lune nous entonnons de joyeuses chansons pour distraire le roi et la reine de féerie. Dès que l'alouette commence à chanter, vite nous disparaissons. Alors nous allons voler les enfants nouveau-nés et nous laissons un lutin à sa place, puis nous nous sauvons en riant : Ho! ho! ho!

Depuis le temps de Merlin, fils de sorcière, je folâtre ainsi toutes les nuits, de ci, de là : et les mortels, à cause de mes espiègleries, m'ont nommé Robin Bon Enfant. Démons, revenants, esprits qui errent dans les nuits, sorcières et goblins, tous me connaissent; et les vieilles femmes ont maintes fois raconté mes hauts faits. Sur ce, adieu, adieu. Ho! ho! ho!

Dans le Yorkshire, Robin Bon Enfant est remplacé par le Boggart et le Barguest.

CONTE XLVI.

—

LE BOGGART[1]

KEIGHTLEY. — (YORKSHIRE.)

Dans la demeure d'un honnête fermier, un Boggart avait pris son séjour. Il tourmentait tout le monde et surtout les enfants de diverses façons. Tantôt il leur arrachait leurs tartines de beurre, ou bien une main invisible renversait leur soupe au lait; d'autres fois il tirait les rideaux de leurs lits en avant et en arrière, ou encore il pressait leurs poitrines et leur causait des suffocations. Souvent les parents, aux cris de leurs enfants, étaient forcés d'accourir. Or il y avait une espèce de cabinet formé par une séparation en bois donnant sur l'escalier de la cuisine; en retirant un gros nœud d'une des planches, on avait laissé une ouverture. Le plus jeune garçon du fermier y ayant fixé sa corne à souliers avec laquelle il s'amusait, elle lui fut rejetée aussitôt sur la tête. A la fin, le Boggart devint si insupportable, que le fermier et sa femme résolurent d'abandonner la maison. Le projet fut mis à exécution et le fermier et sa famille suivaient leur dernière voiture de meubles, quand un voisin s'approcha et leur dit :

— Eh! voisin, vous quittez donc la vieille maison?

— J'y suis bien forcé, mon garçon; ce damné Boggart nous tourmente tellement que nous n'avons de repos ni jour ni nuit. Il joue tant de tours aux enfants que ma pauvre femme en meurt rien que d'y penser; nous sommes donc obligés de nous en aller.

A peine avait-il prononcé ces mots que du fond d'une baratte sortit une voix qui s'écria :

— Ah! tu fuis à ce que je vois?

— Sois damné! s'écria le pauvre fermier, si j'avais su que tu étais ici, je n'aurais pas touché à un clou.

---

1. Voy. la jolie version donnée par Henri Heine, *de l'Allemagne*.

Puis se tournant vers sa femme, il ajouta : « Mieux vaut retourner dans notre vieille demeure que de subir les mêmes tourments dans une nouvelle qui ne la vaudra pas ! »

Dans les pays limitrophes de la frontière d'Écosse existe un esprit analogue au Barguest et à Robin Bon Enfant. Il demeure dans l'eau, et comme l'indique son nom de Shelly-Coat, il est vêtu de coquilles. Lorsqu'il s'approche, on le reconnait au bruit que font les coquilles en se heurtant les unes contre les autres. Il est espiègle plutôt que méchant. W. Scott, dans ses *Minstrelsy*, cite une jolie ballade de Jamieson sur le Shelly-Coat. Le Brownie écossais qui, en Allemagne est représenté par le Kobold, en Suède par le Nisse[1], est le véritable ami de la maison. Il est bon, serviable, désintéressé, et pourvu que les servantes aient bien soin du ménage, que tout soit bien propre et bien tenu, pourvu aussi qu'on laisse à son intention sur le dressoir la soupe à la farine dont il est friand, on n'a que de bons offices à attendre de lui. Il y a même des Brownies encore plus obligeants ; ainsi Reginald Scot (*Discovery of Witcraft*), nous parle d'une espèce de Brownie qu'il nomme Luridan et qui habite les Orcades. Ce Luridan faisait l'office de valet et de servante : il balayait les chambres, lavait les assiettes et préparait les feux avant qu'on fût levé. Il faut avouer que les habitants des Orcades étaient alors d'heureuses gens ! Un autre Brownie dont W. Scott (*Minstrelsy*) cite la plaisante histoire, voyant un jour que la maîtresse de la maison qu'il hantait était en mal d'enfant et que le domestique ne se pressait guère d'aller chercher la sage-femme, revêtit lui-même la livrée du paresseux valet, et montant à cheval s'en alla chez l'accoucheuse, qu'il ramena en croupe. Cela fait, il monta à la chambre du domestique, qu'il trouva en train de tirer ses bottes et lui administra une verte correction de coups de cravache.

---

1. Dans un conte danois de Carit Etlar (trad. Thorpe), les Voisins de Toller, les Trolls jouent le rôle de Brownies ; les uns balaient la chambre, les autres bercent les enfants, etc.

CONTE XLVII.

LES BROWNIES (ABRÉGÉ).

STEWART. — (HIGHLANDS.)

Les deux derniers Brownies connus dans les Highlands demeuraient dans la vieille famille de Tulloch-gorm. Ils étaient mariés. Le mari était d'humeur joviale et s'amusait aux dépens des domestiques. Il aimait entre autres à jeter des mottes de terre aux passants. On le nommait Brownie-Clod. Comme il était d'esprit assez simple, il était facile de le duper. C'est ainsi qu'il avait fait avec les domestiques la convention de battre autant de paille et de blé que deux hommes pendant l'hiver, à la condition qu'on lui donnerait un vieil habit et un capuchon. Pendant que les servantes se reposaient tranquillement sur la paille, le pauvre Brownie-Clod battait sans relâche. Quelque temps avant l'expiration du contrat, les gars, par pure pitié, placèrent l'habit et le capuchon sur un tas de blé dans la grange. Dès que le Brownie eut jeté les yeux sur ce cadeau, il refusa de continuer l'ouvrage, et leur dit d'un ton blessé :

Vous me donnez un habit et un capuchon!
Le pauvre Brownie ne travaillera plus pour vous!

Sa femme, au lieu d'être le jouet des servantes avec lesquelles elle travaillait, était au contraire un vrai despote. Elle était rarement en bons termes avec elles, à cause de la fidélité avec laquelle elle faisait savoir au maître et à la maîtresse quand celles-ci négligeaient leur ouvrage. Elle était excellente ménagère et elle avait le service de la table. L'adresse avec laquelle elle mettait le couvert, tout en restant invisible, faisait le bonheur des étrangers et des hôtes. Tout ce qu'on lui demandait venait se placer sur la table avec aisance et rapidité, et pour le soin et la propreté, elle n'avait pas sa pareille.

CONTE XLVIII.

—

LE « CAULD LAD D'HILTON »

RICHARDSON. — (NEWCASTLE[1].)

Le château d'Hilton était jadis habité par un Brownie nommé Cauld Lad. Toutes les nuits, les domestiques qui couchaient dans le château l'entendaient travailler dans la cuisine, dérangeant les objets quand ils étaient en ordre ou les arrangeant d'une autre façon, ce qui arrivait le plus fréquemment. Ils résolurent de le bannir, et le lutin, qui semblait deviner leur projet, chantait souvent d'une voix mélancolique :

— Malheur à moi! malheur à moi! le gland n'est pas encore tombé de l'arbre, d'où naîtra le bois avec lequel sera fabriqué le berceau où dormira l'enfant qui devenu homme saura m'apaiser!

Cependant, les domestiques eurent recours au moyen ordinaire de bannir un Brownie : ils laissèrent un manteau vert et un capuchon près du fourneau de la cuisine, et se tinrent en sentinelles. Bientôt ils virent le Brownie entrer, regarder les habits neufs, les essayer, et, en apparence fort joyeux, sauter en frétillant autour de la cuisine. Mais, au premier chant du coq, le Brownie disparut en criant :

Voici un manteau, un capuchon!
Le Cauld Lad d'Hilton ne fera plus rien de bon!

Jamais il ne revint à la cuisine; cependant on assure qu'on peut l'entendre encore à minuit chantant tristement sa chanson.

———

Dans le Devonshire, les Pixies domestiques ont le même désintéressement que les Brownies. Si on leur fait d'une ma-

1. Histoire rapportée par Keightley, d'après Richardson : *the Local Historian's Table Book*.

nière maladroite un cadeau d'habits neufs, elles s'enfuient en criant : « Beau pixy, gai pixy, — sauve-toi maintenant. »

D'autres Fairies écossais sont assez semblables aux Brownies; ils ne demeurent pas dans la maison même, mais dans son voisinage, souvent même sous le seuil de la porte. Ils ont des relations avec les humains, prêtent, empruntent et rendent toutes sortes de petits services. W. Scott, dans *Minstrelsy*, donne le récit suivant d'un de ces Fairies qu'on nomme Bons voisins.

CONTE XLIX.

—

SIR GODFREY ET LE « BON VOISIN »

W. SCOTT. — (ÉCOSSE.)

Un jour que sir Godfrey prenait l'air à cheval, il fut accosté près de chez lui par un petit vieillard habillé de vert et monté sur un palefroi blanc. Après de mutuelles salutations, le vieillard donna à entendre à sir Godfrey qu'il résidait sous sa demeure et qu'il avait beaucoup à souffrir de la direction d'un branchement d'égout qui débouchait directement dans l'endroit où il habitait. Sir Godfrey fut assez étonné de cette singulière plainte, mais devinant la nature de celui à qui il avait affaire, il assura au vieillard avec grande courtoisie qu'il ferait changer la direction du tuyau d'égout. Il le fit en effet. Bien des années plus tard, sir Godfrey eut le malheur de tuer dans une querelle un gentilhomme du voisinage. Il fut arrêté, jugé et condamné. L'échafaud sur lequel on devait lui couper la tête fut dressé sur la colline du château à Édimbourg; mais à peine était-il arrivé au lieu fatal, que le vieillard, monté sur son palefroi blanc, fendit la foule avec la rapidité de l'éclair. A son ordre, sir Godfrey sauta derrière lui, et le Bon voisin éperonnant son cheval disparut avec le criminel. Jamais on ne revit ni l'un ni l'autre.

---

1. *The Fire side Stories of Ireland.* Cette histoire donne un exemple d'un esprit familier irlandais.

M. Henderson nous fait connaître d'autres espèces de Brownies dans les contrées du nord de l'Angleterre. Le Killmoulis est l'esprit du moulin ; il passe pour n'avoir point de bouche, ce qui ne l'empêche pas, à ce qu'il paraît, d'être très-friand de la viande de cochon, comme en témoignent ces vers :

« Approche ! approche ! mon vieux Killmoulis. Où étais-tu hier quand je tuai le cochon ? Si tu étais venu, je t'en aurais donné de quoi te remplir le ventre. »

S'il n'a pas de bouche, il a par compensation un très-grand nez ; il est d'ailleurs serviable et affectionné ; lorsque quelque malheur vous menace, il pleure comme un enfant, et si la meunière est en mal d'enfant, il court bien vite chercher la sage-femme.

M. Henderson nous présente encore d'autres esprits familiers, mais ceux-là sont malfaisants : Red-cap, Red comb ou Bloody cap, c'est-à-dire Bonnet rouge, Peigne rouge, ou Bonnet sanglant est un esprit cruel qui demeure dans les anciens châteaux forts des frontières d'Écosse. On le dépeint sous les traits d'un petit vieillard avec de grandes dents qui avancent, des doigts maigres avec des serres comme les oiseaux de proie, de grands yeux rouges de feu, des cheveux retombant sur ses épaules, des bottes de fer, un bâton pointu à la main et un bonnet rouge sur la tête. On raconte de lui des choses effrayantes, mais il est facile de le conjurer, comme les diables dont il est évidemment le parent. Il suffit pour cela de tenir une croix ou de prononcer des paroles de la Bible. Vite, il se sauve dans une traînée de feu en laissant tomber à terre une grande dent ! Je soupçonne quelques vieilles Anglaises d'en avoir ramassé.

Le Wag-at-the-Wa', qui vient ensuite, est l'esprit familier qui hante les cuisines des comtés du Nord. Il fait enrager les cuisinières. En général, il est assis dans l'âtre, ou bien il se balance au crochet de fer auquel on suspend les chaudrons. Quand il trouve plaisantes les histoires qu'on raconte autour du foyer, on l'entend rire lourdement.

Le rouet a aussi sa Fairie particulière. Elle s'appelle Ha-

betrot dans les comtés du Nord, et Whuppity en Écosse. M. Henderson raconte au sujet d'Habetrot une très-jolie légende qui n'est qu'une version de l'histoire irlandaise donnée dans la section précédente sous le titre de : la Paresseuse et ses Tantes. Voici une troisième version, celle-ci écossaise, recueillie par Chambers (*Popular Reliques of Scotland*).

CONTE L.

—

WHUPPITY STOORIE

CHAMBERS. — (ÉCOSSE.)

Il y avait une fois un riche gentleman qui possédait une grande maison; il épousa une jeune dame qui avait été élevée très-douillettement. Celle-ci trouva tout à souhait dans la demeure de son mari : de beaux meubles, de beaux miroirs, de beaux rideaux, mais son mari aurait voulu qu'en dehors des soins du ménage elle filât par jour douze poignées de fil. A dire vrai, la dame n'était pas capable d'en filer une. Le mari en conçut de l'humeur, et la dame n'avait pas un mois de mariage que déjà elle se trouva très-malheureuse.

Un jour, le mari partit en voyage, après avoir dit à sa femme qu'il espérait que non-seulement pendant son absence elle apprendrait à filer, mais qu'elle lui présenterait dès son retour cent poignées faites par elle. Toute chagrine, elle alla se promener le long de la colline et arriva près d'une large pierre, sur laquelle elle s'assit et pleura. Bientôt elle entendit une douce musique qui semblait venir de dessous la pierre; elle la souleva et vit une grotte où elle trouva six petites dames vêtues de vert, chacune filant à un petit rouet et chantant :

Peu de gens, Madame, savent, à la maison,
Que Whuppity Stoorie est mon nom.

La dame entra dans la grotte et les petits êtres, sans cesser de filer, l'invitèrent à prendre une chaise et à s'asseoir.

Elle remarqua bien que les petites dames avaient la bouche de travers, mais elle n'osa pas leur en demander la raison. Celles-ci voulant savoir pourquoi elle avait tant de chagrin, elle leur conta que son mari avait cru qu'elle était bonne fileuse, tandis qu'en réalité elle ne savait pas filer du tout, parce que ses parents l'avaient élevée à faire toutes ses volontés, que d'ailleurs elle n'avait nul besoin de travailler, car son mari était riche. « N'est-ce que cela? dirent les petites femmes, en parlant la bouche toute tournée. — Mais c'est bien suffisant comme cela, répondit la dame, le cœur brisé de douleur. — Vous verrez ce que nous ferons. Nous pouvons facilement calmer votre ennui, dirent les petites femmes. Invitez-nous à dîner le jour où votre mari reviendra. »

Quand le gentleman revint, il trouva la maison si affairée par la préparation du dîner, qu'il n'eut pas le temps de questionner sa femme; avant qu'il eût pu ouvrir la bouche sur le sujet qui la préoccupait tant, on annonça l'arrivée des invités à la porte du château. Les six petites dames descendirent d'une voiture à six chevaux, belles comme des princesses, mais toujours avec leurs robes vertes. Le gentleman les accueillit très-poliment et leur éclaira l'escalier en tenant à la main une paire de chandelles de cire. On se mit à dîner, la conversation fut charmante, mais à la fin le mari se familiarisant avec elles, leur dit :

— Mesdames, si je ne suis pas indiscret, permettez-moi de vous demander pourquoi vous avez toutes la bouche de travers?

— Oh! dit l'une d'elles, c'est parce que nous ne cessons de filer, filer, filer (et de passer les fils dans notre bouche pour les mouiller).

— Ah! vraiment, s'écria le gentleman, c'est comme cela! John! Tom! Dick! faites-moi le plaisir de jeter au feu tous les rouets et toutes les bobines que vous trouverez dans la maison, car je ne me soucie pas que ma femme abîme sa jolie figure en filant, filant, filant!

Et depuis lors la dame vécut heureuse avec son mari le reste de ses jours.

Si maintenant, traversant le canal, nous passons en Irlande, nous trouvons nombre d'esprits familiers. Ce n'est plus le doux et bon Brownie écossais, ni le sémillant Robin Bon Enfant, aimable jusque dans ses plus fortes espiègleries, mais des figures grotesques : songes de malades! — Voici d'abord le Cluricaune du comté de Cork, qui dans d'autres parties de l'Irlande se nomme Luricanne, Lurigadan, Leprochane. Le Cluricaune hante volontiers les celliers et les caveaux; le vin qui y est conservé, il le considère comme lui appartenant, ainsi que le prouvent suffisamment sa trogne rouge et ses yeux émerillonnés. Il est coiffé d'un bonnet lie de vin, porte de grands bas bleu clair, des souliers à talons élevés avec de grosses boucles d'argent, enfin un tablier de cuir. S'il entend à la serrure le bruit de la clef du sommelier, il pousse des éclats de rire effrayants, puis les tonneaux, les bouteilles se balancent en avant, en arrière, en faisant un bruit épouvantable, et le sommelier s'enfuit au plus vite, sans regarder derrière lui.

D'autres fois le Cluricaune est représenté sous la figure d'un savetier qui habite les endroits les plus secrets de la maison. Il est riche et avare. Quelqu'un s'empare-t-il de lui, ce qui est extrêmement difficile, ce n'est qu'avec les plus grandes menaces qu'on peut le décider à montrer l'endroit où il cache son trésor. Encore faut-il avoir soin de ne pas le perdre de vue un instant, sinon il vous échappe. C'est l'image de la Fortune.

CONTE LI.

LE LEPRECHAUNE (ou Cluricaune) DANS LE JARDIN

(Très-Abrégé)

KEIGHTLEY. — (Irlande.)

Failey était un incrédule qui déclarait ne croire aux ni Leprechaunes, ni aux Fairies d'aucune sorte. Un soir qu'au cabaret il causait avec des amis, leur disant que tout ce

qu'on racontait des Bonnes Gens n'était que mensonges, une vieille femme qui jusque-là fumait sa pipe au coin de la cheminée sans prendre part à la conversation, vint se planter tout à coup devant Failey en le regardant dans le blanc des yeux : « Vous prétendez que vous ne croyez pas aux Leprechaunes, lui dit-elle? Cela vous va bien, sur ma foi, de ne pas croire à ce dont n'ont jamais douté ni votre père, ni le père de votre père, ni son père avant lui. Eh bien! moi qui pourrais être votre grand'mère, j'ai vu un Leprechaune! »

Tout le monde se serra autour du feu pour écouter la vieille. « Je me souviens, dit-elle, que quelque temps après mon mariage, j'étais assise dans notre petit jardin, par un beau jour de juin, à regarder mes abeilles qui se chauffaient au soleil, quand tout à coup j'entendis, derrière un tas de fagots, un bruit de tic tac, tic tac, comme si un cordonnier clouait un talon à un escarpin. « Dieu nous préserve! m'écriai-je, qu'est-ce que cela peut être? » Je me levai, déplaçai quelques fagots, et j'aperçus au beau milieu un petit vieux qui n'avait pas le quart de la taille d'un enfant nouveau-né. Il portait un chapeau retroussé et avait une pipe à la bouche dont il lançait au loin la fumée. A son habit d'une mode surannée, on voyait de larges boutons de bronze; sur ses souliers s'étalaient de grandes boucles d'argent massif, et il travaillait plus vite que je ne puis le dire, clouant les talons à une petite paire d'escarpins. A peine eus-je jeté les yeux sur lui que je reconnus un Leprechaune, et comme je ne manquais pas de hardiesse, je lui dis : « Dieu vous bénisse, brave homme, vous faites un rude travail par cette chaleur! » Il me regarda d'un air mécontent, mais je sautai sur lui et l'empoignai en lui demandant où il mettait son argent. « De l'argent? répondit-il, est-ce qu'une pauvre créature comme moi a de l'argent! — Ah! repris-je, tout le monde sait bien que les Leprechaunes sont aussi riches que le diable! » Je tirai de ma poche un couteau, et je lui jurai que s'il ne me donnait pas sa bourse à l'instant ou s'il ne me montrait pas son pot plein d'or, je lui couperais le nez.

Le petit vieux eut si peur, que j'en eus presque pitié. « Allons, dit-il, suivez-moi, je vous montrerai ma cachette. » Je marchais avec lui, le tenant serré dans ma main et sans cesser de le regarder, quand soudain, derrière moi, j'entendis comme un bourdonnement. « Ah! dit-il, ce sont vos abeilles qui s'envolent comme l'éclair. » Folle que j'étais, je retournai la tête. Je ne vis rien, mais pendant que je perdais de vue le Leprechaune, il glissa de mes doigts comme s'il n'était que de la fumée. Jamais il ne revint depuis lors dans mon jardin.

Les Fire Darig[1], ou Hommes rouges, ont pour traits particuliers leur costume rouge et la flexibilité de leur voix, qui tantôt imite le bruit des vagues, la voix des anges ou le gazouillement des oiseaux. Quand la famille est groupée autour du foyer et que la tempête déchaînée gronde au dehors, on entend une voix qui demande l'hospitalité. Lorsqu'on ouvre, un petit homme rouge entre, fume tranquillement sa pipe et se retire à l'aurore sans avoir fait aucun mal. Refusez-vous d'ouvrir, vous pouvez être certain que vos bestiaux mourront ou qu'il vous arrivera quelque malheur. Si vous suivez une route, surtout après un repas un peu trop arrosé, l'homme rouge vous apostrophe, vous appelle ivrogne et vous reproche d'avoir dépensé l'argent qui devait payer le beau jupon promis à votre femme, ou bien d'avoir vendu à votre meilleur ami un cheval que vous saviez vicieux. En vain, vous le cherchez, il continue à ricaner et à vous injurier jusqu'à ce que vous soyez égaré et que, tombant par terre de lassitude, vous vous endormiez au bord de la route jusqu'au lendemain matin.

1. Croker's *Fairy Tales*.

ESPRITS DES EAUX :

CHEVAL, TAUREAU, OISEAU D'EAU, ETC... MERMEN ET MERMAIDS.

Toutes les nations âryennes adoraient des esprits des eaux. C'est par centaines qu'on comptait dans la mythologie grecque les divinités des fontaines, des rivières et des mers. Dans les pays scandinaves, les Necks tantôt mâles, tantôt femelles avec des formes variables, personnifient les lacs et les rivières. Le Neck scandinave devient le Nixe en Allemagne. Le Nixe mâle ne diffère des autres hommes qu'en ce qu'il a les dents et les cheveux de couleur verte. Les Nixes femelles rappellent entièrement par leur beauté et leur caractère les sirènes de la Fable. En Russie, les Nixes mâles du Nord sont représentés par des esprits nommés Vodynnies[1], et les Nixes femelles se nomment Rusalkas; belles filles au sein blanc, aux membres grêles, aux regards inquiets, elles ont une longue chevelure verte et portent soit un vêtement d'herbes aquatiques, soit de longues chemises blanches sans ceinture. Les formes que nous venons d'indiquer ne sont d'ailleurs que les formes habituelles des esprits des eaux, mais souvent ils se changent en saumons, en loutres, en brochets, en phoques, et parfois même ils errent sur la terre transformés en serpents, en oiseaux, etc... Du reste, le don de la métamorphose est commun aux esprits des eaux dans toutes les mythologies. Les traits généraux du caractère sont aussi les mêmes; ils sont hypocrites, malfaisants, cherchant ainsi que les sirènes à séduire ceux qui prêtent l'oreille à leurs chants et à les entraîner au fond des eaux, comme le firent les nymphes dans l'antique légende d'Hylas; ils ont aussi le don de prédire l'avenir comme le vieux Nérée. Ces rapprochements entre les traits essentiels des déités aquatiques témoignent de la représentation symbolique d'une même idée originelle.

1. Voy. Ralston : *Russian Folk Tales*, page 119; et *Songs of the Russian*, pages 149 et suivantes.

La mythologie celtique de la Grande-Bretagne, dont les contes nous transmettent les débris, n'est pas moins riche que la fable grecque en divinités de cette nature et elle en reproduit tous les types avec d'autres qui lui sont spéciaux.

Les traditions dont nous nous occupons nous présentent les habitants des eaux sous les aspects les plus variés : taureau d'eau, cheval d'eau ou kelpie, oiseau d'eau, crapaud, grenouille, etc..., et même des objets inanimés. Gervaise de Tilbury, à propos des Dracs de Provence, parle d'esprits d'eau qui, lorsque les femmes se baignent, prennent l'aspect d'anneaux d'or ou de coupes qui flottent traîtreusement sur la vague ; malheur à celles qui se laissent tenter par ces objets ! Les traditions relatives aux divinités aquatiques se sont perdues dans l'Angleterre proprement dite, comme les autres superstitions ; la Tamise elle-même est sans légendes, mais elles abondent dans le reste de la Grande-Bretagne. En Écosse, particulièrement, il n'y a pas de rivières, de lacs, de sources qui n'aient ou n'aient eu sa divinité. Le type le plus répandu est le cheval d'eau ou kelpie ; hypocrite et cruel, il semble paître tranquillement au bord des lacs et par sa douceur apparente il invite à le monter. Saute-t-on sur son dos, il plonge au fond du lac et y dévore l'imprudent cavalier. Si d'aventure, une troupe de jeunes gens folâtres s'amusent à l'enfourcher, sa croupe s'allonge complaisamment pour les porter tous ensemble. D'autres fois les mains de ceux qui le flattent s'attachent à ses flancs et ne peuvent s'en séparer[1]. Dans Angus, l'esprit des eaux paraît quelquefois sous un aspect d'homme ou de cheval[2]. Le taureau d'eau se montre en général moins farouche que le cheval d'eau. Dans le comté d'Argyle, il existe un oiseau d'eau nommé le Boobrie, qui habite l'eau douce et les lacs salants déposés par le flux de la mer. Il est gigantesque, a les pieds palmés

1. Campbell, *Contes des Highlands*. Voy. plus haut la Veuve et ses Filles.

2. Walter Scott, *Minstrelsy*. — En basse Bretagne, la tradition du cheval de mer est constatée par la Villemarqué ; voy. la prophétie de Groench' Hlan et le poëme de *Lez Breiz*. — Voy. aussi E. Souvestre, *Foyer breton* : conte de Jean le Rouge-Gorge ; il cite un cheval dont le dos s'allonge à mesure qu'on le charge, si bien que le cheval finit par porter autant de sacs de blé que tous les chevaux de la paroisse réunis.

et dévore les moutons et les vaches. Il rappelle trait pour trait ces mystérieux oiseaux du lac Stymphale qu'Hercule abattit à coups de flèches.

Les Mermaids, ou Filles de la mer, sont comme les sirènes et la pauvre Mélusine, autre nymphe des eaux, femmes jusqu'à la ceinture; mais leurs jambes s'allongent en queues de poissons ou de serpents. Dans les beaux jours de l'été, quand une brume légère est suspendue sur les flots, les marins voient parfois les Mermaids élevant leurs têtes au-dessus des vagues et peignant leur longue chevelure avec un peigne d'or. Elles chantent doucement ces chansons plaintives et suaves que redoutait tellement le prudent Ulysse, qu'il se fit attacher au mât de son vaisseau, en ordonnant à ses compagnons de boucher leurs oreilles avec de la cire. Maintes légendes racontent des aventures d'hommes séduits par des sirènes et qui ont vécu avec elles au fond des eaux; ils prétendent même que la fidélité y est moins rare que sur la terre. Mais a beau mentir qui vient de loin!

Les quelques légendes qui suivent nous initient à cette partie intéressante de la mythologie celtique.

CONTE LII.

—

LE KELPIE OU CHEVAL D'EAU (Abrégé).

STEWART. — (Highlands.)

Il y avait jadis à Lochness un Kelpie qui commettait les excès les plus atroces sur les habitants sans défense des districts environnants. Cet animal avait coutume de rôder sur les routes, harnaché comme un cheval de selle; ainsi déguisé, il allait au-devant des passants qui parfois, à leur grand préjudice, avaient la funeste idée de monter sur son dos. Aussitôt que l'animal sentait sur ses flancs le cavalier, il fendait l'air, et en un clin d'œil, il disparaissait avec sa

victime au fond d'un lac, où elle devenait à sa merci. Rempli d'indignation aux récits des méfaits de ce Kelpie, un Highlander, nommé Mac Gregor, résolut d'aller un jour au-devant de Sa Seigneurie le Kelpie et de lui arracher le secret de sa puissance. La Providence favorisa ce dessein.

Un jour que Mac Gregor traversait une partie solitaire et sauvage du chemin qui mène de Strathspey à Inverness, il rencontra le Kelpie qui paissait très-tranquillement le long du chemin, songeant sans doute à faire subir à Mac Gregor le même sort qu'à ses devanciers. Mais en cela le Kelpie fut cruellement déçu. Car dès que le Highlander l'eut aperçu, il marcha vers le cheval, puis tirant sa fidèle épée, il lui assena un coup si terrible sur les naseaux que le Kelpie faillit être jeté à terre. La bride du cheval ayant été coupée, Mac Gregor en ramassa un morceau et le mit dans sa poche, puis il se prépara à recommencer le combat contre le Kelpie, supposant que l'animal voudrait se venger de cette agression. Quel fut son étonnement quand il vit que le cheval, loin de s'élancer sur lui, entamait une froide discussion sur les injustes procédés dont il avait usé envers un animal inoffensif, et lui demandait simplement de lui rendre le morceau de la bride !

Le Highlander, devinant à l'insistance et à la soumission du Kelpie l'importance de sa capture, lui répliqua : « Je vous rendrai le morceau de bride à la condition que vous m'en révéliez l'usage et les propriétés. » Alors le Kelpie répondit : « C'est dans notre bride que réside notre pouvoir de métamorphose, et, si nous la perdons par une cause quelconque, notre puissance cesse et nous sommes sans force pendant vingt-quatre heures[1]. Je vous avouerai franchement que si ma bride n'avait été rompue par le terrible coup que vous m'avez porté, je vous eusse brisé tous les os. Mais maintenant vous êtes plus fort que moi et pouvez même devenir à moitié Kelpie si vous en avez la fantaisie. Regardez à travers les trous de

1. Dans *les Mille et une Nuits* (Histoire de Beder, prince de Perse), la magicienne Lab, changée en cavale, est au pouvoir du prince Beder tant qu'il reste possesseur de sa bride. — Dans le conte de Grimm : le Voleur et son Maître, un élève est vendu comme cheval avec sa bride. — Chaucer, dans *Squier's Tale*, fait une recommandation analogue au sujet d'une bride.

votre morceau de bride et vous verrez des myriades d'êtres invisibles : des fairies, des sorciers, des démons qui voltigent autour de vous, et, comme doué d'une seconde vue, vous comprendrez toutes leurs machinations. » Mac Grégor dit alors au Kelpie : « Tout ce que vous me contez là me rend votre bride plus précieuse que jamais ; » et disant ces mots, il reprit sa route vers sa maison. Le Kelpie ne cessait de le suivre en le suppliant, et quand l'animal voulait prendre un ton menaçant, le Highlander n'avait qu'à faire mine de tirer sa fidèle épée pour le rendre aussi doux qu'un chat. Enfin quand ils arrivèrent en vue de la demeure de Mac Gregor, le Kelpie se plaça résolûment devant lui pour l'empêcher de franchir le seuil. Alors Mac-Gregor appela sa femme, qui parut à la fenêtre et jeta dans son tablier le morceau de bride. Le Kelpie désespéré prit la fuite et les descendants de Mac Gregor gardent encore le fameux morceau de bride en témoignage des prouesses de leur ancêtre.

CONTE LIII.

—

LE CHEVAL D'EAU

CAMPBELL. — (Écosse.)

Il existe une petite île à quelque distance des Rhynns d'Islay, qui jadis servait de pâturage pour les bestiaux. Le courant y est très-violent et il n'est pas prudent d'essayer de le traverser par les gros temps. Un homme et sa femme y gardaient autrefois un grand troupeau. Un jour que le mari était parti sur la terre ferme, un orage l'empêcha de revenir et sa femme resta seule. Elle était assise le soir dans sa cabane près de son feu de tourbe, quand soudain elle entendit au dehors comme le bruit de créatures vivantes. Comme elle savait que son mari ne pouvait être de retour, elle pensa que c'étaient les vaches qu'elle entendait et elle regarda par la fenêtre. Elle vit une paire de grands yeux ronds qui la fixaient

méchamment et elle entendit un hennissement. La porte s'ouvrit et livra passage à un être étrange. Il était de grande taille, avec des cheveux comme une crinière et la peau de sa face était noire. Il s'approcha près du feu et demanda à la pauvre femme comment elle se nommait : « Moi-même! » lui répondit-elle. Aussitôt le monstre saisit la femme, mais celle-ci lui jeta une écuellée d'eau bouillante, ce qui le fit fuir avec d'affreux hurlements. On entendit au dehors un grand bruit de paroles sauvages et non terrestres; et les compagnons du monstre lui demandèrent pourquoi il poussait de tels hurlements et qui lui avait fait du mal. «C'est Moi-même!» criait le monstre. De là de grands éclats de rire. Aussitôt la femme, au comble de la terreur, se précipita au dehors, trouva une des vaches qui avait abandonné son étable, et traçant un cercle autour d'elle, elle s'y plaça. La tempête fit rage, et elle entendit le bruit de courses précipitées; de rires épais, et comme des luttes furieuses. Quand vint l'aurore, la femme était sauvée, protégée qu'elle était par le cercle magique, mais la vache qu'elle avait dérangée était morte.

CONTE LIV.

—

LE TAUREAU D'EAU.

CAMPBELL. — [ISLAY (ÉCOSSE).]

Sur la côte nord d'Islay vivait jadis un fermier, possesseur d'un grand troupeau. Un jour il naquit un veau, et une vieille femme qui demeurait dans le pays, dès qu'elle vit le veau, ordonna qu'il fût mené chez elle. Elle le garda sept ans et le nourrit avec le lait de trois vaches. Longtemps après, une servante faisant paître les bêtes au bord d'un lac, s'était assise près de la rive. Elle était là depuis peu, quand elle vit venir un homme qui la pria de démêler sa chevelure. Elle consentit à lui rendre ce service; alors il plaça sa tête sur les genoux de la vachère, et elle commença à le peigner. Mais bientôt elle eut une grande frayeur, car elle découvrit

parmi ses cheveux quantité de varechs. (Dans une autre version, c'est du sable.) La vachère savait bien que si elle poussait un cri, c'en était fait de sa vie; elle garda donc sa terreur pour elle et continua à peigner l'homme jusqu'à ce qu'il s'endormit, la tête sur ses genoux. Aussitôt elle détacha son tablier et le posa doucement à terre avec son fardeau, puis elle courut de toutes ses forces vers sa cabane. Quand elle fut près du village, elle jeta les yeux derrière elle, et elle aperçut son amoureux qui la poursuivait sous la forme d'un cheval. Il était sur le point de l'atteindre, quand la vieille le voyant venir, ouvrit la porte au taureau sauvage, qui s'élança au dehors. Dès qu'il aperçut le cheval, il se rua contre lui; en luttant, ils tombèrent ensemble dans la mer sans que personne pût dire quel était le vainqueur. Le lendemain, le corps du taureau fut retrouvé sur le rivage, déchiré et dépouillé. Quant au cheval, nul ne le revit jamais.

CONTE LV.

LA LÉGENDE DE TAMARA

(Divinité de la rivière Tamar.)

R. HUNT. — (Cornouailles.)

L'aimable nymphe Tamara naquit dans une grotte. Quoique ses parents fussent des esprits de la terre, l'enfant aimait la lumière du jour; souvent ils la grondaient de chercher à visiter le monde supérieur, et bien des fois ils l'avaient prévenue des conséquences qui pourraient survenir si elle n'écoutait pas leurs avis. Les géants des marais étaient à redouter, et c'était contre eux surtout que les parents désiraient prémunir leur enfant.

Tamara, jeune, belle, insouciante, ne perdait jamais une occasion de regarder le glorieux soleil. Deux fils des géants de Dartmoor : Tavy et Tawrage, avaient vu la jeune fille et désiraient la posséder; ils la poursuivirent longtemps, et la sauvage jeune fille se fit souvent donner la chasse par les

monts et les vallées. Un jour, Tavy et Tawrage découvrirent Tamara sous un buisson de Morewinstow; ils voulurent la forcer à déclarer celui des deux qu'elle préférait. Ils employèrent toutes sortes de moyens et lui donnèrent les noms les plus chers. Les parents de Tamara finirent par la découvrir assise entre les fils des géants qu'ils haïssaient. Le père gnome jeta un profond sommeil sur les yeux de Tavy et de Tawrage et essaya de persuader à sa fille de revenir à sa demeure souterraine. Tamara refusa de quitter ses amants. Dans sa rage, le gnome maudit sa fille et la changea en une rivière qui devait couler à jamais vers la mer salée. L'aimable Tamara fondit en pleurs, et comme un torrent de cristal de la plus grande pureté, ses eaux glissèrent jusqu'à l'Océan.

Enfin Tavy s'éveilla. Sa Tamara était partie; il courut vers son père, dans les collines. Le géant avait le don de la métamorphose et put adoucir la douleur de son fils en le changeant en un torrent. S'élançant à travers les rocs, coulant à travers les marais, glissant le long des vallées, murmurant dans les bocages, Tavy cherchait toujours Tamara. Son unique joie est de glisser près d'elle jusqu'à ce que, mêlant ses eaux aux siennes, ils coulent ensemble jusqu'à la mer éternelle. Tawrage s'éveilla après un long sommeil; il devina ce qui était arrivé et courut aux collines trouver un enchanteur, qui le changea aussi en un torrent; mais Tawrage se trompa sur le chemin qu'avait suivi Tamara, et, toujours plaintif, il coula loin, loin, loin de sa Tamara à jamais.

Telle est l'origine de la Tamar, du Tavy et du Tawr[1].

S'il est une légende célèbre et universellement répandue,

1. Les légendes relatives aux rivières abondaient dans chaque pays; voir entre autres :
ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : la Légende de la rivière d'Ilse.
RUSSIE. — Recueil Ralston : Métamorphoses du Dniéper, du Volga et de la Dwina.
Sous la forme de la légende précédente, ces récits ne sont pas de création populaire, et dérivent évidemment des mythologies grecque et latine. Elle doivent sans doute leur naissance à des auteurs imprégnés des souvenirs classiques et qui ont traité le sujet à la manière dont Spenser, en sa *Fairy Queen*, raconte le mariage du Thames et de la Medway. — On peut aussi rapprocher cette légende du mythe d'Alphée poursuivant la nymphe Aréthuse jusque dans l'Océan. (Voy. Cox, *les Dieux et les Héros*, trad. Baudry.)

c'est la gracieuse histoire de ces nymphes des eaux qui, sous la forme de cygnes ou de blanches colombes, viennent s'abattre au bord d'un lac, se dépouillent de leurs robes d'oiseaux et se livrent dans les fraîches ondes au plaisir de la natation. Nous allons retrouver cette tradition chez tous les peuples âryens — Le poëme eddaïque sur Voelund[1] s'ouvre ainsi : « Trois frères en se promenant sur le bord d'un lac rencontrèrent trois Valkyries qui filaient du lin ; auprès d'elles étaient leurs formes de cygne. Les trois frères les emmenèrent et ils passèrent sept hivers ensemble ; puis les femmes s'envolèrent et ne revinrent pas. » — Dans le poëme allemand sur Frédéric de Souabe[2], Véland le fameux forgeron arrive près d'une source ; il y aperçoit trois colombes qui s'abattent sur la terre et qui aussitôt se métamorphosent en vierges. Elles se dépouillent de leurs vêtements et plongent dans l'eau. Véland muni d'une racine qui rend invisible, approche du bord et enlève leurs vêtements. Les jeunes filles jettent des cris de frayeur. Alors Véland cesse d'être invisible. Il promet de rendre les vêtements si l'une d'elles veut le prendre pour mari. Elles laissent le choix à Véland, qui choisit Angelburge. Un conte suédois de Cavallius et Stephens (trad. Thorpe) a conservé cette tradition eddaïque. — Un épisode analogue mais quelque peu altéré est reproduit dans le chant des *Niebelungen :* une expédition de Burgondes conduite par Hagen, part pour le pays des Huns et arrive près du Danube. Hagen cherche un gué sur la rive du fleuve et entend quelque chose qui tombe à l'eau. Ce sont des femmes qui, à sa vue, disparaissent sous l'onde. Il s'empare de leurs robes et ne consent à les rendre que si les nymphes lui prédisent l'avenir. — La tradition des filles-cygnes a été populaire en Allemagne, dans tout le moyen âge, et trace son sillon dans de nombreux récits[3]. C'est en souvenir du cygne des légendes allemandes que Frédéric II de Brandebourg, créa l'ordre du

1. Edda, trad. du Puget, p. 275.
2. Fr. Michel et Depping. Dissertation sur Véland le forgeron.
3. Voy. le curieux chapitre sur les filles cygnes dans Gould : *Curious Myths* — Voy. aussi Cox : *Mythology of the Aryan Nations*.

Cygne en 1440. Plusieurs contes allemands[1] entre autres : les Six Cygnes de Grimm, les Sept Corbeaux de Bechstein, le Voile volé de Musæus, la Montagne de verre de Simrock, s'inspirent de la même tradition. — Si d'Allemagne nous passons en France, nous trouvons le fameux roman du *Chevalier au Cygne*[2], basé sur la métamorphose en cygnes des enfants de la reine Béatrix, femme d'Oriant. Le seul enfant qui n'ait pas subi cette transformation, le chevalier Elyas, va à la recherche de ses frères et sœurs, conduit par un cygne qui remorque son bateau. Déjà, dit M. Hippeau, Guillaume de Tyr, au XII[e] siècle, mentionne cette gracieuse légende dont s'emparèrent Conrad de Wurzbourg, l'auteur de *Schwan Ritter* (le Chevalier au Cygne), puis l'auteur anonyme du *Lohengrin*, et avant eux Wolfram d'Eschenbach, dans son *Parcival*.

En Russie, le conte du Roi des Eaux et de Vassilissa la Sage[3] nous montre un prince qui, sur le rivage de la mer, voit douze oiseaux s'abattre sur le sol humide, se changer en jeunes filles et se baigner. Ce prince dérobe la chemise de la plus âgée et s'assoit derrière un buisson. Quand les filles ont fini de se baigner, onze d'entre elles mettent leurs chemises, redeviennent oiseaux et s'envolent. La douzième reste au pouvoir du prince, et plus tard elle l'épouse. Mais nulle part le mythe ne se trouve plus complet et plus gracieusement conté que dans les contes indiens et persans. Keightley (*Fairy Mythology*) cite d'après un recueil persan : *le Jardin du savoir*, une charmante légende de Péri, dont voici le résumé. Un voyageur vit au point du jour quatre colombes s'envoler d'un arbre sous lequel il était étendu, puis se poser au bord d'un étang. Elles se changèrent alors en Péris et prirent le plaisir du bain. Le voyageur déroba les vêtements des baigneuses et les cacha dans le creux d'un arbre. Quand les Péris sortirent de l'eau, elles furent au

1. *Contes allemands*, traduction Frank. Didier, 1870.
2. *La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroy de Bouillon*, publiée par Hippeau. — Aubry, 1874.
3. *Contes populaires de la Russie*, collection Ralston.

désespoir et supplièrent le jeune homme de leur rendre leurs vêtements. Il y consentit à condition que la plus belle serait sa femme. Trois des Péris reprenant leurs robes s'envolèrent aussitôt et la plus jeune resta au pouvoir du jeune homme, qui l'épousa. Elle lui donna plusieurs enfants et fut aussi bonne mère que fidèle épouse. Mais un jour, la Péri découvrit son vêtement et s'envola sous la forme d'une colombe. — Si nous passons à l'Inde, les Apsaras védiques[1] nous rappellent les filles cygnes. Les Apsaras sont les nymphes qui, suivant la mythologie indienne, naquirent de la mer lorsque les Devass et les Asouras la barattèrent pour obtenir l'ambroisie. M. Gould, dans sa remarquable étude[2], les considère comme les personnifications de ces blancs nuages qui semblent suspendus sur le lac azuré des cieux. — Dans le roman des *Sept Sages de Rome* (ou *Dolopathos*), qui n'est qu'une des versions du recueil indien des Apologues de Sendabad[3], le dernier récit met en scène un chevalier qui, au bord d'une claire fontaine, rencontre une belle fée dont il obtient sept enfants. Ceux-ci jouant un jour près d'une onde pure, poussés par leur instinct d'origine, se jettent dans l'eau et y deviennent des cygnes blancs. La suite de l'histoire est celle du Chevalier au Cygne et de Lôhengrin, et tout porte à croire que ces romans se sont inspirés à la fois et des vieilles traditions populaires relatives aux filles cygnes et du récit de Dolopathos. — Cox[4], dans le récit qu'il nous donne d'après le Vishnu Purana, des actions du dieu Krishna (une des formes de Vishnu), nous montre les filles blanches comme du lait : les Gopias implorant la déesse Bhavani afin de devenir les épouses de Krishna. Pendant qu'elles se baignent dans un ruisseau, Krishna dérobe leurs vêtements et refuse de les leur rendre, à moins qu'elles ne viennent chacune à son tour les lui réclamer secrètement. En d'autres

1. *Védas*, trad. Langlois, p. 592. — « La brillante Apsara qui glisse sur les ondes s'approche de son amant et le porte au ciel sur son aile d'or. »

2. Voy. Gould : *Curious Myths*. M. Gould établit aussi un parallèle entre les filles cygnes de nos légendes et les personnages de la mythologie grecque. Il cite enfin des contes similaires chez les Samoyèdes.

3. Voy. *Roman des Sept sages*, Loiseleur-Deslongchamps, p. 138.

4. Cox, *Mythology of the Aryan Nations*, vol. II, p. 136.

termes, Krishna les épouse toutes trois[1]. — Plusieurs autres ouvrages indiens cités par M. Gould nous retracent des épisodes semblables.

Nous allons voir maintenant le même récit dans les traditions de la Grande-Bretagne. Celui que nous donnons vieut des îles Shetland, mais en Irlande, Croker a retrouvé le récit identique qu'il donne sous le titre de : La dame de Gollerus.

CONTE LVI.

—

LA MERMAID

KEIGHTLEY. — (ILES SHETLAND.)

Par un beau soir d'été, un habitant d'Unst se promenait sur le sable d'une petite baie. La lune était levée et à sa lumière il discerna à quelque distance un certain nombre d'esprits de la mer qui dansaient sur la grève unie. Près d'eux, sur le sable, gisaient des peaux de phoque.

Aussitôt que l'homme approcha des danseurs, la gaieté cessa et ils s'enfuirent comme l'éclair pour mettre en sûreté leurs costumes, puis s'en revêtant, ils plongèrent dans la mer sous la forme de phoques. Mais le Shetlandais en arrivant à l'endroit où ils dansaient, vit par terre à ses pieds une peau qu'ils avaient abandonuée. Il s'en empara, l'emporta bien vite et la mit à l'abri.

Quand il revint sur le rivage, il trouva la plus belle fille qu'il eût jamais vue ; elle errait en pleurant de la manière la plus navrante la perte de sa robe de phoque, sans laquelle elle ne pouvait espérer rejoindre sous l'onde sa famille et ses amis. L'homme s'approcha d'elle et essaya de la consoler, mais elle s'y refusait. La Mermaid le supplia avec les accents les plus émouvants de lui rendre son vêtement, mais la vue de ce charmant visage, embelli par les larmes, rendait insensible le cœur du Shetlandais. Il lui représenta l'impossibilité pour

1. Cet épisode est reproduit dans le *Kathasaritsagara* (trad. Wilson).

elle de s'en retourner ; il lui dit qu'elle serait abandonnée bientôt de ses amis ; enfin il lui offrit son cœur, sa main et sa fortune.

La Mermaid n'ayant pas le choix d'un autre sort, consentit enfin à devenir sa femme. Ils se marièrent et vécurent ensemble de longues années. Ils eurent plusieurs enfants qui ne gardèrent de leur origine marine qu'une membrane entre les doigts et une courbure des mains qui faisait ressembler celles-ci aux pattes antérieures des phoques. Les descendants de la famille ont conservé jusqu'à ce jour cette particularité.

L'amour du Shetlandais pour sa belle épouse était sans bornes, mais elle répondait froidement à son affection. Souvent, elle se rendait seule sur la grève, et là, à un signal donné, un phoque de grande taille se montrait, et ils causaient ensemble des heures, en une langue inconnue. Elle revenait de ces promenades pensive et mélancolique.

Ainsi s'écoulèrent les années, et la Mermaid avait à peu près perdu l'espoir de pouvoir jamais retourner dans le pays des Eaux, quand il arriva un jour qu'un de ses enfants, en jouant derrière un tas de blé, découvrit une peau de phoque. Ravi de sa trouvaille, il courut bien vite la montrer à sa mère. Les yeux de la Mermaid brillèrent de joie en la voyant, car c'était son propre vêtement, dont la perte lui avait coûté tant de larmes. Elle se regarda dès lors comme délivrée d'esclavage et déjà elle se voyait, nageant dans la vague, avec ses amis. Une seule chose mettait de l'amertume dans son ravissement. Elle aimait ses enfants, et elle allait les quitter pour toujours. Malgré tout, la perspective des plaisirs qu'elle se promettait l'emporta sur son affection maternelle. Aussi, après les avoir embrassés plusieurs fois, elle revêtit la peau de phoque et se rendit sur la grève.

Quelques minutes après, le Shetlandais rentra, et les enfants lui contèrent ce qui était arrivé. La vérité lui apparut aussitôt, et il courut vers le rivage avec toute la rapidité que peuvent donner l'amour et l'inquiétude. Mais il n'arriva que pour apercevoir sa femme qui, sous la forme d'un phoque, sautait dans la mer du haut d'un rocher.

Le grand phoque avec lequel elle était accoutumée à avoir de longues conversations la rejoignit immédiatement, la félicita de son évasion, et ils s'éloignèrent ensemble du rivage. Mais avant de s'en aller pour jamais, la Mermaid se retourna vers son mari qui, muet de désespoir, se tenait sur le rocher et dont la douleur excitait la compassion dans son cœur : « Adieu, lui dit-elle, et puissiez-vous être heureux ! Je vous ai bien aimé pendant que j'étais avec vous, mais j'ai toujours préféré mon premier mari. »

CONTE LVII.

—

LE VIEILLARD DE CORENTIN (Abrégé).

B. HUNT. — (Cornouailles.)

Il y a plus de cent ans, par un beau jour d'été, un vieillard de la paroisse de Corentin, en se promenant sur la grève de la pointe Lizard, vit assise sur un rocher une belle jeune fille dont les cheveux étaient si longs qu'ils la couvraient tout entière. Dans le creux du rocher, le flot en se retirant avait laissé une petite mare d'eau, et la jeune fille s'y mirait en peignant sa chevelure. Au bruit du vieillard qui s'approchait, elle plongea dans l'eau de la flaque, mais celle-ci était trop peu profonde pour que le vieillard ne vît pas que la jeune fille avait une queue de poisson. Le vieillard la rassura et lui parla avec douceur. La jeune fille dressa la tête au-dessus de l'eau et supplia le vieillard de s'éloigner. Celui-ci répondit : « Je ne vous veux aucun mal, mais il n'arrive pas tous les jours de s'emparer d'une Mermaid. Dites-moi comment vous vous trouvez ici. » La Mermaid, après s'être fait prier, raconta qu'après avoir été occupée avec son mari et ses enfants toute la matinée dans la mer, ils s'étaient trouvés fatigués de nager à la grande chaleur. Le Merman avait donc proposé de prendre du repos dans

une caverne où ils aimaient à se rendre. Ils s'y dirigèrent donc en nageant, et y pénétrèrent à la marée haute. La caverne était remplie de varechs bien doux et elle était d'une fraîcheur délicieuse; le Merman voulant y dormir avait dit à sa femme de ne pas l'éveiller avant la marée descendante. Pendant que le père dormait, les enfants jouaient tranquillement sur le sable. Le parfum des fleurs descendait si suave du haut des falaises, que la Mermaid voulut aller voir de près ces fleurs charmantes; elle nagea de rocher en rocher jusqu'à celui sur lequel elle avait été découverte en train de peigner sa chevelure. Tout en contant son aventure, elle passait ses doigts à travers ses beaux cheveux, et en faisait tomber nombre de crabes et des débris de varechs. « Votre voix, ajouta-t-elle, en éveillant mon attention, m'a fait voir que la mer était loin et qu'un long banc de sable me séparait d'elle. Que faire? que faire? je donnerais tout au monde pour regagner la mer. »

Le vieillard essaya en vain de la consoler. Elle lui dit que son mari serait furieux s'il ne la trouvait pas au moment du changement de la marée et qu'il était si jaloux qu'il la soupçonnerait de s'être sauvée avec un autre Merman. Elle pria donc le vieillard de la porter jusqu'à la mer et promit en retour de lui donner trois choses. Le vieillard se laissa persuader, puis, s'agenouillant, il lui présenta le dos. Aussitôt, elle enroula ses beaux bras autour du cou du vieillard. Pendant qu'il cheminait avec son fardeau, la Mermaid lui demanda ce qu'il désirait.

« Je ne désire, répondit-il, ni or ni argent. Donnez-moi seulement le pouvoir de faire du bien à mes voisins et, pour cela, accordez-moi de rompre les charmes de sorcellerie, ensuite de chasser les maladies, enfin de découvrir les voleurs et de rendre les biens dérobés. » Elle lui accorda tous ces dons et lui fit présent d'un peigne qu'elle retira de sa chevelure. « Quand vous voudrez me voir, vous n'aurez, dit-elle, qu'à peigner la mer et à m'appeler. Aussitôt j'accourrai. »

C'est ainsi que le vieillard apprit à chasser les sorts que les sorcières jettent aux hommes et aux bêtes, à préparer

un vase d'eau qui avait la propriété de réfléchir la figure du voleur, et à guérir les dartres, le feu de Saint-Antoine et la danse de Saint-Gui.

On montre encore dans la famille de ce vieillard le peigne de la Mermaid. Quelques mauvaises langues, il est vrai, prétendent que c'est tout bonnement un morceau de mâchoire de requin. Il y a partout des gens incrédules!

CONTE LVIII.

LE FILS DE GIOGA

KEIGHTLEY. — (Iles Shetland.)

L'équipage d'un bateau débarqua un jour sur un récif dans l'intention d'attaquer des veaux marins. Les matelots réussirent à souhait dans leur entreprise; après avoir assommé quelques phoques, ils les dépouillèrent de leur peau et en enlevèrent la graisse. Puis ils laissèrent leurs corps sur les rochers et s'apprêtèrent à remonter dans leur barque et à regagner Papa Stour, d'où ils étaient partis. Comme ils s'embarquaient, la mer s'enfla à tel point qu'ils virent qu'ils n'avaient pas un moment à perdre et chacun s'enfuit au plus vite pour rejoindre le bateau. Tous y parvinrent, sauf un homme qui s'était imprudemment écarté. Ses compagnons étaient désolés de l'abandonner ainsi sur les récifs, mais la houle augmentait si rapidement qu'après plusieurs tentatives vaines pour approcher le bateau du rocher, ils furent forcés de s'éloigner et de laisser le malheureux à son destin.

La nuit tomba, la mer battait avec fureur contre les récifs et le pauvre Shetlandais abandonné n'avait d'autre perspective que de mourir de froid et de faim, ou d'être englouti par les vagues qui déferlaient contre les rochers.

Enfin, il aperçut quelques phoques qui, échappés aux pêcheurs, s'approchaient du récif. Dès qu'ils furent à terre, ils dépouillèrent leur peau et se montrèrent dans leur véri-

table forme de Mermen. Leur premier soin fut d'aller au secours de leurs amis qui gisaient évanouis et sans peau. Ils réussirent à en ramener quelques-uns à la vie. Alors ces pauvres phoques, dépouillés de leurs peaux et rendus à leur forme de Mermen, pleurèrent dans des chants plaintifs qu'accompagnait le fracas de la mer en furie, la perte de leurs vêtements de mer; ils se lamentèrent d'être ainsi empêchés à jamais de regagner les eaux profondes qu'ils habitaient dans l'Atlantique. Ils pleurèrent surtout sur le sort d'Ollavitinus, fils de Gioga, qui, privé de sa peau de phoque, serait forcé d'habiter pour toujours le monde d'en haut.

Leurs chants s'arrêtèrent en apercevant le malheureux matelot qui, grelottant et les yeux pleins d'angoisse, regardait avec terreur les vagues qui déferlaient sur le récif. Gioga, à sa vue, conçut aussitôt le dessein de faire tourner à l'avantage de son fils la situation périlleuse du matelot. Elle alla vers lui, lui adressa doucement la parole et lui proposa de le porter sur son dos, à travers les flots, jusqu'à Papa Stour, à condition qu'il lui ferait rendre la peau de son fils.

Le marché fut bientôt conclu et Gioga reprit son vêtement de phoque; mais quand le Shetlandais considéra la mer furieuse qu'il devait traverser, son courage l'abandonna presque et il pria la vieille dame de lui permettre de couper quelques trous dans ses épaules et ses flancs, afin qu'il pût mieux se retenir avec les mains entre la peau et la chair. Par tendresse maternelle, Gioga y consentit. Cela fait, le matelot monta sur elle et Gioga plongea dans les vagues, laboura bravement l'Océan et débarqua le matelot sain et sauf à Acres Gio, dans Papa Stour. Le Shetlandais se rendit aussitôt à Hamna Vœ, où était la peau du phoque qu'il avait promise et remplit honorablement ses engagements en donnant à Gioga le moyen de ramener son fils à son cher pays natal.

CONTE LIX.

—

LE PHOQUE BLESSÉ (Abrégé).

STEWART. — (Highlands.)

Jadis vivait, sur la côte nord d'Écosse, un homme qui gagnait sa vie à la pèche. La chasse des phoques était son occupation principale, et il y avait un grand succès. Un soir qu'il regagnait sa demeure, un inconnu à cheval se présenta à lui comme venant de la part de quelqu'un qui désirait acheter une grande quantité de peaux de phoques, et qui en conséquence voulait le voir cette nuit même. L'inconnu pria donc le pêcheur de monter derrière lui et de l'accompagner sans délai. L'espoir du gain décida le pêcheur et les deux compagnons de route firent une telle hâte que le vent qui était dans leurs dos semblait souffler sur leurs figures. Enfin ils atteignirent le bord d'une immense falaise qui dominait la mer ; son guide lui fit mettre pied à terre comme s'ils étaient parvenus au terme du voyage. « Mais, dit le pêcheur, où est donc la personne dont vous parlez? » Pour toute réponse le guide le précipita avec lui dans les flots. Ils descendirent, descendirent, enfin ils arrivèrent à une porte qui menait à une série d'appartements habités par des phoques, et, à sa grande surprise, le pêcheur vit qu'il était lui-même devenu un de ces animaux. Tous les phoques semblaient affligés; néanmoins ils lui parlèrent avec douceur et l'assurèrent qu'il n'avait rien à craindre. Alors son guide lui présenta un coutelas; à cette vue, croyant qu'on allait lui enlever la vie, il commença à demander merci. « Avez-vous jamais vu ce coutelas? » dit le guide. Le pêcheur reconnut son couteau; il se rappela l'avoir planté ce jour même dans un phoque, lequel s'était enfui avec l'arme dans sa blessure; il n'essaya pas même de nier. « Eh bien, lui dit le guide, le phoque que vous avez blessé est mon père. Il est ici dangereusement malade et vous seul pouvez le gué-

rir; c'est pour cela que j'ai été vous chercher. » En disant ces mots il le mena dans une chambre où le vieux phoque était couché, souffrant affreusement de sa blessure. Le malade pria le pêcheur de poser sa main sur la plaie; aussitôt le vieux phoque fut guéri, et il se leva sain et vigoureux. Ce ne fut plus que joie et fête dans le séjour des phoques, et le guide se tournant vers le pêcheur lui dit : « Je vais vous rendre à votre famille, mais il faut que vous me promettiez, par un serment solennel, de ne plus jamais tuer un phoque de votre vie. » La condition était dure, mais elle fut joyeusement acceptée. Alors son guide le saisit, ils montèrent, montèrent, et ils atteignirent enfin la surface de la mer et débarquèrent au pied de la falaise. Le guide souffla sur le pêcheur et tous deux reprirent la forme humaine; ensuite ils montèrent à cheval et volèrent comme l'éclair jusqu'à la maison du chasseur de veaux marins. En le quittant, son compagnon lui fit un tel présent, qu'il n'eut plus besoin, à l'avenir, de pêcher les phoques.

BANSHEES, PHOOKA, DULLAHANS, ETC.

—

BANSHEES.

Les traditions populaires de tous les pays d'Europe mentionnent les esprits qui annoncent la mort. La fée Mélusine, par ses cris lugubres et ses gémissements, prédisait jadis aux membres de la famille de Lusignan les malheurs qui les menaçaient, et lorsqu'un roi de France allait mourir, on voyait, dit-on, sur les remparts du vieux manoir des Lusignan, errer de nuit Mélusine, vêtue de deuil et pleurant à chaudes larmes. En Allemagne, une Dame blanche apparaissait la veille de leur trépas aux membres de la maison de Brandebourg. Les Tyroliens, au dire des frères Grimm, croient voir parfois dans les nuits d'orage une femme voilée et couverte d'un linceul qui étend le bras sur une maison en poussant des cris lamentables ; alors, c'est le signe que la mort est proche. La tradition irlandaise correspondante est celle de la Banshee. L'Irlandais, qui n'oublie jamais le temps où sa verte Erin était libre et fière, croit que, dans les antiques familles d'avant la conquête, un esprit féminin vient rôder en pleurant autour de la demeure de celui qui va mourir et, au dire de W. Scott, plusieurs nobles familles écossaises peuvent se vanter du même privilége.

CONTE LX.

—

LA BANSHEE DES O'BRIEN (ABRÉGÉ).

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Lady Fanshaw, dont le mari fut ambassadeur à la cour d'Espagne sous les règnes de Charles Ier et de Charles II a laissé le récit d'une apparition de Banshee dont elle avait été le témoin. Étant à la campagne chez lady Honora O'Brien, elle

fut éveillée vers une heure de la nuit par un bruit extérieur. Elle se leva, tira les rideaux et à la clarté de la lune aperçut une ombre de femme appuyée sur le bord de la croisée. Le fantôme avait un aspect farouche, de longs cheveux rouges tombaient sur ses épaules et il portait une robe blanche. Il prononça quelques mots d'un accent étrange, puis poussant un soupir qui ressemblait à un souffle de vent, il disparut. Le lendemain lady Fanshaw parla à lady O'Brien de sa vision et son hôtesse n'en fut nullement surprise. « Mon cousin dit-elle, dont les ancêtres possédaient jadis cette demeure, a rendu l'âme à deux heures cette nuit, et comme pour tous les membres de la famille des O'Brien, la Banshee pendant la maladie, ne cesse de gémir et de se lamenter toutes les nuits. »

CONTE LXI.

—

LÉGENDE DE BANSHEE (ABRÉGÉ).

CROKER .— (IRLANDE.)

Le Révérend Charles Bunworth était recteur dans le comté de Cork au siècle dernier. Environ une semaine avant sa mort, on entendit dans la soirée un bruit semblable à celui des ciseaux lorsqu'on tond les brebis. On n'y fit d'abord aucune attention. Vers onze heures, Kavanagh le berger revint de Mallow, où on l'avait envoyé dans l'après-midi chercher un médicament. Miss Bunworth, quand il lui remit le paquet, observa sa grande agitation. Il faut remarquer qu'à ce moment, le Révérend ne semblait aucunement en danger.

— Qu'avez-vous donc, Kavanagh? demanda miss Bunworth. Mais le pauvre garçon balbutia seulement :

— Le maître, Miss, va mourir! et il fondit en larmes.

— Que voulez-vous dire? reprit miss Bunworth.

— Je veux dire, que la Banshee est apparue, et je ne suis pas le seul à l'avoir vue.

— C'est une vaine superstition, dit miss Bunworth.

— C'est possible, répliqua Kavanagh. Néanmoins, comme je passais dans le vallon de Bally Beg, je l'ai vue à côté de moi, avec ses longs cheveux blancs retombant sur ses épaules, qui pleurait, criait et se tordait les mains; tout le long du chemin, j'ai pu l'entendre répéter le nom du maître, aussi clairement que vous le prononcez. Quand j'ai été arrivé à la vieille abbaye, elle m'a quitté, puis, se dirigeant vers le cimetière, elle s'est enfin assise sous un arbre; là, croisant son manteau sur elle, elle a commencé à pleurer si amèrement, que cela fendait le cœur.

— Kavanagh! dit miss Bunworth, qui avait écouté attentivement, mon père va mieux, je crois; je pense donc que votre imagination vous a trompé. Cependant, je vous prie de ne rien dire de cette aventure à vos camarades.

A partir de ce jour, M. Bunworth déclina peu à peu. La nuit qui précéda sa mort, ses filles, épuisées par la veille, avaient été prendre quelque repos pendant qu'une vieille parente veillait près du lit du malade. Le vieux gentleman, croyant que le changement de place lui ferait du bien, avait fait transporter son lit dans le salon, le chevet en était appuyé contre la croisée. Dans la chambre voisine se tenaient quelques amis, et comme c'est la coutume en de pareilles occasions, beaucoup de relations de la famille étaient réunies dans la cuisine.

La nuit était sereine et claire. Le malade dormait et rien ne rompait le calme de la veillée, quand les amis qui se trouvaient dans la chambre près du salon virent soudain s'ouvrir la porte et entendirent du bruit à la fenêtre, à la tête du lit. Un rosier parut contre la fenêtre assez près pour toucher la vitre; puis on entendit des plaintes et le bruit de mains frappées l'une contre l'autre, comme si une femme manifestait une douleur profonde. On eût dit qu'une personne collait sa bouche au carreau. — La dame qui veillait près du lit de M. Bunworth entra dans la chambre voisine et demanda aux amis s'ils avaient entendu la Banshee. — Deux d'entre eux firent le tour de la maison, scrutant tout

et en particulier l'endroit près de la croisée d'où le bruit partait. La plate-bande dans laquelle le rosier était planté avait été creusée fraîchement et l'on ne voyait sur la terre aucune empreinte de pas. Enfin, après de vaines recherches, ils rentrèrent et furent bien étonnés d'apprendre que, pendant leur absence, ceux qui étaient restés dans la chambre n'avaient cessé d'entendre les plaintes et les gémissements, et le bruit des mains frappées l'une contre l'autre. D'heure en heure la situation du malade empira, et à la première lueur du matin, M. Bunworth expira.

CONTE LXII.

LA VIEILLE MADAME (Abrégé).

HENDERSON. — (Comtés du Nord.)

Un jour une vieille femme pénétra dans un verger près de Lew-Church, et voyant un arbre chargé de pommes, elle le secoua et remplit ses poches avec les fruits qui étaient tombés. Elle se dirigeait vers la porte du verger, en tenant à la main une pomme qu'elle se disposait à croquer, quand soudain lui apparut le fantôme de la Vieille Madame vêtue de blanc et qui de son doigt désignait la pomme. La pauvre femme, au comble de la terreur, jeta loin d'elle le malencontreux fruit, et s'enfuit de l'autre côté du verger jusqu'à une ouverture dans la haie. Mais le fantôme de la Dame blanche lui barra le passage, et, d'un air sévère, lui montra la poche gonflée de pommes. Le spectre ne s'évanouit que lorsque la pauvre vieille eut jeté les fruits volés.

CONTE LXIII.

—

FUNÉRAILLES D'UN CHEF DE CLAN (Abrégé).

STEWART. — (Highlands.)

Un forgeron qui travaillait à une heure avancée de la nuit entendit sur le chemin des bruits confus qui semblaient provenir d'un grand concours de peuple. Aussitôt il vit apparaître une longue procession de gens défilant quatre par quatre. Frappé de ce spectacle, le forgeron ne cessa de regarder, et pendant une heure il vit passer l'interminable procession sans pouvoir distinguer aucune des personnes qui la composaient. Cependant elles semblaient avoir, en général, bu plus que leur compte d'usquebaugh, et, de temps en temps, il en voulait une à terre. La procession continuait sans s'inquiéter davantage de ces incidents accoutumés. Enfin parut à son tour le corbillard, puis la file des voitures de deuil. Les genoux du forgeron commencèrent à se choquer l'un contre l'autre et ses cheveux se dressèrent sur sa tête à la pensée que précisément le vénérable chef de son clan venait, ce jour-là, de mourir; le forgeron comprit le sens de l'apparition. Il n'en demanda pas davantage et s'enfuit au plus vite de sa forge. Il alla raconter à ses voisins, dans tous ses détails, la terrible scène dont il avait été témoin. Quand le jour des funérailles du chef eut été décidé, beaucoup de gens voulurent venir voir passer le cortége à la porte même de la forge; ils purent constater l'exactitude absolue de tout ce qu'avait dit le forgeron.

LÉGENDES DE PHOOKA (CAUCHEMAR).

Le Phooka, ou Pouka irlandais, a pour pendant la Mahr allemande, ce que nous appelons cauchemar. Le côté méchant de l'espiègle Puck dénaturé et démesurément grossi par la frayeur a donné naissance au Phooka. Ainsi que le cauchemar, cet esprit prend des formes différentes. Waldron (*Histoire de l'île de Man*) rapporte que jadis dans l'île de Man régnait la croyance du *Mauthe Doog*, qui apparaissait sous la figure d'un épagneul noir. Près des montagnes de Killarney les Phooka se transformaient volontiers en poulains sauvages qui traînaient des chaînes et jetaient la terreur dans l'âme des voyageurs attardés. D'autres fois, le Phooka semble une lueur qui vous attire, et quand vous arrivez près de lui, soudain devant vous se dresse une épouvantable sorcière. Dans un Märchen des frères Grimm, il est question d'un esprit qui se cache parmi les roseaux et qui s'élance sur le dos de ceux qui la nuit ont la malchance de passer près de lui. Dans le comté de Cork, on voit les ruines d'un grand château qu'on nomme le rocher du Phooka, et non loin de Dublin s'élève un vieux manoir appelé le château de Puck ; enfin une bourgade du comté de Kildare porte le nom de Puckstown (ville de Puck).

Les apparitions des Phooka sont surtout fréquentes dans la soirée du 30 avril et la nuit du 1er mai. Au temps des Gaulois, les druidesses célébraient par des feux et des incantations magiques l'arrivée du printemps au 1er mai, et l'approche de l'hiver au 1er novembre. — Perpétuant ces traditions, les peuples de l'Europe ont longtemps conservé le souvenir de ces deux fameuses nuits dans des superstitions tantôt aimables, tantôt lugubres. La fête du 1er novembre s'est confondue plus tard avec celle de Noël.

En Allemagne, la veillée du 1er mai est le théâtre de terribles aventures ; les noires sorcières et les démons aux pieds fourchus s'en vont au Brocken célébrer la nuit de Walpurgis. En France, les Fades (fées) berrichonnes errent par les champs dans la nuit du 1er mai et, en soufflant sur la terre,

la rendent stérile. Les veilles de certaines fêtes de l'année sont, comme ailleurs, l'objet chez nos voisins de superstitions de diverses sortes, quelquefois terribles, parfois simplement naïves. Ainsi, à la veille de la Toussaint, les paysans anglais faisaient jadis des libations dans le feu pour que le renard ne croquât plus les poules, ni le loup les moutons ; en Écosse, dans cette même nuit, les jeunes filles se rendent dans le potager puis se bandant les yeux ; elles saisissent le premier chou qui leur tombe sous la main et l'arrachent. Suivant que le chou est beau ou laid, jeune ou fané, ainsi sera leur amant. C'est une manière toute locale et *sui generis* d'effeuiller la marguerite. D'autres fois les jeunes gens des villages se donnent rendez-vous chez l'un d'eux pour faire un réveillon à la veille de la Toussaint. Un jeune homme et une jeune fille choisissent chacun une noix et la jettent dans le feu ; le couple se penche anxieusement sur le foyer pour voir ce que décidera le sort. Si les noix brûlent ensemble en s'éclairant l'une l'autre, c'est bon signe, mais si l'une des noix éclate et roule loin du feu, il est évident que la personne qui a choisi cette noix est orgueilleuse, colère et qu'elle ne peut amener que de la brouille dans un ménage. Tout le monde lui tourne aussitôt le dos et voilà une nouvelle recrue pour sainte Catherine.

CONTE LXIV.

LE DOS COURBÉ (ABRÉGÉ)

CROKER. — (IRLANDE.)

La vieille Peggy était jadis une grande et belle femme ; bien qu'elle n'ait encore que soixante ans, elle a depuis dix ans le dos tellement voûté qu'on la dirait pliée en deux. Voici, selon son récit, à la suite de quelle circonstance elle est devenue contrefaite.

C'était la veille du 1er mai. Après avoir travaillé toute la journée dans mon jardin à arracher des pommes de terre, je revenais chez moi après le coucher du soleil. La lune était

levée, et un léger brouillard blanchâtre commençait à ramper sur les champs. Tout était silencieux comme en un cimetière ; aucune créature ne se montrait le long de la route. Je m'étonnai d'abord ; mais bientôt je me souvins qu'à la veille de mai, il ne fait pas bon errer la nuit dans la campagne et qu'il s'y passe d'étranges choses. Je hâtai donc le pas et bientôt je parvins au bout du mur du domaine, à l'endroit où de grands arbres bordent des deux côtés le chemin. Mon cœur battit quand j'arrivai sous leur ombre. Tout d'un coup, j'entendis un bruissement dans le branchage à main droite de la route, et j'aperçus une petite chèvre noire dont les longues cornes étaient tournées en dehors et qui, grimpée au haut du mur sur ses pattes de derrière, me regardait fixement. Ma respiration s'arrêta et je restai sans mouvement près d'une minute. Enfin je repris ma route. Je n'avais pas fait dix pas que je revis la chèvre perchée sur le mur, mais elle me sembla trois ou quatre fois plus grande que la première fois. Ses cornes étaient effrayantes ; elle continuait à fixer sur moi ses regards ; mes jambes tremblaient, mes dents claquaient et je trébuchais à chaque pas. Comme je passais près de l'endroit où se tenait le fantôme, j'entendis la chèvre fantastique qui sautait en bas du mur et je sentis un animal énorme se cramponner à mon dos.

Les pattes de devant s'appuyèrent sur mes épaules et celles de derrière s'attachèrent à ma robe. Je ne sais comment je supportai ce choc, néanmoins je continuai ma route sans fléchir sous le poids de la bête, comme si j'avais la force de dix hommes. J'essayai de crier, mais en vain ; j'essayai de courir, mais j'en fus incapable ; j'essayai de tourner la tête, mais mon cou semblait vissé sur mes épaules. A peine pouvais-je rouler les yeux de côté ; pourtant je vis une patte noire et fourchue posée sur chacune de mes épaules. Dans mon oreille résonnait une lourde respiration et à chaque pas que je faisais, mes jambes heurtaient les pattes du monstre qui était sur mon dos. Enfin j'arrivai en vue de ma maison, et ce fut avec joie que je l'aperçus, car je me flattais d'être

délivrée quand j'en atteindrais la porte. Hélas ! elle était fermée ; fermée aussi était la fenêtre, car ma famille avait été plus prudente que moi à la veille de mai. Je les entendais parler et rire et je voyais de la lumière à travers les fentes de la porte. Je me sentais à trois pas de ceux qui seraient morts pour me sauver, et Dieu vous préserve de jamais éprouver ce que je ressentis cette nuit quand je me trouvai dans l'impossibilité d'appeler du secours ni de cogner à la porte afin de faire savoir que j'étais en dehors ! Enfin je songeai à me signer ; ma main droite, incapable de tout autre mouvement, fit pourtant le signe de la croix. Le poids restait toujours sur mon dos ; je me signai encore, mais la bête ne bougeait pas. Je me crus perdue, mais la troisième fois, ma main n'avait pas encore fini le signe sacré que le monstre lâcha prise. La porte s'ouvrit comme un coup de tonnerre et je tombai la tête en avant, au milieu du plancher. Quand je me relevai, j'étais courbée en deux et depuis lors je suis restée telle jusqu'à l'heure présente.

CONTE LXV.

LE MAUTHE-DOOG

WALDRON. — (ILE DE MAN.)

Les Manks assurent qu'une apparition que, dans leur langue ils appellent le Mauthe-Doog, hantait jadis le château de Peel-Castle, sous l'aspect d'un épagneul aux poils frisés. On le rencontrait fréquemment dans toutes les salles du manoir, mais il affectionnait particulièrement le corps de garde. Dès que les chandelles étaient allumées, on était sûr de le voir arriver et se coucher devant le feu en présence de tous les soldats, qui avaient fini par s'accoutumer si bien à lui, que l'animal ne leur faisait plus peur. Cependant, comme ils le croyaient un esprit malfaisant qui n'attendait que l'occasion de leur faire du mal, ils évitaient, tout le temps qu'il était là, les discours profanes et les jurons

habituels. S'ils supportaient assez bravement sa société quand ils étaient réunis, aucun d'eux n'eût osé rester seul avec le chien. Tous les soirs, à une certaine heure, l'un des soldats devait aller fermer les portes du château et en remettre les clefs au capitaine; mais, pour se rendre à son appartement, il fallait traverser une chapelle; aussi le soldat de garde se faisait-il toujours accompagner par un camarade, afin de ne pas affronter seul le danger, car le Mauthe-Doog venait toujours par ce chemin dès la chute du jour, et s'en retournait de même aux premières lueurs du matin, ce qui faisait penser qu'il avait choisi la chapelle pour sa résidence.

Une nuit, un soldat pris de vin, se sentant plus hardi que d'ordinaire, se moqua de la simplicité de ses camarades et, pour faire montre de son courage, offrit d'aller tout seul remettre les clefs, bien que ce ne fût pas son tour. Les soldats essayèrent de le détourner de son entreprise; mais plus on lui disait, plus son audace augmentait; il s'écria qu'il ne souhaitait rien tant que d'être suivi du Mauthe-Doog, afin de voir si c'était un chien ou le diable. Après avoir parlé comme un réprouvé, il prit les clefs et sortit du corps de garde. Quelques moments après son départ, on entendit un grand bruit, mais personne n'eut la hardiesse d'aller en chercher la cause; enfin, quand l'aventureux soldat fut de retour, on l'accabla de questions; mais autant il était bruyant et fanfaron avant son départ, autant maintenant il était réservé et silencieux. Pendant les trois jours qu'il vécut encore, tous ceux qui l'approchèrent ne purent tirer de lui ni un signe ni un mot sur son aventure; mais aux contractions de ses membres et de ses traits, il était clair que son agonie n'était pas le résultat d'une mort naturelle.

Jamais depuis lors on ne revit le Mauthe-Doog; personne n'osa plus s'aventurer dans le passage; aussi le fit-on murer. — Cette histoire date de trente ans, et plusieurs habitants du pays m'ont attesté qu'elle était véridique, surtout un vieux soldat, qui m'a assuré qu'il avait vu plus de fois le Mauthe-Doog qu'il n'avait de cheveux sur la tête.

LES DULLAHANS

Dullahan ou Dullachan signifie un sombre personnage. Les fantômes et les apparitions sont de tous les temps et de tous les pays, et semblent inhérents à la nature humaine, mais une des formes les plus curieuses de ces visions lugubres est à coup sûr la croyance répandue chez des Irlandais, les Gallois et les habitants du Northumberland à l'apparition de chevaux sans têtes et de personnes décapitées dont le conte ci-après donne un spécimen. — Les superstitions de cette nature ne sont pas cependant spéciales à la Grande-Bretagne ; ainsi en Russie, un récit d'Afanasieff [1] nous montre une jeune femme qui enlève sa tête et la pose sur ses genoux pour la peigner tout à son aise. Cervantès parle de chevaux décapités qui épouvantent les paysans espagnols pendant les nuits d'hiver. En basse Bretagne, on croit aussi que l'apparition d'une herse traînée par des squelettes vêtus d'une chemise blanche est signe de mort. Em. Souvestre [2] rapporte qu'au pays de Léon, on croit dans tous les villages à « la Charrette de la Mort ». Elle est traînée par six chevaux noirs et sur le siége se tient l'Angoisse agitant un fouet de fer. Ce même auteur [3] met en scène saint Veltas, qui ordonne à une morte de prendre sa tête dans ses mains. Notre légende de saint Denis est l'écho de la même tradition. La Villemarqué, dans *Barzaz-Breiz*, parle aussi d'un spectre qui porte sa tête entre ses bras. — Si nous revenons en Irlande, terre fertile en superstitions, le paysan qui a cru voir au détour d'un chemin passer comme l'éclair le cocher sans tête excitant de son fouet des chevaux sans tête, considère cette vision comme présage d'un grand malheur.—Un meunier [4] rentrait un soir à son moulin en conduisant sa voiture ; arrivé près d'un bois, des clameurs étranges frappent ses oreilles ; il entend distinctement la voix des chiens, le son des cors et les cris des piqueurs, puis le bruit de che-

1. *Contes populaires de la Russie* : la Princesse sans tête.
2. E. Souvestre : *Foyer Breton* : Récit des Lavandières de nuit.
3. *Ibidem* : Légende de la Ferme des Nids.
4. Croke : le Meunier de Hanlow.

vaux qui galoppent. Tout à coup, la lune disparaît comme derrière un nuage, le meunier regarde et voit cheminer assez près de sa voiture pour en frôler les roues, un grand char noir très-élevé traîné par six chevaux sans tête dont la queue balaie le sol et que dirige un grand cocher noir décapité armé d'un long fouet. Le lendemain de cette horrible aventure, le meunier apprenait la mort d'un grand chasseur du voisinage. — Croker [1] rapporte aussi qu'un jockey nommé Charley venant d'acheter une bride et des rênes neuves revenait une nuit à cheval, après s'être un peu trop rafraîchi, il est vrai, *à la Harpe d'Erin*. Soudain, il entend le souffle d'un cheval qui trotte derrière lui ; il se retourne et voit une tête de cheval les naseaux largement ouverts, les oreilles dressées et le regardant fixement de ses yeux énormes. Cette tête semblait le poursuivre. Mais elle ne se rattachait à aucun corps et cependant elle s'avançait toujours. Quand elle fut arrivée près du jockey, celui-ci aperçut enfin un homme dont la hauteur lui parut d'au moins huit pieds assis sur le corps d'un cheval blanc gigantesque. « Mais il n'a pas de tête non plus, s'écria le jockey ! — Regarde bien, » dit une voix creuse, et Charley vit que le cavalier tenait sous son bras la tête d'où sortait la voix.

CONTE LXVI.

LA BONNE FEMME (Abrégé).

CROKER. — (Irlande.)

Un maquignon nommé Larry revenait un jour de Cashel, monté sur un mauvais bidet qu'il avait acheté à la foire. Il réfléchissait au moyen de se débarrasser sur un autre de son acquisition, quand son attention fut éveillée par une femme qui marchait rapidement à côté de son cheval et qui pressait le pas comme si elle voulait arriver à sa destination avant la

1. Croker : le Cavalier sans tête.

nuit close. Elle portait, selon la coutume des paysannes irlandaises, un large manteau dont le capuchon relevé cachait complétement tous ses traits.

Ainsi enveloppée dans cette sombre draperie, l'étrangère s'efforçait depuis quelques instants de suivre l'allure du cheval, quand Larry lui offrit poliment de monter en croupe derrière lui, tant que leur route serait la même. Il ne reçut pas de réponse, mais il prit ce silence pour de la timidité et réitéra sa proposition. — Elle ne répondit qu'en sautant avec la légèreté d'une plume sur le dos du cheval derrière Larry et en s'accrochant à sa ceinture avec les mains.

« J'espère que vous êtes bien installée, ma chère ! » dit Larry de bonne humeur; mais pas de réponse! Ils continuèrent à trotter, trotter le long de la route. Tout était si calme, qu'on eût entendu d'un mille le bruit des sabots qui frappaient sur les cailloux. Larry s'aperçut que le cheval était déferré au moment où ils passaient près d'une mare sombre ombragée de grands arbres couverts de lierres. Le cheval s'arrêta et Larry mit pied à terre. Aussitôt la jeune femme sauta légèrement à côté de lui, puis sans rien dire, elle prit à travers champs, paraissant plutôt glisser que courir, et dirigea sa route vers les vieux murs de l'église de Kilnaslattery.

« Pas si vite, s'il vous plaît, jeune femme, pas si vite ! » cria Larry s'élançant après elle, mais elle ne cessait de courir et Larry la suivait en disant : « Et mes gages ? j'ai droit à un baiser de vos jolies lèvres et je l'aurai ! » Bah ! elle marchait de plus en plus vite sans se soucier des compliments de Larry. Enfin elle atteignit le mur du cimetière et le franchit en un instant.

« Quelle femme ! comme elle vous marche nettement sur ses paturons ! mais je ne veux pas être joué par une femme qui ait jamais porté une tête ! » s'écria Larry en sautant à son tour par-dessus le mur du cimetière et en dégringolant de l'autre côté. Larry continua sa poursuite, trébuchant contre les pierres tumulaires, les vieilles et les nouvelles tombes, les débris de cercueils, foulant aux pieds les crânes et les ossements, se débattant avec les ronces et les bran-

chages dont les grands bras s'enroulaient autour de lui et semblaient vouloir le retenir. Quant à la femme au manteau, elle s'avançait à travers tous ces obstacles aussi gaiement et aussi facilement que si le cimetière était le plancher d'une salle de bal. Elle ne cessait de tourner autour des murs de la vieille église. « Eh bien, je t'attendrai, dit Larry, et quand tu repasseras, je veux te donner un baiser! — Ah! la voici! » et Larry s'élança les bras ouverts, et les referma sur une femme, c'est vrai, mais une femme sans lèvres à embrasser, car elle n'avait pas de tête du tout!

« Au meurtre! cria Larry; je comprends pourquoi elle ne parlait pas! » Et, disant ces mots, Larry devint muet de crainte et de surprise; son sang sembla se changer en glace; puis, chancelant comme un homme ivre, il roula contre une fenêtre en ruines, rempli d'horreur à la pensée qu'il avait tenu dans ses bras une Dullahan!

Quand il revint à lui, il ouvrit lentement les yeux et une scène étrange lui apparut. Au milieu des ruines se dressait une vieille roue de torture, ornée de têtes. Pour lui, sans pouvoir remuer aucun membre, la langue clouée au palais, il se retrouvait la poitrine appuyée contre le mur, sa tête et son cou pendant d'un côté, tandis que de l'autre, son pied touchait à peine le sol; il semblait en quelque sorte suspendu par la terreur. — Des bruits singuliers assaillirent ses oreilles, ils finirent par se transformer en tintements de petites sonnettes qui ne cessaient de faire : Ding! ding! ding! il entendait aussi le bruit d'os desséchés qui claquaient les uns contre les autres. Enfin une grande cloche lança dans le vent de la nuit son bourdon solennel.

C'était un spectre qui sonnait cette cloche quand elle se balançait, balançait, balançait! — et la chaîne grinçait et la poulie craquait, craquait, craquait!

Et à chaque roulement de ce glas de mort : Ding! dong! — la voûte creuse retentissait, — pendant que le battant de la cloche recommençait : Ding! dong!

C'était une étrange musique pour danser; néanmoins à ce bruit se dressèrent autour de la roue garnie de crânes,

des dames et des messieurs, des soldats et des marins, des prêtres et des publicains, mais tous sans leur tête. Quelques pauvres squelettes, dont les ossements blanchis étaient mal couverts par des manteaux rongés par les vers, et qui n'étaient pas admis dans le cercle, s'amusèrent à se lancer l'un à l'autre leurs têtes sans cervelle, ce qui semblait les réjouir infiniment !

Larry ne savait que penser; un brouillard était sur son cerveau, et perdant l'équilibre qu'il avait si longtemps conservé, il tomba la tête la première au beau milieu des Dullahans ! « Salut, Larry ! salut ! cria chaque tête sans cesser de sauter et de retomber dans l'air. — A boire pour Larry ! » crièrent-elles tout d'une voix. Aussitôt, un des joueurs de têtes, rattrapant la sienne au vol, la mit sous son bras gauche de peur de la perdre, et de sa main droite tendit une coupe pleine à Larry qui, pour montrer ses bonnes manières, la vida d'un trait. « Ah ! l'excellente liqueur! » allait-il s'écrier, mais il ne put aller plus loin que : « Ah ! l'exc...! » car il était décapité à son tour et sa tête commença à danser sur ses épaules comme celle des camarades. Larry n'est pas cependant le premier homme qui ait perdu la tête pour avoir voulu regarder au fond d'une coupe pleine ! Il ne se rappela plus rien, dès ce moment, si ce n'est le bruit des voitures et du claquement des fouets.

Quand il reprit ses sens, son premier mouvement fut de porter la main à son cou, et à sa grande joie il trouva sa tête à sa place. Il ouvrit les yeux, il était grand jour ; il était couché dans la vieille église de Kilnaslattery, et sa tête, dont il avait pleuré la perte, était tranquillement appuyée par terre, pauvre jeune homme !

CONTE LXVII.

LE CONTE DU SOLDAT

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Un jour, un vieux soldat désertant son régiment s'arrêta au sommet d'une colline qui dominait la ville et s'écria : « Que le malheur m'emporte sur son dos si jamais je reviens en vue de cette ville! »

Ensuite il se rendit à la demeure d'un gentilhomme qui habitait près de là et lui demanda un gîte pour la nuit. Le gentilhomme répondit : « A la lisière du bois que tu vois d'ici, je possède un château; je t'y accorde volontiers l'hospitalité jusqu'au jour, mais je te préviens qu'il est hanté par des revenants; un vieux brave comme toi doit être sans crainte. Si tu acceptes ma proposition, je te donnerai une pipe, du tabac à discrétion, une cruche de whisky et une Bible pour passer ton temps. »

Dès que John eut soupé, il alla au château et alluma un grand feu. La nuit venue, arrivèrent deux femmes basanées qui portaient le cercueil d'un homme mort. Elles le placèrent près du feu et s'enfuirent. John se leva, du talon de sa botte fit sauter le couvercle, en retira un vieillard blanchi par l'âge et l'assit dans la grande chaise. Il lui offrit ensuite une pipe, du tabac et un verre de whisky, mais le vieillard les laissa tomber sur le plancher. « Pauvre homme, dit John, tu as froid! » Alors John alla se coucher dans le lit, et laissa le vieillard se chauffer au feu, mais au chant du coq, celui-ci disparut.

Le gentilhomme revint de bonne heure le lendemain.

— As-tu bien reposé, John?

— Très-bien, dit John, car ton père n'est pas fait pour m'effrayer.

— Tu as raison, mon bon John; tu auras deux cents livres si tu veux encore passer cette nuit au château.

— Marché conclu! dit John. — Quand vint la nuit, le soldat vit comme la veille arriver trois femmes qui portaient le

cercueil d'un homme mort. Elles le placèrent près du feu et disparurent. John se leva, et avec le talon de sa botte brisa le couvercle du cercueil et en tira le vieillard. Ainsi que la nuit précédente, il l'assit sur une chaise, lui donna une pipe et du tabac que le vieillard laissa tomber. « Pauvre homme, dit John, comme tu as froid! » Alors il lui tendit à boire et le vieillard laissa tomber le wisky.

Le cadavre disparut comme la veille.

— Si je reste ici cette nuit et que tu viennes encore, tu me paieras ma pipe, mon tabac et mon whisky.

Le gentilhomme arriva de bonne heure et demanda :

— Comment as-tu passé la nuit, John?

— Très-bien, car ce n'est pas le cadavre de ton père qui peut me faire peur.

Le gentilhomme répondit :

— Si tu veux veiller encore cette nuit, tu auras trois cents livres.

— Marché conclu! dit John.

Au milieu de la nuit arrivèrent quatre femmes basanées portant un cercueil qu'elles placèrent près de John. John brisa le cercueil et assit le cadavre dans la chaise. Il lui tendit la pipe, le tabac et la coupe pleine de whisky. Le vieillard les laissa tomber.

— Ah! dit John, cela ne peut pas se passer comme cela; avant de t'en aller, je veux que tu me paies ce que tu as cassé.

Mais le cadavre resta silencieux. Alors John prit la courroie de son havre-sac et attacha le cadavre à sa ceinture; puis il le mit avec lui dans le lit. Quand le coq chanta, le cadavre voulut partir.

— Paie ce que tu as cassé! dit John.

Le vieillard répondit :

— Au-dessous de cette chambre est un cellier rempli de liqueurs, de pipes et de tabac; à côté du cellier, il y a une autre petite pièce dans laquelle est un chaudron plein d'or; et sous le seuil de la grande porte se trouve un pot plein d'argent. Tu as vu les femmes qui sont venues cette nuit?

— Oui, dit John.

— Eh bien, ce sont quatre femmes dont j'ai volé les vaches; elles viennent ici toutes les nuits pour me punir. Mais j'en ai assez, et dis-le à mon fils. Qu'il paie les vaches et ne soit pas dur pour le pauvre. Tous deux partagez-vous le trésor, et toi épouse ma vieille fille; mais souviens-toi de donner beaucoup d'or aux pauvres, pour lesquels j'ai été trop dur. Ainsi je trouverai le repos dans le monde des mondes.

Quand le gentilhomme vint, John lui raconta son aventure; la seule chose dont il ne se souciât pas, c'était d'épouser la vieille fille du défunt.

Après un jour ou deux, John résolut de partir; il emplit ses poches d'or et conseilla au gentilhomme d'être généreux avec les pauvres.

Il retourna chez lui, mais l'ennui le prit bien vite. Il se décida donc à revenir au régiment. Il partit un beau jour, et atteignit la colline qui dominait la ville où jadis il avait tenu garnison. Il vit venir à lui le Malheur; qui lui dit : « Eh! John, te voilà de retour! — Et toi-même, dit John, qui es-tu? — Je suis le Malheur à qui tu t'es donné autrefois. — Aïe! dit John, il y a longtemps que ton nom m'était connu, mais je n'avais jamais vu ta figure; un brouillard est sur mes yeux, je ne te crois pas. Change-toi en serpent et je te croirai. » Le Malheur prit aussitôt la forme d'un serpent. « Change-toi en un lion rugissant. » Le Malheur prit l'aspect d'un lion rugissant. « Crache du feu à sept milles derrière toi et sept milles devant toi. » Le Malheur obéit. « Eh bien, dit John, puisque je dois être ton serviteur, entre dans mon havre-sac et je te porterai, mais tu ne sortiras que quand je te le dirai, sinon le marché est rompu. » Le Malheur promit et entra dans le sac. « Maintenant, dit John, je vais chercher un frère à moi qui est au régiment, mais reste tranquille. »

Et John entra dans la ville, et de tous côtés on criait : « Voilà le déserteur! » On s'empara de John; le conseil de guerre s'assembla, et John fut condamné à être pendu le lendemain à midi.

John ne demanda d'autre faveur que d'être fusillé.

Le colonel dit : « C'est un vieux soldat; il a longtemps servi, je lui accorde sa demande. »

Le lendemain quatre soldats étaient sur le point de fusiller John, quand le Malheur s'écria : « Que disent-ils? Laisse-moi sortir, et je ne serai pas longtemps à les exterminer. — Chut! chut! dit John. — Qu'est-ce qui te parle? dit le colonel. — Oh! c'est une souris blanche, répondit John. — Noire ou blanche, dit le colonel, ne la laisse pas sortir de ton havre-sac, et tu auras une lettre d'amnistie. Va-t'en et qu'on ne te revoie plus. »

John partit, et à l'entrée de la nuit il arriva dans une grange où douze hommes étaient occupés à battre. « Mes gars, dit John, voilà mon havre-sac. Frappez dessus, il est si dur qu'il m'écorche le dos. »

Pendant deux heures, les batteurs frappèrent sur le havre-sac avec douze fléaux; à chaque coup qu'ils donnaient, le havre-sac sautait au plafond et jetait tantôt l'un, tantôt l'autre des batteurs sur le dos. Voyant cela, ceux-ci se lassèrent et dirent au soldat de s'en aller, lui et son havre-sac.

Le soldat continua son voyage et arriva dans une forge où douze forgerons maniaient leurs grands marteaux. « Eh! les amis, voici un vieux sac; je vous donne à chacun une demi-couronne si vous frappez dessus avec vos douze marteaux. Ce sac est si dur qu'il m'écorche le dos. » Ce fut un jeu pour les forgerons, qui s'amusèrent avec le havre-sac du soldat; mais à chaque coup le sac bondissait au plafond. « Sors d'ici, toi et ton sac, dirent-ils, nous ne croyons pas que le Malheur soit dedans. » John s'éloigna, et portant sur son dos le Malheur, il arriva à une grande fournaise. « Où vas-tu maintenant, John? dit le Malheur, — Patience, et tu le verras bien. — Laisse-moi partir et je ne te tourmenterai plus jamais dans ce monde, dit le Malheur. — Et dans l'autre? reprit John. — Pas davantage. — Arrêtons-nous, dit John, et deviens fumée! » Et, ce disant, John jeta le sac et le damné au milieu du brasier, et la fournaise lança jusqu'aux cieux d'immenses flammes vertes[1].

1. Cette histoire rappelle, dans sa première partie : le conte de Grimm : l'Enfant du roi, et le conte russe : la Veillée de minuit du soldat. Dans la seconde il rappelle : FRANCE : *Foyer breton* d'Em. Souvestre : Légende du Bonhomme Misère. — PAYS SLAVES : Chodzko : la Veillée. — RUSSIE : Recueil Ralston : Malheur. — ALLEMAGNE : Conte de Grimm analogue. La fin est semblable aussi à une légende flamande très-connue, où le diable joue le rôle du Malheur.

CONTE LXVIII

—

LA MAIN ENFLAMMÉE.

GOULD[1]. — (YORKSHIRE.)

Par une nuit noire, après que toutes les ouvertures eurent été fermées, on entendit frapper à la porte d'une auberge solitaire, située au milieu d'une lande inculte.

La porte fut ouverte, et l'on vit paraître tout transi un pauvre mendiant, les haillons dégouttant de pluie et les mains bleuies par le froid. Il demanda tristement l'hospitalité, qui lui fut cordialement accordée. Comme il n'y avait pas de lit inoccupé dans la maison, il dut s'étendre sur un paillasson devant le feu.

Tout le monde alla se coucher, sauf la servante qui, de sa cuisine, pouvait voir dans la grande salle par une lucarne ménagée dans la porte. Quand le mendiant se fut assuré qu'il était seul, la servante le vit se lever, s'asseoir à la table, tirer de sa poche une main noire et desséchée, et la fixer dans le chandelier. Ensuite il graissa les doigts, et y appliquant une mèche, il y mit le feu. Remplie d'horreur, la fille monta quatre à quatre les marches de l'escalier et essaya d'éveiller le maître et les domestiques de la maison; mais tout fut vain, ils dormaient d'un sommeil magique. Alors elle redescendit, et regardant encore à travers la lucarne, elle vit flamber les doigts de la main; le pouce seul ne donnait pas de lumière, parce que l'une des personnes de la maison n'était pas endormie. Le mendiant se mit alors à fourrer dans un grand sac tout ce qu'il trouvait à sa convenance,

---

1. Gould, *Curious Myths*. — Voy. l'intéressante dissertation qui accompagne ce conte, p. 407. — Voy. Henderson, Notes on *the Folk-Lore of the Northern counties*. — Voy. aussi Ad. Kuhn : *Herabkunft des Feuers* et les Mythes du feu par Baudry, dans la *Revue germanique*.

car aucune serrure n'était capable de résister à l'application de la main enflammée. Ensuite, posant à terre ce singulier flambeau, l'homme pénétra dans un appartement voisin. Dès qu'il fut parti, la fille arriva derrière lui, et, saisissant la main, elle s'efforça d'éteindre les flammes jaunâtres qui tremblotaient au bout des doigts. En vain elle souffla dessus, en vain elle versa sur elles de la bière, les doigts n'en devenaient que plus ardents ; elle y jeta de l'eau, mais la flamme brûlait toujours. Comme dernière ressource, elle saisit une cruche de lait, et, la renversant sur les quatre doigts enflammés, elle parvint enfin à les éteindre.

Poussant alors un cri perçant, elle se précipita à la porte de la chambre où était entré le mendiant et la ferma à double tour. Toute la maison s'éveilla, et le voleur fut pris et pendu.

CONTE LXIX.

—

LE MAITRE ET SON ÉLÈVE.

GOULD. — (Yorkshire.)

Il y avait une fois dans le Nord un homme très-savant qui connaissait toutes les langues sous le soleil et tous les mystères de la création. Il avait un grand livre relié en veau noir, fermé d'un cadenas de fer, avec des coins de fer et enchaîné à une table fixée au plancher.

Dès qu'il avait lu son livre, il le fermait avec une clef de fer afin que personne ne pût y jeter les yeux, car il contenait tous les secrets du monde des esprits. Le livre disait combien il y avait d'anges dans le ciel, comment ils marchaient en rang en chantant des cantiques, quelles étaient leurs diverses fonctions et le nom de chaque ange puissant. Le livre parlait aussi des diables d'enfer ; il faisait connaître leur nombre, les fonctions qu'ils remplissaient, leurs supplices, leurs noms et de quelle manière on pouvait les évoquer, leur imposer des tâches et en faire les esclaves de l'homme.

Or le maître avait un élève qui n'était qu'un sot et qui lui servait de domestique. Jamais il ne le laissait ouvrir le livre ; à peine même lui permettait-il d'entrer dans la chambre.

Un jour, le maître était sorti, et le garçon, poussé par la curiosité, pénétra dans la pièce où son maître gardait les instruments merveilleux avec lesquels il pouvait changer le cuivre en or, le plomb en argent. Là aussi se trouvait le miroir dans lequel se reflétait tout ce qui se passait dans le monde, et la coquille qui, appliquée à l'oreille, murmurait les secrets que le maître désirait connaître. En vain, le garçon essaya avec les creusets de changer le cuivre et le plomb en or et en argent ; — en vain il regarda longtemps dans le miroir, la fumée et les vapeurs passèrent sur la glace sans former aucune image précise. Pour la coquille, elle ne produisit que des murmures indistincts, comme le bruit des vagues éloignées sur un rivage inconnu. « Je ne puis rien obtenir, dit-il, car je ne connais pas les paroles nécessaires; elles sont enfermées dans ce livre. » Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut que le maître avait oublié, en sortant, de fermer à clef le livre magique. Le garçon se précipita vers le volume et l'ouvrit. Les caractères en étaient rouges et noirs et le sens des paroles était lettre close pour le domestique ; néanmoins, il mit son doigt sur une ligne et il l'épela tout haut.

Tout à coup, la chambre s'obscurcit, la maison trembla, un coup de tonnerre roula à travers le passage de la vieille demeure et devant le jeune homme terrifié se dressa une horrible forme soufflant le feu et les yeux brillant comme des lampes. C'était le maudit Béelzébuth qui accourait à son ordre. « Donne-moi une tâche ! » cria le démon d'une voix terrible. Le garçon trembla et ses cheveux se hérissèrent. « Donne-moi une tâche ou je t'étrangle ! » répéta le démon ; mais le gars pouvait à peine parler. Alors l'esprit du mal s'avança vers lui et, de ses mains qui brûlaient comme du fer rouge, il serra la gorge du pauvre garçon.

« Arrose cette fleur ! » s'écria au hasard le domestique, en

désignant un géranium qui était dans un pot sur le plancher. Aussitôt l'esprit quitta la chambre et revint un baril sur le dos. Il en versa le contenu sur la fleur; il sortit et revint encore et versa de l'eau et encore de l'eau jusqu'à ce que le garçon en eût jusqu'à la cheville. « Assez! assez! » supplia l'infortuné, mais le maudit ne l'écouta pas, car le garçon ignorait les paroles nécessaires pour le congédier. Alors le diable apporta encore de l'eau. Elle montait aux genoux du malheureux domestique et le démon en apportait sans cesse. Elle atteignit sa ceinture et Béelzébuth continuait à verser de pleins barils. Elle s'éleva jusqu'à ses aisselles. Alors le malheureux sauta sur la table; mais l'eau monta à la croisée et baigna les carreaux. Elle gagna les pieds du garçon sur la table. Elle ne cessait de s'élever; bientôt elle pressa sa poitrine. Il avait beau crier, ses lamentations étaient impuissantes à congédier le maudit. Le diable eût continué jusqu'à ce jour à vider son éternel baril et le Yorkshire eût été tout entier submergé si le maître ne s'était souvenu dans son voyage qu'il n'avait pas fermé son livre. Il revint donc sur ses pas et, au moment où l'eau bouillonnait autour du menton de l'élève, le maître prononça les mots qui renvoyèrent Béelzébuth dans sa demeure de feu.

CONTE LXX.

—

L'ENCHANTEMENT DU COMTE GÉRALD.

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Il y avait jadis en Irlande un membre de la famille des Fitzgerald, que les Irlandais nommaient le comte Gérald. Il avait un grand château à Mullaghmast, et quand les Anglais entreprenaient quelque chose contre le pays, ils trouvaient toujours en Gérald un homme prêt à leur tenir tête. En même temps qu'habile au maniement des armes, ce vaillant guerrier était versé dans la magie et savait prendre telle

forme qu'il lui plaisait. Sa femme connaissait son pouvoir et parfois lui demandait de lui révéler quelqu'un de ses secrets, mais il s'y refusait toujours. Elle désirait particulièrement le voir dans quelque forme étrange, mais il remettait toujours cette idée sous un prétexte ou sous un autre. Elle n'eût pas été femme, si elle n'avait eu de l'entêtement; elle insista tant qu'à la fin il lui dit que si elle avait la moindre frayeur pendant sa métamorphose, il ne pourrait reprendre sa forme naturelle jusqu'à ce que de nombreuses générations fussent sous terre. « Oh! dit-elle, je ne serais pas une femme digne du comte Gérald si je pouvais aussi aisément m'effrayer! passez-moi cette fantaisie et vous verrez quelle héroïne je suis. » Donc un beau soir d'été qu'ils étaient assis dans leur grand salon, le comte tourna la tête, marmotta quelques paroles; en un moment il disparut et sa femme vit voler dans sa chambre un charmant chardonneret. La dame, toute courageuse qu'elle se croyait, tressaillit un peu, mais elle se remit assez vite, surtout quand l'oiseau vint se percher sur son épaule, battit des ailes, mit son petit bec sur ses lèvres et siffla la plus jolie chanson que vous ayez jamais entendue. L'oiseau voltigea autour de la chambre, jouant à cache-cache avec sa femme, s'enfuit dans le jardin, revint de nouveau et se coucha dans son sein comme s'il était endormi, puis s'envola encore.

Quand le jeu eut duré assez longtemps pour les amuser, l'oiseau prit son vol à l'air libre, mais il ne fut pas long à revenir et à se réfugier dans le sein de sa femme, car il était poursuivi par un farouche faucon. La comtesse poussa un grand cri, bien que ce fût inutile, car l'oiseau de proie entra comme une flèche et se heurta contre une table avec une telle force qu'il se tua. Elle détourna les yeux pour chercher le chardonneret, mais elle ne vit plus ni chardonneret ni comte.

Tous les sept ans, le comte fait le tour de Kildare sur un coursier dont les sabots d'argent avaient un demi-pouce d'épaisseur au temps de sa disparition, et quand ces sabots seront devenus aussi minces que l'oreille d'un chat, il sera rendu au monde des vivants, livrera une grande bataille aux Anglais et régnera sur l'Irlande pendant quarante ans.

Le comte et ses guerriers dorment maintenant dans une grande caverne sous le château de Mullaghmast. Au milieu de cette grotte il y a une table; au haut bout est assis le comte, ses soldats sont des deux côtés couverts de leur armure, la tête appuyée sur la table. Leurs chevaux attelés et bridés attendent leurs maîtres dans leurs stalles, et quand le jour viendra, le fils du meunier qui doit naître avec six doigts à chaque main sonnera de la trompette et les chevaux piafferont et henniront; alors les chevaliers s'éveilleront, monteront leurs coursiers et voleront au combat[1].

La transformation du comte Gérald en chardonneret est une des formes de la lycanthropie; cette antique superstition, si répandue au moyen âge, s'applique en général, comme l'indique son nom, à la métamorphose d'un homme en loup; mais elle comprend aussi le changement en toutes sortes d'animaux : ours, oiseau, poisson. Les exemples à l'appui en sont innombrables. Parfois inoffensive, cette croyance a pris le plus souvent un caractère terrible et sanglant. Dans la fable antique, le type s'en retrouve entre autres dans la métamorphose de Lycaon en loup, telle que la raconte Ovide (*Métam.*, liv. VI) et dans le récit laissé par Pétrone, en son *Satyricon*, d'un fait pareil. — L'Inde et les pays bouddhiques fourmillent de légendes sur cette croyance qui se rattache évidemment à la métempsycose. Dans les pays scandinaves, les Sagas en présentent des types très-variés. Gervaise de Tilbury (*Otia imperialia*) les constate en Angleterre au XIIe siècle. Chez nous, les chroniques du moyen âge sont remplies d'aventures de loups-garous. Marie de France (voy. Roquefort, vol. I), en a fait le sujet du *Lai de Bisclavaret*. Nombre de criminels, parmi lesquels se trouve le fameux Gilles de Laval, maréchal de Retz, nombre aussi de pauvres diables, qui souvent n'étaient coupables que de folie, ont été pendus, brûlés à cette occasion. La croyance à la lycanthropie s'est perpétuée en France dans quelques provinces reculées, où elle peut encore se retrouver.

1. Voy. conte XXXIII : Vieillesse d'Oisin (Ossian).

CONTE LXXI.

LE PIGEON BLANC COMME LAIT

(CHAMBERS' POPULAR RHYMES OF SCOTLAND.)

Il était une fois un homme qui travaillait aux champs; il avait une femme, un fils et une fille. Un jour il attrapa un lièvre et le rapporta à sa femme en lui ordonnant de le préparer pour son dîner. Pendant que le lièvre était sur le feu, la ménagère y goûta, y goûta encore, tant qu'à la fin il n'en resta plus et qu'elle ne savait plus quoi servir à son homme pour son dîner. Alors elle dit à son fils de venir se faire peigner et quand Johnie lui tendit la tête pour être peigné, elle coupa sa tête et jeta Johnie dans le chaudron. Lorsque le laboureur revint pour dîner, sa femme lui servit son fils bien bouilli ; en mangeant ce ragoût le laboureur trouva un pied et dit :

— Mais c'est le pied de Johnie!

— Quelle bêtise! c'est celui du lièvre, dit la ménagère.

Après cela, il trouva une main et s'écria :

— Mais c'est la main de Johnie !

— Tu déraisonnes, bonhomme, c'est l'autre pied du lièvre.

Et quand le laboureur eut fini de dîner, la petite Katie, sœur de Johnie, rassembla les os et les mit sous une pierre près du chambranle de la porte.

Et de ces ossements naquit un pigeon blanc comme lait, qui déploya ses ailes et s'envola.

Et le pigeon vola jusqu'à ce qu'il arriva près de deux femmes qui lavaient du linge et il se posa sur une pierre et chanta :

— Piou, piou ! — ma mère m'a tué, — mon père m'a mangé. — Ma sœur a rassemblé mes os, — elle les a mis entre deux pierres blanches comme lait — et je suis devenu, devenu — un pigeon blanc comme lait, — et j'ai déployé mes ailes et je me suis envolé.

— Redis ta chanson, mon bel oiseau, et nous te donnerons de la toile dirent les femmes.

Et le pigeon répéta sa chanson, et quand il eut la toile il vola près d'un homme qui comptait beaucoup d'argent et il se percha en chantant :

— Piou, piou, ma mère m'a tué, etc.

— Répète cela, mon gentil oiseau et je te donnerai cet argent, dit l'homme.

Le pigeon répéta : — Piou, piou, etc., et quand il eut l'argent, il vola auprès de deux meuniers qui écrasaient du blé et chanta :

— Piou, piou, ma mère m'a tué, etc.

— Redis ta chanson, gentil oiseau, et je te donnerai cette meule, dit le meunier.

— Piou, piou, répéta le pigeon, etc.

Et il prit la meule en pierre et ensuite il vola jusqu'à ce qu'il fut descendu sur le toit de la maison paternelle. Alors il lança de petits cailloux dans la cheminée. Katie sortit pour voir ce qu'il y avait et le pigeon lui jeta du linge. Ensuite le père sortit et le pigeon lui jeta de l'argent. Puis sa mère sortit à son tour, mais le pigeon laissa tomber sur elle la meule et la tua. Alors le pigeon s'envola, et dans la suite le bonhomme et sa fille vécurent et moururent heureux.

M. Gould (Appendix à l'ouvrage d'Henderson) donne une version de ce conte en Devonshire et en a retrouvé des similaires en Grèce, en Hongrie et dans une chanson languedocienne dont il n'indique pas la provenance.

Ce conte est connu en Allemagne sous le nom de « le Genévrier, » et le chant de l'oiseau en bas-allemand est le même que dans le dialecte écossais. Gœthe a introduit cette chanson dans la première partie de *Faust*. Marguerite est dans sa prison, Faust arrive, un trousseau de clefs à la main devant la porte de fer; il entend Marguerite qui chante :

Ma p.... de mère m'a tuée,
Mon coquin de père m'a mangée
Et ma petite sœur a jeté mes os
Sous un saule humide et froid,
Et je suis devenue un bel oiseau qui vole!
Vole! vole! vole!

CONTE LXXII.

—

HISTOIRE DE SORCIÈRES (Abrégé).

STEWART. — (Highlands.)

Le tenancier d'une ferme des Highlands voyait de jour en jour décliner sa ferme, tandis qu'au contraire, tout réussissait autour de lui. La femme du malheureux tenancier alla raconter ses malheurs à deux de ses voisines. Celles-ci lui demandèrent ce qu'elles consentiraient à faire pour améliorer sa situation; la fermière répondit : « Il n'y a rien que je ne fasse pour arriver à ce résultat. — Eh bien donc, dit l'une des voisines, si vous nous gardez le secret et que vous obéissiez à nos instructions, la pauvreté et le besoin seront à jamais bannis de votre demeure. » La fermière promit tout ce qu'on voulut. Il fut alors convenu qu'au moment de se coucher, elle mettrait un balai dans son lit à côté de son mari, et ce balai, à cause de ses propriétés magiques bien connues, la représenterait si bien, que son mari n'y verrait rien le matin. Afin de persuader la fermière, elles lui affirmèrent qu'elles n'en faisaient point d'autres avec leurs époux depuis de longues années. Tout étant arrêté, rendez-vous fut pris pour l'heure de minuit.

La fermière, effrayée de tout ce qu'elle avait entendu, alla tout révéler à son mari. Celui-ci résolut de revêtir la robe de sa femme et d'aller à sa place au rendez-vous afin de voir ce qui se passerait. A minuit, il arriva exactement. « L'épouse » fut cordialement accueillie par les deux dames du « balai », qui lui remirent alors une torche de résine, un balai et un crible. Puis, s'envolant, elles prirent leur course le long des rives de l'Avon et arrivèrent enfin en vue de l'étang de Polnain. L'étang semblait comme enveloppé de flammes. Cent torches brillaient, réfléchissant leur lumière sur les hauts ombrages de Loynchork. Et quelle oreille eût pu entendre les cris et les hurlements de l'horrible troupe

et de ses orgies infernales sur l'étang ? Ces cris cependant faisaient tressaillir de joie les deux voisines. En approchant du bord de l'étang, le fermier aperçut quantité de sorcières qui, assises dans leurs cribles comme dans un bateau, le manœuvraient avec leurs balais en guise de rames. D'autres allaient en troupes s'incliner devant un noir démon perché sur un rocher élevé, et qui se plaisait à reconnaître très-gracieusement ces témoignages de loyauté et de dévouement, en rendant les saluts avec force grimaces et contorsions. Les voisines, après avoir donné à l' « épouse » quelques conseils préliminaires, l'invitèrent à les attendre sur le bord de l'étang, jusqu'à ce qu'elles eussent conféré avec Satan au sujet de son initiation. Elles ajoutèrent que pendant qu'elles navigueraient sur l'étang, la nouvelle venue devait leur crier de se hâter au nom du « Maître ». Dès qu'elles furent embarquées dans leurs cribles et, qu'au moyen de leurs balais, elles furent arrivées à un endroit profond, le fermier s'écria : « Allez, au nom du bon Dieu! » Aussitôt des cris horribles retentirent, le charme magique fut rompu, les cribles prirent l'eau, et les deux sorcières disparurent dans l'étang au milieu des cris et des lamentations vaines du démon et de la troupe infernale. Les torches s'éteignirent, et chacun s'enfuit de son côté. Le fermier revint tranquillement chez lui; en arrivant, il reprit ses vêtements et sans rien dire d'abord à sa femme, il se mit le matin à ses travaux ordinaires. Quant à ses voisins, ils trouvèrent dans leur lit deux balais au lieu de leurs femmes. Le fermier leur dit alors que s'ils voulaient se rendre à l'étang de Polnain, ils en apprendraient davantage. Les infortunés maris s'y rendirent, et à la vue des cribles et des balais servant de rames, ils comprirent que leurs femmes étaient des sorcières.

Est-il besoin d'ajouter que le pauvre fermier vit de ce jour ses affaires prospérer, et qu'il devint aussi riche que jadis il avait été pauvre?

CONTE LXXIII.

—

BALLE D'OR.

GOULD. — (YORKSHIRE.)

Deux filles en revenant de la foire virent devant leur porte un beau jeune homme. Il avait de l'or au chapeau, de l'or aux doigts, et une chaîne d'or au cou. Dans chaque main il tenait une balle d'or. Il donna une des balles à chaque fille en lui disant de bien la garder et que si elle la perdait, elle serait pendue ; l'une des filles, la plus jeune, eut le malheur de jeter sa balle par-dessus le mur d'un parc. On l'emmena donc pour la pendre par le cou jusqu'à ce qu'elle fût morte.

Mais elle avait un amoureux et il s'engagea à rapporter la balle. Il alla donc à la porte du parc et il la trouva fermée ; alors, il grimpa sur la haie et quand il fut en haut, une vieille femme se dressa dans le fossé devant lui et lui dit que s'il voulait avoir la balle, il devrait passer trois nuits chez elle. Le garçon accepta.

Il entra dans la maison et chercha sa balle sans pouvoir la trouver. La nuit étant venue, il entendit des esprits qui s'agitaient dans la cour ; il regarda par la fenêtre, la cour était pleine de démons.

Tout à coup le garçon entendit monter l'escalier ; il se cacha derrière la porte sans faire plus de bruit qu'une souris.

Alors entra un géant cinq fois aussi grand que le garçon, le géant regarda partout, et ne voyant personne, il alla à la croisée et se pencha pour voir. Comme il s'appuyait sur les coudes pour jeter les yeux dans la cour, le gars arriva derrière lui et d'un coup d'épée le coupa en deux, de sorte que le haut du corps tomba dans la cour et que le reste demeura à regarder par la croisée.

Ce ne fut qu'un cri chez les démons quand ils virent tomber la moitié du géant ; ils se mirent à crier :

— Voilà la moitié de notre maître ; rends-nous l'autre moitié !

Alors le garçon dit :

« Toi, paire de jambes qui te tiens à la croisée, à quoi te sert de regarder puisque tu ne peux voir ? va rejoindre ton frère. » Et il jeta le bas du géant après le haut. Et quand les esprits eurent les deux moitiés du géant, ils se tinrent tranquilles.

La nuit suivante, le garçon était à la maison ; un second géant vint à la porte, et quand il entra, le gars le coupa en deux ; alors les jambes se dirigèrent vers la cheminée et s'en allèrent par là. « Va rejoindre les jambes », dit le gars, à la tête ; et il jeta aussitôt la tête par la cheminée. La troisième nuit, le garçon se coucha et il entendit les esprits qui s'agitaient sous le lit ; ils avaient la balle et ils se la jetaient l'un à l'autre. Or, la jambe de l'un d'eux dépassant le lit, le gars la lui coupa avec son épée. Un autre ayant étendu son bras de l'autre côté du lit, le gars le lui trancha aussi. A la fin, il les estropia tous et ils se sauvèrent criant et pleurant et oublièrent la balle. Le garçon la retira de dessous le lit et partit à la recherche de son amoureuse.

La fille avait été emmenée à York pour être pendue. Quand elle fut sur l'échafaud le bourreau lui dit :

— Eh ! la fille, je vais te pendre par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. — Mais elle cria :

— Arrête, arrête, je crois que ma mère vient !... O mère, apportes-tu ma balle d'or et viens-tu me délivrer ?

— Je n'apporte point ta balle d'or, je ne viens pas te délivrer ; je viens au contraire te voir pendre à ce gibet.

Alors le bourreau dit :

— Allons, la fille, dis tes prières, car tu vas mourir.

Elle répondit :

— Arrête, arrête, je vois venir mon père !... Père, as-tu apporté ma balle d'or et viens-tu me délivrer ?

— Je ne t'apporte pas ta balle d'or, et ne viens pas te délivrer ; je viens au contraire te voir pendre à ce gibet.

Alors le bourreau dit :

— As-tu fait tes prières? Mets ta tête dans le nœud.

Mais elle répondit :

— Arrête, arrête, je crois que mon frère vient, etc.

Après quoi elle le pria d'attendre, parce qu'elle croyait voir venir sa sœur, puis son oncle, puis sa tante, puis son cousin.

Le bourreau lui dit enfin :

— Je n'attendrai pas plus longtemps, car tu te moques de moi; je vais te pendre!

Mais voilà qu'elle vit, à travers la foule, son amoureux qui tenait la balle d'or au-dessus de sa tête. Alors elle dit :

— Arrête, arrête, je vois venir mon fiancé.... Doux cœur, as-tu apporté ma balle d'or et viens-tu me délivrer?

— Oui, j'apporte ta balle d'or, et j'accours te délivrer; je ne suis pas venu pour te voir pendre à ce gibet.

Cette histoire est une version du conte de Grimm : Jean sans Peur. M. Gould cite un jeu populaire du comté d'Essex, Mary Brown, et un autre en Suède qui rappellent ce récit.

TROISIÈME PARTIE

CONTES RAPPELANT DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES LOCAUX ; — LÉGENDES RELIGIEUSES ; CONTES DE NOURRICES ; — FABLES, ETC.

CONTES RAPPELANT DES TRADITIONS HISTORIQUES LOCALES.

CONTE LXXIV.

DICK WHITTINGTON ET SON CHAT.

Vers la fin du XIVe siècle, il y avait dans un village loin, bien loin de Londres, un pauvre petit orphelin, nommé Dick Whittington. Sa misère était telle que souvent, de tout le jour, il ne trouvait à se mettre sous la dent qu'un morceau de pain sec; les gens du village étaient eux-mêmes si malheureux qu'il leur était impossible de faire la charité au petit Dick. Le courageux enfant se résolut donc à quitter le pays et à aller à Londres, dont les rues, lui disait-on, étaient pavées d'or. Il fit part de son projet à un bon moine d'un monastère voisin qui avait connu jadis sa famille. Le moine, à défaut d'autre secours, lui donna sa bénédiction et le confia aux soins d'un voiturier qui menait à Londres une voiture chargée de balles de laine. Aussitôt arrivé, Dick parcourut toutes les rues de la ville; d'Eastcheap, il passa à Westcheap, ensuite dans Cheapside, puis ailleurs. Partout il s'émerveillait de la beauté des maisons, du grand concours de population, des cris des marchands ambulants qui offraient de la viande, du pain et de la bière à ceux qui avaient de l'argent; mais, hélas! le pauvre Dick ne possédait en toute propriété qu'un vigoureux appétit et la bénédiction du bon moine. Quant aux rues pavées d'or, il avait beau marcher, il ne les avait pas encore trouvées quand vint la nuit. N'ayant pu dîner, Dick voulut dormir. Harassé de fatigue, mourant de faim, le pauvre petit alla s'étendre le long de la boutique d'un mercier, dont l'enseigne « un agneau de bois » se balançait au gré du vent. Le lendemain matin, il fut réveillé par M. Fitzwaren, gros marchand de la Cité, qui, touché de sa misère, consentit à le prendre comme aide de

cuisine. Dick eût vécu très-heureux dans cette maison, sans le cuisinier, qui le rouait à tout propos de coups de manches à balai et l'injuriait du matin au soir. Par bonheur, Alice Fitzwarren, la fille du marchand, venant un jour à la cuisine commander le dîner, fut témoin des mauvais traitements dont Dick était victime. Elle gourmanda le méchant cuisinier sur sa méchanceté et l'invita à traiter dans l'avenir avec plus d'égards le pauvre orphelin. La jalousie du cuisinier et des autres domestiques ne fit que s'accroître quand ils virent la faveur dont Dick était l'objet. Il résolut donc de s'enfuir afin d'échapper à leurs brutalités. Profitant de l'obscurité du soir, il sortit sans bruit de la maison, traversa tout Cheapside et gagna la campagne par Ludgate. Il erra une partie de la nuit et alla s'asseoir sur une pierre que surmontait un calvaire. Les premiers feux du jour teintaient déjà le ciel. Il se prit à réfléchir sur sa triste situation et les pleurs coulèrent le long de ses joues. « Que faire? » s'écria-t-il. Soudain le bourdon de Saint-Paul lança par-dessus les rues de Londres et au loin dans les champs ses vibrations sonores. Dick resta frappé d'étonnement. La cloche, répondant à sa pensée, envoyait à ses oreilles ces paroles :

Retourne sur tes pas, Whittington!
Retourne sur tes pas, Whittington!
Trois fois lord-maire de London!

Dick essuya aussitôt ses yeux et reprit résolûment le chemin de Londres. Tout le long de la route, la cloche de Saint-Paul répétait encore :

Retourne sur tes pas, Whittington!
Trois fois lord-maire de London!

Dick rentra chez M. Fitzwarren avant que personne fût levé et fit promptement son ouvrage afin qu'on ne se doutât de rien. A l'heure du dîner, M. Fitzwarren, qui traitait ce soir là un capitaine de navire marchand, ordonna à Dick de servir à table. Dick, bien que harassé de fatigue par suite de son équipée de la nuit précédente, fit de son mieux pour satisfaire ses maîtres. Enfin il put aller se coucher, mais un autre ennui l'attendait. Le fumet des plats succulents qu'il avait servis avait imprégné ses vêtements;

à ces odeurs appétissantes accoururent toutes les souris et tous les rats du voisinage qui la nuit entière menèrent grand bruit et s'aventurèrent parfois sur la figure de Dick. Une fois l'habitude prise, ces vilains animaux ne cessèrent de venir comme à un rendez-vous, dans la chambre de Dick, troubler chaque nuit son sommeil. Notre héros était de plus en plus apprécié par ses maîtres; et un jour, la bonne Alice Fitzwarren lui fit cadeau d'un penny. Dick s'en alla acheter un chat blanc et noir. Ce chat s'appelait Gib et s'entendait à merveille à attraper les souris. De ce moment, Dick fut tranquille et quand il allait se coucher, il emmenait Gib dans sa chambre et s'endormait à son ronron. Gib et Dick étaient les meilleurs amis du monde.

Bientôt après, M. Fitzwarren lui fit quitter le service de la maison et le prit comme commis dans son magasin. Un jour que le marchand envoyait au loin une riche cargaison, il manda ses serviteurs, et comme il était un bon maître, il leur dit qu'il était juste que chacun chez lui eût sa part de profit dans son commerce. Il déclara en conséquence que s'ils avaient quelque objet à faire vendre dans les pays étrangers, ils n'avaient qu'à l'apporter et qu'il leur serait ouvert un compte. Chacun apporta ce qu'il put, sauf Whittington qui, n'ayant rien, arriva les mains vides. Alice Fitzwarren, toujours bonne, offrit à Dick de lui avancer quelque argent de sa poche, mais le marchand refusa en observant avec raison qu'il fallait que Dick comme les autres fournît sa contribution sur ses propres ressources. Le pauvre Dick offrit donc son chat, qu'il remit au capitaine avec des pleurs dans les yeux, mais non sans avoir eu soin de graisser avec du beurre les pattes de son bon ami Gib. Chacun éclata de rire en voyant Dick apporter son chat, et les plaisanteries ne manquèrent pas d'aller leur train sur les bénéfices qu'il retirerait de cette affaire.

Le vaisseau portant le chat de Dick fut assailli par des gros temps et il fut poussé par les vents contraires sur la côte barbaresque. Quand le capitaine arriva au Maroc, son premier soin fut d'offrir au roi de grands présents. Aussi le

roi le reçut avec beaucoup de politesse et l'invita même à dîner avec son équipage. Mais les plats ne furent pas sitôt posés sur la table que des centaines de rats firent aussi leur entrée, et se précipitant sur les viandes et les mets, les dispersèrent par toute la chambre. — Le roi de Maroc ordonna jusqu'à trois fois de suite de servir un nouveau dîner, mais il en fut tout juste comme la première fois. — Le capitaine, voyant le chagrin du roi, lui dit alors qu'il avait à bord un animal nommé chat, qui saurait bien le débarrasser de ces importuns animaux. Le roi de Maroc déclara qu'il donnerait volontiers la moitié de son trésor pour n'avoir plus à souffrir de ces bêtes qui dévoraient ses dîners et faisaient un tel vacarme dans sa chambre à coucher, qu'il était obligé d'avoir des gens qui veillaient toutes les nuits pour les empêcher de sauter sur son lit.

Le lendemain, le capitaine n'eut garde d'oublier son chat en venant dîner chez le roi, et dès que les plats furent découverts, les rats accoururent de tous côtés pour prendre part à la fête comme à l'ordinaire et bien qu'ils n'eussent pas été invités. Mais, à son tour, voilà Gib qui saute sur la table et qui vous en fait un grand carnage. Les cadavres des rats jonchaient la nappe ; les autres décampèrent au plus vite. Le roi était dans le ravissement ; il voulut à toute force avoir Gib et il offrit en échange du précieux animal dix fois son poids de poudre d'or et de pierres fines.

Le capitaine continua ensuite son voyage, et après avoir vendu sa cargaison, il fit voile pour Londres et y arriva après une heureuse traversée. Dès son arrivée, il se rendit chez M. Fitzwarren, suivi de matelots porteurs de grands sacs d'or. Tous les commis et les serviteurs furent aussitôt mandés afin d'entendre le compte rendu du capitaine sur ses opérations commerciales. Quand Dick entra, son patron lui dit : « Mon garçon, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Le capitaine a vendu votre chat au roi de Maroc moyennant ces deux coffres, l'un rempli de poudre d'or, l'autre de pierres précieuses. » Dick regarda d'un air hébété d'abord les coffres, puis le capitaine, enfin son patron. Le capitaine ne bronchait

pas. « C'est bien à vous! » s'écria la bonne Alice. Il n'y avait plus à en douter, Dick était devenu riche. Pour premier usage de sa fortune, il distribua des présents au capitaine, aux matelots et à tous les serviteurs de M. Fitzwarren, sans même en excepter le méchant cuisinier.

A partir de ce moment, la destinée de Dick changea de face. De commis, il se fit marchand et bientôt s'associa avec son ancien patron. Il épousa ensuite la bonne Alice, et il voulut que le mariage eût lieu à Saint-Paul, en souvenir de la prédiction que lui avait lancée jadis sa grosse cloche.

Les richesses de Dick s'accrurent rapidement. Bientôt il fut nommé shériff de Londres, et quelques années plus tard, les cloches de la cathédrale de Saint-Paul sonnèrent à toute volée pour annoncer à la puissante cité de Londres :

Voilà sir Richard Whittington
Devenu lord maire de London!

Les événements les plus considérables survinrent pendant sa magistrature, et il sut si bien se faire aimer du peuple et du roi que, faveur inouïe, il fut élu trois fois lord maire de Londres. Lorsque le roi Henri, cinquième du nom, revint victorieux de la célèbre bataille d'Azincourt, ce fut Dick Whittington qui, accompagné des aldermen et des délégués des corporations, vint au nom de la glorieuse cité de Londres saluer le roi à son entrée. Le roi le créa chevalier, et celui qui jadis n'était qu'un pauvre orphelin porta désormais le nom de sir Richard Whittington. Jamais d'ailleurs Whittington n'oublia son humble origine; il fut charitable aux pauvres, car il avait connu lui-même la misère.

Quand il mourut, la cité de Londres prit le deuil; on l'enterra à côté de sa femme bien-aimée, dans l'église Saint-Michel qu'il avait fait bâtir.

Sur l'arche de la prison de Newgate qui traverse Newgate Street, on a vu longtemps le portrait de Whittington tenant son chat entre ses bras.

La légende de Whittington, le *Jacques Cœur anglais*, est une des histoires les plus populaires de l'Angleterre Elle fait partie de tous les

recueils de livres d'enfants et elle est racontée avec un légitime orgueil par la bourgeoisie laborieuse de la Cité de Londres, dont elle est la personnification. Elle glorifie la richesse obtenue par le travail et montre qu'avec de la ténacité, un constant amour de l'honnête et aussi un peu de ces chances heureuses que symbolise l'épisode du chat, tout Anglais, quelque déshérité qu'il soit des dons de la naissance et de la fortune, peut arriver à la richesse. En écoutant cette histoire, le dernier petit commis de magasin se voit un jour, comme Whittington, parvenu à cette magistrature si justement honorée de lord maire de Londres, qui est pour le commerçant anglais ce qu'est pour nos soldats le bâton de maréchal de France, que chacun d'eux porte, dit-on, dans sa giberne.

Le livre le plus important écrit sur Whittington est celui du Rev. Lysons intitulé : *le Marchand modèle* [1]. Le personnage de Whittington est moitié historique, moitié légendaire. Est-il besoin de dire que l'épisode du chat est de ce dernier genre? L'histoire en courait l'Europe à la fin du XIV[e] siècle, et Arlotto [2], en ses *Facéties*, la raconte tout au long dans son vingt-huitième récit. On la retrouve également :

En ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : les Trois Héritiers chanceux; *Contes* de Schwab (traduction Frank) : les Schildbourgeois.

En NORWÈGE. — *Contes* d'Abjörnsen : l'Honnête Penny.

En RUSSIE. — *Contes populaires :* les Trois Copecks.

En PERSE, elle s'est transformée en un fait historique s'étant passé au XIV[e] siècle.

La légende allemande du Ménétrier de Hameln [3], si spirituellement racontée par Gould (*Curious Myths*), nous fait aussi la peinture des rats audacieux qui faisaient la guerre aux habitants de Hameln en 1284 :

« Ils luttaient avec les chiens, tuaient les chats, mordaient les enfants dans leur berceau, mangeaient les fromages dans leurs moules, lappaient la soupe dans la cuillère du cuisinier et défonçaient les barils de poissons salés. Ils faisaient leurs petits dans les plus beaux chapeaux des hommes et par leurs cris aigus et stridents, poussés de cinquante façons différentes, ils arrivaient même à étouffer le bruit des commérages des femmes ! »

---

1. N'ayant pu me procurer ce livre ni un texte authentiquement consacré, j'ai rédigé le récit ci-dessus d'après un certain nombre des meilleures versions de Whittington.

2. Voy. : les *Contes et Facéties* d'Arlotto, de Florence, édités par Ristelhuber. Paris, 1873

3. Voy. Thorpe's : *Northern Mythology*, page 119, iii, et Gould : *Curious Myths*, p. 147, étude sur le Ménétrier de Hameln, ainsi que page 417, nombreuses légendes sur les rats (l'Évêque Hatto). — Voy. aussi : The pied Piper, le Ménétrier bigarré, version du Ménétrier de Hameln (*Tales illustrating Shakespeare*, 1875). — Voy. Mérimée : *Chronique de Charles IX*, p. 24 et 25, la même légende fort bien contée.

CONTE LXXV.

BAILLIE LUNNAIN (LE MAIRE DE LONDRES [1]).

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Deux frères vivaient jadis dans une ferme et ils étaient grands amis. Chacun avait un fils. L'un des frères étant mort, l'autre prit son neveu avec lui; lorsque celui-ci fut grand, il dirigeait la ferme presque aussi bien que l'eût fait son père. — Une nuit il vit en rêve la plus belle dame qui fût au monde; et trois nuits de suite elle lui apparut. Il résolut donc de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle. Bientôt il perdit ses belles couleurs et voulut quitter la ferme. Son oncle, ne comprenant rien à son mal, l'accablait continuellement de questions. Le jeune homme lui répondit un jour : « Frère de mon père, ne vous inquiétez pas, j'ai vu en rêve la plus belle femme qui soit au monde. Je ne veux épouser qu'elle. Je vais vous quitter et aller à sa recherche jusqu'à ce que je la retrouve. »

L'oncle répondit : « Fils de mon frère, j'ai là cent livres sterling ; je te les donne pour ton voyage, quand elles seront dépensées ; reviens me trouver et je t'en donnerai cent autres. »

Le garçon prit les cent livres; il alla en France puis en Espagne et dans tout l'univers, sans pouvoir trouver la dame qu'il avait vue dans son sommeil. Enfin il arriva à Londres mais il avait dépensé tout son argent, ses habits étaient en lambeaux et il ne savait où passer la nuit. Or, comme il errait par les rues, il rencontra une vieille femme d'apparence respectable et il entama la conversation avec elle; de fil en aiguille, il lui raconta toutes ses aventures. Elle était préci-

---

1. Le conte est emprunté directement par M. Campbell à la tradition orale; le style conserve donc toute la rudesse et la naïveté du montagnard écossais qui en est le narrateur.

sément une Gaël; enchantée de voir un compatriote, elle lui dit : « Bien que j'habite Londres, je suis née dans les Highlands ; je veux que tu viennes demeurer dans la petite maison que je possède et je te donnerai nourriture et vêtements; » et elle ajouta : « Promène-toi par la ville; peut-être verras-tu ici en un jour ce que tu n'as pas vu en un an.

Le lendemain, le jeune homme marchant par la ville aperçut une femme à une fenêtre et la reconnut tout de suite pour celle qu'il avait vue en rêve. Il revint aussitôt trouver sa compatriote. « Comment vas-tu aujourd'hui, Gaël? lui dit-elle. — Cela va bien, répondit-il, car j'ai vu la dame de mon rêve. » Alors la vieille femme lui demanda dans quelle maison et dans quelle rue celle-ci habitait; quand elle fut bien au courant, elle lui dit : « Tu l'as vue, n'est-ce pas? eh bien, c'est tout le profit que tu en auras, je le crains, car celle que tu aimes n'est rien moins que la fille du bailli de Londres. Je te dirai cependant que je suis sa nourrice, j'ajoute que je ne serais pas fâchée de lui voir épouser un compatriote à moi. Tu vas donc revêtir notre beau costume des Highlands, ensuite tu iras te poster dans telle rue, et tu verras passer cette belle jeune fille accompagnée de trois demoiselles de compagnie. Marche sur sa robe, et quand elle se retournera, adresse-lui hardiment la parole. »

Le Gaël suivit le conseil de sa compatriote, et quand il rencontra la fille du bailli, il mit le pied sur sa robe, qui fut déchirée; quand elle se retourna, le jeune homme lui dit : « Je vous demande pardon, Mademoiselle, je ne l'ai pas fait exprès. — Ce n'est pas votre faute, répondit-elle, mais celle de ma couturière, qui a fait ma robe trop longue. » Tout en parlant, elle regarda le jeune homme, et le voyant si beau, elle ajouta : « Accompagnez-moi jusqu'à la maison de mon père, je vous offrirai des rafraîchissements. » Le jeune homme ne se le fit pas répéter deux fois. Lorsqu'ils furent arrivés, la fille du bailli lui versa un verre de vin et lui dit : « Buvez d'abord, nous causerons ensuite. » Après avoir bu, le jeune homme prit la parole; il raconta à la jeune fille qu'il la connaissait depuis longtemps, car il l'avait

vue en rêve à telle date. La fille du bailli fut enchantée et dit au Gaël : « C'est étrange, mais j'ai précisément fait le même songe cette même nuit. »

Le jeune homme alla rendre compte de tous ces détails à la vieille. Celle-ci se rendit chez la fille du bailli et lui dit tout le bien qu'elle pensait de l'Écossais. A partir de ce moment, le jeune homme ne quitta plus la maison du bailli; enfin la jeune fille consentit à le prendre pour époux. Elle ajouta : « Je crains que ce ne soit pas facile. Retourne donc dans ton pays pendant un an, et quand tu reviendras, j'aurai combiné notre mariage, car c'est la loi de ce pays qu'une jeune fille ne puisse se marier, à moins que le bailli lui-même ne la mène par la main à son fiancé. » Ce disant, elle prit congé de l'Écossais en lui souhaitant bonne chance.

Alors le Gaël, suivant les conseils de la jeune fille, s'en retourna dans son pays et il mit son oncle au courant de toutes ses aventures. Dès que l'année fut près de sa fin, il repartit pour Londres, emportant avec lui une seconde somme de cent livres et quelques bons gâteaux de gruau.

Sur son chemin, il fit la rencontre d'un gentleman saxon qui suivait la même route, et ils lièrent entretien. « Où vas-tu? dit le Saxon. — Je vais à Londres, dit le Gaël. La dernière fois que j'y ai été, j'ai tendu[1] un filet dans une rue, et je vais voir s'il est encore tel que je l'ai laissé. S'il en est ainsi, je l'emporterai avec moi, sinon je ne m'en occuperai plus. — Ah! dit l'autre, quelle sottise! Comment peux-tu te flatter de retrouver ta graine de lin telle que tu l'as semée? Le lin a dû pousser, puis il a été saccagé par les oies et les canards; enfin, il a dû être mangé il y a longtemps par les poules. Moi, je vais à Londres aussi; mais c'est pour épouser la fille du bailli. »

Ils suivirent leur route. Au bout de quelque temps, le Saxon eut faim, mais il n'avait pas emporté de provision, et l'on n'apercevait au loin aucune habitation. Alors il dit au Gaël : « Veux-tu partager avec moi tes provisions? — Vo-

1. Tendre un filet et semer du lin s'expriment par le mêmes mots en gaëlique.

lontiers, dit le Gaël; mais je ne puis vous offrir que du pain de gruau. Je vais vous en donner, mais si j'étais un gentilhomme comme vous, je ne voyagerais jamais sans ma mère. — Comment pourrais-je voyager avec ma mère! dit le Saxon; il y a longtemps qu'elle est morte, enterrée et pourrie dans la terre. D'ailleurs, pourquoi l'emmener avec moi? » Cependant il prit un gâteau et le mangea. Ils poursuivirent leur route. Bientôt, une grosse pluie vint à tomber. Le Gaël était couvert d'un plaid grossier, le Saxon n'avait pas de manteau. Il dit à son compagnon : « Prête-moi ton plaid. — Je vous en prêterai une partie, dit le Gaël; mais si j'étais un gentilhomme comme vous, je ne voyagerais jamais sans ma maison et ne voudrais devoir rien à personne. — Tu es fou, dit le Saxon, ma maison a quatre étages. Est-ce qu'un homme peut porter sur son dos une maison à quatre étages? »

Cependant, il enveloppa ses épaules avec un bout du plaid du Highlander, et tous deux continuèrent à marcher.

Ils arrivèrent à une petite rivière grossie par la pluie, et il n'y avait pas de pont comme il y en a un maintenant. Le Saxon, ne voulant pas se mouiller ses pieds, dit au Highlander:

— Veux-tu me porter sur ton dos?

— Oui, dit le Gaël, mais si j'étais un gentilhomme comme vous, je ne voyagerais jamais sans mon pont à moi et ne voudrais devoir rien à personne.

— Tu n'es qu'un imbécile, dit le Saxon; comment veux-tu qu'un homme voyage avec un pont de pierre et de chaux qui pèse autant qu'une maison!

Cependant il monta sur le dos de son compagnon pour traverser la rivière; ils continuèrent ensuite leur chemin jusqu'à Londres. Alors le Saxon alla demeurer chez le bailli, et son compagnon se rendit à la modeste habitation de sa vieille compatriote, nourrice de sa fiancée.

Le gentilhomme saxon raconta au bailli ce qui lui était arrivé en voyage et il dit :

— J'ai rencontré en route un Gaël qui était un parfait imbécile, le plus grand nigaud qu'on ait jamais vu. Il m'a dit qu'il avait semé du lin il y a un an, dans une rue de Londres et qu'il

venait le chercher et le reprendre s'il le trouvait tel qu'il l'avait laissé, que sinon il l'abandonnerait. Or, je vous demande un peu ce qu'il peut trouver après uu an ? Ensuite, il m'a dit que je ne devrais jamais voyager sans ma mère, sans ma maison et sans mon pont ; comme si un homme pouvait voyager de la sorte ! Quoique borné, c'était cependant un bon garçon, car il a partagé avec moi ses provisions, m'a prêté une partie de son plaid et m'a fait passer la rivière sur son dos.

— Je le tiens pour plus sage que celui qui lui parlait, dit le bailli, car c'était certes un homme sage, et je vous expliquerai ce que ses paroles signifient.

— Et moi je vous prouverai que jamais on ne vit un fou pareil à lui, dit le Saxon.

Le bailli reprit : « Le Gaël a laissé une fiancée dans cette ville, et il vient voir si elle est dans le même esprit que quand il l'a quittée ; s'il en est ainsi, il l'emmènera ; sinon, il la laissera ; c'est ce qu'il a voulu exprimer en disant : « J'ai » tendu un filet. » Votre mère vous nourrissait, et un homme comme vous doit toujours avoir des provisions et ne pas dépendre d'autrui. Tel est le nigaud qui était avec vous. Un homme comme vous doit avoir de quoi le protéger des intempéries, et votre maison est votre abri quand vous êtes chez vous. Un pont est fait pour passer la rivière, et un homme doit toujours être à même de le faire sans réclamer l'aide de personne. Le Gaël avait donc raison : ce n'était pas un imbécile, mais un homme intelligent et j'aimerais à le voir, et si je savais où le trouver j'irais le chercher. » (Suivant une autre version, la maison et le pont signifieraient une voiture et un cheval de selle.)

Dès le lendemain, le bailli se rendit chez la nourrice et invita le Gaël à dîner ; le Gaël vint et dit au bailli qu'il avait parfaitement compris le sens de ses paroles.

« Eh bien, ajouta le Gaël, puisque la loi veut que personne ne se marie à moins que le bailli ne lui présente par la main son épouse, consentez-vous à me donner la fille que je suis venu épouser, si elle est dans le même esprit que moi ? Je disposerai tout pour cela. »

Le bailli répondit :

— Je le ferai avec plaisir, mon garçon? demain ou quand tu voudras. J'en ferais bien davantage pour un garçon aussi perspicace que tu l'es.

— Eh bien, demain j'aurai tout préparé dans telle maison, dit le Gaël.

Et il rentra chez sa compatriote.

Quand vint le matin, la fille du bailli se déguisa de manière à ne pouvoir être reconnue et se rendit chez sa nourrice. Le Gaël avait été chercher un ministre. Le bailli arriva et prit sa fille par la main. Mais elle refusait de la donner au Gaël. « Donne ta main à ce jeune homme, dit le bailli, c'est un honneur pour toi d'épouser un garçon aussi intelligent. » Et, suivant la loi, il réunit lui-même dans ses mains les mains des deux fiancés.

Ensuite le bailli revint chez lui, et c'était le jour où il devait marier sa fille au gentilhomme saxon ; mais on ne put découvrir celle-ci nulle part.

« Je parierais, dit le bailli, que c'est le Gaël qui a ma fille ! » En effet, le Gaël arriva bientôt avec sa femme et il raconta ce qui s'était passé d'un bout à l'autre ; il ajouta d'ailleurs qu'il avait du bien au pays.

Et le bailli s'écria : « Allons, puisque moi-même je t'ai donné ma fille par la main, le mariage est valable et je suis enchanté en somme qu'elle ait pour mari un garçon aussi intelligent que tu l'es. »

Et on fit une noce qui dura un an et un jour ; et les deux époux vécurent heureux par la suite, et s'ils n'étaient pas morts depuis, ils seraient encore en vie !

CONTE LXXVI.

LES PICTES[1]

CHAMBERS. — (ÉCOSSE.)

Jadis il y avait dans ce pays des habitants appelés Pictes; c'étaient des hommes petits aux cheveux rouges; ils avaient de grands bras et leurs pieds étaient si larges que quand il pleuvait, ils pouvaient les tenir au-dessus de leurs têtes et s'en servir comme de parapluies! Les Pictes étaient de grands bâtisseurs; c'est eux qui ont élevé les vieux châteaux du pays et savez-vous comment? Je vais vous le dire : ils se mettaient à la file l'un de l'autre depuis la carrière jusqu'à l'endroit où on bâtissait, et chacun passait les pierres à son voisin jusqu'à ce que le château fût fini. — Les Pictes possédaient aussi le secret de faire de l'ale à bon marché avec de la bruyère. Chacun se transmettait ce secret de père en fils et ils s'étaient fait serment de ne le révéler à qui que ce soit.

A la fin, les Pictes eurent de grandes guerres; beaucoup y périrent et ils se réduisirent bientôt à une poignée d'hommes. Il arriva même qu'après une grande bataille avec les Scots, tous les Pictes furent tués sauf deux, le père et le fils. Alors le roi des Scots fit amener ces hommes devant lui, espérant les forcer par ses menaces à lui livrer leur fameuse recette. Il les menaça de la torture jusqu'à ce qu'ils eussent parlé et leur dit qu'ils feraient bien mieux de se soumettre tout de suite. Le vieillard répondit au roi : « Je vois qu'il est inutile de résister, mais je ne veux dire le secret qu'à une condition. — Laquelle? dit le roi. — Voulez-vous me promettre de m'accorder ce que je demande si vous n'y voyez

1. Le conte ci-dessous est un exemple des traditions vagues qui subsistent dans les Lowlands d'Ecosse au sujet des Pictes.

rien de contraire à vos intérêts? — Volontiers, dit le roi, je le promets. » Alors le Picte dit : « Sachez que je désire la mort de mon fils, bien que je ne veuille pas la lui donner moi-même. Faites périr mon fils, avant que je révèle comment nous tirons l'ale des clochettes de bruyère. »

Le roi fut fort étonné d'une proposition aussi barbare, mais comme il l'avait promis, il fit aussitôt mettre le garçon à mort. Quand le vieillard vit que son fils était mort, il s'écria : « Maintenant, vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. Mon fils n'était qu'un faible jeune homme, vous eussiez pu le forcer à parler ; quant à moi, vous pouvez me tuer, je ne vous dirai pas comment se brasse l'ale avec les clochettes de bruyère[1]. »

---

1. En Irlande, cette tradition se retrouve également.

CONTE LXXVII.

—

LINN-NA-PAYSHTHA (Très-Abrégé).

CROKER. — (Irlande.)

Le vieux manoir des O'Rourke, dont les sombres ruines sont couvertes de lierre, domine un précipice au fond duquel roule une grande rivière. A cinquante yards du château, au beau milieu de la rivière, se trouve une île; d'un côté, le courant est rapide; de l'autre côté, l'eau s'étend en un lac profond, sombre et tranquille, sans aucune ride à la surface. Cette partie de la rivière se nomme le Linn-Na-Payshtha.

Un vieil ivrogne nommé Marius O'Rourke, descendant dégénéré de la vieille famille des O'Rourke, rêva une nuit que s'il plongeait dans le Linn-Na-Payshtha à minuit, la veille de la Toussaint, il trouverait un trésor. La nuit suivante il eut le même rêve, et la nuit d'après également. Sans rien dire à personne, quand vint la veille de la Toussaint, Marius se glissa hors du lit, et à minuit il était au bord de la rivière, non sans une bouteille de whisky cependant. Il traversa la rivière jusqu'à l'île, et là il plongea bravement. Il vit devant lui le Payshtha, qui était étendu semblable à un grand congre de sept yards de long, le corps aussi gros que celui d'un taureau, avec une crinière de cheval. Le Payshtha s'approcha de Marius, et, le regardant comme s'il voulait le dévorer, lui demanda ce qui l'amenait en ce lieu. « Je cherche ma vie, répondit Marius, tremblant comme un chien dans

un sac mouillé. — Eh bien, comme vous avez dans les veines du sang des O'Rourke, je vous pardonne pour cette fois; mais si jamais vous revenez ici, je pendrai chacun de vos membres à un arbre du bois. Allez-vous-en! Cependant, puisque vous êtes venu, je veux vous montrer quelque chose dont vous vous souviendrez jusqu'au tombeau, et même au delà. » Puis il ouvrit une porte de fer dans le lit de la rivière, et pas une goutte d'eau n'y pénétra. Marius vit une longue grotte, le Payshtha l'y entraîna et ferma la porte derrière lui. Bientôt le monstre devint de plus en plus petit et se changea en un petit homme brun de quatre pieds de haut.

— Votre Honneur, dit Marius, serait-elle quelqu'un des « Bonnes Gens? » — Que vous importe? ce qu'il vous faut savoir, c'est que je suis chargé de garder cette grotte et tout ce qu'elle contient, jusqu'à ce que les seigneurs de Breffin reviennent de nouveau régner sur ce pays. »

Marius se frotta les yeux et regarda à droite, à gauche, devant et derrière. Il vit la vaisselle d'or et la vaisselle d'argent, les assiettes, les coupes, les aiguières des thiernes (seigneurs) de Breffin. Là se trouvait le hanap d'or que chaque thierne, le jour de ses noces, faisait remplir d'usquebaugh et vidait d'un trait. Là se voyait tout l'argent qui avait été conservé dans la famille depuis les jours des Fir-Bolgs. Le petit homme montra ensuite à Marius des armes pour trois cents guerriers, l'épée enrichie de diamants, et le casque d'or des O'Rourke; il lui fit voir aussi le sceptre taillé dans une dent d'éléphant et enrichi de rubis et d'or, que le thierne avait coutume de tenir en sa main, lorsque dans la grande salle de son château, il rendait la justice et donnait des lois à tout son clan. Dans la dernière pièce étaient les livres, les parchemins, les sceaux et les titres de la famille.

« Maintenant, Marius, dit le petit homme, vous avez tout vu; suivez votre chemin, mais ne revenez plus jamais. Je veillerai sur ces trésors jusqu'au jour où l'étranger sera chassé de l'Irlande et où les thiernes de Breffin reviendront dans leur gloire. » En disant ces mots, le petit homme lança Marius à la surface de l'eau. Le lendemain Marius se

retrouva endormi, au bord de la rivière, sa bouteille vide à côté de lui.

Le gardien de toutes les légendes de trésors est toujours un dragon ou un serpent. Dans la Saga des Vœlsungs, le gardien du trésor des *Niebelungen* est un brochet qui prend à volonté la figure d'un nain. Les anciens Celtes enfouissaient souvent leurs trésors au fond des lacs. César (*Commentaires*, livre VI), raconte que les Gaulois conservaient leurs trésors dans les bois, les cavernes, sans autre gardien que la terreur des vengeances célestes ; en d'autres termes, ils les mettaient sous la protection de la divinité locale qui, selon eux, protégeait les lieux sacrés. Chacun sait enfin que les Volkes du Midi avaient caché au fond du lac sacré de Toulouse le butin qu'ils avaient enlevé lors du pillage du temple de Delphes.

CONTE LXXVIII.

—

ROBIN HOOD ET PETIT JOHN

Mes bons messieurs, faites un peu silence et vous entendrez alors une jolie ballade du hardi Robin Hood et de son brave serviteur Petit John.

Dans la joyeuse et douce ville de Locksley, du comté de Nottingham, naquit et fut élevé le hardi Robin Hood, dont le nom est si célèbre.

Le père de Robin était garde forestier, et avec son grand arc, il pouvait lancer une flèche à une distance de deux milles écossais et un pouce, comme le sait bien le pindar[1] de Wakefield.

Et quand vinrent pour lutter avec le père de Robin : Adam Bell, Clim of the Clough et William de Cloudeslee[2], le garde forestier les vainquit tous les trois.

La mère de Robin était nièce du chevalier de Coventry que les gens du comté de Warwick nommaient sir Guy ; c'est lui qui tua le sanglier noir qui est suspendu à sa porte, ou bien mon hôte à l'auberge *du Taureau* m'a fait un mensonge.

La mère de Robin dit à son mari : — Mon miel ! mon amour ! mon chéri ! Robin et moi nous irons ce matin chez mon frère Gamewell pour faire bonne chère dans sa demeure.

— Ma gentille Jeanne, j'y consens volontiers ; prends un de mes chevaux, je t'en prie ; le soleil se lève, hâte-toi, car c'est demain Noël.

1. Le pindar est une sorte de garde champêtre chargé de diverses fonctions de police.
2. Ces personnages passaient pour des archers fort habiles qui vivaient dans la forêt de Sherwood.

Alors on amena tout sellé et bridé le cheval gris du père de Robin Hood. O la jolie toque bleue et les beaux vêtements neufs que portait Robin avec un manteau qui lui tombait jusqu'aux genoux !

La mère de Robin avait mis sa robe et son jupon des jours de fête, en drap vert léger de Lincoln; les vêtements étaient simples, mais pour la couleur et la façon, ils étaient dignes de notre reine.

Puis Robin ceignit son épée, dont la garde était en coquille, et il suspendit de l'autre côté sa dague et il dit : « Mère, dépêchons-nous, car nous avons quarante bons milles à parcourir ».

Quand Robin fut monté sur le cheval gris, son père, sans aucune peine, plaça la mère à côté du fils et leur dit de ne rien craindre, car souvent le cheval avait porté double poids.

Une fois en selle, ils passèrent chez les voisins, ils y burent un coup et leur serrèrent la main. Ensuite Robin lança son cheval au galop et ne l'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à Gamewell Hall.

Or vous pouvez penser si le digne écuyer fut joyeux de voir sa sœur; il l'embrassa, l'embrassa et jura par sa barbe : « Tu es la bienvenue, ma bonne sœur ! »

Le matin, quand la messe eut été dite à la chapelle, six tables furent dressées dans la grande salle, et le chevalier en entrant dit à ses hôtes pour tout discours :

— Messieurs, vous êtes les bienvenus. Mais que pas un de vous ne trempe ses lèvres dans ma bière de mars avant de nous chanter une hymne de Noël.

Tous battirent des mains; ils crièrent et chantèrent si fort que la grande salle et le parloir en retentirent.

Ensuite on apporta sur la table un sanglier avec de la moutarde, le roastbeef et les tartes aux prunes ! Et le noble George Gamewell s'écria : « Mangez, buvez et réjouissez-vous, Messires, aussi longtemps que vous le pourrez ».

Après le dîner, le chapelain dit les grâces et le chevalier reprit : « Amusez-vous, mes amis; dehors il pleut et il vente;

qu'ici l'ale coule à grands flots et que le bois flambe dans l'âtre! »

« Et maintenant qu'on appelle mon petit John, car petit John est un beau garçon ; par ses gambades, son adresse et vingt tours de sa façon, il répandra ici la gaieté et la joie.

Quand vint petit John, gentlemen, cavaliers et manants gambadèrent tous à l'envi ; et aussi vrai que j'existe, ce fut le hardi Robin Hood qui les mit tous sur le flanc.

Or vous pensez comme le digne seigneur fut réjoui à cette vue et il s'écria : — Mon neveu Robin, je ne veux pas que tu t'en retournes, il faut que tu restes ici avec moi. Quand je mourrai, tu auras toute ma terre et jusque-là tu seras mon bâton de vieillesse.

— Alors, cher oncle, dit Robin, donne-moi Petit John pour mon page.

— Beau cousin, dit Gamewell, je t'octroie cette faveur, et de tout mon cœur.

— Viens donc, ici, Petit John, dit Robin Hood ; viens à moi, mon page.

» Va me chercher mon arc, mon plus grand arc, et apporte-moi de longues flèches, une, deux ou trois. Dès qu'il fera beau, nous irons dans la forêt de Sherwood, pour passer gaiement le temps. »

Dès que Robin eut gagné la joyeuse forêt de Sherwood, il sonna de la trompe et deux fois vingt-cinq yeomen accoururent au signal de Robin Hood.

« Où sont vos compagnons, dit le hardi Robin Hood, car il en manque encore quarante-trois ? » Alors un vaillant yeoman répondit : « Regardez, ils sont tous là sous l'arbre verdoyant. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que Clorinde vint à passer ; elle était la reine de tous les bergers ; sa robe était de velours vert comme l'herbe, ses brodequins montaient jusqu'aux genoux.

Sa démarche était pleine de grâce, son corps était droit, son maintien était modeste ; dans sa main elle tenait un arc et à son côté se balançait un carquois plein de flèches.

Ses sourcils étaient noirs, noire aussi sa chevelure, sa peau était unie comme verre ; son visage annonçait la sagesse et la pudeur. Robin Hood n'avait jamais vu aussi belle fille.

Robin Hood lui dit : « Belle dame, où allez-vous comme cela ? où allez-vous comme cela, la belle ? » Elle répondit : « Je vais tuer un gros chevreuil, car demain est la fête de Tidbury. »

Robin Hood reprit : « Çà, la belle, venez avec moi sous ce vert feuillage ; reposez-vous à mes côtés, et avant une heure, je vous promets deux ou trois chevreuils. »

Et comme ils allaient sous le vert taillis, ils aperçurent deux cents beaux chevreuils ; elle choisit le plus beau du troupeau et le perça de part en part.

— Par ma foi ! dit le hardi Robin Hood, oncques ne vis ta pareille. Viens-tu de l'orient ou de l'occident ? Tu n'as pas besoin de moi pour tuer ton gibier.

« Pourtant, viens avec moi dans ma retraite et tu partageras le repas d'un chasseur des forêts. »

Et quand ils arrivèrent, ils trouvèrent sous le vert taillis la meilleure chère qu'homme ait jamais rencontrée.

On leur servit du gibier fumant et des tartes froides aux poires, de la crème caillée et du miel en abondance. Comme serviteurs, il y avait, outre Petit John, au moins vingt-quatre yeomen.

Clorinde dit : « Beau sire, dites-moi qui vous êtes. » Et il répondit : « Je suis le hardi Robin Hood ; mon oncle est le seigneur Gamevell ; mais tout mon bonheur est de vivre ici dans la joyeuse forêt de Sherwood.

« Car c'est une noble existence exempte de tous soucis ! — Certes, beau sire, répliqua Clorinde, vous dites vrai. » Robin Hood reprit : « Ah ! comme elle serait plus douce encore, si Clorinde voulait être ma douce compagne ! »

Elle rougit à cette proposition, puis, après une pause, elle répondit : « Oui, beau sire et de tout mon cœur ! — Qu'on aille querir un prêtre, dit Robin Hood et marions-nous à l'instant ! »

Elle répondit : « Beau sire, je ne le puis, car il me faut aller à la fête de Tidbury, et si Robin Hood veut m'y accompagner, je lui ferai un cordial accueil. »

Robin Hood dit alors : « Petit John, donne-moi ce chevreuil,

que j'accompagne ma bien-aimée ; dis à mes braves yeomen de tuer six paires de chevreuils et de m'attendre ici demain. »

Avant qu'ils eussent fait cinq milles de Staffordshire, huit yeomen, par trop audacieux vraiment, ordonnèrent à Robin Hood de s'arrêter et de leur donner son chevreuil ; — jamais histoire plus vraie ne fut contée !

— Par ma foi ! dit le hardi Robin, je refuse. Viens ici, John, reste à mon côté, et nous les battrons tous.

Tous deux tirèrent leurs épées et frappant d'estoc et de taille ils eurent bientôt dépêché cinq des assaillants.

Les trois qui restaient demandèrent quartier et John, pris de pitié, implora leur grâce. Quand John eut obtenu cette faveur, il leur donna un bon conseil et les renvoya chez eux retrouver leurs femmes.

Dès que le dîner fut fini, on envoya en toute hâte chercher le ministre de Dunbrige. Il apporta son missel, mit les mains des fiancés l'une dans l'autre et les unit en mariage.

Et comme le hardi Robin Hood et sa femme cheminaient la main dans la main dans le vert bosquet, les oiseaux de la joyeuse forêt de Sherwood firent retentir les bois de leurs chants en signe d'allégresse. Et ce fut une heure pleine d'enchantement !

Et quand Robin Hood fut en vue de sa verte retraite : « Où sont mes yeomen ? » s'écria-t-il, et Petit John répondit : « Ils sont tous là près de l'arbre verdoyant. »

Alors deux à deux ils apportèrent une guirlande de feuillage et la posèrent sur la tête de la fiancée. Puis la musique commença et tous se livrèrent à la danse jusqu'à ce que Phœbus eut regagné sa couche.

Cy finit la fameuse Ballade de Robin Hood et de Petit John.

Le personnage de Robin Hood, sur lequel nous donnons la ballade précédente est trop connu dans l'histoire et par le roman d'*Ivanhoë* pour qu'il soit utile d'y insister. Le hardi outlaw vivait, comme on sait, sous Richard Cœur de lion, et le siége de ses exploits était la forêt de Sher-

wood, dans le comté de Nottingham. Les ballades du cycle de Robin Hood sont au nombre d'environ deux cents; Ritson les a publiées en 1795 en deux volumes.

Les noms d'Adam Bell, Clym of the Clough, William de Cloudeslee, qui sont mentionnés dans la quatrième strophe de la ballade qui précède, appartiennent à des personnages semi-historiques, mais extrêmement populaires. Ils passaient pour d'habiles archers qui vivaient dans la forêt de Sherwood. Une vieille ballade de 1581, réimprimée par Carrew Hazlitt (*Early Popular Poetry*) raconte quelques-uns de leurs hauts faits; l'un de ceux-ci mérite d'être cité. Cloudeslee, pour montrer son adresse, offre au roi de couper en deux, d'un trait de son arc, une pomme sur la tête de son fils. Il accomplit cet exploit aux applaudissements du peuple. Le roi et la reine pour le récompenser lui accordent dix-huit pence par jour!— Cette aventure est semblable à la fameuse légende de Guillaume Tell, qui, comme il a été prouvé, est un héros non historique [1]. — L'auteur de la ballade de Robin Hood commet en outre un anachronisme en mettant en relation le père de Robin avec les trois archers ci-dessus nommés. Robin Hood vivait en effet vers l'an 1200, et le nom d'Adam Bell est mentionné dans une vieille charte du temps d'Henri IV d'Angleterre, c'est-à-dire à la fin du XIV[e] siècle.

---

1. Voy. entre autres : Gould, *Curious Myths*.

CONTE LXXIX

—

LE DRAGON DE LAMBTON (ABRÉGÉ).

HENDERSON. — (COMTÉ DE DURHAM.)

Il y a longtemps, longtemps, le jeune héritier du château de Lambton menait une vie profane et dissipée, sans souci de Dieu ni des hommes. Au lieu d'aller à la messe le dimanche, il passait sa matinée à la pêche. Un dimanche, après avoir jeté sa ligne bien des fois sans succès, il se répandit en imprécations, au grand scandale des serviteurs et des tenanciers qui se rendaient à l'église.

Bientôt après il sentit au bout de sa ligne quelque chose qui tirait. Pensant avoir pris un beau poisson, il mit toute sa force, toute son adresse à amener sa proie. Mais quel fut son effroi quand, au lieu d'un poisson, il s'aperçut qu'il avait pêché un serpent d'un aspect extraordinaire! Il le détacha vivement de l'hameçon et le jeta dans un puits voisin.

A peine le jeune homme avait-il rejeté sa ligne qu'un étranger vénérable qui passait lui demanda ce qu'il avait pris. Il répliqua : « Je crois que j'ai attrapé le diable; regardez et jugez ! » L'étranger déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, que ce serpent ressemblait à une salamandre, sinon qu'il avait neuf trous de chaque côté de la bouche.

Pe[illegible]ant ce temps, le serpent resta dans le puits, où il de[illegible] bientôt trop gros pour y demeurer davantage. Alors il s[illegible]t le jour il se tenait dans la rivière, roulé autour d'un [illegible]r, au milieu du courant, et la nuit, dans une colline [illegible]sine dont il enlaçait la base. Puis, continuant de grossir, de ses replis il fit bientôt trois fois le tour de la colline. Le

monstre devint la terreur du pays, suçant le lait des vaches, dévorant les moutons et faisant toutes sortes de déprédations. Après avoir ravagé la contrée, il traversa la rivière et approcha du château de Lambton, où le vieux lord vivait maintenant seul et désolé, car son fils, pour expier ses fautes, était parti à la croisade.

A l'approche de l'ennemi, on tint conseil. L'intendant, homme d'âge et d'expérience, conseilla de remplir de lait un grand baquet qui était dans la cour. Le monstre vint, but le lait et s'en retourna. Le lendemain, même aventure. On trouva qu'il fallait le lait de neuf vaches pour remplir le baquet, et quand on ne lui donnait pas son compte, le dragon entrait dans une violente colère et déracinait les arbres du parc en les enlaçant avec sa queue.

Plus d'un brave chevalier essaya de vaincre le monstre, mais en vain, car les morceaux coupés se rejoignaient toujours. On lui abandonna donc le château.

Après sept ans revint enfin l'héritier de Lambton, devenu sérieux et sage. Trouvant les terres de ses ancêtres ravagées, son père sur le bord de la tombe, il ne voulut pas prendre de repos avant d'avoir détruit le monstre; il alla, en conséquence, consulter une sibylle. Elle lui conseilla de fixer sur sa cotte de mailles des têtes de lances, et, ainsi armé, de se rendre sur le rocher, au milieu de la rivière, et d'attendre son ennemi. Mais, auparavant, il devait faire vœu de tuer le premier être vivant qu'il rencontrerait en revenant chez lui; s'il y manquait, pendant neuf générations aucun seigneur de sa maison ne mourrait dans son lit.

L'héritier fit ce vœu, puis confiant en sa fidèle épée et en son armure, il alla se poster sur le rocher. A l'heure accoutumée, le dragon déroula ses replis, et quand il passa près du chevalier, celui-ci le frappa à la tête. Le dragon se précipita sur le chevalier et l'enserra de ses anneaux. Mais plus le dragon serrait ses plis, plus ses blessures étaient profondes. La rivière devint rouge de sang; la partie coupée était entraînée par la vitesse du courant et le dragon, ne pouvant réunir ses tronçons, expira.

Pendant le combat, tous les serviteurs de Lambton se tenaient enfermés, attendant que le jeune lord sonnât de la trompe, comme il l'avait promis, s'il était victorieux. Au signal, on devait lâcher le chien favori du lord, qu'on réservait comme la victime expiatoire du vœu fait à la sibylle. Cependant, quand le son de la trompe retentit, le vieillard ne pensant plus qu'au salut de son fils, courut l'embrasser.

Le jeune lord ne pouvait tuer son père! Le vœu fut donc rompu, et, de ce jour, selon la prédiction de la sibylle, la maison de Lambton fut maudite pendant neuf générations[1].

---

1. Dans la légende indienne du déluge, le dieu Vichnou est d'abord un petit poisson qui tient dans un vase, puis il grossit, alors Manou le met dans un lac, puis dans le Gange, enfin il le jette dans la mer, qui déborde.

LÉGENDES RELIGIEUSES.

CONTE LXXX.

COMMENT SAINT ÉLOI FUT PUNI DU PÉCHÉ D'ORGUEIL.

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Avant que saint Éloi devînt religieux et pendant qu'il n'était encore qu'ouvrier orfévre, il s'amusait quelquefois à ferrer des chevaux. Il était très-orgueilleux de son habileté et souvent il disait que jamais il ne trouverait son maître en quoi que ce soit. Un jour, un voyageur arrêta son cheval près de la forge et demanda la permission de lui remettre un fer. Éloi y consentit et fut très-surpris de voir l'étranger briser la jambe de devant de la bête à la jonction de l'épaule, la porter dans la forge et ferrer le sabot du cheval. Ensuite l'étranger rattacha la jambe, caressa la bête sur l'épaule et demanda au forgeron s'il connaissait quelqu'un qui pût faire d'aussi bon ouvrage. « Certes, dit le vaniteux, je puis en faire autant ! » Alors Eloi alla chercher un de ses chevaux et lui brisa la jambe de devant, mais avec tant de maladresse que le sang coula et que les muscles et la peau furent déchirés. Cependant il fabriqua le plus joli fer qu'on puisse voir et le fixa au sabot du cheval avec tant d'habileté qu'il recueillit les éloges de son rival, mais son triomphe s'arrêta là. Quand Eloi remporta la jambe dans la cour, le pauvre animal était couché sur le côté, à moitié mort. Ce spectacle émut jusqu'au fond de l'âme Éloi, dont le cœur était sensible quoique vani-

teux. « Oh ! quelle orgueilleuse et indigne créature je suis ! s'écria-t-il. Par ma présomption impitoyable, j'ai torturé et tué ma pauvre bête ! — Êtes-vous sûr, dit l'étranger, que ce malheur vous guérira de votre orgueil et de votre vanité ? — Oh ! oui, certainement ; du moins je l'espère ; jamais avec l'aide de Dieu, je ne me plairai désormais dans une pensée orgueilleuse. Mais pourquoi m'avez-vous induit à commettre cette mauvaise action en me donnant l'exemple ? — Mon but était de déraciner un grand vice de votre cœur ; donnez-moi la jambe du cheval. » Ce disant, l'étranger mit à sa place le membre, caressa l'animal sur l'épaule, et aussitôt le cheval se dressa vigoureux et sans blessure. Éloi ne vit plus ni l'étranger ni son coursier, et pendant qu'il était frappé de joie et d'étonnement, il entendit prononcer distinctement ces mots, sans pouvoir dire s'ils venaient de son cœur ou de son cerveau : « Éloi, souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à votre ange gardien ! »

Une vieille poésie anglaise, réimprimée par Carrew Hazlitt[1], nous donne une des formes de la légende précédente sous le titre : le Forgeron et sa Dame : « Cy commence un traité du forgeron qui se forgea une dame neuve. »

Cette légende est la reproduction sous une forme chrétienne d'une ancienne tradition scandinave. L'ange gardien qui, sous les traits d'un forgeron, vient rabattre l'orgueil de saint Éloi, n'est autre que le fameux forgeron Vœlundr de l'Edda, dont tous les poëmes scandinaves, allemands et anglo-saxons nous ont transmis les hauts faits[2] et qui a laissé son nom à une grotte du comté de Warwick. — L'épisode de la jambe du cheval cassée puis ressoudée ne se retrouve pas dans les fragments de poëmes sur Vœlundr ; mais dans un grand nombre d'histoires apparentées à cette légende nous rencontrons des épisodes analogues à celui-ci. — Un conte d'Absjörnsen (traduction Dasent) fait accomplir par un maître forgeron le même exploit que par l'ange gardien de saint Éloi. Il est même plus habile encore, car d'une vieille femme il peut faire une jeune fille en la jetant dans sa fournaise. — La mythologie grecque reproduit le même mythe sous différentes formes. Ainsi Cérès, voulant rendre immortel son fils Triptolème, le couchait chaque nuit au

1. Carrew Hazlitt, *Early Popular Poetry*, vol. III.
2. Voy. *Dissertation sur le forgeron Véland*, par MM. Depping et Fr. Michel.

milieu d'un foyer ardent; suivant Pindare, Thétis en faisait autant à Achille; Médée, digne sœur de Circé, rendit la jeunesse au vieil Éson, mais elle persuada aux filles de Pélias de couper le corps de leur père et de le faire bouillir en un chaudron afin de le rajeunir [1]. — Les contes similaires suivants montreront que toutes les nations âryennes possèdent la tradition dont s'inspire la légende irlandaise de saint Éloi.

FRANCE. — *Contes agenais* de Bladé : le Voyage de Notre-Seigneur [2].

ALLEMAGNE. — *Contes* de Grimm : Joyeux Frère; le Jeune Nain brûlé.

NORWÉGE. — Absjörnsen (traduction Dasent) : le Maître forgeron; Peik.

RUSSIE. — Recueil Ralston: le Forgeron et le Démon; le Pope aux yeux avides.

INDE. — On lit dans le *Rig-Véda* (trad. Langlois), p. 51 : « Les Rhibous, puissants par leurs prières et par leur justice, ont rendu à la jeunesse leur père et leur mère ». — La légende attribue aux trois Rhibous, qui sont les divinités des sacrifices, d'avoir ressuscité une vache et d'avoir rendu à la jeunesse leurs vieux parents.

---

1. Voy. *Les Dieux et les Héros*, trad. Baudry : Médée.
2. Voy. les Notes de R. Köhler à la suite de ce conte pour d'autres similaires.

CONTE LXXXI.

—

DE TROIS PÉCHÉS LE MOINDRE

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Il y avait une fois un très-saint moine et le diable le tourmentait jour et nuit afin de le forcer à commettre un péché. Le Malin, malgré ses obsessions, ne parvenait pas à faire tomber dans ses piéges le pauvre homme; cependant il ne se lassait pas de lui envoyer toutes sortes de mauvaises pensées. A la fin, le diable dit au moine : « Je vous propose un marché tout à votre avantage. Consentez à commettre un seul péché mortel et je vous laisserai tranquille toute la vie. Choisissez : vous enivrer, tuer quelqu'un, ou prendre des libertés avec la femme de votre voisin. — Ma foi, dit le saint homme, pour avoir la paix je m'enivrerai. C'est encore le moindre des trois péchés, et après l'avoir commis je m'en repentirai et ferai pénitence; ce ne sera rien à côté des tourments que le diable me fait endurer en m'envoyant des tentations. » Le soir venu, le saint moine prit donc de l'eau-de-vie, du sucre, de l'eau chaude et se donna du bon temps; il commença à se complaire dans de mauvaises pensées que, dans toute autre circonstance, il eût avec l'aide de Dieu repoussées bien loin de lui. A ce moment, la femme du voisin entra, je ne sais plus pourquoi. Notre pauvre moine, excité par la boisson, lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Aux cris que poussa sa femme, le mari accourut et terrassa l'ivrogne. Le diable, je suppose donna des forces au moine, car il saisit les pincettes et en assena au mari un coup si violent qu'il l'étendit raide mort.

C'est ainsi que le pauvre moine, en ne voulant commettre qu'un seul péché mortel, en commit trois.

CONTE LXXXII.

—

LE MANTEAU DE SAINTE BRIGITTE

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Le roi de Leinster, au temps de sainte Brigitte, n'était pas particulièrement généreux et sainte Brigitte le trouvait toujours fort peu disposé à contribuer comme le lui ordonnait son rang aux bonnes œuvres qu'elle répandait partout. Un jour qu'elle l'avait trouvé plus avare que de coutume, elle lui dit comme par manière de plaisanterie : « Sire roi, accordez-moi au moins la terre que couvrira mon manteau. » Le roi, pour se débarrasser de l'importunité de la sainte, y consentit.

Or l'entretien avait lieu sur la pointe de terre la plus élevée du Carragh. La sainte envoya quatre de ses sœurs pour étendre son manteau sur la terre dont elle voulait prendre possession. Les sœurs prirent donc le vêtement, mais au lieu de l'étaler à plat sur le gazon, chaque vierge tourna la tête vers un point différent de l'horizon et se mit à courir avec rapidité. Le manteau s'allongeait sous leurs doigts dans toutes les directions à mesure qu'elles couraient. D'autres pieuses dames voyant s'élargir de la sorte le manteau merveilleux vinrent de leur côté à l'aide des sœurs, et pour conserver au manteau une forme circulaire, elles le saisirent à leur tour dans différents endroits et coururent de toutes leurs forces en le tirant. Le manteau continua toujours à s'allonger jusqu'à ce qu'il couvrit un mille au moins. « Ah ! sainte Brigitte, que faites-vous ? dit le roi effrayé. » La sainte répondit : « Mon manteau va bientôt recouvrir la province tout entière pour vous punir de votre avarice envers les pauvres. — Eh ! s'écria le roi, revenez, revenez ;

rappelez vos filles, je vous donnerai une étendue de terre suffisante et je vous promets d'être plus libéral à l'avenir. » La sainte se laissa aisément persuader; elle obtint quelques acres de terre, et quand plus tard le roi voulait serrer les cordons de sa bourse, elle n'avait qu'à faire allusion à l'élasticité de son manteau pour mettre l'avare à la raison.

Dans le poëme du *Harivansa* (trad. Langlois, vol. II, p. 358), on lit un récit assez semblable à notre conte : « Un jour, Vichnou se présenta à un roi sous la forme d'un nain et lui demanda l'aumône. Le roi accorda à Vichnou l'espace qu'il pourrait franchir en trois pas. — Le puissant Vichnou reprit alors sa forme divine et en trois pas il parcourut les trois mondes. » — Les trois pas de Vichnou trouvent leur analogue dans la tradition de la Touraine et du Berry, qui raconte qu'un jour le géant Gargantua fit trois immenses enjambées sur une plaine alors détrempée par les pluies; la terre qui s'était attachée à ses souliers étant tombée forma trois collines que montraient les habitants. De semblables traditions sont fort répandues dans divers pays.

CONTE LXXXIII.

—

LES DEUX BRÊMES. — LÉGENDE DE SAINT LEVEN

R. HUNT. — (Cornouailles.)

Un soir, après le coucher du soleil, saint Leven pêchait du haut d'un rocher. La ligne devint pesante et en la retirant, il trouva deux brêmes au même hameçon. Le bon saint voulant les traiter de même toutes deux et éviter même l'apparence de la partialité, retira de l'hameçon les poissons et les rejeta dans la mer. Elles revinrent se faire prendre encore et le saint les rejeta de nouveau dans la mer. Mais la ligne ne fut pas plutôt lancée une troisième fois, que les poissons y mordirent encore. Saint Leven se dit qu'il devait y avoir là quelque raison inconnue de lui ; alors il emporta les poissons. Quand le saint fut de retour, il trouva sa sœur, sainte Brigitte, qui venait le voir avec ses deux enfants. Alors il comprit que c'était la main de la Providence qui avait guidé les poissons jusqu'à son hameçon. Mais les saints eux-mêmes sont aveugles quand ils essaient de sonder les voies de Celui qu'on ne voit pas. On fit cuire les poissons pour le souper et le saint ayant béni le repas, on s'assit pour manger. Les enfants venaient de loin et avaient très-faim. Ils mangèrent vite et n'ayant pas pris le temps d'enlever les arêtes, ils s'étranglèrent. C'est ainsi que ce qui semblait une bénédiction se changea en malédiction, et la brême, depuis lors, porte parmi les pêcheurs le nom de « étrangle enfants ».

———

CONTE LXXXIV

—

SAINT NIOT ET LES POISSONS

R. HUNT. — (CORNOUAILLES.)

Un jour saint Niot était à ses dévotions. Un ange lui apparut, et lui montrant trois poissons dans un bassin, il lui dit : « Voici pour toi, tu peux en prendre un par jour pour te nourrir, leur nombre ne diminuera pas, mais pêche-les toujours toi-même. » Beaucoup de temps s'écoula et tous les jours le saint prenait un poisson dans le bassin et le lendemain il en trouvait encore trois. A la fin, le saint qui, malgré sa piété, était soumis aux souffrances humaines, tomba malade. Étant retenu au lit, saint Niot envoya son serviteur Barius chercher un poisson pour son dîner. Barius, désirant être agréable à son maître, attrapa deux poissons. Il en grilla un et fit bouillir l'autre. Barius les porta bien cuits, sur un plat, à son maître, qui fut saisi de crainte en songeant aux conséquences que pourrait avoir l'acte de son serviteur ; car en ne prenant pas le poisson lui-même, il avait désobéi à l'ange. Un aussi saint homme ne pouvait pas céder à la colère ; alors il s'assit sur son lit, et au lieu de manger il pria avec ferveur sur les poissons cuits. A la fin, sa sainte prière fut exaucée. Saint Niot ordonna à Barius de rejeter les poissons dans le vivier, et dès qu'ils eurent touché l'eau, ils revinrent à la vie et allèrent retrouver le troisième poisson comme si de rien n'était.

Cette histoire est rappelée dans les vitraux de l'église de Saint-Niot.

CONTE LXXXV.

—

LE MAÇON GOURMAND.

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Un saint faisait construire la cathédrale d'Ulster, et pour que ses ouvriers n'eussent pas à s'occuper de leur nourriture et qu'ils pussent se consacrer sans partage à leur grande œuvre, il faisait tuer tous les soirs sa vache favorite dont on enlevait soigneusement la peau et dont la chair servait de souper aux maçons. Le saint leur avait recommandé de ne briser ni endommager aucun des os de l'animal, mais de les rassembler après le repas et de les envelopper soigneusement dans la peau de la vache. Et tous les matins la vache merveilleuse paissait aussi tranquillement la prairie que si elle n'avait pas été tuée et mangée la veille.

Ce miracle dura quelques mois et l'édifice touchait à sa fin, lorsque le saint un matin en inspectant les travaux vit sa pauvre vache sauter sur trois jambes; elle beugla en se tournant vers son maître, qui éprouva une vive douleur. Le saint ordonna de suspendre l'ouvrage et manda tous ses hommes. « Je ne veux pas vous donner le prétexte de mentir,dit-il; défilez tous devant moi jusqu'à ce que j'aie trouvé le gourmand qui pour un peu de moelle a brisé l'os de la jambe de notre vache favorite, notre consolation, notre trésor terrestre! Passez un par un, je ne serai pas longtemps à lire sur la figure du glouton l'évidence de son crime.

— C'est inutile, s'écria le coupable repentant, c'est moi qui ai commis la faute et je suis prêt à subir la punition que vous m'infligerez.

— Vous avez bien fait d'avouer, dit le saint; si vous aviez

essayé de cacher votre faute, vous auriez été tué par la chute d'une pierre avant que l'édifice soit terminé!

La légende qu'on vient de lire fournit un exemple frappant de la manière dont les récits du paganisme se sont transformés en légendes chrétiennes. Le saint de notre légende était jadis le dieu Thor. On lit en effet dans l'Edda de Snorrœ Sturleson (*Voyage de Gylfe*) : « Thor plaça les peaux des boucs auprès du feu en ordonnant à ses convives de jeter les os sur ces peaux. — Thialfe tenait à la main l'os de la cuisse de l'un des boucs pour en sucer la moelle. Alors Thor leva son marteau Miöllner au-dessus de la peau des boucs. Aussitôt ces animaux se redressèrent, mais l'un d'eux boitait d'une jambe de derrière. » — Au même mythe appartient cette autre tradition scandinave, d'après laquelle les habitants du Walhalla se nourrissaient de la chair toujours renaissante du porc Sœhrimnir. — Du reste, cette histoire appartient au fonds commun âryen, car des récits similaires sont populaires dans les nations indo-européennes.

Mythologie grecque. — Mythe du géant Orion qui naît d'une peau de bœuf bénie par Jupiter jouant le rôle du dieu Thor comme ci-dessus.

HIGHLANDS D'ÉCOSSE. — *Contes* de Campbell : le Bélier aux cornes grises. (Voy. page 144 du présent livre. Notes de Rashie Coat.)

DEVONSHIRE. — Gould, Appendix à l'ouvrage d'Henderson : *the Folk-Lore of the Northern counties.* M. Gould donne un récit intitulé les Trois Vaches et le fait suivre de références intéressantes. Voy. aussi sur ce sujet le savant chapitre sur saint George (*Curious Myths*) (M. Gould a retrouvé le conte en Suisse, dans le Tyrol, en Italie, en Perse et ailleurs.)

FRANCE. — Em. Souvestre, *Foyer breton* : Conte du Groach de l'île de Loch. Saint Corentin avait près de son ermitage un poisson miraculeux; tout ce que lui enlevait le couteau du saint renaissait aussitôt de manière à laisser le poisson toujours entier.

PAYS SLAVES. — *Contes* de Chodzko : Impérissable.

INDE. — *Rig-Veda* (trad. Langlois), pages 51 et 108. La légende rapporte que la vache d'un Richi vint à mourir et qu'en voyant le veau privé de sa mère, le saint homme s'adressa aux Ribhous. Ceux-ci firent une autre vache, qu'ils couvrirent de la peau de celle qui était morte. De là cet hymne : « O Ribhous, vous avez, de la peau d'une vache morte, couvert une vache nouvelle et rendu ainsi une mère au jeune veau ». — Voy. dans Gubernatis (vol. II, p. 20 et section IV, p. 171) l'explication du mythe de la vache qui renaît de sa peau.

CONTE LXXXVI.

MUSIQUE DU CIEL.

KENNEDY. — (FIRE SIDE STORIES OF IRELAND.)

Un très-saint moine était assis un soir d'été dans le jardin du monastère.

Après avoir dit ses prières et ses offices, il réfléchissait sur différents passages des psaumes qu'il venait de lire et l'un des versets du psaume était ainsi conçu : « Aux yeux de Dieu, mille années ne sont qu'un jour. » Le moine réfléchit, réfléchit sans pouvoir comprendre ces paroles et pendant ce temps un oiseau perché sur un arbre commença à chanter. De sa vie, le moine n'avait entendu musique pareille; la mélodie lui semblait venir des cieux. Bientôt l'oiseau prit son vol et alla se percher sur un arbre plus éloigné. Le moine sortit du jardin afin de ne pas perdre une note de ce chant divin; puis l'oiseau s'éloigna encore et le moine le suivit, tant son âme tout entière, son esprit et sa mémoire étaient ravis par la douce musique. Il marcha ainsi dans le bois pendant un quart de mille, croyant n'être parti que depuis une demi-heure. « Dans le ciel même, se disait-il, on ne saurait entendre harmonie plus céleste que le chant de cet oiseau. » Lorsque enfin l'oiseau cessa de chanter, il sembla au pauvre homme qu'il tombait du paradis sur la terre. Il revint sur ses pas, et quand il arriva à la petite porte par laquelle il était sorti, il vit un grand mur, des tours, une large porte et une petite à côté. « Ah! dit le pauvre moine, est-ce que je rêve? » Puis il tira la cloche et la petite porte s'ouvrit. « Que voulez-vous? » dit le portier, dont la figure et le costume étaient tout à fait inconnus au moine. « Ce que je veux, mon frère? c'est entrer dire mes prières et me mettre au lit. — Vous mettre au lit! vous parlez comme si vous étiez de la maison, et vous êtes un étranger! Qui êtes-vous? — C'est à vous que

je le demanderai ; il y avait un jardin là, il n'y a qu'une demi-heure ; j'en ai franchi l'enceinte afin de suivre dans le bois un oiseau dont le chant s'exhalait en une harmonie céleste et voilà que je trouve des murs et des portes à un endroit où je n'ai laissé qu'une palissade. Devant moi se présente un portier étranger, car je ne me souviens pas d'avoir jamais vu votre figure. » Alors quelques frères qui passaient se rassemblèrent, et ne comprenant rien, non plus que le portier, au langage du moine, ils lui demandèrent comment se nommait le supérieur du monastère quand il avait quitté le jardin et quel roi régnait alors dans le pays. Lorsque le moine eut satisfait à leurs questions, les frères secouèrent tristement la tête, croyant avoir affaire à un homme hors de son bon sens. L'un deux s'écria : « Conduisons l'étranger à frère un tel ; il a cent dix ans et pourra nous tirer d'embarras. » Ils menèrent le moine par des passages et des chambres que celui-ci n'avait jamais vus, en s'étonnant de son étrange costume et lui des leurs.

Quand le vieillard eut écouté l'histoire, il dit : « Frères, quand j'entrai dans ce monastère étant très-jeune, j'ai entendu souvent dire à un vieux frère alors aussi vieux que je le suis maintenant que lorsqu'il n'était que novice, le plus vieux des moines avait coutume de raconter que le frère un tel avait quitté la maison un soir et que jamais depuis lors on n'avait entendu parler de lui. — Je suis ce pauvre frère perdu ! s'écria le moine, Dieu a voulu me faire comprendre le verset que je lisais ce soir-là : « Comment mille années ne sont à ses yeux qu'un seul jour. » Mille années passées à écouter cet oiseau du ciel ne m'ont, en effet, semblé pas plus longues qu'une heure. Voilà que j'ai vécu des siècles au delà du temps que j'avais à vivre ! Mon père, recevez ma confession et donnez-moi les derniers sacrements, car je ne crois pas que je puisse rester plus longtemps sur la terre. » En effet, le pauvre moine mourut, la nuit même, de la mort des saints.

Cette touchante légende qui, bien que donnée dans un recueil de contes irlandais, appartient en réalité à toutes les nations chrétiennes, fait partie d'un cycle d'innombrables histoires de toute la race indo-européenne.

Nous en avons déjà rencontré maintes fois des traces dans des contes de ce livre et il eût été facile d'en choisir d'autres spécimens parmi les récits populaires de la Grande-Bretagne.

La légende bien connue du Moine d'Hildesheim que le poëte Longfellow a traduite en si beaux vers en reproduit exactement le type. Qui ne se rappelle aussi, parmi les récits empruntés à la *Legenda Aurea*, l'histoire de ces sept chrétiens d'Éphèse qui, sous le règne de l'empereur Dèce, refusèrent de sacrifier aux idoles et préfèrent subir la mort que de renoncer à leur foi [1] ? Enfermés dans une caverne où ils s'étaient réfugiés, ils passèrent pour y être morts de faim. Trois cent soixante-douze ans s'étaient écoulés depuis cet événement, lorsque par hasard, sous le règne de l'empereur Théodose, la grotte fut ouverte, et les sept dormants s'éveillèrent, frais comme les roses qui naissent en une matinée de printemps et persuadés qu'ils n'avaient dormi qu'une nuit. Grand fut leur étonnement, en arrivant à Éphèse, d'y trouver la religion chrétienne dominant en maîtresse, et si complétement victorieuse de l'ancien paganisme que déjà des germes d'hérésie et de division se manifestaient dans son sein. L'empereur lui-même, accompagné de l'évêque, du gouverneur et d'une foule immense, se porta au-devant des sept dormants. Aussitôt qu'ils eurent salué l'empereur et attesté par leurs discours du miracle que Dieu avait accompli en leur faveur, ils inclinèrent la tête comme un beau lis à la chaleur du jour, et leur âme s'envola au ciel.

A propos du conte : la Vieillesse d'Ossian, nous avons déja cité plusieurs histoires dont l'idée principale a pour point de départ le mythe dont nous nous occupons. Il nous reste à rappeler :

Antiquité grecque : Légende du vieil Épiménide, qui dormit cinquante ans.

Allemagne. — Grimm : Conte de Karlkatz ; — Conte de Peter Klaus qui dormit vingt ans dans le local d'un jeu de boule. (C'est de ce récit que Washington Irving a tiré le sujet d'un de ses plus jolis contes : Rip Van Winkle) : — les Nains magiques ; on y voit une fille qui demeure sept ans chez les nains, croyant y être restée trois jours.

Danemark. — (Recueil de Thiele) : la Fille à la danse des Trolls.

Norwége. — Absjörnsen (traduction Dasent) : les Amis à la vie et à la mort.

Russie. — (Recueil Ralston) : les Deux Amis.

Inde. — *Harivansa* (traduction Langlois, vol. I, p. 486). Un prince nommé Moutchoucounda avait obtenu pour récompense le privilége de dormir pendant des siècles. Le dieu Krishna le réveille et lui apprend qu'il a dormi pendant une révolution du temps. Quand le prince sortit de sa caverne, il trouva tout changé comme notre pauvre moine.

---

1. Ce mythe a été traité d'une façon remarquable par Gould (*Curious Myths*)

CONTE LXXXVII.

LE ROCHER DE CASHEL

P. KENNEDY. — (IRLANDE.)

Lorsque saint Patrick bâtissait la grande église qui domine le rocher de Cashel, les ouvriers en arrivant le matin avaient le chagrin de trouver détruit leur ouvrage du jour précédent. Chaque homme veilla à son tour, mais vers une heure du matin celui qui était de garde s'endormait toujours. A la fin, saint Patrick résolut de faire lui-même sentinelle et quand la cloche sonna une heure, il aperçut un terrible taureau jetant le feu par les naseaux, qui montait au grand galop la colline et qui bouleversait les pierres, les poutres et le mortier. » « Ah ! dit le saint, je trouverai bientôt quelqu'un qui saura te calmer ! » Or, celui à qui songeait saint Patrick n'était autre qu'Usheen (Ossian) que le saint voulait convertir au christianisme. Usheen était un disciple assez peu souple. Pendant que saint Patrick prononçait d'éloquents discours ou au milieu de lectures pieuses, l'esprit du héros songeait aux chasseurs et aux guerriers de sa jeunesse. Pourtant il chérissait le bon saint à cause de sa charité. Le lendemain du jour où saint Patrick avait vu le taureau, il raconta à Usheen ce dont il avait été témoin. « Mène-moi, dit Usheen, près d'un rocher ou d'un arbre à côté duquel doit passer le taureau et j'examinerai la conduite à tenir. » C'est ainsi que le soir même il grimpa sur les branches d'un arbre qui s'élevait sur la colline, et quand le taureau gravit avec la rapidité et le fracas du tonnerre la pente escarpée et qu'il passa près du héros, Usheen sauta sur son dos, saisit de chaque main une de ses cornes, le terrassa et le lança si violemment contre un des murs

de l'église, qu'on en voit encore la trace sur la pierre. A partir de ce jour, les ouvriers cessèrent d'être inquiétés. Dans leur reconnaissance, ils sculptèrent l'exploit d'Usheen, et de nos jours on distingue encore sur les pierres ruinées l'image du héros à cheval sur le taureau.

M. Kennedy donne cette légende parce qu'elle montre réunies dans la tradition populaire les deux grandes figures nationales d'Ossian et de saint Patrick.

L'association de ces deux personnages si fameux en Irlande et en Écosse se retrouve aussi dans un dialogue (Miss Brooke, *Irish Poetry*) dont les interlocuteurs sont Ossian et saint Patrick, qui s'efforce de convertir le vieux barde. L'anachronisme est d'ailleurs évident, car Ossian était déjà dans la tombe depuis un siècle et demi quand commença la mission de saint Patrick en Irlande.

CONTE LXXXVIII.

LES ESCALIERS DU GÉANT MAC-MAHON (Très-Abrégé).

CROKER. — (Irlande.)

Un matin, un enfant de sept ans, nommé Philippe Ronayne, dont les parents habitaient le château de Ronayne entre Passage et Cork, disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. On promit une grande récompense à ceux qui pourraient donner des nouvelles de l'enfant, mais les années s'écoulèrent, et les parents de Philippe avaient perdu tout espoir de le retrouver.

Or, près de leur château, vivait un forgeron nommé Robin. Ce forgeron rêva une nuit que Philippe Ronayne lui apparaissait monté sur un beau cheval blanc et lui disait qu'il avait été enlevé par le géant Mac-Mahon, qui tenait sa cour au cœur des rochers.

— Voilà sept ans que je le sers comme page, continua Philippe ; mon temps de service est fini, et si cette nuit tu viens me chercher, je serai délivré pour toujours.

— Et comment saurai-je, dit Robin, que ce n'est pas un rêve que je fais en ce moment ?

— Tiens, en voilà la preuve, dit le jeune garçon.

Et aussitôt le cheval blanc donna au pauvre Robin un tel coup de pied au front, que celui-ci se crut mort et cria à l'assassin. Se réveillant, il se trouva dans son lit, mais il portait sur le front la marque sanglante d'un sabot de cheval.

Les escaliers du géant consistent en grandes masses de rochers qui, empilés les uns au-dessus des autres, forment une série de marches partant du lit même de la rivière et qui montent le long de la pente rapide du Carrig-Mahon. Le

géant Mac-Mahon passe pour avoir construit ces escaliers au temps de la gloire des Fénians, et la tradition du pays place sa demeure dans la falaise même.

Robin se résolut à tenter l'aventure ; le soir venu, il mit sur son épaule un fer de charrue et se dirigea vers la montagne. Un vieux camarade à lui lui promit de le conduire dans son bateau jusqu'aux escaliers du géant. La nuit était belle, et le petit esquif glissait rapidement. En quelques minutes, Robin et son compère mirent bas les avirons sous l'ombre épaisse du rocher. Robin chercha anxieusement l'entrée du palais du géant, qui, dit-on, se révèle au chercheur de minuit. Tout à coup, ils virent une faible lueur qui, partant du rocher, conduisait à un porche s'ouvrant presque au niveau de l'eau. Ils poussèrent aussitôt l'esquif vers l'ouverture, et Robin s'armant du soc de charrue, pénétra hardiment dans le palais, la main ferme et le cœur résolu. Sauvage et étrange était cette entrée ; les pierres dont elle était formée, semblaient autant de figures grotesques et grimaçantes. Robin continua néanmoins sa route à travers un passage sombre et tortueux, pendant qu'un sourd grondement accompagnait ses pas. Enfin, il aperçut une petite lumière qui scintillait dans le lointain, comme à minuit une étoile dans le ciel. Prenant la lumière pour guide, il parvint dans une chambre spacieuse, au plafond de laquelle pendait une lampe solitaire. A sa lueur, Robin distingua quelques figures gigantesques assises autour d'une table de pierre massive, et qui semblaient plongées dans une sérieuse délibération. Aucune parole ne troublait le silence de la salle. A l'extrémité de la table, était assis Mac-Mahon lui-même, dont la barbe majestueuse avait pris racine dans la pierre, par la suite des siècles. Le premier, il aperçut Robin. Aussitôt se dressant, il tira sa longue barbe du rocher avec tant de hâte et de force que le rocher éclata en mille morceaux.

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix de tonnerre.

— Je viens, dit Robin, réclamer Philippe Ronayne, dont le temps de service finit cette nuit.

— Et qui t'envoie ? dit le géant.

— Je viens de mon propre mouvement, répondit Robin.

— En ce cas, tu désigneras Philippe au milieu de mes pages, mais si tu te trompes, c'en est fait de toi. Suis-moi.

Il mena Robin dans une salle immense et pleine de lumières. De chaque côté étaient des rangées de beaux enfants ayant tous quatorze ans, tous vêtus de vert et exactement semblables les uns aux autres.

Mac-Mahon dit à Robin :

— Désigne Philippe et emmène-le si tu le veux ; mais surtout prends garde de te tromper.

Robin était bien embarrassé, car il y avait des centaines d'enfants et il se rappelait assez peu la figure de Philippe. Il parcourut cependant la salle, à côté de Mac-Mahon, sans manifester son inquiétude ; enfin ils étaient presque parvenus au bout de la salle, quand Robin tenta de se faire un ami du géant, en lui adressant quelques paroles aimables.

— Ces enfants ont une mine superbe, remarqua Robin, bien qu'ils soient depuis longtemps privés de l'air frais et de la lumière bénie du ciel. Votre Honneur les a tendrement soignés.

— C'est vrai, dit le géant, donne-moi la main, car tu me sembles un bien honnête garçon.

Robin lui tendit son soc de charrue, et le géant le tordit comme une tige de pomme de terre. A cette vue, les enfants éclatèrent de rire. Au milieu de leur gaieté, Robin s'entendit nommer, et, mettant la main sur l'épaule de celui qui avait parlé, il s'écria :

— Voilà Philippe Ronayne !

— C'est bien lui, dirent ses jeunes compagnons.

Aussitôt la salle devint sombre. Des craquements se firent entendre et un tumulte étrange s'ensuivit, mais Robin ne lâchait point sa prise et quand parut l'aurore, il se trouva étendu au pied des escaliers du géant, l'enfant serré dans ses bras.

Plusieurs récits de ce livre nous ont montré des épisodes analogues à celui où Robin doit reconnaître Philippe parmi d'autres enfants semblables à lui. Les contes suivants nous en fournissent quelques parallèles :

ALLEMAGNE. — Grimm : la Reine des Abeilles ; — Müllenhoff (traduction Thorpe) : Gold Maria et Gold Feather ; — Simrock : la Montagne de verre.

PAYS SLAVES. — Chodzko : le Temps et le Roi des éléments ; la Vierge aux cheveux d'or ; Ohnivak.

RUSSIE. — Recueil Ralston : le Roi des eaux et Vassilissa.

ITALIE. — Straparole : V^{e} nuit, fable v.

INDE. — *Kathasaritsagara* (traduction Wilson) : Histoire du prince de Vadharmana. Le prince voit cent filles pareilles et reconnaît sa fiancée à une fleur placée sur son front.—*Ibidem*. Histoire de Sringabhuja. Sa bien-aimée, pour se faire reconnaître d'entre ses sœurs, a orné son front d'un collier de perles, tandis que ses sœurs portent le leur au cou.

CONTE LXXXIX.

—

LES PIERRES DANSANTES

HUNT. — (CORNOUAILLES.)

Un dimanche, dans l'après-midi, plusieurs jeunes villageoises trop frivoles, au lieu de se rendre aux vêpres, partirent se promener dans les champs. Deux esprits malins, prenant la figure de ménétriers, vinrent à leur rencontre en jouant des airs de danse. Les jeunes filles, oublieuses de la sainteté du jour, cédèrent à la tentation et se mirent à danser. A mesure qu'elles sautaient, leur animation augmentait; bientôt musique et danses devinrent extrêmement sauvages. Tout à coup, bien que le ciel fût sans nuages, retentit un coup de tonnerre, et les tentateurs aussi bien que les jeunes impies furent changés en pierres que l'on montre encore aujourd'hui.

Parmi les traditions populaires relatives aux rochers, l'une des plus intéressantes est celle qui concerne les pierres de Stonehenge. Situées dans une plaine non loin d'Amesbury, elles faisaient partie jadis d'un temple druidique colossal environné de nombreux tumulus[1]. Ces ruines sont, avec les pierres du champ de Carnac, les vestiges les plus imposants des antiques monuments celtiques. Quoi qu'il en soit, Geoffroy de Monmouth raconte que Merlin voulant élever une sépulture à des guerriers bretons massacrés par les conquérants saxons, Hengist et Horsa, conseilla d'aller chercher en Irlande les rochers nommés *Danse des Géants*. A ces paroles, le roi et ses courtisans se mirent à rire. « Ne riez pas, dit Merlin, ces pierres sont mystiques. Les géants les apportèrent jadis des côtes les plus lointaines d'Afrique, afin d'y creuser des bains quand ils seraient malades. Il n'est pas une de ces pierres qui n'ait une vertu curative. »

Les Bretons entendant ces paroles envoyèrent chercher les pierres, mais ils ne purent les bouger. Alors Merlin prenant pitié de leurs efforts, plaça ses machines et transporta aisément les rochers jusqu'à Stonehenge.

Le vieux poëme de *Robert de Gloucester* est cité par Warton[2] comme mentionnant cette légende.

---

1. Voy. Roget de Belloguet, p. 517 et suiv., *Ethnogénie gauloise*.
2. Warton, *Histoire de la poésie anglaise*, vol. II, p. 56.

CONTE XC.

LE PETIT BUNNOCK[1]

(LE RÉCIT A ÉTÉ ABRÉGÉ.)

CHAMBERS. — (DIALECTE D'AYRSHIRE.)

Il y avait un vieillard et sa femme qui demeuraient près d'un ruisseau. Un jour, après déjeuner, la femme voulant préparer des bunnoks, pétrit deux gâteaux avec de la farine d'avoine et les mit au feu. Peu après, le vieillard entra ; il s'assit près du foyer et prenant un des bunnocks, il le rompit par le milieu. Quand l'autre bunnock vit cela, il se sauva aussi vite qu'il put, et la vieille s'élança après lui, en tenant son fuseau d'une main, sa filasse de l'autre. Mais le petit bunnock fut bientôt hors de sa vue et arriva près d'une maison couverte de chaume ; il y pénétra et alla hardiment s'installer auprès du feu. Dans cette chambre, trois tailleurs étaient assis sur une grande table. Dès qu'ils virent entrer le petit bunnock, ils coururent se cacher derrière la ménagère qui cardait de la filasse à côté de la cheminée. — « N'ayez pas peur, dit-elle, ce n'est qu'un petit bunnock. Attrapez-le, et je vous en ferai une délicieuse soupe au lait. » Elle se leva avec ses cardes, le tailleur avec son fer à repasser, ainsi que les deux apprentis, l'un tenant les ciseaux, l'autre son aune, mais le bunnock les évita et courut autour du feu ; l'un des apprentis croyant l'attraper avec ses ciseaux tomba lui-même dans le cendrier. Le tailleur lui lança son fer, et la ménagère ses deux cardes, mais sans l'atteindre. Le bunnock s'enfuit et arriva à une petite maison au bord du chemin ; il y

1. Je rappelle que le bunnock, bannoch, bonnach est un gâteau de pain rond fait avec de la farine d'avoine et cuit sous les cendres.

pénétra et trouva un tisserand qui travaillait à son métier pendant que sa femme tenait un peloton de laine.

« Tibby, s'écria le tisserand, qu'y a-t-il donc? — Eh, répondit-elle, c'est un petit bunnock. — Il est le bienvenu, reprit le tisserand, car notre potage est maigre aujourd'hui. Attrape-le! ma femme, attrape-le ! » Alors elle jeta son peloton après lui, mais le bunnock tourna en rond sur le plancher, et se sauva bien vite. Il arriva en roulant à une jolie maison et se plaça près du feu ; il trouva une femme qui faisait cailler du lait : « Tiens, c'est un petit bunnock, s'écria-t-elle ; il arrive à propos, j'ai précisément de la crème et du pain aujourd'hui. » Alors le petit bunnock tourna autour de la baratte et la femme courut après lui, mais, dans sa hâte, elle renversa sa baratte. Et le petit bunnock se sauva de toutes ses forces et arriva à un moulin. Le meunier voulut le manger avec du fromage ; alors le bunnock reprit sa course, et entra chez un forgeron qui forgeait des fers à cheval. « J'aime bien, dit l'ouvrier, une pinte de bonne ale avec un bunnok bien cuit. » Le bunnock eut peur et disparut en un instant.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et le petit bunnock, ne pouvant plus voir sa route, tomba dans un terrier à renard. Le renard n'avait pas mangé depuis deux jours. « Tu es le bienvenu ! le bienvenu ! » dit le renard ; et ce disant il rompit le bunnock en deux. Ainsi finit le petit bunnok.

Et maintenant, seigneurs ou bourgeois,
Vous n'avez besoin de rire ni de ricaner,
Car vous aussi, vous tomberez dans le terrier
Et encore avant qu'il soit cent ans !

Ce conte de nourrice est très-répandu, il a beaucoup de variantes. Il se retrouve en Norwége : Absjörnsen (traduction Dasent) ; — la Crêpe ; en Russie : Voy. conte analogue cité par Gubernatis, vol. II, p. 128.

CONTE XCI.

—

HISTOIRE DE TROIS PETITS COCHONS.

HALLIWELL. — (Nursery Rhymes.)

Il était une fois une vieille truie qui avait trois petits cochons, et comme elle ne pouvait les nourrir, elle les envoya au loin chercher fortune. Le premier qui sortit rencontra un homme portant une botte de paille et il lui dit : « Je t'en prie, donne-moi cette paille pour me faire une maison. » L'homme donna la botte de paille, et le petit cochon se fit une maison. Ensuite arriva compère loup qui frappa à la porte et dit : « Petit cochon, petit cochon, laisse-moi entrer. » A quoi le cochon répondit : « Non, par les poils de mon menton, ton, ton ! »

Le loup reprit alors : « Eh bien, je me jetterai sur ta maison et la renverserai. »

Il se jeta donc sur la maison, l'enfonça, et mangea petit cochon.

Le second petit cochon rencontra un homme qui portait une botte de genêts et lui dit : « Je t'en prie, donne-moi ce genêt pour construire une maison. » L'homme donna le genêt, et le petit cochon se fit une maison. Arriva compère loup qui dit :

— Petit cochon, petit cochon, laisse-moi entrer. — Non, non, par les poils de mon menton, ton !

— Eh bien, je me jetterai sur ta maison et la renverserai.

Il se jeta donc sur sa maison et la démolit, et il dévora petit cochon.

Le troisième petit cochon rencontra un homme chargé de briques et lui dit : « Je t'en prie, donne-moi ces briques pour me bâtir une maison. » L'homme donna les briques, et petit cochon bâtit avec elles sa maison. Quand le loup vint, il dit :

— Petit cochon, petit cochon, laisse-moi entrer.

— Non, non, par les poils de mon menton, ton, ton!

— Eh bien, je me jetterai sur ta maison et la renverserai.

Puis il se précipita dessus de toutes ses forces, mais il ne put la renverser. Quand il eut reconnu que ses efforts étaient vains, il dit :

— Petit cochon, je sais où il y a un beau champ de navets.

— Et où cela? dit petit cochon.

— Oh! dans le champ de M. Smith, et si tu veux être prêt demain matin, je viendrai te chercher; nous irons ensemble et nous rapporterons de quoi dîner.

— Très-volontiers, dit petit cochon; pour quelle heure faut-il que je sois prêt?

— Oh! à six heures.

Alors petit cochon se leva à cinq et prit les navets avant que compère le loup arrivât. Quand à six heures vint le loup, il dit : « Petit cochon es-tu prêt? » Petit cochon répondit : « Prêt! je l'ai été, et suis de retour avec une belle potée de navets pour mon dîner. » Le loup était très-fâché, mais il réfléchit qu'il rattraperait petit cochon d'une autre manière. Alors il dit :

— Petit cochon, je sais où il y a un beau pommier.

— Où cela? dit petit cochon.

— En bas, à Merry-Garden, reprit le loup, et si tu veux je viendrai te prendre à cinq heures du matin et nous irons ensemble chercher des pommes.

Alors petit cochon se dépêcha de se lever à quatre heures; il partit chercher des pommes, pensant être de retour quand viendrait le loup. Mais il y avait loin à aller, puis il fallait grimper sur l'arbre, de sorte qu'en revenant il vit arriver le loup, ce qui, comme bien vous pensez, l'effraya fort. Le loup s'approcha et dit : « Petit cochon, tu es venu ici avant moi. Où sont les belles pommes? — Tiens, dit petit cochon, je vais t'en jeter une; » et il la jeta si loin, que pendant que le loup allait la ramasser, petit cochon se mit à courir de toutes ses forces et regagna son logis. Le lendemain, le loup reparut; il dit à petit cochon :

— Petit cochon, il y a foire à Shankling, cette après-midi ; veux-tu y venir?

— Volontiers, à quelle heure seras-tu prêt?

— A trois heures, dit compère loup.

Petit cochon sortit avant l'heure comme toujours, et il acheta une baratte qu'il emportait chez lui, quand il rencontra compère loup. Il ne savait que faire. Alors il se cacha dans la baratte et se laissa dérouler jusqu'au bas de la colline, ce qui effraya tant le loup, qu'il rentra chez lui sans aller à la foire. Il se rendit à la maison du petit cochon et lui conta comme il avait été effrayé en voyant une grande chose ronde qui dégringolait tout le long de la colline en passant près de lui. Alors petit cochon lui dit : « Ah! je vous ai fait peur! j'ai été à la foire et j'y ai acheté une baratte, et dès que je vous ai vu, j'y suis entré et j'ai déroulé le long de la colline. » Le loup était bien vexé et déclara qu'il mangerait petit cochon et qu'il descendrait par la cheminée chez lui. Quand petit cochon vit cela, il pendit un chaudron plein d'eau à la crémaillère, fit un grand feu flambant dessous, et pendant que le loup descendait, il enleva le couvercle, et le loup tomba dans le chaudron. Aussitôt petit cochon remit le couvercle, fit bouillir compère loup et le mangea à son souper. A partir de ce jour, il vécut heureux.

CONTE XC.

LE CHAT DU « RENDEZ-VOUS » DES CHARRETIERS

KENNEDY. — (IRLANDE.)

Un charretier se dirigeait un matin de Bunclody à Dublin, quand il rencontra sur le chemin le chat d'un voisin, qui le suivait en criant : « Dites à Moll Brown que Tom Dunne est mort. » Le charretier, ennuyé de cette chanson, prit une pierre et la lança contre le chat en lui disant d'aller, lui, Tom Brown et Moll Dunne, à Halifax et de lui laisser la paix. Quand le charretier fut arrivé chez Luke Byrne, où tous les voituriers de Wicklow et de Wexford avaient coutume de s'arrêter, il demanda une pinte de bière et raconta son étrange aventure de la route. Près du feu était assise une belle chatte grise; au moment où le charretier répéta ce qu'avait dit le chat de Bunclody, la chatte s'écria : « C'est mon mari! c'est mon mari! » Elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte et depuis lors, oncques ne la revit.

Dans l'article du *Quarterly Review*, nº XLI, 1819, W. Scott (peut-être sir Francis Palgrave) rapporte que le Dr Leyden entendit raconter cette même histoire. Elle existe en Danemark. Un vieux Troll, nommé Knurre-Murre, avait une jolie femme très-coquette, auprès de laquelle un jeune Troll était fort empressé; celui-ci, craignant la vengeance de Knurre-Murre, se réfugia sous la forme d'un chat dans la maison d'un brave homme qui lui donna l'hospitalité. Un soir le bonhomme, en rentrant chez lui, conta à sa femme que sur sa route il avait rencontré un Troll qui lui avait crié : « Dis à ton chat que Knurre-Murre est mort. » A ces mots, le chat se dressa sur les deux pattes de derrière, et envoyant au diable le plat dans lequel était son souper, il s'enfuit en criant : « Ah! Knurre-Murre est mort! je puis enfin rentrer à la maison. »

Halliwell donne aussi ce conte dans ses *Contes de nourrices*.

CONTE XCI.

LA QUEUE.

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Par un temps froid et brumeux, un berger cherchait ses moutons, qu'il avait perdus de vue sur la colline où ils broutaient. Le brouillard rendait la recherche difficile ; pourtant le berger finit par retrouver toutes ses bêtes, sauf une seule.

Il courut de tous côtés et la découvrit dans une tourbière, où elle était plus d'à moitié enfoncée. Alors le berger enleva son plaid, se pencha au-dessus du marécage, et attrapant le mouton par la queue, il se mit à tirer. Mais l'animal était alourdi par l'eau et il était impossible de le soulever. Le berger ôta alors son habit et tira tant qu'il put ! le mouton était décidément trop lourd. Redoublant de vigueur, le berger cracha dans ses mains, empoigna fortement la queue de sa bête et la tira de toutes ses forces. La queue se cassa ! sans cela le conte eût été bien plus long, ce qui est bien dommage, n'est-il pas vrai ?

CONTE XCII.

—

HISTOIRE DU BLANC MOUTON.

CAMPBELL. — (Highlands.)

Un fermier possédait un blanc mouton. Lorsque les fêtes de Noël furent proches, il s'apprêta à le tuer. Le blanc mouton s'en douta et se sauva ; au bout de quelques pas, il rencontra un taureau. Le taureau lui dit : « Salut! blanc mouton, où vas-tu ? — Je vais chercher fortune, répondit le mouton, le fermier voulait me tuer pour Noël et j'ai préféré m'enfuir. » Le taureau reprit : « C'est aussi ce qu'on voulait me faire; je vais avec toi. — Volontiers, dit le blanc mouton; plus on est nombreux, plus on s'amuse. »

Ils suivirent leur route et rencontrèrent un chien. « Salut! blanc mouton, dit le chien. — Salut! le chien. — Où vas-tu? dit le chien. — Je m'enfuis parce que j'ai appris qu'on voulait me tuer pour Noël. — On me réservait le même sort, dit le chien ; je vais avec toi. — Viens, dit le mouton. »

Ils continuèrent leur route et rencontrèrent un chat. « Salut ! blanc mouton. — Salut ! le chat. — Où vas-tu? dit le chat. — Je vais chercher fortune, dit le mouton, parce qu'on voulait me tuer pour Noël. — C'est ce qu'on voulait me faire, dit le chat; je vais avec toi. — Viens, dit le mouton. »

Ils marchèrent et rencontrèrent un coq. « Salut ! dit celui-ci. — Salut! le coq. — Où vas-tu, mouton? — Je me sauve parce qu'on voulait me tuer pour Noël. — Moi aussi, dit le coq, je t'accompagne. — Viens, dit le mouton. »

Ils marchèrent et rencontrèrent une oie. « Salut! blanc mouton. — Salut ! l'oie. — Où vas-tu? dit l'oie. — Je me sauve parce qu'on voulait me tuer pour Noël. — Moi aussi, dit l'oie, je t'accompagne. »

La troupe marcha jusqu'à la nuit ; et ils virent une petite

lumière qu'ils atteignirent bientôt. Ils regardèrent alors par la fenêtre dans la maison, et aperçurent des voleurs qui comptaient de l'argent.

Le blanc mouton s'écria : « Crions tous en même temps ! Moi je bêlerai, le taureau mugira, le chien aboiera, le chat miaulera, le coq chantera et l'oie gloussera ! Allons, crions tous ! »

A ce vacarme, les voleurs prirent peur et se sauvèrent en un bois voisin. Alors le blanc mouton et ses amis voyant la maison vide entrèrent, prirent l'argent et se le partagèrent. Puis ils allèrent se coucher.

Le blanc mouton dit : « Où dormiras-tu cette nuit, taureau? Je me coucherai, répondit-il, derrière la porte, comme j'ai coutume. Et toi, blanc mouton — Moi au milieu de la pièce, comme à l'ordinaire. — Et toi, chien, où dormiras-tu? — Près du feu, comme j'ai coutume. — Et toi, le chat? — Moi, dit le chat, dans l'armoire à la chandelle, comme à l'ordinaire. — Et toi, le coq ? — Moi, sur la poutre du plafond. — Et toi, l'oie? — Moi, dit l'oie, sur le fumier dans la cour, selon mon habitude. »

Ils reposaient depuis peu quand un des voleurs revint pour voir s'il y avait quelqu'un dans la maison. Tout était tranquille; alors il alla à l'armoire à la chandelle pour prendre une chandelle et l'allumer; mais dès qu'il mit la main dans la boîte, le chat lui griffa la main. Néanmoins, le voleur prit une chandelle et essaya de l'allumer au foyer. Alors le chien se dressa, plongea sa queue dans un pot d'eau qui était près du feu; et remuant sa queue, il aspergea la chandelle et l'éteignit. Le voleur crut que le diable était dans la maison et se sauva; mais en passant près du blanc mouton, il en reçut un heurt; en passant auprès du taureau, il attrapa un coup de pied, et le coq chanta, et quand le voleur sortit, l'oie le frappa avec ses ailes sur les jambes.

Le voleur courut de toutes ses forces et rejoignit ses camarades dans le bois. Ceux-ci lui demandèrent comment cela s'était passé. — « Pas trop bien, dit-il. Quand j'ai mis la main dans l'armoire à la chandelle, un homme qui y était

enfermé m'a donné dix coups de couteau dans la main; quand je me suis approché du foyer pour allumer ma chandelle, un grand homme noir s'est levé, m'a aspergé d'eau chaude et a éteint ma chandelle; et quand j'ai voulu sortir, un grand gaillard en avant de la porte m'a heurté; un autre qui était derrière la porte m'a poussé dehors, pendant qu'un petit bambin, au grenier, m'a crié : « Envoyez-le-moi, que je lui fasse son affaire! » — Enfin quand j'ai pu sortir un cordonnier m'a travaillé les jambes avec son tablier.

Entendant cela, les voleurs se gardèrent bien d'aller rechercher l'argent. Alors le blanc mouton et ses camarades s'en emparèrent, et ils vécurent ainsi paisiblement toute leur vie.

Ce conte est le même que celui des **Musiciens de la ville de Brême** dans Grimm. Il a, en Allemagne, plusieurs formes. Grimm fait connaître que ce récit est cité dans un poëme allemand du XVI[e] siècle intitulé : *Frosch Maüseler*.

CONTE XCIII.

L'HÉRITAGE

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

Il était une fois un fermier qui avait trois fils. Se sentant près de sa fin, il les fit approcher de son lit et leur dit : « Mes enfants, je vais vous quitter, ne vous disputez pas quand je ne serai plus. Vous trouverez dans le tiroir de la table une somme importante en or ; partagez-la entre vous honnêtement; dirigez bien la ferme et vivez ensemble comme vous l'avez fait jusqu'ici. » Bientôt après, le vieillard rendit l'âme. Ses fils l'ensevelirent, et quand la cérémonie fut terminée, ils allèrent au tiroir, et l'ayant ouvert, ils le trouvèrent vide.

Ils restèrent sans parler. Le plus jeune prit le premier la parole et dit : « Comment savoir s'il y a jamais eu de l'argent dans ce tiroir? » Le second reprit : « L'argent y a été certainement; mais qu'est-il devenu ? » L'aîné dit : « Notre père n'a jamais menti. Donc l'argent a été mis dans le tiroir; je ne puis il est vrai deviner ce qu'il est devenu. » Il ajouta : « Allons trouver père un tel ; il était l'ami de notre père ; et le connaissait bien, car il avait été à l'école avec lui; personne n'était plus que lui au courant des affaires de notre père. Il nous donnera un sage conseil. »

Les frères se rendirent donc chez le vieillard et lui racontèrent ce qui était arrivé. « Restez avec moi quelques jours dit le vieillard, je réfléchirai à cette étrange affaire. Vous savez que votre père et moi nous étions très-grands amis ; quand il avait des enfants, j'en étais le parrain ; quand j'en avais, il était le parrain des miens; jamais votre père n'a menti. » Il garda les trois frères avec lui pendant dix jours et les traita affectueusement. Au bout de ce temps, il appela les trois jeunes gens,

les fit asseoir à côté de lui et leur conta l'apologue suivant : « Il y avait une fois un jeune homme qui se prit d'amour pour la fille d'un riche voisin ; elle le payait de retour ; mais le jeune homme était si pauvre que le mariage était vraiment impossible. Alors ils se fiancèrent l'un à l'autre, et le jeune homme s'en retourna demeurer dans sa maison. A quelque temps de là, vint un prétendant, et comme celui-là était riche, le père exigea que sa fille le prît pour époux, et, en effet, le mariage eut lieu. Mais quand le fiancé s'approcha de sa femme, il la trouva en pleurs et se lamentant. Alors il lui dit : « Pourquoi ce chagrin ? » La fiancée refusa d'abord de parler, mais pressée de questions, elle avoua qu'elle s'était fiancée à un autre homme. « Habille-toi, dit le mari, et suis-moi. » Alors elle revêtit ses habits de noces, et son mari ayant sellé le cheval, la fit monter en croupe derrière lui et se rendit à la maison de l'autre homme. Il frappa à la porte et cria : « Y a-t-il quelqu'un dans cette maison? Et quand l'autre eut répondu, il laissa la mariée à la porte, et sans ajouter une parole, il rentra chez lui. Alors l'homme se leva, prit une lumière, et reconnut sa fiancée dans ses vêtements de noces.

« Qui t'a amenée ici? dit-il. — C'est mon mari, répondit-elle ; je l'ai épousé aujourd'hui, mais quand je lui ai eu raconté le serment réciproque qui nous unissait, il m'a conduite ici et m'a laissée. — Attends-moi un instant, dit le jeune homme. »

Puis il monta à cheval, alla chercher un prêtre, l'amena chez lui, et, en sa présence, il délia la jeune femme de toutes les promesses qu'elle lui avait faites et lui donna un mot d'écrit témoignant qu'elle était libre. Puis il la fit monter à cheval et lui dit : « Retourne chez ton mari. » Ainsi la fiancée chevauchait dans l'obscurité de la nuit vêtue de sa robe de noces. En traversant un bois, trois voleurs l'arrêtèrent et se saisirent d'elle. « Ah ! dit l'un, nous étions aux aguets depuis longtemps, mais nous n'avons pas perdu pour attendre, puisque nous avons capturé la mariée. — Laissez-moi, dit-elle, rentrer chez mon mari. Celui auquel j'étais fiancée m'a congédiée après m'avoir déliée de mon serment. Voici dix livres

en or, je vous les donne volontiers, mais laissez-moi continuer ma route. » Elle les pria quelque temps en racontant ce qui lui était arrivé. Enfin un des voleurs, plus humain que les autres lui dit : « Venez avec moi, je vous reconduirai chez vous. — Prenez l'argent, dit-elle. — Je n'accepterai pas un penny, » dit le voleur. Mais les deux autres reprirent : « Nous ne serons pas si difficiles. » Et ils se partagèrent les dix livres. La femme fut reconduite chez elle, et le voleur la laissa à la porte de son mari. Quand elle lui eut fait lire l'écrit que son ancien fiancé lui avait donné devant le prêtre, ils furent bien contents.

« Maintenant, dit le vieillard, lequel selon vous a le mieux agi? » L'aîné répondit : « Je pense que le mari qui n'a pas hésité à renvoyer sa femme à celui auquel elle s'était fiancée d'abord était un homme généreux et honnête ; sa conduite est digne d'éloges. »

Le second dit : « Sans doute ; mais l'homme auquel elle était liée a mieux agi encore quand il l'a renvoyée à son mari. »

« Quant à moi, dit le plus jeune, je ne saurais le dire ; mais peut-être les plus sages de tous ont été les voleurs qui ont pris l'argent. »

Alors le vieillard se leva et dit : « C'est toi qui as l'or et l'argent de ton père ; je vous ai gardés ici pendant dix jours, je vous ai bien observés. Votre père n'a jamais dit un mensonge. C'est toi qui as volé l'argent. »

Et alors le jeune fils dut avouer son crime, et l'argent fut partagé entre les trois frères.

CONTE CXIV

—

LE POT DE BEURRE.

CAMPBELL. — (Highlands.)

I.

Un renard et un loup se promenant ensemble sur le bord de la mer trouvèrent un pot de beurre et l'enterrèrent dans le sable.

Un matin, le renard prétendit qu'on appelait au dehors; il alla voir ce que c'était et, rentrant dans la maison, il dit au loup qu'on venait le prier pour un baptême. Alors il fit de la toilette et rendit visite au pot de beurre. Quand il fut de retour le soir, le loup lui demanda le nom de son filleul, le renard répondit :

— Il s'appelle : Sur-sa-bouche.

Le lendemain, le renard assura encore qu'on venait le chercher pour un baptême, et il fut voir le pot de beurre et en mangea environ la moitié. Le loup lui demanda le soir le nom de l'enfant et le renard répondit :

— Il a un drôle de nom que je ne donnerais certes pas à mon enfant : A-peu-près-la-moitié.

Le lendemain le renard prétendit qu'on le demandait pour un baptême, puis il alla déterrer le pot de beurre et l'acheva. A son retour, le loup lui demanda le nom de l'enfant et le renard dit :

— Il s'appelle : Entièrement-avalé.

Le jour suivant, le renard et le loup étant allés chercher le pot de beurre pour le rapporter chez eux, ils le trouvèrent absolument vide.

— Eh! eh! dit le renard au loup, ne serais-tu pas venu faire un tour par ici pendant que j'étais occupé ailleurs?

Le loup protesta de son innocence.

— Tu n'as pas besoin, dit le renard, de jurer que tu n'es pas venu ici ; je sais que tu y es venu et que c'est toi qui as mangé notre beurre. Au surplus, à notre retour, je saurai bien découvrir la vérité.

Rentrés chez eux, le renard suspendit le loup par ses pattes de derrière, la tête en bas. Il avait conservé une petite miette de beurre qu'il mit adroitement dans la gueule du loup. D'où pouvait venir ce beurre, sinon du ventre du loup?

— Ah ! rouge voleur ! dit le renard, quand je te disais que tu n'étais qu'un glouton !

II.

Les deux amis passèrent la nuit comme à l'ordinaire. Le matin quand ils se levèrent, le renard dit :

— Nous serions trop niais de nous laisser mourir de faim par paresse. Allons dans tel pays et nous cultiverons un peu de terre.

Ils se rendirent donc dans ce pays et l'homme à qui la terre appartenait leur en vendit un lopin pour le prix de sept livres.

La première année ils semèrent de l'avoine. Quand vint le moment de la couper, le renard dit au loup :

— Que préfères-tu de la racine ou de la pointe? Tu as le choix.

— Je prends la racine, dit le loup.

De la sorte le renard eut toute l'année du pain d'avoine et l'autre n'eut que de la paille.

L'année d'après, le renard sema des pommes de terre et elles levèrent bien. Alors il demanda au loup :

— Que veux-tu cette année : ce qui poussera sur la terre ou dans la terre?

Le loup répondit :

— Tu ne me tromperas pas deux fois, je veux ce qui viendra au-dessus de la terre.

— Tu l'auras, mon bon, dit le renard.

Le loup eut donc les feuilles et le renard les pommes de terre. Or le loup essayait toujours de voler les pommes de terre de son compère. Le renard lui dit :

— Va donc lire, je te prie, le nom que j'ai écrit sous les sabots de la jument grise.

Le loup alla près de la jument grise et il essayait de déchiffrer un nom quand la jument lui lança un coup de pied et lui cassa la tête.

— Ah ! dit le renard, il y a longtemps qu'on dit : Il vaut mieux être un savant que d'apprendre à lire !

Il s'en retourna chez lui et n'eut plus désormais rien à craindre du loup.

Le récit précédent se compose de deux parties juxtaposées; elles méritent toutes les deux qu'on s'y arrête.

I. — La première partie de cette fable est populaire en Norwége : contes d'Absjörnsen (traduction Thorpe) : le Renard et l'Ours, et en Allemagne, *Contes* de Grimm : le Paysan et le Démon.

Dans le petit livre d'enfant intitulé : *Stories on Proverbs*, Histoires sur des proverbes, l'auteur anonyme développe le proverbe : « N'envoyez par chercher le lard par le chat. » Les personnages en scène sont un rat et un petit chat. Le petit chat dit qu'il est invité à une noce, et quand il revient, il raconte qu'il a assisté à un grand dîner où l'on a servi quinze plats de souris, mais la fiancée était si agitée, qu'elle n'avait pu manger qu'une toute petite queue. La fiancée s'appelait : « Mange-tout ». Le lendemain, même histoire, la fiancée s'appelait : « A-moitié ». Le troisième jour, elle se nommait : « Tout-est-fini ».

J'ai entendu, dans mon enfance, raconter cette même histoire d'une négresse de Cayenne (Guyane française), et je l'ai retrouvée, non sans émotion, écrite en créole dans un petit livre bien intéressant, sur la grammaire créole, par MM. de Saint-Quentin. — Je ne puis résister au plaisir de la donner à côté de ce conte gaélique, mais en ajoutant que la traduction en français lui enlève beaucoup du charme et de la grâce qui sont le cachet du langage créole. — Cette fable a pu venir à Cayenne par d'autres nègres de la Guyane anglaise; il est possible aussi que les nègres français l'aient appris à bord des vaisseaux négriers anglais.

CHIEN ET CHAT[1].

Chien et chat autrefois étaient amis. Un jour, étant allés au marché, ils achetèrent un petit pot de beurre, puis, l'ayant rapporté à la case où ils vivaient ensemble comme bons frères, ils le recouvrirent de sel bien soigneusement, et l'enveloppèrent ensuite dans un linge. Un beau matin, pendant que tous deux travaillaient aux champs à planter des ignames, Chat se met à crier : — Compère Chien, on m'appelle là dans le petit chemin.

— Que vous veut-on?

— C'est un pays qui me demande pour parrain de son petit.

Chien répond :

— Allez, compère, allez.

Notre chat se met à courir jusqu'à la case, découvre le pot, enlève le sel, avale un bon morceau de beurre, puis remet chaque chose en place et, le cœur content, revient au champ.

Du plus loin que le chien le voit, il lui crie :

— Eh bien, quel nom avez-vous baillé à votre filleul ?

Chat répond :

— Je l'ai appelé Koumansman (Commencement).

Chien se prend à rire.

— C'est donc votre premier filleul?

— Oui, compère.

Le lendemain, Chat fit encore semblant d'être demandé comme parrain. Chien, quoique étonné, le laissa aller. Et quand le Chat revint le soir, il dit que son filleul avait nom : Mitan.

Le troisième jour, Chat s'écria tout à coup :

---

1. La langue créole a commencé par être un *sabir*, né comme celui de l'Algérie, de la nécessité de s'entendre entre personnes de toutes couleurs : Européens, Indiens et nègres. Du chaos primitif a fini par émerger une langue ayant ses règles et ses conjugaisons distinctes. La base en est le vieux français, auquel se sont mêlés de rares mots anglais, provençaux, portugais et indiens galibis. L'article est en général supprimé, ou plutôt il se place après le substantif. Très-souvent, il s'est soudé avec le mot, ainsi : il a marché sur sa queue se dirait : il a marché sur sa *laqueue*.

— Cette fois-là, cela passe la mesure, je ne répondrai plus !

— Répondre à qui ? dit Chien.

— Comment! vous n'entendez pas toutes les injures qu'on me dit, parce que je refuse d'aller encore pour un filleul! Mais je ne puis pas vous laisser comme cela travailler seul toute la journée. Non, non, je ne veux pas, plutôt me fâcher avec eux tous!

Le pauvre Chien lui répond :

— Allez, compère, je vous en prie, puisque c'est pour faire encore un chrétien. Il ne faut pas vous fâcher pour moi avec votre famille.

Ce coup-là, Chat vida le fond du pot. Il le remplit avec du sable, remit le sel par dessus, l'enveloppa dans le linge, et quand il revint au champ, il eut le front de dire à son ami qu'il avait nommé son filleul : Finichon (Fin).

Le lendemain, Chien lui dit : — Pendant que vous étiez à l'église, j'ai déterré des ignames pour goûter avec notre beurre. Puis découvrant le pot, Chien s'écria :

— Qu'est-ce que je vois! le pot me semble plus rempli que lorsque je l'ai arrangé! ferait-il aussi des petits? On y a touché; faut que je voie cela tout de suite.

En entendant ces mots, Chat se leva doucement, et se dirigea vers la porte. Mais son compère lui barra le chemin.

« Non, non, mon gaillard, faut que nous soyons là tous deux pour voir quel sort on a mis dans notre beurre ! » Et ses yeux s'allumaient comme feu. Pendant qu'il enlevait le sel et découvrait le sable, Chat tout effrayé, se glissa sous le lit, et là, hérissant son poil, gonflant son dos, ses griffes en avant, il fit tête au Chien qui ne pouvait l'attraper, et qui jappant, criait : « Ah ! feignant ! ah ! coquin ! non-seulement tu voles le monde, mais encore tu te f... moques d'eux ! Je comprends maintenant les noms de tes filleuls : Koumansman ! Mitan ! Finichon ! Mais nous allons régler tout notre compte aujourd'hui. » Et pendant qu'il parlait, il cherchait à avancer son nez sous le lit, mais chaque fois, il attrapait deux bons coups de griffes sur sa gueule, et il était obligé de reculer en criant et en jappant.

Chien commença bientôt à se lasser. Il était colère, mais colère ! sa tête était pleine de sang ; alors il se coucha devant le lit et dit : « Je m'en moque, je ne boirai pas, je ne mangerai pas, je ne dormirai pas tant que je ne t'aurai pas étranglé. » Chat répond sans paraître colère : « Voyez, compère, dans quel état vous vous mettez pour un méchant petit morceau de beurre tout rance, et encore, êtes-vous sûr que ce n'est pas le soleil qui l'a fait fondre? Demandez à votre bonne amie si c'est raisonnable? Tenez, la voilà qui vient, elle va vous trouver joli ! » Chien tourna la tête pour voir venir sa commère ; c'est ce que Chat attendait, il vola sur le dos du chien, lui bailla deux coups de griffes dans les yeux en jurant : « Ft ! ft ! roquet ! » Et pendant que mon pauvre Chien, presque éborgné, hurlait de douleur, Chat fila dans les broussailles.

Chien n'oublia jamais les malices du Chat, et jusqu'à aujourd'hui leurs races ne peuvent pas être d'accord.

Ce soir, je disais à un chien que son grand-papa avait été aussi par trop bête avec le chat. Alors il devint si colère qu'il me donna son pied au derrière avec une telle force qu'il m'a envoyé jusqu'ici pour vous conter mon conte.

II. — La seconde partie de la fable se retrouve : *Contes agenais* de Bladé : la Chèvre et le Loup. — Rabelais la raconte dans son livre IV, chap. XLV et XLVI. Il l'avait sans nul doute empruntée à la tradition populaire, car elle est fort répandue en France ; dans quelques provinces, les personnages sont saint Martin et le diable. — Dans Rabelais, la scène a lieu entre le diable et un laboureur de Papefiguière. « Le diable dit : « Bled semer n'est pas mon estat. Je te laisse le champ et j'entends que du profict advenant nous ferons deux lots : l'un sera ce qui croistra sus terre, l'aultre ce qui en terre sera couvert. Je choisis ce qui sera en terre ; tu auras le dessus. » La my-Juillet venue, le diable se représenta au lieu. « Le marché clous, dist le diable au laboureur — Villain, tu me as cette fois trompé ; à l'aultre ne me tromperas. — Monsieur le diable, respondit le laboureur, comment vous aurais-je trompé, qui premier avez choisi? — Laissons, dist le diable, ce propous. De quoy ceste année sequente pourras-tu nostre champ semer? — Pour profict, respondit le laboureur, le conviendrait semer de raves. — Or, dist le diable, je retiens pour mon partaige ce qui sera dessus terre, tu auras le dessoubs. »

La Fontaine (le Diable de Papefiguière) a fait du récit de Rabelais un de ses contes les plus grivois ; enfin la même fable est racontée dans le Comte Lucanor, trad. de Puibusque, p. 411 : « De ce qui advint du Bien avec le Mal et à un sage avec un fou. »

L'épisode qui termine le récit est le sujet de la fable de la Fontaine : le Renard et le Cheval.

N° XCVII.

AUTRES FABLES

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

I

Un jour le renard réussit à attraper une belle oie grasse qui s'était endormie au bord d'un lac ; il la tint par son aile, et la plaisantant sur son gloussement et sur ses craintes, il lui dit : « Si tu me tenais dans ton bec comme je te tiens maintenant, dis-moi, que ferais-tu? — Ah ! dit l'oie, tu me poses une question à laquelle il est facile de répondre ; voici ce que je ferais : je croiserais les pattes, je fermerais les yeux, je dirais mes grâces et je te mangerais. — C'est précisément ce que je vais faire, » dit Rory. Puis, croisant ses pattes, prenant un air modeste et fermant les yeux, il dit pieusement ses grâces. Mais, pendant ce temps, l'oie étendit ses ailes, et elle fut bientôt au milieu du lac. Le renard n'eut plus qu'à lécher ses lèvres pour souper. « Désormais, s'écria-t-il furieux, je me ferai une règle de ne plus jamais dire mes grâces que quand je sentirai la viande chaude dans mon ventre. »

II

Un jour le renard aperçut un beau coq et une poule grasse dont il eût volontiers fait son dîner ; mais à son approche, ceux-ci s'envolèrent dans un arbre. Le renard ne perdit pas courage et entama la conversation avec eux, les invitant à faire un bout de chemin en sa compagnie. « Il n'y a aucun danger, dit-il, aucune crainte que je vous fasse du mal, car la paix est signée entre les bêtes et les hommes, et entre tous les animaux. » Enfin, après avoir beaucoup parlementé, le coq dit à la poule : « Ma chère, ne vois-tu pas venir là-bas une couple de chiens à travers la plaine? — Oui, dit la poule.

et ils seront bientôt ici. — S'il en est ainsi, il n'est que temps de décamper, dit le Renard, car je crains que ces stupides chiens ne soient pas au courant de la trêve. » Et ce disant, il prit ses jambes à son cou et ne commença à respirer que lorsqu'il eut atteint sa tanière.

Tout le monde reconnaît ici la fable de la Fontaine intitulée : *le Coq et le Renard.*

III.

Un renard fit un jour la rencontre d'un coq ; et ils se mirent à causer.

— Combien sais-tu de tours? dit le renard.

— Ah ! dit le coq, j'en sais trois ; et toi?

— Moi, dit le renard, j'en sais soixante-treize.

— Voyons ce que tu sais faire, dit le coq.

— Eh bien, dit le renard, mon grand-père avait coutume de fermer un œil et de pousser un grand cri.

— Je puis bien en faire autant, dit le coq.

— Essaie un peu, dit le renard.

Alors le coq ferma un œil et chanta de toutes ses forces ; mais il avait fermé l'œil qui était du côté du renard ; et le renard l'attrapa par le cou et s'enfuit avec lui. La propriétaire du coq se mit à crier au renard : « Veux-tu bien laisser ce coq ! il est à moi. » Le coq dit au renard : « Mais réponds-lui donc que je t'appartiens. » Alors le renard ouvrit la bouche pour obéir au conseil du coq, et il lâcha le coq, qui s'envola sur le toit d'une maison. Arrivé là, le coq ferma un œil, et chanta le plus haut qu'il put. — Vous voyez d'ici la mine du renard !

Ces trois fables, outre qu'elles sont des plus fines et des plus spirituelles, présentent cette particularité que le renard y joue un rôle de dupe qui ne lui est pas habituel. La troisième est la contre-partie de notre fable du Renard et du Corbeau.

En Norwége. — Absjörnsen donne le même récit sous le titre : Le Renard et Chante-Clair.

N° XCVIII

—

L'AIGLE ET LE ROITELET.

CAMPBELL. — (HIGHLANDS.)

L'aigle et le roitelet disputèrent un jour à qui volerait le plus haut. Le vainqueur, pour prix de sa victoire, devait être proclamé le roi des oiseaux de l'année. — Le roitelet monta tout droit dans les airs; l'aigle s'envola en décrivant de grands cercles. Dès que le roitelet fut las, il se percha sur le dos de l'aigle. Et quand, accablé de fatigue, l'aigle fut obligé de s'arrêter, il s'écria : « Eh bien, roitelet, où donc es-tu? — Je suis au-dessus de toi, répondit le roitelet. » Et le roitelet gagna la gageure.

Le roitelet est, en Angleterre, considéré comme le roi des oiseaux. La fable des Gaëls qui précède donne l'explication de cette croyance, en même temps qu'elle rend compte de notre terme « roitelet », petit roi. — Pareil récit est relaté dans le vieux conte de Francion. — Gubernatis, vol. II, p. 30, a retrouvé cette fable dans le Montferrat.

N° XCIX

LE ROUGE-GORGE.

(CHANSON RIMÉE DE NOURRICE.)

HALLIWELL'S NATURE SONGS.

Ma chère, savez-vous qu'il y a longtemps deux pauvres petits enfants dont j'ai oublié les noms furent enlevés par un beau jour d'été et abandonnés dans un bois, à ce que j'ai entendu dire ?

Et quand vint la nuit, bien triste était leur situation. Le soleil se coucha et la lune ne donna aucune lumière! Les enfants pleurèrent et soupirèrent, et après avoir amèrement gémi, les pauvres petits êtres se couchèrent par terre et moururent à l'aurore.

Et quand ils furent morts, les rouges rouge-gorges apportèrent des feuilles de fraisier et les étendirent sur leurs petits corps ; et tout le long du jour ils chantèrent cette chanson : « Pauvres bébés dans le bois ! pauvres bébés dans le bois ! n'oubliez pas les bébés dans le bois ! »

Cette chanson donnée par Halliwell et qui n'est que l'abrégé d'une vieille ballade intitulée : « les Bébés dans le bois[1], » conserve le souvenir de la touchante superstition qui considère le rouge-gorge et aussi le roitelet comme recouvrant de feuilles et de mousse le corps de ceux qui n'ont pas été ensevelis. C'est à cause de cette croyance que ces oiseaux sont partout respectés. En Bretagne, le rouge-gorge est également vénéré ; il passe pour avoir brisé une des épines de la couronne du Christ sur la croix.

1. La ballade entière se trouve dans Chambers' *Rhymes of Scotland*.

CONTE C

MOORACHAIG ET MIORACHAIG

CAMPBELL. — (West Highlands.)

Moorachaig et Miorachaig partirent pour ramasser du fruit; et pendant que Moorachaig ramassait les fruits, Miorachaig les mangeait.

Aussitôt Moorachaig court chercher Bâton pour battre Miorachaig qui mange sa part de fruit.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit Bâton.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche Bâton pour battre Miorachaig qui mange ma part de fruit.

— Tu ne m'auras pas avant d'avoir la Hache qui me coupera.

Il alla chercher la Hache.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, dit la Hache, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Hache pour couper Bâton, Bâton pour battre Miorachaig qui mange ma part de fruit.

— Tu ne m'auras pas avant d'avoir la Pierre qui m'affilera.

Il alla chercher la Pierre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit la Pierre.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Pierre pour affiler la Hache, la Hache pour couper Bâton, Bâton pour battre Miorachaig qui mange ma part de fruit.

— Tu ne m'auras pas, dit la Pierre, avant d'avoir l'Eau qui me mouillera.

Il alla chercher l'Eau.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit l'Eau.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, —le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot ! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot ! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

— Mes nouvelles, c'est que je cherche l'Eau pour mouiller la Pierre, la Pierre pour aiguiser la Hache, la Hache pour couper Bâton, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit l'Eau, avant d'avoir le Daim pour me traverser.

Il alla chercher le Daim.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig? dit le Daim.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Daim pour traverser l'Eau, l'Eau pour mouiller la Pierre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Daim, avant d'avoir le Cihen qui me poursuivra.

Il alla chercher le Chien.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Chien pour poursuivre le Daim, le Daim pour traverser l'Eau, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chien, avant d'avoir le Beurre pour frotter mes pattes.

Il alla chercher le Beurre.

— Quelles sont tes nouvelles aujourd'hui, eh! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche le Beurre pour frotter les pattes du Chien, le Chien pour poursuivre le Daim, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Beurre, avant d'avoir la Souris pour me grignoter.

Il alla chercher la Souris.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, eh ! Moorachaig?

— Mes nouvelles, c'est que je cherche la Souris pour grignoter le Beurre, le Beurre pour frotter les pattes du Chien, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit la Souris, avant d'avoir le Chat pour me faire la chasse.

Il alla chercher le Chat.

— Quelles nouvelles? dit le Chat.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Chat pour faire la chasse à la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, etc., etc.

— Tu ne m'auras pas, dit le Chat, avant d'avoir du Lait pour moi.

Il alla chercher la Vache.

— Quelles nouvelles? dit la Vache.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le Lait pour le Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas du Lait de moi avant d'avoir le consentement de la Vachère (mot à mot : les paroles que la servante chargée de la grange dit à la Vache pour se laisser traire).

Il alla chercher la Vachère.

— Quelles nouvelles? dit la Vachère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : le consentement pour la Vache, — la Vache pour donner du Lait au Chat, — le Chat pour faire la chasse à la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon consentement, dit la Vachère, avant d'avoir un Gâteau pour moi de la Boulangère.

Il alla chercher la Boulangère.

— Quelles nouvelles? dit la Boulangère.

— Mes nouvelles, c'est que je cherche : un Gâteau pour la Vachère, — le consentement de la Vachère pour la Vache, — le Lait de la Vache pour le Chat, — le Chat pour chasser la Souris, etc., etc.

— Tu n'auras pas mon Gâteau, avant d'avoir l'Eau dans laquelle je le pétrirai.

— Dans quoi apporterai-je l'Eau? je n'ai d'autre vase que le crible du grain.

Moorachaig prit le crible du grain. Il alla chercher l'Eau, et chaque goutte qu'il y versait coulait au travers.

Une corneille passe sur sa tête en criant : « Petit sot, petit sot! (le mot gaëlique est Gaw-rag, qui produit une harmonie imitative du croassement de la corneille).

— Tu as raison, corneille, dit Moorachaig.

— Mets-y de la terre rouge et de la mousse, reprit la corneille.

Moorachaig mit dans le crible de la terre rouge et de la mousse, et il apporta : l'Eau à la Boulangère, — le Gâteau de

la Boulangère à la Vachère, — le consentement de la Vachère à la Vache, — le Lait de la Vache au Chat, — le Chat pour chasser la Souris, — la Souris pour grignoter le Beurre, — le Beurre pour frotter les pattes du Chien, — le Chien pour poursuivre le Daim, — le Daim pour traverser l'Eau, — l'Eau pour mouiller la Pierre, — la Pierre pour affiler la Hache, — la Hache pour couper Bâton, — Bâton pour battre Miorachaig, — pendant que celui-ci mangeait sa part du fruit.

Et quand Moorachaig revint, Miorachaig venait d'éclater!

Ce conte est le plus connu des contes gaéliques, et les bambins des Highlands le répètent à l'école avec peu de variantes. Chacun y reconnaîtra notre chanson de : « Biquette ne veut pas sortir des choux. » On envoie successivement chercher le chien, le bâton, le feu, l'eau, le veau, le boucher, enfin le bourreau, puis la Mort qui, par son consentement à tuer le boucher, décide le boucher à tuer le veau, le veau à boire l'eau et enfin Biquette à sortir des choux.

On retrouve cette chanson avec des variantes dans toutes nos provinces, en provençal [1], en français et en patois bourguignon [2].

Elle est également très-répandue dans toutes les parties de l'Angleterre. Halliwell [3] nous donne parmi ce qu'il appelle « Histoires d'accumulation » les versions suivantes : *This is the house that Jack built*, c'est-à-dire : Voici la maison que Jack a bâtie » puis : *An old woman was sweeping her house* c'est-à-dire : « Une vieille femme en balayant sa chambre trouva une pièce de six francs toute bossuée, elle achète un petit cochon, etc. ». Plus loin nous donnons l'histoire du petit Poussin : *Chicken-Licken*, ainsi que le Chat et la Souris ».

Cette chanson est populaire en Allemagne (Grimm); en Grèce (Hahn).

En Danemark, le recueil de Thiele en donne deux versions sous les titres de : la Vieille et son Cochon Fick.

En Suède, elle existe sous le titre : le Gars et la chèvre Neppa, et sous deux autres formes encore.

En Norwége : *Contes* d'Absjörnsen (traduction Thorpe) : le Coq et la poule au bois de noisetier, et (traduction Dasent) : la Mort de Chanteclaire; le Chat avide; Comment ils eurent la maison d'Hairlock.

1. Voy. article de : Romania (janvier 1872) : la chanson provençale *la Musco et la Fourmigo*.

2. Voy. article : Romania (avril 1872), par Gaston Paris et Chansons hébraïco-provençales des Juifs comtadins, par M. Sabatier, 1874. Nîmes. — Voy. aussi le conte agenais de Bladé : le Lait de madamo.

3. Halliwell's *Nursery Rhymes*.

Enfin, ce qui est très-curieux, cette chanson fait partie, sous le nom de Chant du chevreau, d'un recueil d'hymnes hébraïques relatifs à la sortie d'Égypte : le *Sepher-Haggadah* (Livre du récit), et elle est chantée par les Juifs en famille aux fêtes de Pâques. Elle ne se trouve toutefois que dans les éditions postérieures au xve siècle. Écrite en chaldéen, elle est chantée par les Juifs de Provence dans le patois du pays. En voici, d'après M. Halliwell, le résumé qui se rapproche de très-près de notre chanson de Biquette :

« Un chevreau, un chevreau mon père a acheté pour deux pièces pièces d'argent. Alors le chat est venu qui a mangé le chevreau que mon père a acheté pour deux pièces d'argent. — Ensuite vient le chien qui mord le chat, le bâton qui bat le chien, le feu qui brûle le bâton, l'eau qui éteint le feu, le bœuf qui boit l'eau, le boucher qui tue le bœuf, l'ange de la mort qui tue le boucher, enfin le Saint, béni soit-il, qui tue l'ange de la mort, qui a tué le boucher, etc. »

M. Hallivell y voit une allégorie sur le sort des persécuteurs d'Israël, symbolisés par les animaux qui se détruisent les uns les autres jusqu'au jour où Dieu fera poindre l'ère messianique.

Quoi qu'il en soit de cette explication, il est difficile de se prononcer sur la cause qui fait se rencontrer chez tant de peuples une chanson en elle-même insignifiante, si elle ne contenait à l'origine un sens symbolique qui nous échappe maintenant. Il est d'ailleurs très-possible que cette chanson soit réellement d'origine juive et que, par suite de la dispersion de ce peuple dans toute l'Europe, elle se soit répandue dans diverses contrées.

HISTOIRE DE PETIT POUSSIN (Chicken-Licken).

(HALLIVELL'S Fire Stories.)

Petit Poussin allant un jour au bois, un gland tomba sur sa pauvre tête chauve et il crut que le ciel était tombé. Il voulut aller prévenir le roi que le ciel était tombé. Alors il retourna sur ses pas et rencontra la poule. « Eh ! poule, où vas-tu ? » Et la poule lui dit : « Je vais au bois chercher ma nourriture. » Et Petit Poussin lui dit : « La Poule, n'y vas pas, car j'en viens, et le ciel est tombé sur ma pauvre tête chauve et je vais prévenir le roi. » Alors la Poule revint avec Petit Poussin et ils rencontrèrent le coq, puis une cane, un canard, une oie, un jars, des dindons, et Petit Poussin leur tint le même discours qu'à la poule, et tous s'en allèrent prévenir

le roi. Enfin la troupe rencontra le renard, qui leur dit : « Où allez-vous, les jolies filles? » Et elles répondirent : « Petit Poussin a été au bois et le ciel est tombé sur sa pauvre tête chauve et nous allons prévenir le roi. » Le renard leur dit : « Venez avec moi, je vous montrerai la route. » Mais le renard les emmena dans son terrier et ses renardeaux mangèrent Petit Poussin, la poule, le coq, la cane, le canard, l'oie, le jars, le dindon, et jamais ils ne virent le roi pour lui dire que le ciel était tombé.

On trouve une version de ce conte en :

Écosse. — (Chamber's *Nursery Stories*, p. 59) : la Poule et ses Compagnons) : (Une poule picotant un sac de pois, un pois lui tombe sur la tête, et un crapaud termine le conte en jouant le rôle du renard du conte anglais.)

Irlande. — Kennedy (*Fire side Stories*) cite aussi la même chanson.

Danemark. — (Thiele, trad. Thorpe) : le Petit Poussin Kluk et ses Compagnons.

Russie : Fable d'Afanasieff; voy. Gubernatis, p. 403.

En voici enfin une dernière version.

LE CHAT ET LA SOURIS (Abrégé).

(HALLIVELL'S Fire Stories.)

Le chat et la souris jouaient ensemble dans une drêcherie. Le chat mangea la queue de la souris. « Je t'en prie, le chat, rends-moi ma queue. — Je ne te rendrai ta queue, dit le chat, que si tu me donnes du lait de la vache. » La souris alla trouver la vache qui demanda du foin, le fermier qui demanda de la viande, le boucher qui demanda du pain. Alors le boulanger donna du pain à la souris, la souris donna le pain au boucher, etc., et le chat rendit la queue à la souris.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

CONTES D'ORIGINE ARYENNE.

RÉCITS RELATIFS AUX HÉROS D'OSSIAN.

DEUXIÈME PARTIE.

CONTES DE FAIRIES.

1° ESPRITS DES BOIS, DES PRÉS, DES COLLINES, ETC.

2° ESPRITS FAMILIERS ET DOMESTIQUES : ROBIN BON ENFANT, ROBIN HOOD, PUCK ; BROWNIES D'ÉCOSSE, CLURICAUNE IRLANDAIS, FIR DARIG OU HOMMES ROUGES, ETC.

3° ESPRITS DES EAUX : CHEVAL, TAUREAU, OISEAU D'EAU, ETC.

4° BANSHEES, PHOOKA, DULLAHANS, ETC. : APPARITIONS, FANTÔMES, ETC.

TROISIÈME PARTIE.

CONTES RAPPELANT DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES LOCAUX ; LÉGENDES RELIGIEUSES ; CONTES DE NOURRICES ; FABLES, ETC.

LÉGENDES RELIGIEUSES.

LÉGENDES DE ROCHERS.

CONTES DE NOURRICE.

APOLOGUES ET FABLES.

CHANSONS.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13522-4

